85

I

MADAME DE SOUZA

DU MÊME AUTEUR

Souvenirs du baron Hüe, officier de la chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII (1787-1815), avec gravure, introduction et notes. Calmann-Lévy, 1903, in-8°.

Du Protestantisme au Catholicisme. Psychologie d'une conversion au XVIIe siècle : Mme Chardon. Bloud, 1904, in-18.

En Marge de notre Histoire. Émile-Paul, 1905, in-8°.

Oscar II intime, avec gravures. Juven, 1906, in-12.

Héliog. Dujardin

BARON DE MARICOURT

MADAME DE SOUZA

ET

SA FAMILLE

LES MARIGNY — LES FLAHAUT
AUGUSTE DE MORNY
(1761-1836)

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100
Place Beauvau

1907
Tous droits réservés

PG
2429
S6Z75

639536
16.4.59

A MONSIEUR FRÉDÉRIC MASSON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Hommage de sincère gratitude et d'affectueux respect

AVANT-PROPOS

Les divisions sont assurément arbitraires qui séparent un siècle d'un autre, et ce serait une étrange erreur d'imaginer qu'un changement conventionnel dans le calendrier de l'histoire amène avec lui une révolution aussi rapide que brutale dans nos caractères et dans nos mœurs. L'extrême souci de la simplification que nous portons en toutes choses nous inclinerait volontiers à croire qu'entre le XVIIIe et le XIXe siècle l'abîme fut si grand qu'aucun des personnages qui firent dans celui-là leurs premiers pas, ignorés ou glorieux, ne continuèrent point de descendre dans celui-ci la triste route de la vie.

Cela est naturel. En cette période de notre histoire, le bouleversement fut si terrible que l'on conçoit volontiers le couteau de la guillotine faisant tomber d'un seul coup toute l'ancienne société française, et que l'image nous étonne des d'Houdetot et des Saint-Lambert, des marquises et des philosophes, vieillissant désemparés, démodés et charmants sous un régime nouveau.

Cependant, une société tout entière — et l'esprit de cette société surtout — ne meurent point en un jour.

Après le coucher du soleil qui, dans les pays montagneux, disparaît à l'horizon — tragique — éclaboussant de ses lueurs sanglantes le paysage embrasé, les pics les plus élevés, surplombant les vallées endormies dans la pénombre, demeurent encore roses sous les caresses atténuées de ses derniers rayons. De même que ces pics — qui sont des isolés — certaines figures survivant à la Révolution, réchauffées encore au cœur par les rayons disparus du soleil de Versailles, demeurèrent longtemps dans la société française les héritières des grâces d'antan, conservant en elles-mêmes comme le reflet d'un siècle sur un autre siècle.

Telle fut Mme de Souza.

Mme de Souza ? Ce nom qui n'est point illustre provoque l'interrogation chez un grand nombre de nos contemporains ignorants de sa gloire éphémère. Et peut-être bien me fera-t-on l'honneur de s'étonner que j'aie consacré un aussi long travail à cette figure de secondaire importance, dont le plus grand attrait est d'avoir subi, depuis le règne de Louis XV jusqu'à celui de Louis-Philippe, le violent contre-coup des secousses d'une prestigieuse période de notre histoire. Ce n'est pourtant point un paradoxe de dire que Mme de Souza répond au but de cette étude, précisément parce qu'elle n'est point un personnage de premier ordre.

Ce qui dans les *Annales* d'autrefois intéresse maintenant nombre d'esprits, c'est — à côté de la grande histoire — celle des mœurs et des coutumes

d'une époque, c'est l'étude psychologique de certains caractères... C'est, en un mot, le reflet de l'humanité, car, ce que nous aimons encore le mieux dans l'image qu'on nous présente du passé, c'est de nous y rencontrer nous-mêmes.

Or, lorsque nous lisons la biographie d'un personnage illustre — à moins qu'un guide excellent nous conduise avec une rare maîtrise dans les sentiers de sa vie de chaque jour — suggestionnés par les faits saillants de sa carrière, nous laissons volontiers dans l'ombre le côté intime de son être, lequel, d'ailleurs, nous renseigne insuffisamment sur son époque, puisqu'il s'agit d'une créature d'exception.

Tel ne sera pas l'écueil — ou le mérite suivant ce que l'on y cherche — de la biographie de Mme de Souza dans laquelle je me suis efforcé de tracer, comme elle le dit elle-même au cours d'un de ses romans : « les détails fugitifs qui occupent l'espace et forment la liaison des divers accidents de la vie coutumière ».

Pour la mieux connaître encore et pour pénétrer dans la société où elle se plut, j'ai estimé qu'il était nécessaire de compléter cette étude en parlant de sa famille et de ses entours, et, par là, d'entr'ouvrir la porte à ce qu'on appelle proprement l'Histoire, puisque ces entours se nommèrent Louis XV, Talleyrand, Hortense Bonaparte et Louis-Philippe.

Si donc, dans cette décevante besogne qu'est la recherche de la vérité, j'ai pu saisir quelque chose de la mentalité d'une femme du monde qui vécut pen-

dant la douce période de la Monarchie disparue, les jours tragiques de la Révolution, les temps mélancoliques de l'Émigration, les heures somptueuses de l'Empire et l'époque plus terne de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, pour transmettre — chaînon vivant entre le XVIIIe siècle et le second Empire — ses traditions intactes d'esprit et de « bel air », au duc de Morny, son petit-fils, je veux avoir le faible espoir que cette œuvre, encore que modeste, ne sera point complètement inutile.

André de Maricourt,

Ancien élève de l'École des Chartes.

Paris, 1er mai 1907.

MADAME DE SOUZA

I

Le manoir et la famille de Longpré. — Mariage d'Irène de Longpré avec le sieur Filleul. — Le Parc aux Cerfs. — La société de M. et Mme Filleul à Paris. — Marmontel. — Papillon de la Ferté. — Le financier Bouret. — Mme de Séran et Louis XV. — Mariage de Julie Filleul avec le marquis de Marigny. — Adélaïde Filleul. — Mort de Mme Filleul.

(1747-1767)

A une demi-lieue de poste au nord de Falaise, la ville aux vieux clochers, aux pignons pittoresques, un parterre à la française borde l'ancienne route royale de Caen.

Les touffes éparses de chênes larges et superbes, les épicéas et les platanes jaillissent du sol en rameaux poudrés tour à tour d'émeraude, de pourpre, d'or et d'argent sous l'assaut des saisons successives. Les pommiers, chaque printemps, laissent tomber sur le velours des herbages leur abondante moisson rose. Et pour rehausser le charme du décor, semblable à quelque tapisserie de Bergame du temps de la Renaissance, un manoir est là, ajourant sur l'horizon ses grandes fenêtres à petits carreaux et dressant ses clochetons sur le ciel pâle de Normandie : c'est le Mesnil de Longpré[1].

1. Le château de Longpré appartient maintenant à M. Roulier, conseiller à la Cour de cassation, auquel nous devons communication d'intéressantes pièces d'archives concernant les familles de Longpré et Filleul (Cf. pour l'historique du château de Longpré. *Statistique monumentale* du Calvados, par M. de Caumont, t. II, p. 496, *Statistique* de l'arrondissement de Falaise, par M. Galeron et *Histoire de Falaise*, par M. Mériel.

De ces vieux arbres et de ces vieilles pierres émane un charme délicat. La paix des champs y règne dans sa poésie calme ; et l'imagination de l'amateur du passé, cheminant à l'heure grave où le soleil meurt à l'horizon laissant derrière lui les grands ombres du soir, se plaît à croire, en rêvant, que le manoir de Longpré abrita les jours paisibles et monotones de quelque lignée tranquille de hobereaux. Mais, par une de ces ironies qui lui est familière, l'histoire, féconde en contrastes, est là, contredisant la fantaisie, pour nous apprendre qu'à Longpré trois femmes naquirent et vécurent qui emplirent Paris du bruit de leurs aventures, de leurs succès et de leurs scandales, avant de retomber dans le sommeil tranquille de l'oubli et de la mort. Ces trois femmes sont : Irène du Buisson de Longpré, dame Filleul, et ses deux filles, Julie, marquise de Marigny et Ménars, et Adélaïde, comtesse de Flahaut, puis baronne de Souza.

Anoblis par Henri IV, issus par les femmes du célèbre Ménage [1], les du Buisson, seigneurs de Longpré depuis le XVIe siècle, occupèrent, au nombre des gentilshommes normands de secondaire importance, une honorable place. Plus riches de gloire que d'écus, ce qui ne leur crée point d'ailleurs une place à part dans l'aristocratie provinciale, ils abandonnèrent fréquemment l'épée pour manier le soc sur leurs chétifs domaines et, dès la fin du XVIIe siècle, ils figurent au nombre des nobles de l'élection de Falaise dénués des biens de fortune [2].

1. Ces lettres d'anoblissement, en date du mois de mars 1557, sont entre les mains de M. Roulier. — Cf. aussi dossier du Buisson, Bibl. nat., cabinet de titres ; — Mériel, *Armorial de Falaise*, etc.

2. Parmi les gentilshommes de l'élection de Falaise qui se sont présentés ou fait représenter, le mercredi 18 avril 1691, devant MM. de Coigny, Gohier de Croisilles, etc..., on relève les noms de Charles du Buisson, écuyer, sieur du Mesnil Longpré, et de Philippe du Buisson,

Cette regrettable indigence est-elle suffisante pour expliquer une mésalliance dont s'indignèrent sans doute les vieux gentilshommes à rapière et les nobles dames à hongreline de la contrée, lorsqu'ils apprirent que, le 21 janvier 1747, un singulier mariage venait d'être béni dans la chapelle du château de Longpré? Noble Marie-Irène-Catherine du Buisson, fille de M. Jacques du Buisson, seigneur de Longpré et de Noble Dame Marie-Elisabeth-Irène de Séran, venait d'épouser le *Sieur* Charles-François Filleul, fils de feu Jacques Filleul, marchand à Falaise, et de feue Catherine Mauban, de la paroisse Saint-Germain de ladite ville [1].

Or, ces Filleul étaient de petites gens. Plusieurs de leurs aïeux avaient, il est vrai, exercé la charge honorable d'échevins de Falaise, mais le père du sieur Filleul s'était livré à quelque commerce de bois et lui-même exerçait dans la ville la profession sans gloire de commissionnaire en vins [2].

ancien capitaine, qui s'est retiré du service à cause de ses blessures et de son peu de fortune.

1. Le mariage fut contracté en présence de « Jacques-A. Dubuisson de Longpré, père de l'épouse, M.-F. Charlotte et M.-J. Rose Dubuisson de Longpré, ses sœurs, Jean-Louis Foucher, procureur au bailliage de Falaise, beau-frère dudit Filleul, Guillaume Thomas, conseiller assesseur au dit bailliage, et Alexandre-Thomas du Fresne, avocat au susdit bailliage ». La bénédiction nuptiale fut donnée par Jacques Dufour, prêtre habitué en la paroisse de la Sainte-Trinité (Acte communiqué par M. Douarche, conseiller à la Cour d'appel, à M. Bouvier, et reproduit par ce dernier dans un article sur *une concierge du château de la Muette. Bulletin* XLIX *de la Société historique d'Auteuil*).

2. Archives municipales de Falaise ; — Bibliothèque nat.; — Cabinet des titres, dossier Filleul; — Duc de Caraman, *la Famille de Mme de Pompadour;* — Communications de Mme la marquise de La Moussaye et de M. Jules Travers.

Le nom de Filleul est si répandu en Normandie qu'il est difficile d'établir la filiation du père de Mme de Flahaut. Mme de Flahaut dira elle-même un jour : « Il y a cent mille et une familles Filleul en Normandie! » Il est probable cependant qu'on doit compter au nombre de ses parents les moins obscurs Pierre Filleul, directeur général de la manufacture de tapisseries de Beauvais en 1708, originaire de Falaise (Bibliothèque nat., P. O., 1155).

Suivant l'habitude, ancienne croyons-nous, des villes de province où les événements sont rares, les caquets dès lors allèrent leur train et, comme l'ivraie pousse à l'envie, quelque chose demeure encore dans la contrée des médisances d'après lesquelles cette alliance aurait été la conclusion d'un drame intime :

Vers l'époque du mariage de Mlle de Longpré s'élevaient, au fond d'un quartier retiré du vieux Versailles, plusieurs petites maisons solitaires. Une, entre autres, jouissait d'un renom sinistre. Située au fond d'une impasse — le cul-de-sac Saint-Médéric — elle était habitée par la femme d'un commis de la guerre qui vivait là, seule, d'une étrange manière. Parfois, disait-on entre haut et bas, elle hébergeait quelque jeune fille qui bientôt la quittait pour ne jamais revenir, après avoir reçu la visite d'un homme d'âge qu'on évitait de nommer.

... L'ensemble de ces maisons, c'était, on le devine, le Parc aux Cerfs de fâcheuse mémoire[1], dont les pensionnaires fournies par la coupable faiblesse de Mme de Pompadour recevaient 100.000 livres pour épouser ensuite « un ambitieux ou un sot[2] ».

Grossies à plaisir, ces aventures faisaient ensuite le tour du royaume, avilissant, dans toutes les classes, la réputation de Louis XV. Or les habitants de Falaise, qui s'en gaussaient comme d'autres, ne tardèrent point à classer l'infortuné Filleul parmi les « ambitieux ou les sots » et la jeune épousée au nombre des victimes du Roi[2].

1. *Mémoires de Mme du Hausset*, p. 103.

2. On n'est pas absolument d'accord sur l'identité des maisons dont l'ensemble formait le Parc aux Cerfs. Celles du cul-de-sac Saint-Médéric, achetée le 27 mai 1771, à J.-B. Sévin, huissier de la Chambre de Madame Victoire, par le roi Louis XV, a été longtemps considérée

Que faut-il croire de cette méchante histoire? Rien sans doute, puisqu'aucun document n'est là pour la confirmer. Là où les textes ne parlent point — inexorables — il est préférable de ne point accréditer la tradition, surtout lorsqu'elle nuit à la réputation d'une femme. Parmi les historiens, les uns la recueillirent et les autres la repoussèrent. La légende cependant demeura tenace, puisqu'elle était scandaleuse. On prétendit même que la naissance de Julie Filleul, plus tard marquise de Marigny, avait précédé les justes noces de sa mère; mais ce bruit est dénué de fondement, comme nous le verrons tout à l'heure. Et seule une pièce d'archives pourrait parler en termes bien vagues contre la moralité de Mlle de Longpré :

Parmi les pensions que servait Mme de Pompadour[1], à une époque de sa vie qu'on ne saurait exactement établir, figure, en effet, pour une somme de 600 livres une demoiselle de Longpré, sa cousine. Sur la même liste apparait également pour la même somme Mme Trusson, femme de chambre de la Dauphine, dont Mme de Pompadour favorisait les aventures avec Louis XV; mais rien ne prouve qu'il s'agisse ici de celle qui devint Mme Filleul, rien ne prouve non plus que ces 600 livres aient été destinés à récompenser de coupables services.

Cependant, si l'on doit se garder de ternir la réputa-

comme le principal théâtre des faiblesses royales. On a affirmé depuis qu'elle était trop petite pour renfermer de nombreuses pensionnaires. Mais on sait, d'une part, que le nombre de ces pensionnaires ne fut jamais considérable (Cf. Le Roi, *Curiosités historiques;* — Comte Fleury, *Louis XV et les petites maîtresses*). D'autre part, nous avons toujours entendu affirmer jadis par Mme L..., dame de la Légion d'honneur, petite-fille de J.-B. Sévin, que la maison vendue par son aïeul au roi avait été le principal immeuble affecté à l'usage que l'on sait.

1. Le Roi, *Curiosités historiques*, p. 225.

tion de Mlle de Longpré, il est du devoir de l'historien d'ajouter qu'après son mariage Mme Filleul ne jugea point utile de faire profession de vertu et que le diable vigilant ne perdit rien pour attendre. Intrigante et coquette, la jeune femme avait hâte de briller sur un autre théâtre que la banlieue d'une petite ville, et l'occasion la devait bientôt servir à souhait qui lui permettrait de déployer à Paris ses grâces de jolie provinciale.

Par une fortune subite et, peut-être, favorisé en haut lieu, le bon M. Filleul, usant, « pour se décrasser, de la savonnette à vilain, » échangea sa charge contre celle, plus estimée, de secrétaire du Roi, et s'en fut à Paris, sitôt après son mariage, pour exercer les devoirs de sa place. La belle saison seule ramena tous les ans le jeune ménage à Longpré et à Falaise, où Mme Filleul jouit pendant de longues années d'une réputation consacrée de beauté rare[1].

A de longs intervalles, plusieurs enfants vinrent égayer son foyer. Le 15 juillet 1751, naît à Longpré Marie-Françoise-Julie Filleul, plus tard marquise de Marigny, puis ce sont ensuite deux garçons, qui moururent jeunes ou vécurent obscurément.

Cependant Mme Filleul rapidement chemine sur la voie des succès mondains. Elle s'est installée, sitôt son mariage, dans un appartement de la rue du Mail, au milieu de ce quartier bruyant et affairé de la finance et du commerce, où évolue la mère de Mme de Pompadour, Mme Poisson, qui lui ressemble en plus d'un point. Riche de ses complaisances, se poussant audacieusement, elle a fini par s'imposer dans le monde mêlé de la finance. Que devient alors son mari ? On l'ignore. La qualité

1. *Mémoires* de Dufort de Cheverny, t. I, . 323.

majeure de M. Filleul est une discrétion qui va jusqu'au complet effacement. Les registres paroissiaux, qui mentionnent les baptêmes des enfants de Mme Filleul, portent invariablement la mention : « Père absent ». On serait prêt, en vérité, à croire que ce mari commode fût proprement un mythe, si les actes n'étaient pas là pour mentionner fugitivement son existence. Une cause d'ailleurs est là pour expliquer son éloignement : la légèreté croissante de Mme Filleul, qui n'est en confidence pour personne.

Sans tenir compte de la légende du Parc aux Cerfs, doit-on croire qu'après son mariage Mme Filleul eut quelques bontés pour le Roi ? On ne saurait ni l'affirmer ni le contredire. Elle ne figura jamais au nombre de ses amies attitrées, et son obscure condition[1] ne permet pas de supposer qu'elle le vit bien fréquemment ; cependant Mme de Marigny elle-même ne cacha point dans la suite ce qu'elle appelait son illustre naissance, et elle en tira gloire[2]. Mais, si Louis XV fut un protecteur de passage, un autre vint bientôt qui devait prendre auprès de Mme Filleul la place d' « époux selon le cœur » et nouer avec elle une de ces unions extraconjugale consacrées par le temps et autorisées par le monde facile des traitants : ce fut M. Bouret, fermier général de son état.

1. La plupart des historiens ont cru que Mme Filleul appartenait à la domesticité royale, la confondant avec Mme Filleul née Bocquet, femme d'un concierge de la Muette, qui pendant la Révolution paya de sa vie son honorable attachement à ses maîtres. M. Bouvier a fait justice de cette erreur dans l'intéressant article cité plus haut. C'est à lui que nous empruntons le récit des débuts mondains, à Paris, d'Irène Filleul.

2. Dufort de Cheverny (*Mémoires*, t. I, p. 323), les frères Goncourt (*les Maîtresses de Louis XV*, t. II, p. 210), Jal (*Dictionnaire critique*), Nauroy (*le Curieux*, t. II, p. 177), le comte Fleury (*op. cit.*), etc., s'accordent à considérer Julie Filleul comme fille de Louis XV. M. Bouvier ne partage point leur avis.

Michel Bouret n'était point un homme banal. Fils d'un intendant de la principauté de Neuchâtel, et non point d'un laquais comme on se plaisait à le répéter alors, sa carrière financière avait été facilitée par son mariage contracté, en 1763, avec la fille de Tilly d'Acosta, entrepreneur de vivres [1], d'origine portugaise. Mme Bouret ne lui ayant pas donné dans le mariage toutes les satisfactions qu'il en pouvait attendre et qu'elle réservait à d'autres, il jugea bon de la remplacer par Mme Filleul. Malgré qu'elle fût atteinte d'une maladie inflammatoire qui devait mettre fin à ses jours, Mme Filleul était, s'il en faut croire Marmontel, d'une incontestable gourmandise, et la table de M. Bouret lui pouvait donner toute satisfaction à cet égard. Ce moderne Lucullus avait établi sur la route de Dieppe des relais pour lui apporter chaque jour à Paris de la marée fraîche, ce qui, les jours maigres, lui coûtait 200 livres. Dans son magnifique hôtel de la rue Grange-Batelière, qui passa plus tard au fermier général Laborde, il offrait à ses amis des dîners célèbres au cours desquels les femmes trouvaient en face d'elles deux bouquets, l'un de fleurs naturelles et l'autre de pierres précieuses.

Au demeurant charitable, serviable et bon, cet homme — hormis la gourmandise — n'avait qu'une faiblesse, le désir de plaire poussé jusqu'à l'extrême. Diderot et Cheverny content méchamment que le garde des sceaux ayant un jour admiré le chien de Bouret, fort attaché à son maître, celui-ci, voulant lui en faire présent,

1. Il eut de ce mariage deux filles qui, elles aussi, se marièrent dans le monde de la finance, fréquenté par les Filleul, et dans lequel Mme de Souza conservera toujours d'intimes relations. L'une épousa M. de Villemorien, neveu du fermier général Legendre, ruiné en cherchant la pierre philosophale ; l'autre fut la femme de M. de La Haye des Fosses, appartenant à une famille de fermiers généraux, parents des financiers Hocquart et Bergeret de Frouville.

roua de coups l'animal. Puis, après s'être affublé d'une simarre et d'une perruque en tous points semblable à celle du garde des sceaux, il l'accabla de caresses, de telle sorte que le chien battu et content, abandonna sans regrets le financier pour réserver ses bonnes grâces à la magistrature. Le fait est peu digne de créance ; mais ce que personne ne peut mettre en doute, ce sont les patientes manœuvres auxquelles se livra Bouret pour plaire à Louis XV et réaliser le rêve de sa vie de « parvenu » : Recevoir chez lui le Roi ! Et voici comment il y put réussir.

Le monarque chassait fréquemment en forêt de Sénart, où il n'avait point d'abri pour se réfugier en cas de besoin. Bouret se hâta de faire construire en lisière du bois le magnifique pavillon de chasse de Croix-Fontaine, qui lui coûta 300.000 livres.

Sur ses instances, Louis XV, un jour, y daigna faire collation, et il fut agréablement flatté d'y trouver sa statue de marbre sur le socle de laquelle on lisait ces vers de Voltaire :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?
Est-ce Bouret ? Non, c'est la France.

Cette visite de Louis XV fut la grande joie de Bouret. Il vécut de ce souvenir jusqu'au jour où, après avoir dépensé d'incalculables sommes pour obliger des amis, secourir les pauvres et satisfaire ses passions, il se trouva embarrassé par de méchantes affaires d'argent qui le décidèrent, dit-on, à mettre fin à ses jours [1].

1. Pour Bouret, cf. Marmontel, *Mémoires d'un père ; — Vie privée de Louis XV ; — Correspondance* de l'abbé Galiani ; — *Voyage pittoresque des environs de Paris*, par d'Argenville ; — *les Financiers d'autrefois*, par la vicomtesse de Janzé, etc.

Tel était l'homme qui régnait en maître dans le logis de la rue du Mail lorsque, le 14 mai 1761, Mme Filleul devint mère d'une seconde et dernière fille, la principale héroïne de cette histoire, Adélaïde Filleul, qui sera Mme de Souza après avoir été Mme de Flahaut. Elle fut baptisée le soir même en l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. Par une inconcevable infortune, le sieur Filleul, comme toujours était absent, et le choix du parrain — un frère de M. Bouret[1] — donna aux esprits malveillants l'occasion de méchamment gloser et de dire que l'enfant avait été tenu sur les fonts baptismaux par son oncle.

Ils trouvaient agréable compagnie dans l'appartement de la rue du Mail, ces frères Bouret, car le cercle intime de la maison se composait d'esprits fins et délicats qui n'étaient point ennemis d'une douce gaieté. Réunie aux gens de finances tels que les Laborde et les Ferrand, alliés de Mme de Pompadour, dont nous aurons à parler, la société des Menus-Plaisirs du Roi, tous amis de la joie, a dit Marmontel, qui nous en a laissé le dénombrement, formait un des principaux éléments du petit salon de Mme Filleul. On peut compter parmi ses intimes l'intendant des Menus, Papillon de la Ferté, cet homme aimable dont les mémoires nous révèlent l'esprit léger et les mœurs faciles. Le financier Cromot, le plus vif, le plus séduisant et le plus voluptueux des sybarites, avec la santé la plus frêle, égayait aussi le cercle en compagnie de son ami Cury, collègue de M. de la Ferté. Cet *oublié*, chef

1. C'était Bouret d'Érigny, fermier général, marié à Sèvres, le 5 septembre 1750, à Mlle Poisson, cousine de Mme de Pompadour. Un autre de ses frères, Bouret de Valroche, fut également fermier général. Nauroy a donné l'acte de baptême d'Adélaïde Filleul dans *le Curieux* (N° 3, janvier 1887).

de la bande joyeuse des Menus-Plaisirs, homme d'esprit, bon plaisant, d'un sel fin dans son sérieux ironique et plus espiègle que malin, protecteur des artistes de l'Opéra, jouait au Mécène dans son ermitage de Garges près d'Andrésy. Il faut citer encore au nombre des fidèles de la rue du Mail le sieur Gagny, amateur de peinture et de musique et l'un des plus fidèles habitués de l'Opéra. Il faut citer surtout le meilleur des amis de Mme Filleul, le fameux Marmontel. Grâce à ses qualités d'urbanité et de bienveillance, ce bon littérateur de second ordre, venu lui aussi de sa province, était en passe de devenir un homme du monde, tenant bonne place dans les salons des économistes, entrant en commerce avec Mme de Pompadour et les gens de Cour, à la veille d'être lui-même un avisé courtisan[1].

Un jour que Marmontel, encore peu connu, luttant contre l'indigence, faisait à Versailles d'inutiles démarches à l'affût qu'il était de quelque place, il fut présenté à Mme Filleul, et ces deux esprits délicats se sentirent incontinent en sympathie d'esprit. Mme Filleul offrit au jeune auteur une place dans sa voiture pour le jeter à son domicile en rentrant à Paris. Ce retour à deux fut la première étape d'une durable et réciproque amitié, d'autant plus solide qu'elle fut respectueuse d'une part, et seulement affable de l'autre, car Marmontel nous assure que la « jolie et piquante Filleul ne troubla jamais son repos ». « Aimable et spirituelle, ajoute-t-il, elle parla de moi à son bon ami Bouret qui tenait le portefeuille des emplois, et cette femme fut mon amie jusqu'à son dernier soupir. »

1. La plupart des détails qui suivent sur Mme Filleul et sa fille Julie sont empruntés aux *Memoires d'un père* de Marmontel (édit. Tourneux).

Volontiers thuriféraire, enclin par nature et par nécessité à cette bienveillance nécessaire aux littérateurs du XVIIIe siècle, vivant par le monde et pour le monde, Marmontel nous a laissé de Mme Filleul, tout à fait dans le goût du temps, le plus flatteur des portraits.

« C'était une femme d'un caractère très singulier, pleine d'esprit et d'un esprit dont la pénétration, la vivacité, la finesse ressemblaient au coup d'œil du lynx. Elle n'avait rien qui sentît ni la ruse ni l'artifice. Je ne lui ai jamais vu ni les illusions, ni les vanités de son sexe. Elle en avait les goûts, mais simples, naturels, sans fantaisie et sans caprice. Son âme était vive, mais calme, sensible assez pour être aimable et bienfaisante, mais pas assez pour être le jouet de ses passions. Ses inclinations étaient douces, paisibles et constantes. Elle s'y livrait sans faiblesse et ne s'y abandonnait jamais. Elle voyait les choses de la vie et du monde comme un jeu qu'elle s'amusait à voir jouer et auquel il fallait, dans l'occasion, savoir jouer soi-même, disait-elle, sans y être fripon ni dupe. C'était ainsi qu'elle s'y conduisait avec peu d'attention pour ses intérêts propres, avec plus d'application pour les intérêts de ses amis. Quant aux événements, aucun ne l'étonnait et, dans toutes les situations, elle avait l'avantage du sang-froid et de la prudence. Elle disait qu'elle aimait la contrariété, qu'il n'y avait que cela de naturel et de sincère, que la nature n'avait rien de pareil, ni deux œufs, ni deux feuilles d'arbres, ni deux esprits, ni deux caractères et que, partout où l'on croyait voir une ressemblance constante de sentiments et d'opinions il y avait dissimulation et complaisance de part ou d'autre, souvent même des deux côtés. »

Et ces lignes, trop louangeuses il est vrai, valent d'être retenues, car elles prouvent une fois de plus l'influence de l'hérédité, alors même que celle de l'éducation est absente et, vingt années plus tard, le portrait de Mme Filleul se pourrait également appliquer à Adélaïde de Flahaut, qui perdit sa mère à l'âge de six ans et la put à peine connaître.

Mais Marmontel n'arrête pas là son éloge. « Une liberté aimable et décente, une gaîté vive régnaient, dit-il, dans les soupers de Mme Filleul. A ces soupers, personne ne songeait à avoir de l'esprit. C'était le moindre des soucis et de l'hôtesse et des convives, et, cependant, il y en avait infiniment et du plus naturel et du plus délicat. La jeune comtesse de Séran[1] y brillait dans tout l'éclat de sa beauté naissante et de son enjouement naïf... »

La comtesse de Séran ! charmante figure délicate et pure dont l'image nous apparaît ici avec les grâces un peu mièvres et fragiles d'une bergère de vieux Saxe. Elle mérite d'être évoquée ici, non pas seulement parce qu'elle représente à nos yeux le type de la vertu dans une société dont on ne se fatigue point de rappeler les vices, mais encore parce qu'elle fut l'initiatrice de la fortune de Mlles Filleul et leur protectrice la mieux qualifiée.

Séparé du Mesnil-Longpré par des herbages coupés de haies, des champs où blondissent les moissons et les arbres séculaires d'une haute futaie, le château de la Tour, aux lignes d'un style très pur, se dresse encore à quelque distance de Falaise, ayant fort bon air à l'ombre de ses larges avenues. Là demeurait, il y a cent cin-

1. Chez laquelle logeait Marmontel.

quante ans, le cousin germain de Mlle Filleul, Louis-François comte de Séran. Cette homme de bonne maison, n'ayant pour tout bien que sa terre de la Tour[1], était d'une déplorable laideur, roux, mal fait, borgne et un dragon dans l'œil ; au demeurant le plus honnête et le meilleur des hommes. Il était sur le déclin de l'âge, lorsque M. de Bullioud, lequel était gouverneur des pages du duc d'Orléans, lui fit offrir, avec sa place, la main de sa fille Adélaïde, jeune personne faite à peindre, dont la beauté se rehaussait des charmes de la bonté et de l'innocence. La jeune fille pleura beaucoup, mais le fiancé montra tant de délicatesse dans sa conduite vis-à-vis d'elle qu'elle en marqua de l'émotion.

— Vous me trouvez bien laid, lui dit-il, et ma laideur vous épouvante. Si cette répugnance est invincible, parlez-moi comme à un ami, le secret vous sera gardé et je prendrai sur moi la rupture. Cependant, s'il était possible de vous rendre supportables dans un mari ces disgrâces de la nature et s'il ne fallait pour cela que les soins et les complaisances d'une bonne et tendre amitié, vous pourriez les attendre du cœur d'un honnête homme qui vous saurait gré, toute la vie, de ne l'avoir point rebuté. Consultez-vous et répondez-moi. Vous êtes parfaitement libre[2].

A cette différence près que M. de Séran ne subit aucune métamorphose heureuse, l'histoire se termina comme le conte de la Belle et de la Bête. L'estime que

1. La terre de la Tour était en possession de la famille de Séran depuis le XIIe siècle. Elle appartient maintenant à la famille de la Moussaye. La fortune de M. de Séran s'accrut sensiblement après son mariage à la suite d'héritages divers.

2. Marmontel, *op. cit.*, t. VIII, *passim ;* — Communication de Mme la marquise de La Moussaye, arrière petite-fille de la comtesse et dernière du nom de Séran.

M. de Séran lui inspira triompha des dégoûts de Mlle de Bullioud.

— Je suis persuadée, Monsieur, lui répondit-elle après vingt-quatre heures de réflexion, que la laideur ainsi que la beauté s'oublient et que les seules qualités dont l'habitude n'affaiblit point l'impression, ce sont les qualités de l'âme. Je les trouve en vous, c'est assez, et je me fie à votre honnêteté, du soin de mon bonheur. Je désire faire le vôtre.

Ainsi se maria Mlle de Bullioud, qui devint par là cousine et voisine de Longpré et des Filleul et s'en fut passer ses étés à la Tour, où elle reçut les philosophes et les littérateurs [1].

Cette union, sans doute, n'eut pas les charmes de l'amour, mais elle eut la douceur de la paix. Le mari, sans inquiétude, voyait sa femme environnée d'adorateurs, et la femme, pour sa conduite décente, honorait aux yeux du public la confiance de son mari. Comme il était impossible de connaître Mme de Séran sans l'aimer, ses parents s'occupèrent du soin de son avenir et demandèrent pour elle, au roi, une place d'honneur auprès de la duchesse de Chartres. Cette place, Marmontel l'avoue sans détour, n'était qu'un prétexte spécieux, et la présentation de Mme de Séran au roi, qui devait suivre sa nomination, avait un objet plus important. Mme Filleul, qui avait été à Paris l'une des premières à accueillir, flattée, sa jeune parente, caressa pour elle, avec bien d'autres, des rêves de fortune. Mme de Pompadour n'était plus et le roi ayant demandé

1. Marmontel y écrivit les *Incas* dans une chambre qui a conservé ce nom. Le vicomte de Ségur de l'Académie française y vint souvent et grava des vers sur un rocher de « l'Ile d'Amour », qu'on voit encore dans le parc du château. C'est sans doute à la Tour qu'Adélaïde Filleul connut M. de Ségur, que nous retrouverons par la suite.

de recevoir Mme de Séran en tête-à-tête dans ses petits cabinets, la bonne Filleul voyait déjà la bonne comtesse toute-puissante, le roi et la cour à ses pieds, tous ses amis comblés de grâces et de faveurs... Hélas, ces rêves qui n'étaient point marqués, peut-être, au coin d'une moralité très pure, s'écroulèrent subitement.

Marmontel était chez Mme Filleul le jour où le roi reçut Mme de Séran. « On attendait, dit-il, le retour de la jeune souveraine, on mourait d'impatience de la voir arriver, et cependant on était bien aise qu'elle n'arrivât pas encore. » Elle arrive enfin et raconte son voyage. Un garçon de la chambre l'a introduit à la nuit par un escalier dérobé dans les petits appartements de Versailles. Le roi ne s'est pas fait attendre. Il l'a reçue d'un air aimable, l'a rassurée par de douces paroles, a pressé dans les siennes ses mains toutes tremblantes d'émotion. Et comme après quelques discours galants bien que respectueux il lui demandait quelle place elle ambitionnait auprès de lui, elle a répondu, sur un ton qui, dans une bouche de vingt ans, n'a pas été sans étonner le monarque :

— Le beau titre d'amie du roi et rien de plus.

A cette déclaration imprévue, une illégitime consternation se peint sur le visage de Mme Filleul et sur ceux de ses hôtes. Ce n'est plus le conte de la Belle et de la Bête, c'est la fable de Perrette et du Pot au lait qu'il conviendrait maintenant d'évoquer.

Devant cette vertu farouche, la maîtresse de céans s'étonne.

— Pourquoi donc, demande-t-elle, avoir repoussé de si flatteuses avances ?

— Pour une raison bien simple, reprend Mme de Séran : Je ne ressens pour Sa Majesté aucune inclination et,

même dans un roi, fût-il le roi du monde, je ne voudrais pas d'un amant que je n'aimerais pas.

Souriant d'un indéfinissable sourire, Mme Filleul répond à l'ingénuité de la jeune femme :

— On t'en fera des rois dont tu seras amoureuse ! On t'en donnera des fortunes où l'on n'ait que la peine de prendre du plaisir !

Et Mme de Séran de reprendre :

— Vraiment, vous voudriez bien tous que je fusse toute-puissante pour n'avoir qu'à me demander tout ce qui vous ferait envie. Pendant que vous vous amuseriez ici, je m'ennuierais là-haut, et j'y mourrais de chagrin comme Mme de Pompadour.

En face de cet aveu si sincère et si charmant, on aime à voir se révéler enfin chez Mme Filleul des sentiments meilleurs, lorsqu'elle termine le dialogue par cette péroraison conciliante que nous a transmise Marmontel :

— Allons, mon enfant, soyons pauvres, je serais à ta place aussi bête que toi et, ce soir, nous mangerons gaiement un gigot dur en nous moquant des grandeurs humaines [1].

Il apparaît par ces lignes que la chère était maigre au logis de la rue du Mail, et c'est une justice à rendre à Mme Filleul qu'elle demeura toujours pauvre malgré la

1. Le médisant Dufort de Cheverny affirme, au contraire du récit de Marmontel, lequel offre toutes les garanties d'authenticité, que Mme de Séran fut la maîtresse de Louis XV. Lefeuve, à la fin de son article sur la *rue Saint-Paul* (*les anciennes maisons de Paris sous Napoléon III*), adopte au sujet de Mme de Séran une autre version recueillie dans quelque pamphlet du temps : « L'autre rue, écrit-il (la rue Charles-V) avait pour habitante la plus jolie femme du quartier sous Louis XV, Mme de Serrant. Son mari, gouverneur des pages du duc d'Orléans, ne lui souffrait pour galant protecteur le fermier général Bouret qu'à la condition pour celui-ci d'afficher également comme sa maîtresse Mme Filleul, femme d'un intéressé dans les affaires du roi. Les deux rivales, loin de s'arracher les yeux, prenaient leur mal en patience, et elles faisaient souvent des parties de campagne à Croix-Fontaine avec le financier. »

fortune de Michel Bouret. Cette pauvreté n'était pas son moindre souci, car sa fille Julie atteignait alors l'âge de dix-sept ans, et le principal de sa fortune consistait en son unique beauté. Cette beauté devait heureusement amener à domicile un épouseur de marque. Grande fut la stupéfaction, à la Cour, lorsqu'on apprit que le frère de feue Mme la Marquise de Pompadour, Abel Poisson, marquis de Marigny et de Ménars, allait unir ses quarante-trois automnes aux dix-sept printemps de la demoiselle Filleul, dont la réputation de beauté n'avait pas jusque-là dépassé les limites du monde d'ordre secondaire fréquenté par sa famille. Lorsque cette union[1] fut célébrée avec magnificence, en janvier 1767, au château de Ménars, la femme de l'ancien commissaire en vins de Falaise ne se sentit pas de joie. Mais cette joie devait être la dernière.

L'infortunée Filleul se mourait d'une fièvre lente « qui avait pour cause une humeur âcre dans le sang » et pour laquelle Bouvard, l'habile médecin du Roi, lui avait ordonné les eaux et les bains d'Aix-la-Chapelle. Mme de Séran se proposa pour l'accompagner, mais l'état de la malade rendait nécessaire la présence d'un homme auprès d'elle. Bouret pria Marmontel de les accompagner toutes deux. Celui-ci n'hésita point et reçut de Mme Filleul les marques de reconnaissance d'un cœur

1. On lit dans Jal (*Dictionnaire critique*) au sujet d'Abel-François Poisson marquis de Marigny un extrait des registres de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois : « L'an 1767, le vendredi 2 janvier, nous avons permis à haut et puissant seigneur Abel-François Poisson marquis de Marigny et de Ménars, demeurant rue Saint-Honoré, paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, et à Dlle Marie-Françoise-Julie-Constance Filleul, demeurant rue du Mail, de cette paroisse, d'aller se marier dans celle de Ménars-le-Château, diocèse de Blois. » Cette note, sans signature, est suivie de ce singulier post-scriptum : « On n'a pas voulu payer les droits. » Le curé de Saint-Eustache perdit donc son casuel. La note restera à la honte éternelle d'un marquis riche qui fit banqueroute à l'église et se comporta là comme un croquant.

sensible et de Mme de Séran le conseil avisé « d'emporter un vêtement de deuil en raison de l'état grave de son amie ».

Mme Filleul arriva à Aix n'ayant presque plus un souffle de vie, mais ne laissant pas encore de sourire et de s'égayer aux riants propos de ses compagnons. La vertu des eaux fut telle qu'elle revint peu à peu à la santé et que Mme de Séran et Marmontel, rejoints par le jeune ménage Marigny, se donnèrent tous les divertissements propres à une ville d'eau. L'après-midi c'étaient des promenades ; le soir, la danse et le jeu. La malade favorisait leurs plaisirs, et le passage qui suit, extrait des mémoires de Marmontel, nous donne idée des complaisances de l'aimable Mme Filleul.

« Comme j'avais le goût des arts, écrit-il, je fus curieux de connaître la baigneuse de ces dames, qu'on disait digne d'une statue de Diane ou d'Atalante. J'allais la voir. Je la trouvai belle en effet et presque aussi sage que belle. Nous fîmes connaissance. Une de ses amies, qui fut bientôt la mienne, voulut bien nous permettre d'aller quelquefois avec elle goûter dans son petit jardin. Cette société populaire, en me rapprochant de la nature, me rendait assez de philosophie pour conserver mon âme en paix auprès de mes deux jeunes dames (Mme de Séran et Mme de Marigny), situation qui, sans cela, n'eut pas laissé d'être pénible.

« Au reste, ces goûters n'étaient pas ruineux pour moi. De bons petits gâteaux avec une bouteille de vin de Moselle en faisaient les frais, et Mme Filleul, que j'avais mise dans ma confidence, me glissait en secret de petits flacons de vin de Malaga, que sa baigneuse et moi buvions à sa santé. »

Par une inconcevable infortune, le vin de Malaga

de la baigneuse ne suffit pas à rétablir cette santé. Naturellement vive et volontaire, Mme Filleul, ne voulant pas écouter les médecins, fit des écarts de régime qui hâtèrent sa fin. Elle voulut retourner à Paris, où elle ne fit plus que languir, et, en 1767, elle y décéda d'une mort courageuse et tranquille.

M. Filleul ne tarda point à la rejoindre dans le royaume des ombres. Bien qu'il n'ait pas été possible de retrouver la date exacte du trépas de cet homme discret, on sait qu'il fut tragique. Ruiné sans ressources, il s'en fut un jour implorer quelques secours à son gendre Marigny. Celui-ci n'avait pas l'âme généreuse. A la suite d'un refus formel, l'infortuné Filleul, la tête perdue, s'enfuit dans les jardins. En face de l'hôtel de la place des Victoires où son gendre menait une vie fastueuse, un coup de feu retentit, M. Filleul venait de mettre fin à ses jours, laissant orpheline la petite Adélaïde Filleul, sa fille [1].

1. *Vie privée de Louis XV* (par Mouffle d'Argenville).

II

Jeunesse d'Adélaïde Filleul. — Le couvent. — Le Mesnil-Bernard. — M. et Mme de Marigny. — La société de M. de Marigny. — Querelles de ménage. — Séparation. — L'Abbaye-aux-Bois

(1767-1779)

Le propre des enfants est, comme celui des peuples heureux, de n'avoir point d'histoire. C'est la raison pour laquelle nous avons à peine mentionné, jusqu'ici, le nom d'Adélaïde Filleul encore en bas âge, lorsque sa mère faisait les beaux jours de la petite société de la rue du Mail.

Très jeune, elle fut mise dans un couvent de Paris[1] dont elle conserva l'ineffaçable souvenir. Lorsqu'elle aura atteint l'âge de soixante-six ans, elle en parlera encore. Elle rappellera la bonne habitude qu'elle y a contractée de toujours relire ses lettres avant de les envoyer et l'ennui que lui causait la lecture des auteurs sacrés dont on lui imposait l'analyse.

Déjà se révélait, chez l'enfant précoce, les germes d'un esprit critique doublé, il est vrai, d'un esprit de critique qui deviendra, plus tard, regrettable. Dans sa vieillesse elle écrira à l'un de ses amis : « Quand j'étais au couvent, je vous aurais fourni de belles pensées sur les pieux anachorètes. Mon esprit n'est entré dans le doute que

1. Il n'a pas été possible de savoir quel était ce couvent. Les listes des pensionnaires des principales maisons d'éducation de Paris, sous Louis XV, que nous avons pu consulter ne contiennent pas le nom d'Adélaïde Filleul.

lorsqu'on m'a voulu faire croire à un saint Hilarion qui est resté quarante ans sur un pied, l'autre en l'air, debout au haut d'une colonne. Le Malin m'a crié intérieurement : *à quoi bon ?* et depuis lors j'ai cru que les seules œuvres agréables à Dieu sont celles qui font du bien aux autres. »

« Il y a dans la pensée et dans la vie de Mme de Souza, a dit Sainte-Beuve [1], quelque chose de plus important que d'avoir lu Jean-Jacques ou La Bruyère, que d'avoir vu la Révolution française, que d'avoir émigré, souffert et assisté aux pompes de l'Empire, c'est d'avoir été élevée au couvent. J'oserais conjecturer que cette circonstance est demeurée la plus grande affaire de sa vie et le fond le plus inaltérable de ses rêves. » Dans l'atmosphère calme et pure du cloître, elle recueillit comme un précieux dépôt qu'elle livra sans jalousie au public, en les plaçant dans ses livres plus que dans son orageuse existence, ce je ne sais quoi de très délicat, très frais et très reposant qui se pourrait appeler l'estampille de la vie conventuelle. Son couvent, elle l'aimait beaucoup, mais, ne l'envisageant point par le côté mystique que sa tournure d'esprit était incapable de concevoir, elle en retint ce qu'elle y trouva d'aimable et de gai. Il fut pour elle, suivant l'expression un peu démodée d'un critique du temps : « Une volière de colombes amies », où elle contracta l'amour de la vie sociale et de la conversation. Aussi se plaira-t-elle à le peindre plus tard dans deux de ses romans, *Adèle de Senange* et *la Comtesse de Fargy*, avec une pierre de touche délicate et de judicieuses réflexions : « La partie du jardin qu'on y nommait pompeusement le

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes; Mme de Souza.*

bois, nous dit-elle, n'était qu'un bouquet d'arbres placés devant une petite maison tout à fait séparée du couvent, quoique renfermée dans ses murs. Mais c'est une habitude des religieuses de se plaire à donner des grands noms au peu qu'elles possèdent. Accoutumées aux privations, les moindres choses leur paraissent considérables. »

C'est à l'ombre de ces grands arbres que, chez Adélaïde Filleul, se développa, pendant les longues heures soi-disant consacrées à l'étude, l'imagination créatrice qui l'emportait éperdument dans ce beau royaume dont on s'évade rarement lorsqu'on en a franchi la frontière : le Royaume des Rêves. Elle ne s'absorba point, en effet, dans les importuns détails d'une instruction soignée, et toujours — le fait est curieux à constater chez un écrivain — elle ignora la théorie et les lois de notre langue qu'elle parla avec une élégance consommée. En sorte qu'elle dira plus tard avec beaucoup de justesse : « Je chante juste, mais je ne sais pas la musique ».

Mais si elle dédaigna de pâlir sur les livres classiques, Adélaïde Filleul répara cette lacune en mettant à profit les enseignements d'une grande école, celle de la Nature.

Chaque année, ses vacances s'écoulaient au Mesnil de Longpré, chez un vieil oncle, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire du Roi, ancien mousquetaire de la garde qui soignait ses rhumatismes devant l'âtre, vivant au foyer familial de ses maigres revenus [1]. Or, sur

1. *Correspondance inédite de Mme de Souza avec M. Le Roi.* Ces lettres inédites, au nombre de deux cent vingt-neuf, et qui retracent toute l'histoire des vingt dernières années de Mme de Souza avec de fréquents retours sur le passé, dont elle évoque le souvenir avec son vieil ami, ont été une des principales sources de cet ouvrage. Elles sont

les domaines de M. de Longpré, à cinq cent mètres du château, s'élevait, flanquée d'un colombier, une de ces fermes seigneuriales dont l'aspect mi-féodal, mi-paysan contribue à donner aux paysages de Normandie leur caractère archaïque et pittoresque. C'était le Mesnil-Bernard. Il est véritablement enchanteur, le panorama qui se déroule en ondulations successives et gracieuses au pied de cette ferme. Dans la trouée des haies d'où jaillissent les arbres aux frondaisons luxuriantes, la ville de Falaise, apparaissant au revers d'un ravin sommée du château de Robert le Diable et de la Tour de Talbot, se profile comme une ancienne gravure sur les collines boisées de Montpinson dont les lignes bleues s'embrument à l'horizon. D'un côté, de grasses et luxuriantes prairies égayent le paysage d'une diversité séduisante et, de l'autre, les rocs bouleversés et les landes de bruyères rappellent les plateaux mélancoliques de l'Ecosse. C'est là que, dès l'enfance, la petite orpheline abandonnée à elle-même qu'était Adélaïde Filleul venait s'asseoir et rêvait. L'enfant est un poète qui, sans les analyser, goûte avec une intense et sereine émotion les joies de la Nature, en attendant que le souffle rude des années vienne dessécher la vivacité et la fraîcheur de ses impressions premières. Chez certaines natures privilégiées toutefois, l'imagination ne vieillit point et lorsque l'enfant n'est plus, toujours demeure le poète. Tel fut l'heureux sort d'Adélaïde Filleul qui fit dans une contrée inspiratrice cette première éducation des yeux et du cœur dont se ressentit si vivement

conservées dans les archives du château de Beuvrigny (Manche), appartenant au comte Jean Le Chartier de Sédouy, descendant de la famille Le Roi, auquel nous en devons l'obligeante communication et que nous prions d'agréer ici nos sincères remerciements.

le roman tout entier de son existence de romancière.

Un autre cadre tout en minant chez elle, avec lenteur et sûreté, la saine influence du couvent devait lui fournir par ailleurs les éléments d'observations psychologique nécessaires à toute femme qui veut saisir un peu de la vie des hommes pour l'enfermer dans ses livres. Ce fut l'étonnant milieu dans lequel évolua sa jeunesse[1].

Lorsqu'elle quitta sa pension, à l'âge de quinze ans, deux femmes servirent l'une de Mentor et l'autre de mère à Adélaïde Filleul. Ce furent Mme de Séran et Mme de Marigny.

Elle avait singulièrement réussi dans son projet téméraire de demeurer seulement l'amie du roi, cette vertueuse et jolie Mme de Séran[2].

Lors de sa première entrevue avec Louis XV, le roi, charmé peut-être d'une résistance à laquelle on ne l'avait point accoutumé, lui avait donné rendez-vous sous huitaine.

Mme de Séran promit de revenir et elle fut chaque dimanche à Versailles auprès du roi qui, jusqu'à sa mort, combla de bienfaits son amie respectée. Elle affronta sans peur et sans reproche le pas glissant du tête-à-tête que rendaient, il est vrai, moins périlleux pour elle les désirs timides d'un prince vieilli avant l'âge, et l'air de décence et de modestie qu'elle sut garder toujours. Louis XV, séduit par la délicatesse de son esprit, la consultait sur le choix de ses lectures, tapissait les petits appartements en bleu, sa couleur favorite, pour flatter discrètement ses goûts et, lors-

1. *Mme de Souza* (article extrait du *Dictionnaire de la conversation*, par Jules-A. David).
2. Marmontel, *op. cit.*, t. VIII, *passim*.

qu'ils étaient éloignés l'un de l'autre, un commerce de lettres s'échangeait entre les deux amants d'esprits, respectueux d'une part et amical de l'autre.

Lorsqu'ils étaient au contraire en présence, les causeries étaient familières et roulaient sur les sujets les plus intimes. Aiguillonnée par une curiosité toute féminine, Mme de Séran alla un jour jusqu'à demander à Sa Majesté si elle avait jamais été véritablement éprise. Le roi répondit qu'il avait été amoureux de Mme de Châteauroux.

— Et de Mme de Pompadour? interrogea la questionneuse.

— Non, dit-il, je n'ai jamais eu d'amour pour elle.

— Vous l'avez cependant gardée aussi longtemps qu'elle a vécu.

— Oui, parce que la renvoyer c'eût été lui donner la mort.

Cette franchise n'était point séduisante. Aussi bien Mme de Séran fut-elle moins tentée que jamais de succéder à une femme que le roi avait gardée par pitié[1].

Telle fut la parente avisée qui protégea, tantôt dans son hôtel de Paris, tantôt en son château de la Tour, Adélaïde Filleul et lui inculqua les manières à la mode. En raison de la différence d'âge qui séparait les deux femmes, leur intimité ne fut cependant jamais complète. Mme de Séran se lia davantage avec Mme de Marigny qu'elle conduisait dans le monde[2] et qu'elle

1. Mme de Séran avait connu Mme de Pompadour, qui lui avait fait présent d'une bague ornée d'une gouache représentant le château de Ménars. Divers présents faits par le roi Louis XV à Mme de Séran, entre autres un portefeuille décoré d'une miniature de toute beauté, sont maintenant entre les mains de Mme la marquise de la Moussaye.

2. « Mme de Marigny, écrit Mme de Genlis dans ses *Mémoires*, était menée dans le monde par Mme de Serrant, dont le mari avait été gou-

honorait de l'amitié la plus tendre. Or, la belle Julie et son étrange mari, type classique de la désunion conjugale qui régnait avant la Révolution dans certain groupe social, méritent de prendre ici rang dans la galerie familiale de Adélaïde Filleul, laquelle vécut sous leur toit jusqu'à l'époque de son mariage.

Marigny est trop connu comme surintendant des bâtiments du Roi et comme protecteur des arts pour qu'il soit besoin d'en parler longuement ici. Avec les qualités essentielles de « l'honnête homme » et quelques-unes même des qualités de l'homme aimable, de l'esprit, de la culture, un goût éclairé dans les arts qu'il avait étudiés avec soin, il possédait une droiture, une franchise et une probité rares. Mais en lui l'humeur gâtait tout, et cette humeur ombrageuse était souvent hérissée de rudesse et de brusquerie. Chatouilleux par tempérament et par situation, il se croyait en butte aux perpétuels sarcasmes sur les origines de sa fortune ; et les bruits plaisants qui effleuraient un autre le blessaient jusqu'au fond de l'âme. Appréhendant de n'être point agréé pour lui-même dans le plus grand monde, il avait toujours refusé les unions princières que lui avait proposées Mme de Pompadour, et cette obstination à demeurer dans le célibat avait été souvent, du vivant de la marquise, l'occasion de méchantes querelles entre le frère et la sœur.

Tel était le mari de celle qu'on nommait « la belle Julie ».

verneur des pages de M. le duc d'Orléans. Mme de Serrant avait encore une grande réputation de beauté. Il y avait de la rudesse dans son visage et quelque chose de commun dans sa taille, ainsi que dans toute sa personne et dans son langage des mots vulgaires et des phrases pleines d'affectation. Cependant elle avait de l'esprit. » On retrouve dans ce portrait le caractère dénué de bienveillance du *Gouverneur de Princes*.

Les mémorialistes du temps s'accordent en effet à vanter les qualités physiques de la fille aînée de Mme Filleul. « Elle est fort jolie et fort aimable », dit l'auteur de la *Correspondance secrète*. « C'est une des plus belles créatures de son temps », lit-on dans les *Fastes de Louis XV*, et Mme de Genlis qui, nous le savons, n'est point tendre, à l'habitude, pour les personnes du sexe, souscrit à ce compliment et la compte au nombre des plus jolies personnes de Paris. Sa taille élancée, l'ovale très pur de son visage aux traits réguliers, que rehaussait l'opulence de sa chevelure blonde et l'éclat de ses yeux bleus, faisaient d'elle la plus séduisante des créatures. Et chez la belle Julie les qualités morales rehaussaient encore les fragiles avantages de la beauté. « Tout ce qu'on peut désirer de charmes dans une jeune personne, soit du côté de l'esprit et du caractère, douceur, ingénuité, bonté, gaîté ingénieuse, raison même et raison très saine, tout cela cultivé avec le plus grand soin, se trouvait réuni dans cette jeune femme[1]. »

L'ensemble de ces qualités était trop parfait peut-être pour la femme très jeune d'un homme qui venait d'atteindre l'automne de sa vie.

Un célibataire susceptible, ombrageux et querelleur qui prend femme à quarante-deux ans est de l'étoffe dont on fait des maris irritables. Au début du mariage, tout alla bien. Marigny écrivit à Soufflot qu'il était le

1. Marmontel, *op. cit.*, Cheverny, voisin de M. de Marigny qu'il détestait, reconnaît cependant les qualités plastiques de sa femme. « Il (Marigny), dit-il, s'était marié à Mlle Filleul, ravissante fille d'un commissionnaire en vins de Falaise, et d'une Mme Filleul, autrefois charmante, qui avait fait parler d'elle, et qui, maintenant, était fort intrigante. Il n'était question dans le pays, que de son faste et de ses dépenses. » (*Mémoires*, t. I, p. 322). On voit encore au château de la Tour deux portraits attribués à Nattier, qui représentent Mme de Séran *en nuit*, et Mme de Marigny *en jour*. Touts deux sont d'une grande beauté.

plus heureux des hommes et lui commanda *Vénus à sa toilette* de Boucher pour le cabinet de sa femme[1]. Mais bientôt, n'échappant point à la triste loi dont nous parlions plus haut, il se laissa aller, au cours du voyage d'Aix où, comme on l'a vu plus haut, il avait accompagné sa femme et rejoint sa belle-mère, à de regrettables écarts de caractère. Les anecdotes que nous conte Marmontel à cet égard sont topiques et nous le représentent comme le mari classique de comédie destiné, de tous temps, à payer cher, un jour, ses jalousies déplacées.

Arrivant un matin d'Aix à Spa pour y passer quelques jours, il s'aperçoit que deux aimables Polonais, MM. Regewski, trouvant de bon air d'accompagner à cheval le carrosse de Mme de Séran et de Mme de Marigny, caracolent à leurs côtés. Sur-le-champ M. de Marigny tombe dans une humeur sombre et, dès ce moment, le nuage qui s'est élevé dans sa tête ne fera que grossir et devenir plus orageux. Dans la journée, il est frappé au concert de l'effet produit dans l'assemblée par la beauté de sa femme. De là, colère croissante. Au souper, il éclate... Véritablement il est le plus infortuné des hommes, il a tout fait pour être aimé, et il n'est parvenu qu'à se faire haïr. Il voit bien, « malgré les belles manières dont on le comble, » qu'il est de trop dans la société de ces dames. Demain il partira pour la France!

La consternation se peint alors sur les visages. Vainement, par les efforts maladroits et timides qu'on a coutume d'employer en pareil cas, on cherche à désarmer sa colère.

1. Lettre du 21 janvier 1767 (Arch. nat., O. 1251).

— Je partirai avec vous, risque timidement Mme de Marigny.

— Non, Madame, je ne veux pas de sacrifices! répond brutalement son mari.

... Les tiers, en pareil cas, sont toujours importuns. Mme de Séran le peut tristement constater en s'attirant ces paroles sans clémence :

— Pour vous, Madame, je ne vous parle point. J'aurais trop à vous dire, et je vous prie seulement de ne pas vous mêler de ce qui se passe entre Madame et moi.

Et sur ces mots, M. de Marigny, la tête en feu, jette brusquement sa serviette, claque la porte et va s'enfermer dans sa chambre.

Un moment on tient conseil. Il est décidé que sa femme cherchera à l'adoucir. Pâle et toute en larmes, elle monte... Peine inutile. M. de Marigny a défendu sa porte et donné l'ordre que des chevaux de poste soient mis à sa chaise au petit point du jour. Or, comme il est de tous les maîtres le plus ponctuellement obéi, son valet de chambre, sachant que M. le Marquis est capable de se porter aux plus extrêmes violences garde la consigne, inflexible.

Marmontel a assisté à la scène. C'est pour lui l'occasion d'être l'officieux ami, la Providence de « ces Dames ». Après une nuit sans sommeil, il va dès l'aube quérir le mari jaloux et se répand en sages conseils que ne couronne point le succès.

— Vous ne pouvez, dit-il, laisser en pareil état Mme de Marigny.

— Hélas, répond le marquis en soupirant, c'est un jeu de sa part. Vous ne connaissez pas les femmes. Je les connais pour mon malheur. Adieu, mon ami, plaignez le plus malheureux des hommes. Adieu!

Et, tandis qu'au trot accéléré des chevaux de poste la voiture de M. de Marigny roulait sur la route de France, le contre-coup de sa maladresse commençait de retentir à Spa, où Mme de Marigny, passant des larmes de la douleur aux transports d'indignation de la vanité blessée, s'écriait avec dépit :

— Mon mari me rebute. Il veut me révolter. Il y réussira. J'étais disposée à l'aimer. Le Ciel m'en est témoin. J'aurais fait mon bonheur et ma gloire de le rendre heureux, mais il ne veut pas l'être. Il a juré de me forcer à le haïr.

Tel fut le premier nuage d'une tempête qui s'aggrava, avec quelques accalmies, jusqu'à la rupture finale.

M. de Marigny ayant eu le temps de calmer sa colère pendant un séjour qu'il fit seul à la Cour de Fontainebleau, pria sa femme de le rejoindre et l'emmena, en octobre 1767, au château de Ménars. Le voyage fut orageux; mais l'indispensable Marmontel accompagna le ménage et joua le rôle de pacificateur. Marigny rendit enfin justice à Mme de Séran « qui s'employait à inspirer à son amie de la douceur et de la complaisance et, s'il était possible, de l'amour pour un homme qui avait, disait-elle, des qualités aimables et dont il ne fallait que tempérer la violence pour en faire un très bon mari ». Mais Mme de Marigny, oublieuse de ces avis importuns, devait bientôt trouver, dans un lieu funeste pour elle, la nouvelle occasion d'exercer la jalousie de son mari : à la Cour !

Là elle était entourée des hommages dus à ses qualités propres, que rehaussait encore, vertu singulière pour la belle-sœur de feue Mme de Pompadour, sa réputation plus ou moins justifiée d'être la fille naturelle du roi Louis XV. Mme de Baschi, femme intrigante, qui

devait avoir un jour Mme du Barry pour belle-sœur et dont le mari était « l'automate le plus nigaud » du royaume, l'avait présentée au roi trois mois après son mariage, et son succès avait été éclatant[1]. Dès lors elle avait évolué dans le monde le meilleur. Pensionnée de 20.000 livres de rentes par Louis XV[2], elle avait fait partie du quadrille des proverbes chez la marquise de Crenay entre la duchesse de Liancourt et la duchesse de Lauzun. Enfin, note importante pour l'époque, elle était chaussée par Bourbon, cordonnier de la Cour[3].

La naissance d'une fille, baptisée dans la chapelle du château de Ménars, le 29 décembre 1771, et dont le prince de Soubise fut le parrain, égaya le ménage d'une manière fugitive, car l'enfant mourut bientôt, et Mme de Marigny reprit sa frivole existence.

Tout ceci rendait son mari songeur, car les « agréables », bien que la jeune femme gardât encore une tenue décente, accouraient auprès d'elle, nuée de phalènes attirées par une étincelante lumière. Parmi eux, un officier des armées du roi abusait, s'il en faut croire la chronique scandaleuse, de la confiance du marquis. Comme celui-ci cueillait sans scrupules sur sa route des joies extra-conjugales, le faux ami, pour endormir tout soupçon, l'accompagnait dans ses folies, et se ménageait ensuite avec Mme de Marigny d'inquiétants tête-à-tête. Le mari, prévenu, en rit tout d'abord selon la coutume des maris ombrageux dont la jalousie s'égare... puis il en pleura amèrement.

La Cour, au reste, ne lui réservait plus que des déboires. Le roi l'accablait bien de faveurs pécuniaires

1. *Mémoires* du duc de Luynes, t. VIII, p. 105.
2. *Archives parlementaires*, 1re série, XIII, 314.
3. Comte Fleury, *Louis XV et les petites maîtresses*.

auxquelles n'était pas insensible son âme peu détachée des choses de la terre, mais les soucis que lui causait l'hostilité de l'abbé Terray le décidèrent enfin à quitter toutes ses charges pour partager dorénavant son temps entre son hôtel de Massiac, sur la place des Victoires, et son château de Ménars.

C'est donc auprès de son beau-frère qu'Adélaïde, lorsqu'elle n'était point à la Tour ou à Longpré, vécut les derniers jours de sa vie de jeune fille, quand elle eut quitté, vers l'âge de seize ans, le couvent où elle avait été élevée.

Agréable et piquante, si gaie, nous avoue-t-elle, que « chaque matin elle s'éveillait en souriant[1] », Mlle Filleul était alors une jeune personne sans conséquence, éclipsée par Mme de Marigny et rejetée à ce second rang d'où l'on observe le mieux, en silence, la comédie humaine. Elle n'était mêlée que de loin à l'existence mondaine de sa sœur. Son âge, sa naissance roturière, la médiocre condition sociale que lui avait léguée ses parents, tout cela, on l'imagine bien, l'écartait de la Cour et des salons aristocratiques. Si l'on en excepte la « société » de Mme de Séran, on peut donc tenir pour certain que l'éducation mondaine d'Adélaïde Filleul se fit principalement dans le cercle des amis que M. de Marigny recevait à Paris et à Ménars. Or celui-ci, que ses origines douteuses poursuivaient toujours comme une obsession pénible au milieu des grands, n'aimait point la bonne compagnie. Sans compter les artistes, il choisissait son habituelle société parmi ces traitants dont sa sœur, Mme de Pompadour, disait jadis à Mme de la Ferté-Imbault : « Ils ont bien mauvais ton ! » La jeune fille retrouva donc

1. *Correspondance inédite* avec M. Le Roi.

auprès de lui la classe sociale au milieu de laquelle avait évolué sa mère, et l'influence de leurs sentiments et de leurs idées aura sur elle un contre-coup qu'il convient de ne point oublier. Les Filleul, comme les Poisson, comme les Bouret et comme tant d'autres financiers, qui n'étaient à l'origine que des croquants, appartenaient à cette classe spéciale de gens du monde qui, par leur naissance,... ne sont point du monde. C'est un hommage rendu à la vérité que cette phrase dont le cynisme n'est point sans grandeur, prêtée gratuitement sans doute à M. Poisson, père du marquis de Marigny. Jetant l'émoi au milieu de ses hôtes, au cours d'un souper fastueux, il se serait écrié : « Un étranger qui surviendrait nous prendrait pour une assemblée de princes, et vous, M. de Montmartel, vous êtes le fils d'un cabaretier, vous, M. de Lavalette, fils d'un vinaigrier... et moi... qui l'ignore ! » Brûlant les *étapes*, toute cette aristocratie financière formée de gens aux compromissions faciles, à la conscience parfois un peu spéciale, étaient parvenus — le mot est justement consacré — trop rapidement de la chaumière ou de l'échoppe à la ville et parfois même à la Cour pour ne point y conserver quelque chose de « peuple ».

Avides de plaisirs, ils apportaient au milieu du luxe des appétits violents et des passions fortes, en sorte que la soif de jouissance était parfois la morale unique qui leur servît de règle. C'est un truisme de dire que ce sont eux qui ont le plus contribué à souiller l'image que nous nous faisons du XVIIIe siècle ; mais il est des vérités toujours bonnes à répéter. D'autre part, comme les deux extrêmes se touchent et s'unissent volontiers dans le mal, nombre de courtisans bien nés les imitaient dans leur corruption et les suivaient dans leurs

débauches. Cela est l'habitude, car, si les vicieux meurent, les vices ne meurent point. Dans toutes les sociétés, depuis l'origine du monde, ce vice a été l'écueil auquel se sont heurtés des « gens de luxe », dont l'opulence et l'oisiveté étaient les mauvaises conseillères. Et ce sont eux seuls, précisément, puisqu'ils étaient en vue, dont la chronique nous parle sans cesse. Au demeurant, les hommes de plaisir et les femmes décriées, qui nous apparaissent comme les types caractéristiques du XVIIIe siècle, se réduisent à un nombre relativement restreint, cité par les mémorialistes, et le plus grand monde, eut ses femmes honnêtes — nombreuses — sur lesquelles on s'accorde à faire silence. La question donc se pose de savoir si cette époque fut en vérité beaucoup plus dissolue qu'une autre ou si elle eut seulement l'impudeur, ou la franchise, de ne se point masquer. Par un système de généralisation trop facile, on prête aisément à toute la société d'un siècle les fautes de quelques-uns, et sans doute l'historien simpliste qui, dans cent ans, parlera de la morale en France au XIXe siècle, d'après les échos scandaleux de notre chronique mondain, ou d'après les pamphlets sur les femmes du second Empire, estimera avec la même excessive rigueur que notre société moderne fut le réceptacle de tous les vices. N'oublions donc point que, sous Louis XV comme à l'heure présente, la province était là avec son aristocratie besogneuse et vaillante, avec sa bourgeoisie honnête et laborieuse, pour prouver qu'à côté d'une minorité de vices plaisants à évoquer et qu'aussi bien on n'oublie point, il existait assurément une majorité de vertus ennuyeuses à conter et qu'a dédaignée l'histoire.

Adélaïde Filleul, comtesse de Flahaut, fleur déli-

cate et charmante, éclose sur un terrain qui n'était point à l'abri de toute souillure, n'échappa point à l'atmosphère corrompue de ce milieu de plaisir. Il ne conviendrait donc point de voir en elle l'image féminine de la condition moyenne de son temps, mais le type, au contraire, de la femme qui, malgré son charme, conservera toujours — et c'est en quelque sorte son excuse — les stigmates du groupe dissolu au milieu duquel s'écoula sa jeunesse.

Mais, à ce groupe, une justice, hâtons-nous de le dire, doit être rendue, et la corruption des mœurs n'était point l'unique apanage de la société de Mlle Filleul. En même temps que l'amour du luxe, ses membres les plus raffinés eurent celui de la beauté sous ses formes diverses. Ils marchèrent dans le sillon de celle qui, à leur tête, exerçait un empire souverain sur la mode, de Mme de Pompadour, qui protégea par politique les arts qu'elle cultivait par goût. Lorsqu'elle sera Mme de Flahaut, Adélaïde Filleul et les siens figureront en bonne place au nombre de ceux qui, à la veille de la Révolution, favoriseront l'admirable et suprême essor des lettres, de la peinture et du théâtre.

Au reste, le château de Ménars était bien le cadre digne de faire naître chez elle les impressions artistiques auxquelles se complut sa jeunesse.

Ménars était une véritable résidence de poète. C'était, au milieu d'un admirable parc dont les sous-bois obscurs évoquaient les souvenirs de la Belle au Bois dormant, un palais tout empreint de la grâce majestueuse du grand siècle. Dans la galerie immense, les images peintes de conquérants ou de justiciers laissaient tomber de leurs cadres le poids de leurs regards lourds ou protecteurs, et les grands miroirs au-dessus desquels

les bergers souriaient aux bergères, reflétaient à l'infini les grâces de marbre des antiques statues. Une indéfinissable ombre du passé planait dans l'air. Et le contraste était frappant, à Ménars, entre l'harmonie majestueuse qui réglait la paix des choses et le désaccord cruel qui séparait les gens.

Le séjour d'Adélaïde Filleul en ces lieux coïncida en effet avec les querelles qui devaient amener la finale rupture entre ses hôtes. M. de Marigny, continuant de se réserver hors du mariage le monopole du fruit défendu qu'il interdisait à sa femme, lui témoignait toujours une méchante humeur, et elle eût été bien déplacée dans sa bouche cette phrase du prince de Ligne, qui s'écriait, pour caractériser le temps de sa jeunesse : « Nous faisions oublier nos infidélités à nos femmes à force de procédés. »

Un jour vint donc où sa jalousie fut cruellement punie et où la vertu longtemps rebelle de Mme de Marigny s'immola devant un séducteur de marque. Délicat comme une femme, beau comme un Dieu antique, spirituel au delà de ce qui se peut concevoir, le jeune et trop fameux cardinal de Rohan, qui n'avait d'ecclésiastique que le titre, eut définitivement raison des scrupules de la marquise. Marigny le sut, et sa fureur n'eut d'égale que son désespoir. Les querelles allèrent croissant, défrayant les conversations du public et réjouissant peut-être les amis du ménage, jusqu'au jour où la marquise n'y put tenir.

Au cours de l'année 1778, ayant un matin fait emporter ses hardes du château de Ménars, elle en sortit elle-même à la dérobée dans son carrosse, et elle écrivit à son mari une lettre par laquelle elle lui marquait son inébranlable résolution de l'abandonner à tout jamais.

Le marquis était au bain lorsqu'il prit connaissance de cette fatale missive. Il pleura comme un enfant et pensa se trouver mal sous le coup du désespoir. Malheureusement le scandale avait été trop public pour qu'il pût songer à faire revenir Mme de Marigny sur son irrévocable décision. Mais l'arrêt fatal qu'elle lui avait signifié empoisonna les dernières années du marquis, car, bien qu'il le lui témoignât, sans adresse, il aimait beaucoup sa femme et dans la solitude il la pleura jusqu'à l'heure de sa mort[1].

Heureuse, libre et sans souci des larmes de son mari, celle-ci s'était installée après sa fuite en qualité de pensionnaire à l'Abbaye-au-Bois, où les veuves de haut rang et les femmes en instance de séparation trouvaient alors un asile décent. Sa Majesté ayant bien voulu, dans sa munificence, porter à 60.000 livres sa pension de 20.000, elle y tint une maison magnifique et reçut chez elle tout ce que la société comptait alors d'élégant. M. le cardinal de Rohan continua d'être assidu à ses réunions, et il est probable qu'Adélaïde Filleul la suivit dans cette agréable retraite. Son séjour, en tous cas, n'y fut point de longue durée, car, dans la société des Marigny, les charmes naissants de la jeune fille avaient séduit le cœur d'un galant sur le déclin de l'âge qui la devait bientôt épouser[2].

1. Marigny mourut à Paris, dans son hôtel de la place des Victoires, le 11 mars 1781.

2. Comte Fleury, *op. cit.*; — *Mémorial* du gouverneur Morris; — Goncourt, *les Maîtresses de Louis XV*, II, p. 210; — *les Curieux de Nauroy*, II, p. 177; — *Vie privée de Louis XV*, etc.

III

Mariage d'Adélaïde Filleul. — M. de Flahaut. — Sa famille. — Installation du ménage au Louvre. — Portrait de Mme de Flahaut.

(1779-1780)

Aux « séries » du château de Ménars ainsi qu'aux petits soupers de l'hôtel de Massiac, un gentilhomme venait souvent qu'unissait à M. de Marigny une amitié ancienne basée sur la réciprocité des goûts artistiques et littéraires, et jusqu'à leur amour commun des plaisirs faciles. C'était M. de Flahaut.

Alexandre-Sébastien de Flahaut de la Billarderie, comte de Flahaut, né à Nesles au diocèse de Beauvais, le 18 janvier 1726, avait fourni dans le métier des armes une carrière suffisamment brillante. Après avoir conquis tous ses grades dans les armées du Roi, il avait eu des actions à la guerre de Sept Ans, de telle sorte qu'avant d'atteindre la cinquantaine il avait été promu maréchal de camp et enseigne des gardes du corps de Sa Majesté dans la compagnie de Villeroy, ce qui lui constituait une situation fort enviée dans un régiment de choix [1].

Lorsque Mme de Marigny quitta le château de Ménars

1. Biblioth. nat., Carrés d'Hozier, 258, f° 62 ; — *Pièces orig.* 1159 ; — *Annuaire de la noblesse de France*, 1865, p. 158 ; — Chastellux, *Notes prises aux Archives de l'état civil de Paris*, p. 274 ; — Potier de Courcy, *Continuation du P. Anselme*, t. IX, p. 983 ; — *Mercure de France*, 1743, p. 1242 et 1450 ; — La Chesnaye des Bois, t. VIII, p. 77 ; — *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, 1878, etc. ; — *Correspondance inédite* avec M. Le Roi, etc.

pour tenir salon à l'Abbaye-aux-Bois, M. de Flahaut n'hésita point à grossir le nombre de ses assidus. Un aimant tout particulier l'attirait alors auprès de la femme infidèle de son ancien ami : c'étaient les dix-huit ans d'Adélaïde Filleul dont il s'était épris avec toute l'ardeur d'une flamme qui jette ses dernières étincelles, la flamme d'un cœur de cinquante-trois années. Ayant déclaré ses sentiments à Mme de Marigny, celle-ci encouragea ses projets, heureuse sans doute d'unir aux destinées d'un officier général, jouissant des honneurs de la Cour, celles de sa jeune sœur sans naissance et sans fortune. Cette alliance peut-être n'était pas très raisonnable de la part d'un vieillard qui, dans une existence orageuse, avait évité avec soin de doubler le cap du mariage pour s'exposer sur le tard aux accidents possibles d'une union disproportionnée. Mais l'amour et la raison cheminant rarement de compagnie, M. de Flahaut évita d'entrer dans des considérations fâcheuses susceptibles de nuire à ses satisfactions immédiates, et le mariage fut célébré à Paris en l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, le 30 novembre 1779.

S'il était disproportionné par l'âge, ce mariage ne l'était pas moins par les écarts sociaux qui séparaient les deux époux. Mais bien qu'on en ait dit, les mésalliances étaient assez fréquentes à Paris sous l'ancien régime, et cette union entre les Filleul et les Flahaut en donne une preuve nouvelle.

M. de Flahaut était d'excellente maison. Encore que ses prétentions de descendre d'Alain, fils de Flahaut, compagnon d'Henri Ier, roi d'Angleterre, en 1101, fussent un peu présomptueuses et bien dignes de ce XVIIIe siècle, où certains grands seigneurs brûlaient leurs lettres d'anoblissement pour faire croire que leur origine se

confondait avec celle du monde, on peut tenir pour certain que sa famille avait tenu un rang assez notable en Boulonnais au service des ducs de Bourgogne.

Seigneurs de la Billarderie près Boulogne, les Flahaut avaient résidé dans cette terre depuis le XIVe siècle jusqu'au règne de Louis XIV, au cours duquel la famille avait commencé à s'illustrer. C'était une époque où les guerres fréquentes permettaient encore à la noblesse de province de s'élever dans le militaire. Un Flahaut avait alors atteint le grade de lieutenant-colonel de cavalerie, et ses deux fils, continuant la marche ascendante de la famille, avaient été l'un et l'autre maréchaux de camp, puis lieutenants généraux. L'aîné d'entre eux, le marquis de La Billarderie, s'était de plus « habitué » à la Cour de Versailles, en qualité d'exempt des gardes du corps, puis de commandant de la maison du Roi, ce qui dépouillait chez lui le gentilhomme campagnard pour le transformer en militaire doublé de courtisan. Il était mort en 1743, sur le champ de bataille de Wissembourg, laissant plusieurs fils. Celui qui nous occupe était le quatrième de cette génération.

En contractant avec cet homme d'âge une de ces unions qui n'était pas en désaccord avec les mœurs du temps, malgré les vives censures des orateurs de la chaire, Mlle Filleul ne témoigna pas plus d'empressement que de révolte. Elle était à l'âge où, faute de terme de comparaison, les jeunes filles apprécient malaisément les attraits ou les démérites d'un homme. Il est certain cependant que, mûrie par l'expérience, elle garda par la suite un amer souvenir du marché flétrissant qui, troquant sa belle jeunesse contre un titre et les honneurs de la cour, la jeta dans la

voie anormale et dangereuse du mariage sans amour.

Lisons plutôt dans un tableau, évidemment poussé au noir comme l'exige la littérature, la critique sanglante que renferme cette page d'un roman de Mme de Flahaut — *Adèle de Senange*, où elle évoque... elle ne l'a point caché... le souvenir de son propre mariage, en contant celui de son héroïne :

« On célébrait au couvent le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison. Adèle — c'était son nom — était parée avec éclat et couverte d'argent et de diamants.

« Cette magnificence contrastait fort avec son extrême pâleur. Immédiatement après venait un vieillard goutteux, se traînant appuyé sur deux personnes qui avaient peine à le soutenir et, s'il n'avait pas eu l'air très souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. Adèle paraît noble et sensible. Elle a un charme irrésistible. Son âme semble attirer toutes les autres. Elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire et vous laisse persuadé que, si elle eût parlé, si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage... Que de réflexions ne suggèrent pas ces mariages d'intérêt où une malheureuse enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parents à un homme dont elle ne connaît ni les qualités ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour... »

Un employé de Talleyrand, devenu son ennemi, M. de Vilmarest, qui connut certainement Mme de Flahaut, se fait également l'écho exagéré des plaintes exhalées par elle au sujet de son mariage[1]. Se répandant en invectives contre les unions disproportionnées du

1. *M. de Talleyrand*, Paris, 1834, t. I, p. 55.

XVIIIe siècle, il range M. de Flahaut, « jeté après l'âge de cinquante ans dans les bras d'une enfant, au nombre des vieillards aux yeux desséchés et ternes dont les lèvres grimacières donnent issue par leur flasque distension à une pointe de langue qu'aucune dent ne retient plus ».

On ne saurait se détourner avec assez d'empressement de cette image sans grâce, tracée avec un réalisme regrettable. Ajoutons donc que le sieur de Vilmarest ne fut qu'un faiseur de *Mémoires* parfois apocryphes et dont les écrits sont des pamphlets. Revenant à des termes mesurés, il convient d'esquisser de M. de Flahaut un portrait plus impartial[1].

Cet homme assurément avait d'autant mieux perdu le charme de la jeunesse que de fréquentes atteintes de goutte et de rhumatismes le retenaient parfois au logis, endolori et podagre. On prétend même que l'assaut des fatigues essuyées sur les champs de bataille de la guerre, et d'autres moins glorieux, au cours d'une existence d'où il n'avait point exclu le plaisir, rendait bien téméraire une union demeurée stérile aussi longtemps que Mme de Flahaut ne chercha point d'amis. Ceci n'exclut point chez lui d'incontestables qualités. Élevé à Versailles et vivant dans la bonne compagnie, M. de Flahaut avait du monde. Ses manières étaient exquises et sa politesse était extrême. Un peu trop préoccupé de ses intérêts personnels, il manquait parfois de hardiesse dans ses décisions et de grandeur dans ses vues, mais il avait les qualités de ceux dont le manque de caractère est le principal défaut. Il était d'un commerce doux et

1. Hamy, *les Derniers jours du jardin du Roi* ; — *Mémorial* du gouverneur Morris ; — *Mémoires* de Mme de Genlis ; — *Correspondance* de Buffon ; — *Correspondance inédite* de Mme de Souza et de M. Le Roi.

facile et fort agréable à vivre lorsqu'on ne manquait point aux égards dus à son rang. Très cultivé, il aimait les choses de l'art et de la science. Réunissant enfin les agréments de ces gens de luxe qui n'ont pu naître, semble-t-il, qu'à l'arrière-saison d'une société arrivée à son apogée pour se bientôt dissoudre, il avait de l'esprit et de la plus rare espèce : celle des pince-sans-rire. Mme de Genlis, sa parente, eut la bonne grâce de le remarquer et voulut bien nous dire ceci : « J'aime M. de Flahaut; il joint à une honnêteté parfaite un caractère original ». Et elle nous rapporte à son sujet un trait curieux qui le peint à ravir :

La comtesse de Noailles, qui avait beaucoup de morgue et fort peu de politesse, arrive un jour au jeu de la reine Marie Leckzinska. Le jeu était commencé. Mme de Noailles veut prendre place au haut du cercle comme il convient à son rang. Elle monte, elle s'avance, s'arrête pour s'asseoir et n'aperçoit point de pliant. M. de Flahaut, dans une embrasure de fenêtre, voit son embarras et, très obligeant comme il avait accoutumé de l'être, il tire de dessous une table de marbre un pliant qu'il pousse derrière elle. La comtesse le regarde, ne le salue point et s'assied. Un moment après, une dame arrive. On se lève. Pendant ce mouvement M. de Flahaut tire doucement le tabouret qu'il a donné et le remet sous la table. La comtesse veut se rasseoir et fait une étrange culbute. Cependant les femmes qui se trouvaient à côté d'elle la retiennent et modèrent sa chute. La voilà sur ses pieds. Elle se retourne en disant :

— Mais qui donc a pris mon pliant ?

— C'est moi, Madame, répond M. de Flahaut, j'avais eu l'honneur de vous l'offrir. Il m'a paru qu'il ne vous faisait aucun plaisir, et je l'ai ôté.

Bien qu'il décèle d'une part une remarquable morgue et de l'autre une susceptibilité dans la politesse poussée jusqu'à une cruauté, dont nous avons perdu la tradition, le trait est plaisant.

Tel était l'homme avec lequel allait vivre Adélaïde Filleul. Elle s'en fût accommodée plus aisément peut-être si à ses qualités M. de Flahaut n'avait pas joint un défaut impardonnable dans un cadre luxueux. Il était pauvre.

L'histoire de ces Flahaut est en effet classique. Nous avons parlé de leur passé. Voici quel était leur présent. Louis XIV, en les attirant à sa Cour, avait usé du système de centralisation qu'il appliquait à la noblesse. En contraignant les aïeux de M. de Flahaut à paraître et en les élevant par le rang, il les avait ruinés du côté de la fortune et les avait asservis en ne les faisant vivre que de pensions. Le marquis de la Billarderie, père de M. de Flahaut, n'avait pour tous biens que les domaines dont il tirait son nom et la terre de Saint-Rémy-en-l'Eau près de Clermont-du-Beauvoisis.

Sa femme, Mlle de Cœuret, fille du marquis de Nesles et sœur de la marquise de Balincourt et de la marquise du Tillet, lui avait apporté 90.000 livres de dot. Or, ces médiocres biens avaient été partagés entre quatre fils. L'aîné d'entre eux, le marquis de la Billarderie, lieutenant général, avait « fumé ses terres » en épousant, en 1761, Mlle Richard de Pichon, laquelle était de finance, fille de fermier général ; le second était chevalier de Malte, connu sous le nom de chevalier de la Billarderie ; le troisième, le comte d'Angiviller, surintendant des bâtiments du Roi, fut ce qu'on est convenu d'appeler la gloire de la famille ; le

quatrième est celui qui nous occupe. L'apanage de M. de Flahaut se trouva donc des moins considérables et tout à fait en proportion avec celui de Mlle Filleul, dont l'unique fortune consistait dans l'expectative d'un modeste héritage, celui de son oncle Longpré.

La vie commune était, dans ces conditions, un problème qu'il s'agissait de résoudre. Car il fallait faire figure avec de modestes revenus dont le plus clair était une pension de 11.590 livres, produisant net 10.201 livres 2 sols 6 deniers, que le roi avait accordée à Flahaut, par décision du 1er septembre 1779, revenu qu'augmentaient, il est vrai, une pension de 4.000 livres du comté d'Artois et les générosités constantes du comte d'Angiviller. Le ménage commença donc, par prendre logement sans bourse délier. Le Louvre était sous Louis XVI un vaste caravansérail qu'avait envahi, pour s'y ménager des appartements, une foule de personnages attachés à la Cour par les liens plus ou moins lâches d'agréables sinécures assurant le logis sans comporter de services réels. Il n'y avait pas, à cette époque, « un rapin en faveur qui ne s'arrogeât le droit d'avoir au Louvre un atelier, pas un valet de cour qui n'y introduisît sa famille ». M. le duc de Nevers avait sa petite écurie dans une des salles occupées aujourd'hui par les sculptures de la Renaissance. M. de Tessé avait installé ses carrosses dans la grande salle des moulages. A force de tolérance, la possession s'affermissait de jour en jour, et chacun, se croyant maître chez soi, une véritable colonie de parasites s'était installée dans le palais des Rois.

On n'était pas bien difficile sur les motifs invoqués por ceux qui voulaient se loger là au petit bonheur. M. de Flahaut avait pour titre sa qualité de frère du

Directeur des Bâtiments royaux, charge qu'avait également occupée M. de Marigny, beau-frère de Mme de Flahaut. C'était bien là quelque chose et, sur la requête adressée par M. d'Angiviller à Louis XVI, qui lui voulait du bien, les jeunes mariés obtinrent au vieux Louvre un appartement décent et de convenable dimension[1].

Là, pendant douze années, Mme de Flahaut vivra la période la plus brillante de son existence mondaine jusqu'au jour où la Révolution détruira son foyer pour toujours.

Nous nous sommes efforcé jusqu'à présent de faire connaître sa famille et sa jeunesse. Faisons halte un moment dans l'histoire de sa vie pour la considérer en elle-même et pour dire ce que fut, dans l'ensemble de sa vie, cette femme, tant de fois vantée et tant de fois décriée, avant qu'on lui adressât la cruelle injure de l'oubli. C'est avant la Révolution que Mme de Flahaut nous apparaît dans le plein épanouissement de ses avantages physiques, alors que se développent chez la jeune fille devenue femme les qualités et les travers moraux dont l'âge accroîtra les manifestations. Par un effort facile de l'imagination, oublions le prosaïsme des temps présents pour nous plonger dans un passé d'autant plus exquis qu'il n'est plus. Nous sommes au cours des dernières années du règne de Louis XVI. Cheminant par le vieux Louvre, au milieu des baraquements de toutes sortes que M. d'Angiviller n'a pas encore pu faire disparaître, nous franchissons d'innombrables portes ; nous montons des escaliers tortueux où ne règne point, il faut l'avouer, la plus

1. Lefeuve, *les Anciennes maisons de Paris ;* — Hamy, *op. cit. Mémorial* de Gouverneur-Morris, etc.

scrupuleuse des propretés, et nous pénétrons dans les appartements de Mme de Flahaut. Sa chambre, qu'elle nous a dépeinte elle-même[1], nous décèle des goûts artistiques et littéraires. Elle s'y est fait « une petite retraite où elle a placé une seule chaise, son piano, une harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont ses dessins et ses écritoires.

— Là, dit-elle, je me suis tracé une sorte de cercle idéal qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir ? Je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on y pénètre. Si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur, je voudrais qu'on s'en allât... »

Nous n'aurons garde de prendre au mot cet avertissement. Un invincible attrait est là qui nous retient, le charme de la maîtresse de maison.

Il serait téméraire d'affirmer qu'une beauté parfaite soit la caractéristique de son visage. Les traits classiques de l'esthétique ne s'y rencontrent point, mais elle est mieux que jolie. Elle est charmante.

Mise avec une élégance sans recherche qui, rehaussant sa démarche noble et aisée, dessine sa taille souple malgré un soupçon d'embonpoint, une étrange séduction émane de sa personne tout entière L'ovale du visage chez elle est très pur, et l'opulence de sa chevelure châtain, qui semble naturellement friser sous la poudre, fait ressortir la blancheur du teint, éclairée par deux yeux bruns, les plus beaux yeux du monde.

Et sur tous ses portraits l'aimable physionomie de Mme de Flahaut est révélatrice de qualités et de défauts complexes[2]. La bouche petite, aux lèvres minces,

1. Sainte Beuve, *op. cit.*
2. Deux portraits d'elle en miniature appartiennent à Madame la

est inquiétante, décélant une tendance marquée à l'ironie qu'atténue, il est vrai, l'expression d'intelligente bonté du regard. Ce regard, il est profond, il est attachant. On ne saurait dire toutefois qu'il soit candide. Mme de Flahaut a, sous une arcade sourcilière d'impeccable dessin, ce qu'un physiognomoniste de marque a dénommé l'*œil pendu :* Au dessous de l'iris, placé très haut, apparaît la cornée et, certes, lorsque la paupière aux longs cils frémissait, le regard devait être fréquent chez elle que sir John Falstaff appelle irrévérencieusement l'œillade de l'invitation. D'ailleurs le nez un peu gros, à la narine palpitante, indique assez chez elle une tendance à la coquetterie contre laquelle il n'apparaît pas clairement qu'elle ait cherché à réagir.

Et chez Mme de Flahaut le moral est aussi attirant, aussi complexe que l'expression du visage. On conçoit aisément qu'elle ait été jugée diversement en raison même de cette complexité. Les qualités qui, à tous les âges de sa vie, la caractérisent entre toutes sont sa bonté extrême et le rare et parfait équilibre de son esprit et de son cœur. Bonne, elle le fut jusqu'à l'originalité dans un monde où le souci des manières et l'amour du plaisir avaient desséché les sentiments au point que, pour le peindre, M. de Laclos, précurseur du marquis de Sade, pouvait écrire les *Liaisons dangereuses*, au point que Mme du Deffand pouvait s'écrier : « Ne contez point votre bonheur à vos amis pour ne pas faire d'envieux, ne leur contez pas vos tristesses pour ne pas faire

marquise de Rio Maior. C'est un de ceux-là que nous avons reproduit en tête de cet ouvrage. Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale possède également un portrait gravé de Madame de Souza. Une grande ressemblance règne entre eux trois. Nous n'en dirons pas autant d'un portrait d'elle par Mme Labille-Guyard, appartenant à Mme la marquise de La Valette, reproduit dans la *Gazette des Beaux-Arts*, année 1900.

d'heureux. » Ame compatissante, affective, âme sensible comme on commençait à le dire, elle avait une soif intense de se dépenser en dévouement et en tendresse jointe à une indulgence souvent exquise et parfois excessive pour les faiblesses humaines, car, ne jugeant point pour n'être point jugée, elle ne condamnait personne. Dans sa carrière qui fut longue, jamais, à une exception près qui fut Mme de Genlis, un mot de blâme à l'égard de qui que ce soit n'apparaît sous sa plume. Et cela est quelque chose de rare. Au besoin de tendresse et, disons-le, d'amour à donner et à recevoir qui caractérisait Mme de Flahaut s'en unissait un autre, lequel ne constitue point, il est vrai, une originalité grande. Nous voulons dire la soif d'un raisonnable bonheur : « Il y a des êtres, a dit un écrivain, qui naissent avec une disposition au bonheur comme d'autres ont une disposition à la musique ou à la peinture. » Telle fut Mme de Flahaut. Semblable en cela à beaucoup de femmes de son temps dont le type, dit-on, devient rare, elle aima la vie. Elle l'aima encore qu'elle n'en fût point gâtée. Sur sa route qui fut rude, elle chercha à cueillir de rares fleurs au milieu des épines. Elle sut en un mot pratiquer cet art difficile qu'on appelle l'*art de vivre*. Et c'est à la lettre qu'il faut prendre cette expression. Savoir vivre n'est point quelque chose d'aisé et exige toute une culture savante à laquelle excellaient nos aïeux du XVIIIe siècle, plus désireux de goûter la vie que de la brûler. Mme de Flahaut fut une épicurienne délicate qui la comprit ainsi. Plus tard, lorsqu'elle sera Mme de Souza, elle aura changé de nom, elle aura changé de siècle, mais elle demeurera le type achevé de la raffinée de l'ancien régime, encore plus instruite par ce vieux maître sou-

vent inécouté qu'on appelle l'Expérience. Et ses lettres marqueront, sous une forme malicieuse, le soin attentif et la finesse consommée avec lesquels elle cherche tout ce qui la peut consoler des misères humaines. Sa résignation est faite de sagesse, car elle sait bien qu'en ne se révoltant point contre les grandes peines elle conservera toujours la sérénité d'esprit nécessaire pour goûter les petites joies dont elle se contente. Écoutons ici les conseils qu'elle donne un jour à l'un de ses vieux amis. Cette fois l'art de vivre ne l'inspire plus seul. C'est la science même de la vie qui dicte ses paroles[1] :

« N'oubliez point, dit-elle, que le bonheur nous vient de nous-même et non pas des autres, et ne lui permettez pas de fuir lorsque vous êtes assez sage pour saisir un pan de son vêtement. Jetez-vous dans les imaginations et amusez-vous de peu. Il est des hochets pour tous les états et, s'il en est pour tous les âges, réjouissons-nous, car les chimères valent bien mieux que les réalités. Du reste vous connaissez mon système sur les illusions et sur les charlatans. Mon esprit appelle les uns et ma porte est toute ouverte à deux battants aux autres. J'ai, je crois, fort scandalisé un grave professeur de philosophie, l'autre jour. Il me disait que cette grande science n'admettait que ce qui était prouvé. J'ai pris un air bien grave pour lui répondre que la philosophie tombait là dans une grande erreur, que c'était ce qui paraissait prouvé au faible entendement humain qu'il fallait examiner pour connaître la valeur de ces preuves dont on pouvait aisément douter, mais que la vraie sagesse devait croire aveuglément tout ce qui passait notre intelligence lorsque notre

1. Lettre à M. Le Roi, s. d.

bonheur était en jeu, par la grande raison que l'inconnu est mille fois plus grand que le connu. — Comment, Madame ! même les revenants? — Je le voudrais ! — Même les pressentiments ? — Cela, j'en suis sûre ! J'aime toutes les émotions douces.

« ... Si Madame votre sœur[1] prend une espérance nouvelle, ménagez ces espérances comme un avare ménagerait un trésor, faites qu'elles ne s'usent pas trop vite, ranimez-les comme le feu sacré. Les médecines les plus étranges sont bonnes, l'électricité, les ex-voto, les sorciers, tout ce que vous voudrez. Soyez sûr, mon bon ami, qu'on croit aux miracles dès qu'on en a besoin. Si ses illusions s'envolent, vous devriez lui chercher de nouvelles erreurs. C'est à cela qu'il faut employer votre sagesse, votre raison. Croyez-moi, la patience, la raison sont de grandes vertus dont je voudrais n'avoir jamais eu besoin. Oui, les charlatans ont du bon, et lorsque la science manque, leurs promesses décevantes valent mieux que la triste réalité[2]. Voilà ce que je vous confie, mais j'en rougirais devant les sept sages dont nous n'avons pas l'honneur d'être, cher ami... Et je vous prie de brûler cette lettre, car je vous écris comme les choses me viennent dans le moment, et je

1. Mme Le Roi de Camilly, belle-sœur de M. Le Roi, devenait aveugle.

2. Mme de Flahaut, devenue Mme de Souza, écrira encore le 17 avril 1827 : « Les médecins sont des marchands d'espérance, et c'est pour cela que je préfère les charlatans aux savants dans les cas désespérés. Dans ces conditions-là, tout ce qui est raison ne vaut rien, et il vaut mieux avant tout le plus petit grain d'espérance. Croyez-vous que Dieu ne nous aurait pas appris l'instant de notre mort s'il nous avait cru la force de l'envisager de sang-froid ? Imitons cette sage Providence et donnons à nos amis un espoir que nous n'avons pas. Mme de Fourqueux a commencé son testament par ces paroles très naturelles et qui seraient la vraie sagesse si la nôtre n'était pas de si mauvaise humeur. La première ligne de ce testament était, au grand scandale des notaires et de toutes les robes noires, courtes et longues : *si par hasard je meurs.* »

dirais volontiers, à la fin de chaque lettre : ce n'est pas cela que je voulais dire. »

Suivant une coutume aussi indiscrète que répandue, l'ami de Mme de Flahaut ne brûla point cette missive. Il n'en brûla aucune, et nous devons le remercier de son indocilité aux ordres reçus, car toutes ces lettres nous prouvent que celle qui les écrivait connut le cœur humain dans ses replis les plus intimes et qu'elle sut déchiffrer patiemment les pages du livre de la vie jusqu'à l'heure de la mort, alors qu'autour d'elle les générations plus jeunes, se contentant de le feuilleter déjà fiévreusement, n'y cherchaient plus le secret de la quiétude et de la paix sur la terre.

Cette paix et cette quiétude, Mme de Flahaut en aurait donc joui par tempérament, acceptant avec patience les habituelles tristesses humaines, si son existence n'avait pas été agitée par tant de secousses inattendues et trop fortes. Mais la sérénité de son caractère et la philosophie dont elle cherchait à faire preuve étaient souvent en désaccord avec la bonté de ses sentiments, avec ce qu'on nommerait maintenant son altruisme. Sa tendresse, en un mot, nuisit souvent à sa sagesse. Il faut l'en féliciter dans une certaine mesure, car l'égoïsme est souvent le défaut de ces qualités de modération. Souffrant beaucoup de voir souffrir avant, pendant et après la Révolution, ses parents les plus proches et ses amis les plus chers : « Je ne puis pas, disait-elle, supporter le malheur de ceux que j'aime. »

Pour elle-même, le ressort d'une indomptable énergie l'aida à sortir victorieuse de toutes les luttes d'une carrière aussi mouvementée que put l'être celle d'une femme, qui, du règne de Louis XV jusqu'à celui

de Louis-Philippe, essuya tant de révolutions, vit s'évanouir tant de rêves et s'écrouler tant d'espoirs. Mais de toutes ces luttes, la plus pénible peut-être fut celle qui la tint en perpétuel corps à corps avec cette ennemie domestique qu'est une santé mauvaise. La faiblesse de sa poitrine, une maladie inflammatoire du foie, des vapeurs et des évanouissements fréquents assombrirent pour elle les jours les plus lumineux. Dans ces misères mêmes, elle trouva, il est vrai, la revanche des malades qui ne veulent point se laisser vaincre. Sous le coup de souffrances contre lesquelles elle était trop sage pour se révolter, la délicatesse des sentiments s'affina chez elle, son imagination s'exalta, elle s'échappa souvent de la vie vraie pour chercher asile dans la vie irréelle... elle devint romancière. Mais de ce qu'elle fut comme auteur, nous aurons à nous entretenir plus tard. Arrêtons-nous donc et continuons à ne parler ici que de la femme.

La femme ! Ce seul mot suffirait à la peindre, car, femme elle le fut éminemment avec sa grâce coquette et, surtout, femme de son monde et de son temps par ses faiblesses, son culte de l'amitié et de l'amour et son goût pour le monde. Mondaine? Oui. Futile? Non. Dans sa jeunesse elle aima le monde parce qu'on ne pouvait concevoir alors l'idée de la solitude, parce que le soin de s'entourer d'une « bonne compagnie » formait l'essence même de l'existence. Et cela était naturel, puisque cette bonne compagnie possédait, à côté de nombreux défauts, une estimable qualité qu'elle a jugé oiseux de transmettre aux générations présentes : l'art de causer.

On savait causer, et il arrivait parfois qu'à force d'échanger des sentiments et des idées on arrivât à se

connaître et à s'aimer. Bien que la sécheresse du cœur fut, comme nous le disions plus haut, un des dissolvants les plus actifs de la société du XVIIIe siècle, elle ne fut point générale et, chez certains, l'amitié fut élevée au rang d'une religion. Mme de Flahaut fut une des ferventes de ce culte, et elle sut, pendant cinquante ans, conserver des relations intimes et très aimées qui empêchèrent son cœur de vieillir. Au reste, elle possédait tout ce qu'il faut pour attirer à elle les sympathies et pour les garder à jamais. Son intelligence très sûre était doublée d'un esprit rare et fin qui fut, dans son temps, légendaire. Vivant dans cette société qui, tout au moins dans les manières, n'était qu'une école de politesse, de retenue, de prudence décente réglées par la *convenance*, elle eut des qualités exquises de mesure, de tact et d'atticisme auxquelles elle joignit l'horreur profonde des grands mots, du tragique et de l'outrance. Elle eut quelque chose de mieux encore pour se faire aimer : ce fut le souci continuel de dissimuler ses peines ou ses plaisirs, de laisser à l'arrière-garde l'*haïssable moi* pour parler toujours aux autres de ce qui les intéressait eux-mêmes.

Vous dites qu'il « y a peu de convenance à parler de ses propres peines, mon bon ami, écrivait-elle à M. Le Roi, c'est ma façon de voir, et vous le dites si bien que vous méritez des croquignoles. Vous en aurez par douzaines. »

Elle fit toujours preuve enfin d'une égalité d'humeur et d'un enjouement qui faisait dire à son ami, M. de Montesquiou : « Vous avez un caractère qui tuera plus de malheurs que la fortune ne vous en peut donner[1]. »

1. *Le Portefeuille de la comtesse d'Albany*, par L.-G. Pélissier. p. 125; — Sainte-Beuve, *op. cit.*, etc.

Enfin, si Mme de Flahaut aima le monde, elle l'aima comme un champ d'observation nécessaire à satisfaire son extrême désir d'observer, d'apprendre et de connaître. Elle l'aima en psychologue, heureuse d'être aux premières loges pour voir passer la vie. Elle le considéra aussi...et c'est maintenant le chapitre des défauts qui commence.... comme le marchepied nécessaire à satisfaire ses ambitions raisonnables. Ambitieuse, elle l'était un peu pour elle et beaucoup pour les siens et, pour sortir de la situation étroite dans laquelle la plaçait son manque de naissance et de fortune, elle usa largement du don de plaire qu'elle avait reçu de la nature. Souvent même elle en usa au point qu'on ne saurait qualifier d'imposteurs ceux qui ont reconnu à Mme de Flahaut le génie de l'intrigue. Mais là encore elle apporta ses qualités de prudence. Elle se glissa toujours et ne s'imposa jamais. Au reste, désireuse d'avoir dans la vie une situation confortable et décente, mais rien de plus, elle ambitionna rarement les premiers rangs et les situations en vue qui s'accordaient mal avec son amour de la quiétude. Peu soucieuse de faire parler d'elle, elle se montre rarement en scène, mais, par des moyens plus multiples qu'estimables, elle agit sûrement dans les coulisses. Et voilà pourquoi Mme d'Abrantès pourra s'étonner plus tard qu'une femme aussi charmante ait été si peu connue et que la plupart des mémorialistes gardent sur elle le silence.

Ils étaient d'ailleurs bien tentants ces sentiers de l'intrigue que suivent avec complaisance tous ceux qui vivent dans l'atmosphère des cours; et d'autant moins malaisés pour elle qu'elle ne péchait point par d'excessifs scrupules. Aimer la vie, c'est là quelque chose de bien, mais Mme de Flahaut en aima trop exclu-

sivement toutes les jouissances pour s'arrêter souvent au chapitre des sanctions futures. Elle manqua d'un soutien puissant : la Foi. Sa religion très vague se rapprochait assez de celle du *Vicaire savoyard*. « Je dirais volontiers, s'écriait-elle, comme la duchesse douairière d'Orléans, que je suis assez éprise de la vie et trop peu curieuse de l'au-delà pour aller savoir ce qui s'y passe[1]. » Elle croyait en Dieu, mais elle n'était catholique que de nom.

« Quant à votre incrédulité, écrivait-elle à l'un de ses amis matérialiste[2], je prétends vous rendre comme moi, qui confiais à un curé homme d'esprit, mais *un saint homme de chat*, que je vivais dans l'amour de Dieu et l'oubli de l'Église. Il a rechigné en me répondant : nous reprendrons cette conversation... »

Et une autre fois encore, elle écrivait au même ami ces lignes que n'aurait point reniées Jean-Jacques :

« J'aime ce vers de Lafontaine :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

« Je pense comme vous sur tous les points parce que j'ai aussi un peu de faiblesse et assez de bonté. Quelques fois je m'arrête toute droite au milieu de ma chambre et j'ose dire : Ah ! Dieu ne voit pas tout ! car, s'il voyait combien je serais heureuse de faire du bien, il m'en enverrait à faire ; et puis je m'arrête, demandant pardon à Dieu de ma présomption, comme s'il n'y en avait pas mille et mille de plus dignes et plus méritants. Après cela vous me demanderez si je suis dévote ? Non. Mais j'aime à croire que ce beau soleil a été créé par un Être suprême, et j'ai besoin d'un appui qui me sou-

1. Lettre à M. Le Roi, s. d.
2. Renseignement particulier.

tienne. Ne vous en déplaise, votre raison examine l'espérance avant de s'y élever. Moi, je la reçois, je l'aide et j'aime à la croire. Votre philosophie se soumet aux peines de ce monde et les considère du haut de sa grandeur. Moi, je m'y résigne doucement, parce que je ne suis pas la plus forte. Enfin vous êtes toute sagesse et moi toute faiblesse, mais nous nous entendons à merveille. »

Cette faiblesse fit tomber Mme de Flahaut dans de multiples et scandaleuses aventures galantes qu'elle ne songea pas à se reprocher trop sévèrement, car elle n'envisageait point comme un procès au criminel les atteintes qu'on pouvait porter à la vertu d'une femme. Qualité nécessaire pour réussir en son temps, elle était également sceptique dans la pratique de la vie, prête comme sa mère, Mme Filleul, à ne s'étonner de rien et disant plus tard à Mme d'Albany : « Vous savez si j'ai jamais eu d'opinions, moi qui ne vis que par mes sentiments. » Et ce scepticisme se doublait toujours de cette philosophie très douce qui lui faisait également s'écrier : « On m'a calomniéé, la calomnie passera ; si elle ne passe pas, moi je passerai ! »

Cette sérénité d'âme est charmante, mais vraiment elle serait un peu trop sage et ferait assez croire à une indifférence qui ne convient point à une jolie femme, fût-elle sur la pente de la vieillesse, si on ne savait pas que chez Mme de Flahaut elle célait des sentiments vibrants. Un souci extrême de la correction et du bon ton lui faisait dissimuler d'ordinaire, sous un masque impassible, le tumulte de ses passions, mais elle sentait avec vivacité. Si elle aimait avec ardeur, elle était susceptible, en face de ses ennemis, d'oublier un instant son habituelle bonté au point de se révéler telle qu'un

d'entre eux pourra dire un jour d'elle : C'est une méchante femme[1] ! »

Hâtons-nous d'oublier cette épithète malsonnante et fâcheuse pour dire que cette ardeur de sentiments, Mme de Flahaut, la mettant bien rarement au service de ses inimitiés, la réservait d'habitude à celui de ses amis et, plus encore, lorsque fut passé pour elle l'âge des fragilités humaines, à celui de l'art, des lettres et du Beau[2].

Dès les premiers temps de son mariage, elle n'était point d'ailleurs insensible aux manifestations de l'esprit.

Avide d'apprendre, elle consacre dès lors ses longues

1. Lettre du comte d'Angiviller à la comtesse de Neuilly. Cf. plus loin.

2. Rappelons ici quelques lignes du portrait de Mme de Flahaut, qui n'est point ressemblant dans son ensemble, mais dont plusieurs traits sont exacts, extrait de la *Galerie des Dames françoises pour servir de suite à la galerie des Etats généraux* Rivarol, cet ouvrage sans bienveillance attribué à Sénac de Meilhan et autres (Londres, 1790, p. 76) : « Thélamire a l'excellent esprit de ne montrer ce qu'elle vaut qu'à un petit nombre d'amis éprouvés. Son affaire est de les attacher. La leur est d'étudier la sphère de sa réputation. Et c'est la raison pourquoi nous savons tous que Thélamire vaut infiniment par le cœur, par l'esprit et par les talents. Jamais on ne porta plus loin la haine de la tracasserie et jamais on ne fut plus étranger aux petits intérêts de la société des femmes. La beauté ne lui inspire nulle envie, et celles qui font métier des conquêtes peuvent tout à leur aise exercer l'empire de leurs charmes. On a dit souvent d'une femme qu'elle était plus que belle lorsqu'elle possédait un ensemble qui surpasse la beauté même. Cette louange serait outrée pour Thélamire. Mais ce qui demeure dans les bornes du vrai sévère, c'est que Thélamire ne laisse jamais désirer une figure différente de la sienne. Cette première impression lui est toujours favorable.

Thélamire sait tirer parti des agréments de l'esprit sans se donner le ridicule d'en afficher le besoin. Elle craint les sots inutiles, se prête au besoin de les supporter, mais ne se livre qu'aux gens aimables. C'est dans son cœur qu'elle cherche un dédommagement à la fortune qui la fuit, à l'ambition qui la repousse, à la Cour qui ne la distingue pas, à une partie des siens qui la méconnaissent. Son automne sera bien plus heureux que son printemps et lorsque l'âge des passions sera passé et que la maison sera devenue l'asile de l'amitié, elle l'ouvrira aux gens de goût... Thélamire sait être amie. On pourrait même dire que, dans les liaisons intimes, l'amour a été le prétexte et l'amitié le besoin. Oh ! vous, qui aspirez à une réputation, vous qui désirez surtout composer votre existence de jouissances pures et durables, daignez commen-

journées un peu solitaires, car il ne semble point que M. de Flahaut ait tenu dans sa vie une place excessive, à réparer les lacunes de son instruction négligée. L'étude de l'anglais, la lecture, la musique absorbent, en dehors des devoirs sociaux, le meilleur de son temps. Elle est souvent seule dans le sanctuaire dont nous parlions plus haut [1], et cette existence n'est pas sans danger pour une femme de vingt ans. Elle a besoin d'un appui dans la vie, elle traverse la crise dangereuse « où l'âme, semblable à une fleur privée de tuteur, réclame pour s'épanouir tout à fait le rayon de soleil d'une douce et réchauffante affection ». Voilà donc le moment fatal où, comme elle le dit elle-même dans un de ses romans, « la solitude du cœur se faisant sentir elle va former avec lenteur un lien de choix qu'elle désirera sans doute unique et durable ».

ter cette phrase : « L'amour, source de tant de maux, serait un Dieu sur la terre s'il n'était que l'avertissement impérieux du besoin de se lier et s'il donnait la façon d'adoucir les premiers moments toujours languissants d'une connaissance nouvelle. Aveuglés par une prévention heureuse, on contracterait la douce habitude de se croire parfaits, de se croire au moins destinés à vivre sous les mêmes lois. Qu'il est facile alors de tout excuser, de tout pardonner et de jeter les fondements immuables d'une amitié qui survit à cent petits intérêts de société. » Tel est l'usage que Thélamire a fait de ses charmes. L'amour a été doublement l'instrument de son bonheur. Elle a tiré une vertu d'une faiblesse, et du moins a-t-elle purifié ce que les sens mêlent toujours à un sentiment plus ou moins céleste, si le feu du désir n'altérait pas des sentiments qui nous rapprocheraient de la divinité. »

1. On lit dans les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, t. I, p. 272 :

« Parmi les femmes les plus distinguées que j'ai connues avant la Révolution, je ne dois pas oublier l'auteur d'*Adèle de Sénange*, d'*Eugène de Rothelin* et de plusieurs autres ouvrages charmants que tout le monde a lus pour le moins une fois. Mme de Flahaut n'écrivait point encore quand j'ai fait connaissance avec elle... Elle avait une jolie taille, un visage charmant, les yeux les plus spirituels du monde et tant d'amabilité qu'un de mes plaisirs était d'aller passer la soirée chez elle, où le plus souvent je la trouvais seule... »

IV

Liaison de Mme de Flahaut et de Talleyrand. — Naissance de Charles de Flahaut. — Les amis de Mme de Flahaut. — Un salon en 1785. — Les Nadaillac. — Les La Bédoyère. — Les Chastellux. — Narbonne. — Montesquiou. — Gallois. — Le Roi. — Mme d'Albany, etc.[1].

(1780-1788)

Dans les salons à la mode qui brillaient en 1779 d'un dernier et suprême éclat, un jeune abbé très sécularisé d'esprit et de mœurs, tenant du Gondi et du Laclos, et déjà surnommé Chérubin quand il était au séminaire, venait souvent, attiré au brelan et au pharaon par le goût du gain plus encore que par celui du plaisir. Froid, moqueur et sceptique, il jetait dans la conversation ces mots étincelants qui s'harmonisaient à merveille avec le ton d'une société agonisante, dont il sentait mieux que pas un le charme délicat et fragile. C'était le type accompli du roué possédant les qualités, plus séduisantes que sympathiques, qui permettent de cheminer dans le monde. Et lorsque, dédaigneux d'un

1. Sources : *Correspondance inédite avec M. Le Roi* : — *Le Portefeuille de la comtesse d'Albany*, publié par M. L.-G. Pélissier ; — B. de Lacombe, *Talleyrand, évêque d'Autun* : — Marcade, *Talleyrand, prêtre et évêque* : — *Mémorial* de Gouverneur-Morris : — *Souvenirs* de Mme Campan, de Mme Vigée-Lebrun, etc. ; — *Portraits* du duc de Lévis ; — Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* ; — Hamy, *op. cit.* ; — *Mémoires* de Mme de Bawr, de l'abbé Morellet ; — Guizot, *Souvenirs de mon temps* ; — Nisard, *Souvenirs tirés d'un portefeuille* ; — *Essais des Mémoires sur M. Suard* (par Mme Suard) ; — *Lettres inédites* de M. Gallois ; — Communications de Mme la vicomtesse de Cholet née Nadaillac, de M. le comte de La Bédoyère, de M. le marquis de Chastellux, de M. le marquis de Nadaillac ; — Frédéric Masson, *Un Académicien de l'an XI, Jean Devaines*, etc. ; — *Les femmes de M. de Talleyrand*, par le baron de X..

petit collet endossé sans vocation, il arrivait élégamment vêtu de son habit bleu barbeau, de sa culotte chamois, de sa haute cravate de batiste, souriant d'un énigmatique sourire, traînant légèrement la jambe par suite d'une infirmité qui le rendait plus intéressant encore, il ne passait point inaperçu et, charmées ou jalouses, les femmes murmuraient : Voici M. l'abbé de Périgord qui entre.

Il en est une parmi ces femmes qui sentit plus longtemps que d'autres l'irrésistible attrait de cet homme. C'est notre jeune isolée, Mme de Flahaut. Comment et dans quelles circonstances se connurent le futur prince de Bénévent et l'auteur d'*Adèle de Senange?* Mystère. On a prétendu que l'abbé de Périgord avait officié au mariage de Mme de Flahaut[1], mais une difficulté légère est là qui vient ébranler cette affirmation. C'est qu'en 1779 l'abbé de Talleyrand n'avait encore reçu que les ordres mineurs. Une autre explication est plausible. Au fond du quartier solitaire de Bellechasse, Talleyrand réunissait presque chaque matin « dans une petite maison confortable qui n'était pas une retraite de pénitence, devant des tasses de chocolat qui devinrent vite célèbres », les causeurs les plus aimables de l'époque, parmi lesquels figure Marmontel. L'ami d'enfance d'Adélaïde Filleul fut-il auprès d'elle l'introducteur de celui qui devait jouer dans sa vie un si grand rôle? Cela est vraisemblable[2]. Quoi qu'il en soit, nous voyons, dès 1785, M. de Talleyrand tenir un rang d'importance

1. Cette inexactitude, dont Bastide et Vilmarest paraissent être les premiers auteurs dans leurs études sur Talleyrand, a été repétée par Miss Anne-Cary Morris dans son édition de *The Diary and Letters of Gouverneur-Morris*. New-York, 1888.

2. Au reste, Mme de Flahaut et Talleyrand fréquentant vers 1780, dans le même monde aristocratique et littéraire, purent avoir de nombreuses occasions de se rencontrer dans des salons divers.

parmi les invités de Mme de Flahaut et, c'est Rivarol qui parle, *gouverner* son salon. Un auteur, qu'il convient de consulter avec une extrême prudence[1], est ici d'accord avec les rumeurs de l'époque, lorsqu'il nous retrace dans une forme qui tient, il est vrai, du roman plus que de la chronique le tableau piquant de l'intérieur des Flahaut.

« Le comte, plus occupé de ses livres et de ses études de cabinet que des innocentes saillies de sa femme, lui laissa pleine et entière liberté de composer comme elle le voudrait le cercle de son salon et la société plus intime de son boudoir. La jeune comtesse, sans expérience, sans artifices comme elle l'était alors, mais portant en elle les germes d'un cœur aimant, d'un esprit vif, d'une intelligence qui, pour se développer n'attendait que le contact d'une autre intelligence, ne pouvait échapper aux artifices d'un homme séduisant... Pendant les trois premières années de son mariage, le comte ne voyait guère sa femme qu'aux heures des repas. Encore cela n'arrivait-il pas tous les jours. L'abbé, au contraire, ne la quittait presque point. Il la suivait comme une ombre, l'entretenait agréablement lorsqu'elle restait chez lui, lui enseignait le monde, l'accompagnait dans ses visites, à la promenade, au concert, au bal, au spectacle. Enfin, il faisait auprès d'elle tout ce qu'aurait fait un jeune mari..... »

Nombreux, il est vrai, étaient les points communs

1. Charles-Maxime de Vilmarest, ancien élève de diplomatie au Ministère des Relations extérieures sous Talleyrand, publiciste estimé sous la Restauration. Il est l'auteur anonyme de *M. de Talleyrand*, ouvrage cité plus haut, et on lui attribue plusieurs mémoires publiés sous la Restauration, tels que les *Mémoires de Bourrienne* (Cf. Quérard). De même que Bastide, auteur de la *Vie religieuse et politique de Talleyrand...* (Paris, 1838), il a apporté foi à plusieurs lettres apocryphes grossières de Talleyrand à Mme de Flahaut, publiées en 1794.

qui pouvaient unir d'une amitié trop vive Mme de Flahaut et M. de Talleyrand. Leurs communes et rares qualités d'esprit, leur identique manière d'envisager le monde, leurs ambitions réciproques, tout, jusqu'aux meurtrissures de ces deux êtres jeunes voués, malgré eux, l'un à un mariage disproportionné et l'autre à un sacerdoce dont il n'était point digne, devait créer entre eux une franc-maçonnerie coupable.

Talleyrand aimait beaucoup la société des femmes. Il les appréciait surtout en raison de leurs facultés divinatoires, de leur fécondité en expédients, de leurs aptitudes naturelles à la diplomatie. C'est assez dire que Mme de Flahaut était susceptible de faire son absolue conquête et qu'aucune femme ne fixa plus longtemps son cœur.

Elle-même, du jour où elle aima Talleyrand, commença à considérer, avec le baron de Besenval, « le mariage comme un acte utile à la fortune et comme un inconvénient dont on ne peut se garantir qu'en en supprimant tous les devoirs ».

Elle paraît avoir été depuis assez longtemps dans cet état d'esprit lorsque, le 21 août 1785, M. de Flahaut, à la veille d'atteindre sa soixantième année, put annoncer à ses amis que sa femme venait de mettre au monde un fils, à Paris. On le nomma Charles-Joseph de Flahaut de la Billarderie.

Sans entrer ici dans de scandaleux commentaires, lisons ce qu'écrira plus tard le beau-frère de Mme de Flahaut, M. d'Angiviller, une sorte d'Alceste sévère sur les principes d'honneur et dont le caractère noble répugnait aux calomnies. S'adressant, le 2 septembre 1804, à la comtesse de Neuilly, il emploiera les termes suivants pour qualifier Mme de Flahaut et son fils :

« Un enfant qui, *joint à la certitude qu'il ne m'est rien*, a le tort, très étranger à lui sans doute, d'être le fils d'une femme pour laquelle mon mépris est sans bornes, etc... »

Puis il parlera plus loin « de la méchanceté et de la perfidie de la dame et de ses liaisons avec le *monstre mitré* qui fut son amant et qui est le père de cet enfant[1] ».

Par ailleurs, nous verrons dans la suite qu'un ami des Flahaut, Gouverneur-Morris, parlant d'un « dîner de famille » entre Mme de Flahaut, son fils et Talleyrand, confirmera en termes formels les accusations de M. d'Angiviller et affirmera nettement les liens étroits qui unissent « M. d'Autun » à Charles de Flahaut.

Personne d'ailleurs, dans les entours de Mme de Flahaut, ne met en doute les origines de son fils, et cette naissance, il faut l'avouer, est la triste consécration d'une illégitime union sur laquelle courront mille commentaires. Il en est un que nous citerons ici pour mémoire, en laissant toute la responsabilité de ses assertions à M. de Vilmarest, l'historien parfois fantaisiste dont nous parlions plus haut. Celui-ci prétend qu'au cours d'un voyage chez M. de Marigny[2] le comte de Flahaut aurait appris que sa femme venait de mettre au monde un fils nommé Charles... un des prénoms de l'abbé de Périgord[3]. Furieux, il l'aurait emmenée dans un château, à cent lieues de Paris. Mais là, dans leur solitude à deux, il aurait eu le loisir d'observer sa

1. *Correspondance* de la comtesse de Neuilly; — Marcade et B. de Lacombe, *op. cit.*

2. Il y a là une erreur flagrante, car Marigny mourut le 11 mai 1781, mais il est vrai que, malgré la séparation du marquis et de la marquise de Marigny, Flahaut paraît avoir conservé de bons rapports avec son beau-frère. Il signa comme témoin son acte d'inhumation (Jal, *Dictionnaire critique*).

3. On sait que Talleyrand se nommait Charles-Auguste.

femme et de s'apercevoir avec surprise qu'elle se révélait d'un esprit cultivé et d'une compréhension rapide. Reconnaissant à M. de Talleyrand d'être l'auteur de cette éducation intellectuelle, il aurait pardonné leur faute aux deux coupables. « C'est ainsi, ajoutait le pamphlétaire, que Louis XVIII pardonna à Napoléon Ier d'avoir habité les Tuileries, en voyant toutes les améliorations qu'il avait faites pendant son séjour dans le palais. » Quoi qu'il en soit de ces rumeurs, on peut affirmer qu'il n'y eut aucun éclat dans le ménage et que M. et Mme de Flahaut continuèrent à vivre en bonne intelligence, tout au moins apparente. Quant à l'abbé de Périgord, reçu intimement chez eux, il rehaussa par sa présence les agréments du salon formé peu à peu par la comtesse, au Louvre, et qui brilla tout spécialement entre les années 1786 et 1791.

Un salon ! A la veille de la Révolution, c'était bien là l'affaire importante dans la vie d'une femme de qualité et celui de Mme de Flahaut qui eut son heure de fugitif, mais d'incontestable agrément, mérite d'être exhumé pour un instant de la poussière d'un total oubli.

Cet oubli s'explique d'autant mieux qu'au moment où la jeune femme commence de recevoir, les grands salons sont en voie de disparaître. Il y a bien encore celui de la Maréchale de Luxembourg, qui règle le savoir-vivre et le bon ton, celui de Mme Necker, où l'on sent l'influence de l'esprit nouveau; il y a les dîners du jeudi et du dimanche de M. d'Holbach, les lundis et les mercredis de Mme Geoffrin; mais elles deviennent cependant rares les maîtresses de maisons qui imposent des opinions et dictent des oracles. « Il n'y a plus quatre salons où l'on fait son noviciat; il y en a cent dont le brevet d'entrée est de moindre importance. » D'autre

part, l'influence féminine semble s'exercer moins sur la politique que sur les choses de la mode et de l'esprit. C'est l'époque où Turgot, qui cherche à porter son dernier coup à cette influence, dit à Mme de Brionne : « Sachez, Madame, que le règne des femmes est passé. » A quoi elle répond : « Oui, Monsieur, mais non celui des impertinents. » Enfin, si les propos aimables et les causeries courtoises ne sont point morts et mériteraient d'être relevés, la chronique leur fait maintenant l'affront de s'en moins occuper, affairée qu'elle est par les choses de l'État et les discours des Assemblées.

De tout ceci le salon de Mme de Flahaut se ressent et, subissant l'influence de l'ambiance, il garde un caractère mondain presque uniquement, jusqu'en 1789 du moins, qui n'éveille point l'attention. Encore qu'il ait une nuance légère, la politique n'y est pas la plus importante affaire, et les éléments y sont trop divers pour lui donner une note très spéciale.

Ce qui le pourrait caractériser en effet, c'est le manque d'homogénéité, et les visiteurs qu'on y rencontre sont amenés là par de dissemblables courants. M. de Flahaut, par sa naissance et sa carrière, en fournit les plus aristocratiques éléments, alors que, par ses goûts, il est porté à y faire agréer par sa femme les hommes de science et d'étude. Elle-même est disposée par ses origines à y convier le monde des traitants, et ses inclinations l'entraînent à recevoir les gens de lettres. Et ce sont ces deux dernières classes qu'amènera le plus fréquemment chez elle sa belle-sœur, Mme d'Angiviller.

Chaque semaine donc, Mme de Flahaut ouvre une fois ou deux les portes de son salon pour y recevoir une société jamais nombreuse, intime toujours. Le ton doctrinaire ou philosophique ne règne point là, et la

conversation, spirituelle, piquante et souvent légère en fait le principal agrément, bien que les discussions littéraires n'en soient point exclues[1]. On dîne à cinq heures et la chère est bonne, malgré les ressources modiques des maîtres de céans. Le soir, les hommes, suivant une mode importée d'Amérique, y servent le thé eux-mêmes et les propos alternent avec les parties de whist, pour lequel Mme de Flahaut, passionnée pour tous les jeux, témoigne une dilection particulière.

Et quels sont-ils ces partenaires disposés à demeurer fort avant dans la soirée, charmés plus encore par la causerie que par les cartes?

Après Talleyrand, ce sont tout d'abord les parents de M. de Flahaut qui, comme tout gentilhomme d'origine campagnarde plus ou moins lointaine, paraît avoir eu le respect de la famille et le souci des parentés.

Sans citer ici le plus influent de ses cousins, le duc d'Havré, de la maison de Croy, protecteur de la maison de Flahaut, qui fut plus particulièrement lié avec M. d'Angiviller, notons le président du Tillet, dont la fille épousera plus tard le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean, qui se brûlera la cervelle sitôt après la bénédiction nuptiale, l'évêque d'Orange, frère du président, et leur nièce, la comtesse d'Angervilliers. Rappelons aussi parmi les parents plus proches de M. de Flahaut, deux femmes charmantes qui jettent leur note de gaîté dans le salon du vieux Louvre, Mme la marquise de Montiers, que nous retrouverons plus

1. Cf. le *Mémorial* de Gouverneur-Morris, déjà plusieurs fois cité. Il convient de consulter l'édition devenue fort rare traduite en français par M. Augustin Gandais (Paris, 1842, 2 vol. in-8°). La nouvelle édition du *Mémorial*, plus connue du public sous le titre de *Journal de Gouverneur-Morris, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France de 1792 à 1794...*, est la traduction de l'édition tronquée donnée à New-York, en 1881, par Anne-Cary Morris.

tard moins heureuse ; et moins heureuses aussi la comtesse de Barres et sa fille Mme de La Bédoyère, dont l'infortuné fils, fusillé en 1815, sera le meilleur ami de Charles de Flahaut. Plus solennelle est la belle-sœur de M. de Flahaut, la marquise de La Billarderie, fille du fermier général Richard de Pichon. Agée de près de cinquante ans, tandis que sa belle-sœur Flahaut n'en a que vingt, elle excite parfois la juvénile gaîté de celle-ci, et provoque ses sourires lorsque, se plaignant au fameux médecin Vicq-d'Azyr des incommodités de sa santé, elle les attribue au mauvais lait de sa nourrice. Et ces sourires innocents Mme de Flahaut les regrettera plus tard lorsque, l'âge venant à son tour, lui fera connaître, impitoyables, les infirmités de la vieillesse[1]. Une fille de Mme de La Billarderie, contemporaine de la maîtresse de céans, possède, à ses yeux, infiniment plus de charmes. C'est Mme la marquise de Capellis, « femme vertueuse, douce et tendre », affirme M. d'Angiviller. Sa sœur a épousé le marquis de La Valette, qui possède de grands biens à Saint-Domingue, où ils mourront tous deux en 1789.

Mais aucune d'elles peut-être n'est aussi brillante qu'une autre parente des Flahaut, la jeune marquise de Nadaillac, née Rancher. Celle-ci, bien connue des mémorialistes, était remarquable pour l'agrément de son esprit, la sagacité de son jugement et son inaltérable fidélité conjugale. Mme de Flahaut lui présente une fois l'un de ses amis, un étranger, qui met facilement en doute l'honnêteté des femmes. « Je vous préviens que ma nièce est coquette et romantique, mais vertueuse, » dit-elle. Peu convaincu, le

1. *Correspondance inédite* avec M. Le Roi.

jeune homme commence une cour en règle et s'aperçoit bientôt qu'il produit une impression profonde sur le cœur de Mme de Nadaillac. Cependant, elle lui résiste et lui dit : « Si jamais je vous cédais, je n'hésiterais pas à mettre fin à mes jours et, ne vous y trompez pas, les femmes sont nombreuses à Paris, qui demeurent vertueuses et chrétiennes. »

Ces paroles peut-être eussent été moins bien placées dans la bouche de la sœur de Mme de Flahaut que dans celles de la nièce de M. de Flahaut. Car, en compagnie de Mme de Séran, une voisine du Louvre, puisqu'elle demeure l'année presque entière au Palais-Royal, la belle Julie continue, elle aussi, de fréquenter le salon du vieux Louvre. Elle a subi sans se plaindre les rigueurs du veuvage, supportant avec indulgence les consolations que lui a prodiguées Louis de Rohan. L'auteur de la *Correspondance secrète*[1] prétend que le roi Louis XVI, allant à la chasse avec le comte d'Artois, croisa un jour, sur la route de Fontainebleau, le cardinal-prince ayant à côté de lui, dans sa voiture, un jeune abbé d'une très jolie figure et élégamment coiffé et poudré. « Voilà, dit le Roi, un abbé coquet auquel il ne manque que du rouge pour passer pour une femme. » Le comte d'Artois fixa l'abbé et s'écria : « Vous avez raison, Sire, il ne lui manque aussi que du rouge, car c'est la marquise de Marigny, comtesse de Ménars, déguisée en abbé. »

Ces fâcheuses aventures prirent fin, lorsque, le 27 février 1783, Mme de Marigny eut convolé avec un irréprochable gentilhomme, très royaliste, issu d'une des meilleures maisons du Périgord, Jean-François de la

1. *Correspondance secrète*, éd. Lescure, I, 179, 229 ; — Comte Fleury, *Louis XV et les petites maîtresses*, p. 368, etc.

Cropte[1], marquis de Bourzac, ancien mousquetaire noir, colonel en second de la légion de Maillebois, neveu de l'évêque de Noyon, beau-frère du fameux prévôt des marchands, Le Pelletier de Mortefontaine et fort avant dans les bonnes grâces de M. de Flahaut. Dès lors, le cardinal de Rohan ne fut plus admis chez Mme de Flahaut qu'à titre d'ami des Bourzac et son attitude fut assez irréprochable pour que Gouverneur-Morris pût écrire le 18 octobre 1787 : « Je vais au Louvre... le cardinal de Rohan est avec Mme de Flahaut. Nous parlons entre autres choses de la religion, car le cardinal est très dévot. Il était autrefois l'amant de la sœur de Mme de Flahaut et fut beaucoup aimé. »

Le cardinal ne fut point le seul homme de grande naissance qu'on rencontra chez les Flahaut. Parmi leurs habituelles relations, il y en eut de qualifiées. Il convient de signaler au premier rang, le prince et la princesse de Beauvau[2], qui tiennent au parti économiste et au monde littéraire, puisque le maréchal est membre de l'Académie française, mais dont la place est mieux encore au sommet de l'aristocratie parisienne à laquelle ils donnent le ton. Protecteurs attitrés des lettres, esprits libéraux, épris du progrès, logeant fréquemment chez eux Marmontel, Suard et Morellet,

1. Archives nationales, Fr 5086; — *Mémorial* de Gouverneur-Morris, *passim;* — Communication de M. le marquis de la Cropte de Chantérac, etc. Il est vraisemblable que certaines difficultés d'argent amenèrent M. de Bourzac à épouser Mme de Marigny, dont la réputation était compromise et fort au-dessous de celle des Bourzac. On verra plus loin que les affaires des Bourzac paraissent avoir été embarrassées. Trois ou quatre ans après son mariage, M. de Bourzac, malgré la forte pension dont jouissait sa femme, contractait des emprunts assez considérables pour qu'il soit permis de le croire d'humeur dépensière.

2. Mme de Beauveau est l'original, dit-on, du portrait de la maréchale d'Estouteville dans le roman d'*Eugène de Rothelin*, publié plus tard par Mme de Flahaut, devenue Mme de Souza.

les Beauvau exercent en toutes choses une influence que leur autorité rend incontestable.

Ce ménage privilégié est le modèle de l'amour dans le devoir et de la moralité au foyer domestique. Leur réciproque fidélité indique assez que la vertu est possible même à la Cour et que certains caractères semblent placés, en quelque sorte, au sommet de la société, pour indiquer la ligne droite sur le chemin de la vie.

Moins vertueux assurément sont trois autres courtisans célèbres qui fréquentent chez Mme de Flahaut : le comte de Luxembourg, le comte Louis de Narbonne, grand seigneur et grand chasseur, irrésistible aux femmes et causeur éblouissant, et le duc de Lauzun, le fameux « mangeur de cœurs », plus connu dès lors sous le nom de Biron. Le charme de la maîtresse de maison les attire sans doute dans ce milieu où ne domine point le monde de la Cour. Aux côtés de Biron on peut citer cependant un autre grand seigneur libéral et philosophe, qui plus tard servira également la République et, plus heureux que lui, n'y laissera point sa tête. C'est Anne-Pierre marquis de Montesquiou-Fezensac, maréchal de camp, puis écuyer du comte de Provence qui, commandant l'armée du Midi en 1792, sera mis en accusation sous un vain prétexte et se réfugiera en Suisse, où il recevra Mme de Flahaut. Dès 1780, il compte au nombre de ses meilleurs amis. C'est un homme déjà mûr, écrivant agréablement, composant des comédies d'amateurs qui l'ont élevé jusqu'à l'Académie française ; et le contact de cet esprit fin n'est pas sans exercer, peut-être, une heureuse influence sur le talent naissant de l'auteur d'*Adèle de Senange*. On en peut dire autant d'un de ses futurs collègues parmi les Immortels, le comte Louis-

Philippe de Ségur[1], qui sera grand maître des cérémonies sous l'Empire, et qui a déjà rapporté de son ambassade en Russie une mine inépuisable d'anecdotes. Il les conte à ravir chez Mme de Flahaut comme chez bien d'autres. Ségur se retrouve là, comme sous la coupole, dans l'agréable société de M. de Guibert, le maréchal-académicien, l'ami de Mlle de Lespinasse qui, dans le cours de l'année 1789, honore plusieurs fois de sa visite le salon du vieux Louvre.

N'oublions pas non plus, parmi ceux qu'on y rencontre plus assidûment, un autre académicien, le comte de Chastellux, plus tard marquis de Chastellux, et sa femme, née Brigitte Plunkett, qui occupent à Paris et en Bourgogne une situation notable.

Leurs goûts caractérisaient à merveille l'état d'esprit de certains gentilshommes de l'époque qui, ramenés par Rousseau à l'amour de la nature et sentant qu'il serait opportun de se rendre en leurs terres, obéissent malgré eux au joug et demeurent à Paris, retenus par une charge de cour. La comtesse de Chastellux était dame de la duchesse d'Orléans. « Elle habitait avec son mari, dit Gouverneur-Morris, dans un pavillon du Louvre, un grenier à environ 160 marches au-dessus de la terre, les mansardes étaient petites et les trésors qu'on y avait réunis pendant des siècles provoquaient une effroyable puanteur. La comtesse me montra, un soir que j'y allais, une boîte, cadeau de sa princesse, qui avait envoyé un peintre au château de Chastellux expressément pour y prendre des vues. Il est situé

1. La plupart de ces grands seigneurs beaux esprits fréquentaient le milieu littéraire dans lequel se plaisait Mme de Flahaut : les Suard, les Lavoisier, les Marmontel, les Morellet, etc. Ils faisaient également partie de la « ménagerie » de Mme de Séran et tenaient par de fortes attaches au Palais-Royal plus qu'à Versailles.

dans une partie montagneuse de la Bourgogne, près d'une petite rivière claire et abondante en truites. Le comte et la comtesse de Chastellux sont des gens d'intérieur. Combien ils pourraient éprouver de plaisir à respirer l'air de leur propre château, si les hommes pouvaient savoir ce qui fait leur bonheur!... »

Lorsque les Chastellux descendaient leurs cent soixante marches, pour en remonter sans doute beaucoup d'autres avant de pénétrer chez Mme de Flahaut, ils pouvaient rencontrer chez elle tout « ce monde » aristocratique, nuancé de bel esprit et tous ces académiciens « du parti des ducs », que nous venons de mentionner.

Ils en rencontraient un autre, mêlé au premier, mais imprégné plus profondément encore de belles-lettres, de science ou de philosophie et dont Alfieri, l'abbé Delille, Mme de Staël étaient les principaux ornements.

Le poète Alfiéri vivait, aux premiers jours de la Révolution, avec la comtesse d'Albany, cette étrange et belle veuve du dernier Stuart, dont l'histoire n'est plus à faire et qui devint l'amie de Mme de Flahaut au point de la voir tous les jours comme nous le fait connaître leur correspondance postérieure.

L'abbé Delille fut plusieurs fois convié à lire chez Mme de Flahaut des vers « dont toute la société fut infiniment charmée », et Mme de Staël fut en relations avec elle. Enfin, pour que les sciences auxquelles s'intéressait[1] M. de Flahaut n'aient rien à envier aux lettres que protégeait sa femme, on vit aussi dans leur salon Vicq-d'Azyr, le médecin de la reine Marie-Antoinette, ami et docteur de la maîtresse de céans, M. de

1. Mme de Flahaut dîna plusieurs fois, en 1791, avec Siéyès et Gouverneur-Morris chez Mme de Staël.

Buffon, M. de Condorcet et sa femme, de capiteuse et séduisante mémoire, et surtout M. et Mme Lavoisier, que Mme de Flahaut fréquentera pendant plus d'un demi-siècle. Née Paulze, fille et femme de fermier général, Mme Lavoisier appartient au monde de la finance dont Mme de Flahaut est issue. Leurs relations demeureront toujours intimes jusque sous le règne de Louis-Philippe ; et aux lundis de Mme Lavoisier, qui reçoit avec une rudesse et une brusquerie de langage, atténuées par sa grande intelligence du monde, on voit apparaître la plupart des invités choisis du salon du Louvre.

Les deux hommes les plus répandus dans les salons d'alors où la finance côtoie les belles-lettres, la science et la noblesse, sont l'abbé Morellet[1] et M. Suard, qui tiennent une si grande place dans la société des Encyclopédistes et qui sont introduits « dans tout le grand monde qui se mêle d'être économiste ».

Mme de Flahaut les reçut-elle avant la Révolution ? On n'en n'a point la preuve, mais le fait est probable, car, sous le Consulat, ils figureront au nombre de ses intimes. Ils font partie de cette aimable coterie qui se voit et se reçoit sans cesse, où figurent les Condorcet, les Devaines, M. de Barbé-Marbois, M. de Meulan, receveur général, père de celle qui sera Mme Guizot, coterie qui tient bonne place dans le salon de Mme d'Angiviller et dont Mme de Flahaut, devenue Mme de Souza, parlera plus tard comme d'un groupe d'anciens amis.

Ce ne fut point toutefois chez les philosophes tels que Diderot, Grimm ou d'Alembert qu'elle fit leur connaissance. Ces philosophes, il n'était point de bon ton d'en

1. Il est d'autant plus probable que Mme de Flahaut connut de bonne heure l'abbé Morellet que celui-ci avait marié sa nièce à Marmontel, l'ancien ami des Filleul.

faire ses intimes dans le milieu aristocratique de M. de Flahaut[1]; mais c'est surtout dans le monde de la finance qu'elle put les voir, car elle reçut beaucoup les traitants. Les La Live, de la maison de Mme d'Houdetot, étaient au nombre de ses intimes, puisque, dans sa vieillesse, Mme de Flahaut regrettera, comme « les amies de sa jeunesse », Mmes de Fezensac et de Vintimille, nées La Live de la Briche. Les Laborde, les Ferrand, les Bastard et plus tard les Vergennes fréquentèrent aussi beaucoup chez elle, comme nous le verrons plus tard — et aussi le financier Sainte-Foix — et encore Mme Pourrat, qui recevait en son beau château de Louveciennes, avec ses deux filles Mme Hocquart et Mme Lecoulteux de Canteleu.

C'est là peut-être que Mme de Flahaut connut leur ami Montmorin, ministre de Louis XVI, dont la présence chez elle sera fréquente sous la Révolution. Mme Hocquart était aimée du jeune Calixte de Montmorin, le frère de l'ardente et malheureuse Pauline de Beaumont, idéalisée depuis par M. de Chateaubriand. Au même groupe appartenaient Bertrand de Molleville, plus tard ministre de Louis XVI, auquel Mme de Flahaut rendit plus tard de signalés services, et ses deux frères l'abbé et le chevalier Bertrand, personnages de secondaire importance, qui tiennent une place discrète

1. Il paraît cependant probable que Mme de Flahaut connut Voltaire qui fréquentait chez Mme de Séran. Celle-ci fit venir un soir dans son salon de l'hôtel de la rue Charles-V son fils, qui devint plus tard le comte de Séran, et, lui désignant le Patriarche de Ferney : « Considérez ce Monsieur, lui dit-elle, et n'oubliez point son visage, car c'est le plus grand homme du siècle. » Mais tel ne fut pas l'avis du jeune Séran qui, étant encore en bas âge, pensa que sa mère déraisonnait d'une étrange manière, car, disait-il plus tard à sa petite-fille, Mme la marquise de La Moussaye : « Je ne vis là qu'un homme chétif et rabougri que mon esprit d'enfant se refusa énergiquement à considérer comme un *grand* homme. »

au foyer des Flahaut dont ils sont les hôtes assidus[1].

Et ce nom de Bertrand nous amène à parler d'un de de leurs homonymes, qui, pendant de longues années, fut avec ses amis Gallois et Le Roi, l'un des trois célibataires *indispensables* de la maison :

Intimement lié avec M. de Talleyrand, Dominique Bertrand, ancien négociant et secrétaire du conseil de commerce, était un assez médiocre personnage, malingre, souffreteux, poltron, dont Mme de Rémusat se gaussera plus tard avec l'impératrice Joséphine et dont les qualités d'esprit paraissent expliquer seules ses relations avec Mme de Flahaut. D'une autre envergure était Jean-Antoine-Gauvain Gallois, l'aîné de Mme de Flahaut de quelques années, et qui se lia avec elle entre 1786 et 1788. Cet homme, négligé par l'histoire, fut en son temps assez célèbre. Lié dès sa jeunesse avec Cabanis, Condorcet et Mme Helvétius, fervent disciple des idées philosophiques, il se fit connaître par quelques poésies aimables et par la traduction du célèbre ouvrage de Filangieri. Mme de Flahaut « l'aima, dit-elle, comme un frère, » et elle n'affectionna pas moins son inséparable ami Le Roi.

Issu le 21 décembre 1738 d'une famille de noblesse de finance, Adrien-Jean-Baptiste Le Roi[1], qui mourut à la veille d'atteindre sa 107e année fut le meilleur, le plus

1. Mme de Flahaut connut également Mme de Créquy. Le 19 mai 1825, elle écrivait à M. Le Roi : « ... Ce que vous me dites me fait souvenir de Mme de Créqui qui avait tant d'esprit. Elle me dit un jour : « On dit que je suis méchante. Eh bien ! c'est une vraie calomnie, car je ne dis pas la moitié de ce que je pense ! » Comment trouvez-vous cette preuve de sa bonté ? »

1. *Notice inédite sur M. Le Roi*, par son petit-neveu, M. Guibourg, notaire à Senlis et dont nous devons la communication à M. Driard, notaire honoraire à Senlis, arrière-petit-gendre de M. Guibourg (1844). — Communications du comte J. de Sédouy, arrière-petit-fils de la comtesse de Nugent, nièce de M. Le Roi.

fidèle... le plus durable des amis de Mme de Flahaut, avec laquelle il entra en relations aux entours de l'année 1787. Leurs caractères d'ailleurs étaient de nature à s'entendre au mieux. Le Roi était le type accompli de « l'homme de cabinet » du XVIIIe siècle, bon, indulgent, modéré dans ses désirs, connaissant et aimant les douceurs de la vie sociale, honorant l'intimité et l'amitié comme un culte, peu soucieux d'ailleurs de se créer des émotions importunes ou de se perdre en des excès susceptibles de diminuer la durée d'une existence qui lui semblait chose précieuse. Intimement lié dès l'âge de quinze ans avec Fontenelle, qui lui aussi mourut centenaire, il avait à regret quitté le toit familial où l'avait retenu longtemps une santé débile, signe certain disaient les docteurs susceptibles parfois de prononcer d'incertains diagnostics d'une fin prématurée, pour faire le tour du monde en qualité de commissaire de la marine. Revenu à Paris en 1780, il s'était fait connaître par deux éloges de Fontenelle et du duc de Montausier et par divers travaux d'une belle tenue littéraire. Il s'était lié avec Mme Geoffrin. Il connut plus tard Hume, Stern, Garrick, Shelburne. Il fréquenta chez Mme Broutin, cette étrange figure, qui mériterait d'être exhumée des oubliettes de l'histoire, et chez elle il se lia avec les Trudaine et avec l'abbé Morellet qui le vante dans ses *Mémoires* comme « doué au souverain degré d'un esprit sain, d'un goût sûr et de la plus aimable sensibilité.

Le Roi, Gallois, Bertrand, voilà trois hommes qui seront intimement mêlés à la vie de Mme de Flahaut pendant de longues années. Ils font partie de cette coterie de beaux esprits épicuriens, qui se rencontrent chaque semaine, avant la Révolution, chez les La Live,

chez les Suard, chez les Devaines, chez Mme d'Albany, ou chez l'abbé Morellet.

Plus tard, leurs membres décimés reprendront leurs douces habitudes sous un nouveau régime, contre lequel ils auront garde de s'élever. Leur marque propre est en effet la tolérance, tolérance puisée dans un extrême souci de quiétude personnelle et dans l'amour « du coin du feu ». Au reste, beaucoup d'entre eux désireux avant tout de mener une vie sereine et sans émoi ont poussé si loin cette manière d'être qu'ils ont omis de s'engager dans le conjugat, car au XVIIIe siècle la légendaire « douceur de vivre » est grande pour les célibataires susceptibles de se créer par leur urbanité un foyer factice auprès de leurs amis. Tels sont les intimes de Mme de Flahaut. Telle est sa « ménagerie », et le choix de sa composition est à l'honneur de l'esprit et du bon goût de la maîtresse de céans, car c'est une ménagerie de sages.

Bien qu'elle comporte les éléments les plus divers, on peut affirmer à la lecture de cette nomenclature un peu longue qu'à côté de l'esprit littéraire et économiste l'esprit libéral et constitutionnel dominait dans le salon de Mme de Flahaut. Nombreux étaient là les promoteurs des idées nouvelles, désireux de voir le Roi prendre la tête du mouvement d'émancipation, mettre ses vertus au service de la nation tourmentée et, conservant une sage mesure, se montrer tour à tour l'initiateur et le modérateur de l'impulsion réformatrice. Telles étaient les idées de la maîtresse de maison, idées qu'elle révélera aux premiers heures de la Révolution, encore que son mari soit, comme toute sa famille, dévoué à la monarchie absolue. On conçoit donc que, sous l'influence de ce milieu aux idées larges, Mme de Flahaut évoluera

plus tard avec aisance du vieux monde dans le nouveau, se rattachant avec philosophie au Consulat, puis à l'Empire, puis à la Restauration, puis à la Monarchie de Juillet, car on n'est point en vain l'amie de Talleyrand.....

Au reste, dans ce monde de gentilshommes aux idées nouvelles et de littérateurs de salon, elle est parfaitement à l'aise, évoluant à merveille dans un milieu plus décent que celui dans lequel elle a été élevée et dans lequel règne la demi-morale faite de convenance et de correction sur laquelle la haute société a été basée de tous temps. Cette douce morale, on ne l'ignore point, consent à avoir la mémoire assez courte et la vue assez basse pour oublier ou ne point voir ce qui ne fait pas scandale. « Et ne sachant que ce qu'elle ne peut pas ignorer elle ne se rappelle que ce dont on la force à se souvenir. » C'est donc un rare et précieux compliment à adresser à Mme de Flahaut de dire que, chez elle, Talleyrand, se liant avec les grands personnages et gravissant les premiers échelons de sa fortune, goûta sans doute cette « douceur de vivre[1] » qu'il vantera plus tard dans une phrase demeurée pour l'immortelle glorification de la vie mondaine des siècles disparus.

Le passé toutefois se pare aux yeux des vieillards d'un charme d'autant plus exquis qu'il est fait des regrets de la jeunesse, et parfois on se prend à se demander si, dans le diamant, vanté par le prince de Bénévent accablé sous le poids des ans, il n'y avait point quelques pailles :

1. M. Le Roi cité plus haut qui était, avec Talleyrand, un des plus intimes du salon de Mme de Flahaut, répétait fréquemment à la fin de sa vie à son arrière-petit-neveu M. Paul Guibourg, préfet du second Empire, mort lui-même dans un âge avancé et duquel nous tenons ce propos, qu'on ne pouvait imaginer, au XIXe siècle, combien était agréable la vie sociale pendant les dernières années du règne de Louis XVI et combien était charmante, entre autres, la société de Mme de Flahaut.

Assurément l'heure était charmante où Mme de Flahaut prit ses titres de naturalisation dans le grand monde, « où Marie-Antoinette était reine de France, où Rivarol et Chamfort donnaient la réplique au prince de Ligne et à Beaumarchais, où Mme de Coigny était jeune, où la vieillesse souriait sous les cheveux blancs de Mme de Créqui[1] et de Beauvau, où la vie de salon exhalait ses derniers et ses plus subtils parfums, où la serre chaude donnait ses fleurs les plus rares, où l'on causait comme on ne causera plus jamais ». Cependant la phrase prononcée par un ami de Mme de Flahaut qui écrit[2] : « J'ai dîné ce soir chez elle, on y a dit beaucoup de choses peu convenables », nous laisse songeurs, et plus songeurs encore cette autre réflexion au sujet d'un dîner chez la duchesse d'Orléans : « Nombre de personnes entourent les fenêtres et nous regardent à distances respectueuses. Ah! si elles savaient combien est triviale la conversation, combien plus triviales encore sont les personnes, leur respect serait vite changé en un sentiment extrêmement différent. »

Ces conversations qui ne cadrent point avec l'idéale image que nous nous faisions de l'esprit raffiné du temps, ne paraissent pas avoir effarouché Mme de Flahaut. S'il en faut croire Sainte-Beuve, elle craignait plutôt alors les discussions politiques et, lorsqu'on les abordait, elle se sauvait dans sa retraite en disant : « Je vais soigner la goutte de M. de Senange. »

Dans un simple but de passe-temps intime, sans aucun apprêt littéraire, elle avait déjà commencé *Adèle de Senange*, le meilleur de ses romans. Un jour cependant, cédant à un mouvement de confiance qui lui fai-

1. Le Breton, *le Roman au XIXe siècle*.
2. Gouverneur-Morris, *op. cit.*

sait lever « sa barrière idéale », elle proposa à un ami d'arranger la lecture de son œuvre devant un petit nombre de personnes. Cette offre ne fut pas relevée. On l'estimait femme agréable. On ne lui croyait point de talent. Elle eut sans doute trouvé plus d'auditeurs chez son amie devenue sa belle-sœur et sa voisine, la comtesse d'Angiviller. Après avoir étudié chez elle-même le ton et les mœurs de l'aristocratie qui feront l'objet de ses romans, elle pouvait en effet rencontrer chez celle-ci, sur un champ plus vaste encore d'observation, la pléiade des professionnels de lettres capables de guider ses premiers pas... Mais l'histoire du ménage d'Angiviller est trop intimement mêlée à celle des Flahaut pour que nous passions ici sous silence les romanesques aventures d'Élisabeth de La Borde, comtesse d'Angiviller, la favorite de Mme de Pompadour, et l'amie d'enfance de Mme de Flahaut.

V

Une amie et belle-sœur de Mme de Flahaut. — Elisabeth de La Borde, baronne de Marchais, puis comtesse d'Angiviller. — L'abbé de Clermont. — Mme de Pompadour. — Le théâtre des Petits-Appartements. — M. d'Angiviller. — Un salon d'économistes, de beaux-esprits et de courtisans [1].

(1725-1788)

Quelqu'un qui eût assurément marqué beaucoup d'étonnement si le voile de l'avenir se fût soulevé pour lui laisser voir sa petite-fille jouant la comédie chez le Roi, en compagnie des plus grandes dames du royaume, et recevant chez elle ce que la Cour comptait de mieux né et les lettrés les plus célèbres, c'eût été le sieur Benjamin de La Borde. Issu d'une honorable famille des Pays basques, cet homme estimable avait acquis, dans le commerce avec les Indes et l'Espagne, une honorable fortune, dont il jouissait paisiblement à Bayonne sous le règne de Louis XV le Bien-Aimé. L'idée lui vint un jour d'engager son fils dans les partis et de l'envoyer à Paris devenir l'instrument de la fortune. C'est là que nous retrouvons Jean François de La Borde, parvenu au temps de la jeunesse de Mme de Flahaut à l'apogée de sa carrière. Il est alors seigneur d'Ibos et de Ménillon, baron de La

1. Sources : Notice de Villenave sur Mme d'Angiviller; — Jullien, *Histoire du Théâtre des Petits Cabinets;* — Campardon, *Mme de Pompadour;* — *Souvenirs et Portraits* du duc de Levis ; — *Mémoires secrets* de Bachaumont ; — Laharpe, *Correspondance littéraire ;* — *Mémoires* du duc de Luynes ; — Sénac de Meilhan, *Portraits et Caractères ;* — *Correspondance* de Mme du Deffand ; — Communications de M. Fromageot, etc.

Brosse et fermier général. C'est un bel esprit et le plus habile financier qui se puisse voir dans la compagnie, surtout dans le commerce. C'est aussi — le fait est piquant — un homme intègre et consciencieux[1]. Il a épousé une veuve chargée de famille, Mme Ferrand née Le Vasseur, dont le mari était l'oncle de celle qui sera Mme de Pompadour[2]. Cette parenté permettra à ses beaux-enfants et aux siens propres de monter encore plus haut sur les degrés de l'échelle sociale en une époque où les étapes sont fréquemment brûlées, où la richesse commence de lutter avec la noblesse pour la terrasser bientôt.

M. de La Borde et les siens habitent dans la rue Sainte-Anne. Ils vivent dans le voisinage et l'intimité des Filleul, des Bouret, des Marigny, des Marmontel. Ils sont du même monde, encore qu'il convienne de signaler chez eux une note d'impeccable honorabilité dont la trace est moins apparente aux entours d'Adélaïde Filleul. Ils sont du même monde et les mêmes goûts les caractérisent. Les Ferrand et les La Borde sont passionnés pour les arts et les cultivent avec talent. Mme de La Borde est excellente musicienne, et elle a parfaitement enseigné le clavecin aux enfants issus de ses deux mariages qui, tous, bien que ses aînés par l'âge, sont les amis d'enfance de Mme de Flahaut et continueront de fréquenter chez elle après son mariage. L'aîné des enfants du premier lit est Laurent-René Ferrand, secrétaire du commerce qui, sous le règne de la favorite, accompagne les spectacles des Petits Cabinets de Louis XV. Une de ses sœurs a épousé Philibert

1. L'auteur de la *Vie privée de Louis XV*, — qui n'est qu'un pamphlet contre les fermiers généraux, — lui reconnaît lui-même ces qualités.
2. Cf. *la Famille de Mme de Pompadour*, par le duc de Caraman.

de Parseval qui, poussé dans les finances par son ami l'intendant Fagon, est devenu, en 1757, fermier général. De ce mariage naîtront deux filles, Mme Baron d'Antigny et la gracieuse et spirituelle Mme de Bastard, femme d'un président du Parlement de Toulouse, qui ne manquera point de visiter Mme de Flahaut au cours de ses fréquents séjours à Paris[1], et qui deviendra l'une de ses meilleures amies, quand son mari sera nommé, à Paris, chancelier du comte d'Artois.

Enfin, de son second mariage avec M. de La Borde, Mme Ferrand a encore eu deux fils et trois filles. L'un des fils est mestre de camp de cavalerie ; l'autre, Jean-Benjamin, est, sous Louis XV, fermier général et premier valet de chambre du roi, fort attaché plus tard à Mme du Barry. Les agréments de son esprit et la franchise de son caractère lui ont concilié l'amitié sincère de son maître dont il recevra le dernier soupir. Passionné pour l'étude, aucune science ne lui est étrangère et les arts n'ont point de secrets pour lui. Il a composé un grand nombre d'opéras tant pour la Comédie-Française que pour l'Opéra lui-même avec lequel ses attaches sont d'autant plus profondes qu'il partage avec le prince de Conti les bontés de Mlle Guimard. Louis XVI, trouvant sa conduite légère, le tiendra dans la suite en disgrâce jusqu'au jour où il deviendra l'époux assagi de Mlle de Wismes, un bel esprit qui se pique d'écrire et dont le frère est directeur de l'Opéra.

Des trois sœurs de cet homme de talent, l'une a épousé M. Fontaine, fermier général par la faveur de Mme de Pompadour, qui vit en satrape dans son marquisat de Cramayel, la seconde est mariée à Brissart de

1. *Généalogie de la famille de Parseval*, 3 vol., Bergerac, 1901.

Triel, qui dissipe sa fortune avec Mlle Deschamps, l'amie du duc d'Orléans et de l'avocat général Lignier. La troisième enfin, c'est l'amie, la protectrice et la belle-sœur de Mme de Flahaut.

Née en 1725, Elisabeth-Josèphe de La Borde a épousé en premières noces, en 1747[1], Girard Binet, baron de Marchais, ancien major du régiment royal corse, chevalier de Saint-Louis, premier valet de chambre du Roi.

Riche, considéré, simple de mœurs, « un des hommes les plus estimables que j'ai jamais connus et qui avait quitté le service avec regret, pour lequel il avait des talents », dit Duclos[2], « un des plus froids et des meilleurs », ajoute Cheverny[3], M. de Marchais appartenait par sa naissance à un monde disparu, dont l'équivalent est à jamais perdu et qu'apprécient malaisément nos esprits modernes : celui des « officiers chez le Roi », serviteurs intimes du souverain, jouissant de sa confiance et même souvent de ses confidences et qui finissaient toujours par être anoblis lorsqu'ils n'étaient point déjà nobles de naissance.

De père en fils, les Binet étaient attachés à la domesticité royale, depuis Henri IV. Binet de Marchais et Boisgiroult, seigneur de Sainte-Preuve et de Notre-Dame-de-Liesse, mestre de camp de cavalerie, gouverneur de la tour de Cordouan et de l'ancienne volière de Saint-Germain, contrôleur de la maison de la Dauphine, père du baron de Marchais, lié avec les Filleul et les Bouret, avait été également premier valet de chambre de Louis XV, fort avant dans sa confiance,

1. Une actrice du théâtre de Mme de Pompadour, Mme Binet de Marchais, article de M. Lhuillier dans *l'Amateur d'autographes* (Paris, 1903).
2. *Œuvres* de Duclos, t. III. Paris, 1821, p. 444.
3. Cheverny, *Souvenirs*, t. I, p. 299.

et parfois, disent les médisants, conseiller de sa Majesté dans les affaires de ses caprices.

On a affirmé sans preuve qu'il avait favorisé les relations de Mme de Pompadour, alliée de sa belle-fille, avec le roi Louis XV[1], écartant par là les prétentions de Mme de La Popelinière et de Mme de Rochechouart, qui briguaient la place officieuse demeurée vacante par suite du décès de Mme de Châteauroux. M. de Nolhac estime au contraire que Binet, honoré de l'amitié du duc de Châtillon, l'austère gouverneur du Dauphin, n'était point homme à prendre l'initiative de telles complaisances, mais qu'il avait sans doute favorisé, plus dupe que complice peut-être, un rapprochement entre le roi et Mme Le Normand d'Etiolles, afin de faire obtenir à celle-ci une place de fermier général pour son mari[2].

Quatre ans après leur mariage, M. et Mme de Marchais firent édifier à la butte Montbauron, à Versailles, un charmant pavillon à la romaine sur une terrasse dont les tilleuls de Hollande projettent encore de nos jours, sur l'avenue de Paris, leur ombre évocatrice du passé[3].

C'est là, aussi bien qu'à Paris où elle passait ses hivers, que Mme de Marchais, mondaine éminemment, commença de recevoir. Ambitieuse de briller dans les sphères les plus hautes où ne l'appelait point sa naissance, la jeune femme sut à merveille tirer parti, pour y pénétrer, d'un talent qu'elle avait reçu de la nature : c'était une actrice remarquable. L'une des premières, elle donna à Mme de Pompadour l'idée de faire jouer la

1. *Mémoires de Richelieu*, VIII, 152 ; — *Vie des maîtresses de Louis XV*, 1790, p. 537.
2. Nolhac, *Mme de Pompadour*, 1904, p. 54.
3. Cette maison fut achetée depuis par Mme du Barry ; — Vatel, *Histoire de Mme du Barry*, t. II, p. 200.

comédie pour distraire un indistrayable roi, et le goût du théâtre, faisant fureur, se répandit bientôt dans tous les rangs de la société.

Cependant, Mme de Marchais débute, en 1750, sur une scène plus modeste que celle du théâtre de Mme de Pompadour, celle de la maison de plaisance de Berny, où boudant la cour, un spirituel épicurien, le comte de Clermont, abbé par état et soldat par goût, « moitié plumet, moitié rabat », cultive les lettres avec un talent... de prince et, magnifique dans ses plaisirs, gaspille 300.000 livres par an. Il enrôle Mme de Marchais dans une troupe d'amateurs, où les gens du monde ne craignent point de se mêler aux professionnels, puisqu'à côté du chevalier de Montazet et du comte de Polignac, du chevalier de Fumel, du baron de Blaisel et du chevalier de Comeiras, on voit figurer Duchemin, Rosely, Mlle Gaussin, la fleur des gens du métier, et les deux sœurs Gallodier, qui brillent au sein du monde galant[1]. Dans ce singulier milieu, Mme de Marchais est la seule femme bien née. Elle est, et pareil exemple est encore fréquent de nos jours, celle qui, par son talent, s'estime au-dessus des conventions sociales et se prodigue volontiers sur la scène. Ce marchepied lui est d'ailleurs nécessaire pour se pousser plus loin, et l'histoire est curieuse à suivre de ses graduelles ascensions. Mme de Pompadour n'a pas oublié l'attitude de Binet à son égard. Elle a fait de Mme de Marchais son intime amie, et la voici qui débute, après les représentations de Berny, sur le théâtre des Petits-Appartements[2], dont le succès, en 1753, est à son comble. De

1. *Le comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*, par J. Cousin, Paris, 1867.
2. A. Jullien, *la Comédie à la Cour*, p. 1885; — Campardon.

ce succès, Mme de Marchais, dont la voix est « petite, mais juste », a sa large part, et elle se distingue dans les opéras par son élégance autant que par son talent. Dans celui de *Tancrède*, nous la voyons vêtue en guerrière avec « un corset en cuirasse de moire acier, le corps écaillé d'argent, brassard, lambrequins et amadis galonnés de rézeaux d'argent, écharpe de taffetas blanc garni de rézeaux et glands d'or ».

Mais ce qui n'est pas pour Mme de Marchais le moindre de ces succès, c'est qu'elle joue là, seule ou à peu près[1] de son rang, en compagnie des duchesses de Brancas et de Lauraguais, du duc de Chartres, des ducs d'Ayen, de Nivernais, de Duras et de Coigny. C'est là quelque chose d'appréciable, mais d'éphémère, hélas ! car les excessives dépenses du Théâtre des Petits-Appartements font bientôt cesser les représentations. Nous retrouvons alors Mme de Marchais jouant à Bellevue, chez Mme de Pompadour, à Cramayel, chez sa sœur Fontaine... Nous la retrouvons également cherchant des distractions d'ordre plus intime :

Le baron de Marchais entretenant certaines liaisons coûteuses qui peu à peu le détachaient de sa femme, celle-ci crut devoir prendre un jour le parti de s'en venger. M. de Cheverny prétend que, vers 1751, le duc de La Vallière, directeur des spectacles des « Petits-Appartements », passait ses jours chez elle et que personne n'en parlait que comme d'une chose reçue.

Mais M. de Cheverny, animé fréquemment de l'esprit de malveillance, est le seul qui rapporte ce méchant

1. Mme Trusson, femme de chambre de la Dauphine, est la seule femme de condition secondaire jouant à Versailles avec Mme de Marchais, mais elle reçoit là la juste récompense de la complaisance avec laquelle elle a autorisé Mme de Pompadour à mettre sa fille jeune et jolie en rapport avec le Roi.

bruit, et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'objet des tendres feux de Mme de Marchais et le nœud d'une intrigue dont Mme Necker nous entretient l'une des premières[1]. La vertueuse fille du pasteur Churchod nous conte, en effet, avec l'indulgence féminine et délicate d'une belle âme, le début de ses relations avec Mme de Marchais et ses illusions sur la vertu de celle-ci.

« J'ai eu, dit-elle, pour Mme de Marchais une affection passionnée. Quand elle se présenta à mes yeux, toutes les facultés de mon âme furent captivées. Je crus voir une de ces fées enchanteresses qui réunissent à la fois tous les dons de la nature et de la magie. Je l'aimai donc ou plutôt je l'idolâtrai. Je la suivis en tous lieux et, quand j'en obtins quelque retour, je pensai que rien ne manquait plus à ma félicité. C'était au commencement de mon mariage. J'aimais et j'étais aimée. Elle seule fut la dépositaire de tous les mouvements de mon cœur. Je croyais jouir doublement, quand elle partageait mes plaisirs et mes douces peines. Je m'aperçus, dès le commencement de notre liaison, qu'elle avait un attachement. Nous allions dans tous les lieux où nous pouvions rencontrer l'homme qui lui était cher. Il s'y trouvait à point nommé. Je n'eus pas été en liaison quatre mois avec ma meilleure amie, qu'un concert, où elle me mena à l'extrémité de Paris, où il n'y avait que de la bourgeoisie, m'ouvrit absolument les yeux. Nous passâmes la soirée tout entière dans une chambre reculée, avec l'objet de toute sa tendresse. Trop sévère pour approuver ce penchant, j'étais cependant trop tendre pour ne pas être indulgente. Je sentais qu'on n'était pas maître des mouve-

1. *Le Salon de Mme Necker*, par le vicomte d'Haussonville. Paris, 1882, t. I, p. 265.

ments de son cœur, et je n'ai jamais cru que celle qui fut l'idole du mien fût capable d'une faiblesse. Tout me confirmait qu'elle alliait la vertu à la passion et, si je soupirais quelquefois, c'était de ne pouvoir m'attribuer entièrement son empressement à se trouver avec moi et de voir que je le devais souvent aux occasions de se rencontrer avec ce qu'elle aimait. »

Or, l'indulgence de Mme Necker n'était point partagée du public, et celui-ci estimait, à raison ou à tort, que, durant quinze années avant le décès de M. de Marchais, sa femme entretint de fâcheuses relations avec l'ami qu'elle ne nomme point.

Cet ami, de cinq ans plus jeune qu'elle [1], c'était le frère de M. de Flahaut, Charles-Claude de Flahaut de la Billarderie, comte d'Angiviller, mestre de camp de cavalerie, ancien exempt des gardes du corps du Roi, gentilhomme de la Manche des comtes de Provence et d'Artois, gouverneur de Rambouillet, surintendant des bâtiments du Roi.

Au nombre des personnages que nous avons jusqu'à présent énumérés et qui ne sont point marqués, peut-être, au coin d'une austère vertu, la figure de M. d'Angiviller se détache belle, noble et particulièrement attachante. L'élévation de ses sentiments et l'énergie de son caractère étaient aussi notoires que sa droiture, sa bonté, sa bienveillance. Il possédait tout ce qui rend aimable et tout ce qui peut rendre heureux : une belle figure qui reflétait une belle âme et l'avait fait surnommer l'ange Gabriel, un esprit cultivé, le goût des lettres et des arts, l'estime du roi, la faveur et la confiance de Louis XVI, son compagnon d'en-

1. Il était né le 24 janvier 1730.

fance, une renommée et une considération rares. « C'était un homme, dit de lui Mme Suard, qui portait au milieu de la Cour les mœurs et le caractère d'un stoïque, mais dont l'âme était le foyer des affections les plus tendres et les plus profondes. »

Assurément une ombre à ce tableau demeure, et les principes de la morale ne sauraient absoudre — si elles furent réellement coupables — la nature de ses relations avec Mme d'Angiviller; mais, dans le monde où il évoluait, c'eût été faire preuve d'une étrange délicatesse de conscience que de lui en tenir rigueur. C'était là un de ces attachements dont la durée atténuait l'irrégularité, effaçait les nuages d'une union mal assortie et donnait comme une contrefaçon de bonheur conjugal, toléré par les gens frivoles, avant que de se légitimer par un mariage. Au reste, M. de Marchais semble l'avoir ainsi compris, et ses amis lui surent gré de ne point témoigner d'une importune jalousie qui eût été pour eux gênante. Mme Necker elle-même accepta une situation qui s'imposait, puisque les ukases de la mode l'avaient consacrée et lorsqu'elle écrivait à Mme de Marchais, c'est parfois dans le même post-scriptum qu'elle demandait des nouvelles de l'époux et de l'ami. Les deux noms de M. de Marchais et de M. d'Angiviller s'entre-croisent également dans les lettres de Mme de Marchais, à un tel point qu'il est assez malaisé de connaître lequel des deux tint le plus de place, sinon dans son cœur, du moins dans sa vie[1].

Son attitude cependant n'était pas la même pour tous deux. Bonhomme et sans prétention, M. de Mar-

1. Vicomte d'Haussonville, *op. cit.*, I, 268.

chais se plaisait souvent à déjouer les artifices de sa femme. Lorsque celle-ci, dans une société nombreuse, analysait avec grâce et précision un discours académique ou le sujet d'une pièce nouvelle, il laissait avec nonchalance échapper ces déconcertantes paroles : « Ma femme a lu cela ce matin[1]. »

C'étaient là des procédés dont M. d'Angeviller recevait d'habitude un douloureux choc en retour. Épouse dédaignée, Mme de Marchais se montrait amie dédaigneuse et ne lui donnait point de bonheur. Cet homme, qui causait d'habitude avec chaleur et se livrait, avec toute la liberté de son esprit et de son âme, à l'enjouement de la société, demeurait interdit en sa présence, la regardait avec soumission, lui répondait d'une voix faible, mal assurée et presque éteinte, et son attitude marquait assez qu'il était traité avec rigueur et dominé par elle avec caprice[2].

Telle fut la situation réciproque de Mme de Marchais et de son ami, jusqu'au jour où, veuve depuis un an à peine, elle devint, en septembre 1781, la comtesse d'Angiviller. L'événement n'étonna personne, et l'auteur de la *Correspondance secrète*[3], se faisant l'écho de l'opinion publique, nota simplement : « M. d'Angivilliers (*sic*), directeur des bâtiments du Roi, vient

1. *Mémoires* de Mme Campan, édit. Barrière, p. 385.

2. Cf. *Mémoires* de Marmontel, de Mme Vigée-Lebrun, etc. ; — cf. aussi les *Mémoires* sur M. Suard (par Mme Suard), où l'on peut lire ces lignes : « Elle (Mme de Marchais) ne distinguait M. d'Angeviller qui l'accompagnait partout qu'en ne lui adressant jamais, non seulement une chose aimable, mais même un seul mot. Cet homme, d'une âme si élevée et si ferme, n'était plus qu'un esclave tremblant devant elle. L'amitié que je lui portais m'inspirait la plus tendre pitié pour lui, et je ne concevais pas qu'on pût traiter ainsi un homme qu'on prétendait aimer, car je sentais confusément que l'amitié était le seul voile honnête d'un sentiment qu'on ne pouvait pas avouer. »

3. *Correspondance secrète*, t. I, p. 431.

d'épouser, pour l'acquit de sa conscience, Mme de Marchais. Elle a 60.000 livres de rentes et son nouveau mari n'est pas riche, mais une belle figure, un beau poste, du crédit à la Cour, c'est un contrepoids suffisant dans la balance pour une douairière qui n'est plus jeune. »

Sitôt que le mariage fut célébré, les rôles incontinent changèrent. Ce ne fut plus du côté de Mme d'Angiviller que déférence et complaisance avec l'air soumis du respect, et son mari prit à son égard l'autorité qu'il lui convenait d'avoir.

C'était bien alors une des plus singulières en même temps qu'une des plus séduisantes figures de son temps, cette fameuse comtesse d'Angiviller, dont le physique et le caractère ne nous ont apparu jusqu'ici que d'une manière fugitive.

De proportions si menues qu'il semblait avoir été conçu au sein du royaume de Liliput, son corps fragile était sommé d'une tête d'honorable dimension qui lui donnait l'aspect de quelque étrange petite fée. Son teint était d'une blancheur extrême, son visage était animé et ses yeux pétillaient de malice. Elle possédait les plus beaux cheveux du monde, de la couleur que l'on nomme blond cendré, lesquels tombaient jusqu'à terre, ce qui n'était point malaisé, d'ailleurs, en raison de l'exiguité de sa taille, lorsqu'ils ne formaient point un savant édifice orné d'une infinité de fleurs, de saules et de panaches rehaussant l'élégance de sa toilette « allant jusqu'au grotesque ». Ces cheveux, elle les conserva opulents et sans fils argentés jusque dans la plus extrême vieillesse par le moyen, disait-on, d'une mystérieuse recette obtenue du comte de Saint-Germain, le fameux alchimiste.

Était-elle jolie? Ne l'était-elle point? Les uns affirment qu'elle rivalisait avec Vénus, les autres avancent que sa grâce pleine d'attraits donnait seule quelque charme à son visage dénué de beauté. Plus prudente, Mme Vigée-Lebrun ne se compromet point à cet égard. « Il me serait impossible, écrit-elle, de dire si Mme d'Angiviller était laide ou jolie. Je l'ai cependant vue nombre de fois et j'ai souvent été placée à table à côté d'elle. Mais elle avait toujours la figure cachée sous un voile qu'elle n'ôtait même pas pour dîner. Ce voile couvrait ainsi que son visage un énorme bouquet de branches d'arbre vert qu'elle portait constamment à son côté[1]. »

Si le visage de Mme d'Angiviller offrait un étonnant alliage de charme et de ridicule, on en peut dire autant de son caractère.

Il fallait qu'elle possédât au plus haut point les qualités de l'amabilité et de l'esprit pour avoir obtenu dans le monde une situation si exceptionnelle, et personne ne saurait les lui refuser. Marmontel, qui lui devait les prémisses de sa fortune, trace de ses vertus le tableau le plus flatteur qui se puisse rencontrer. Dans son enthousiasme, il va jusqu'à louer « son silence animé par le feu d'un regard spirituellement attentif » et, pour conclusion devenue nécessaire, le panégyriste dit que cette femme était unique. Il fallait du moins qu'elle fût très séduisante pour exalter à ce point le froid auteur de *Bélisaire* et pour avoir dicté à la plupart des mémorialistes du temps des paroles flatteuses, jusqu'au médisant Tilly, qui la trouvait « supérieure à sa réputation[2] ». Quelques-uns d'entre eux, cepen-

1. *Mémoires* de Mme Vigée-Lebrun, II, p. 252.
2. *Mémoires* du comte Alexandre de Tilly. Paris, 1828, t. II, p. 122.

dant, ont bien voulu nous laisser de ses ridicules un tableau plus suggestif — c'est l'ordinaire — que celui de ses vertus.

Le duc de Lévis, tout en vantant sans mesure son esprit supérieur et en affirmant le plaisir qu'on avait à l'entendre s'animer, parler avec élégance, justesse et clarté, prononce avec la morgue tranquille et sereine d'un grand seigneur cet arrêt, qui est comme la condamnation des vingt années d'efforts faits par Mme d'Angiviller pour briller hors de sa sphère : « Elle était complimenteuse à l'excès, dit-il, et quoiqu'elle reçût depuis longtemps la meilleure compagnie de la Cour, sa politesse avec celle-ci avait encore quelque chose de subalterne. » Il n'était point seul à sourire de ce travers. La bonne Mme Suard, dont le mari devait tout à M. d'Angiviller, nous conte naïvement : « Je montrai plus d'étonnement que de reconnaissance lorsque, la première fois que je fus reçue chez Mme de Marchais, je me vis pressée dans ses bras, accablée de noms charmants et de caresses dès le premier moment. M. Suard fut embarrassé de mon air presque glacé, que je perdis par degré quand je vis qu'elle avait des bras ouverts pour tout ce qu'elle voyait chez elle [1]. »

Il est vrai que les invités de Mme d'Angiviller lui en voulaient souvent de rendre la politesse ridicule.

Un jour qu'elle avait engagé à dîner plusieurs artistes de l'Académie de peinture, Vatier y vint [2]. Vatier était fort bon peintre, mais il pouvait avoir alors cinquante ans au moins. Il était maigre, pâle et prodigieusement laid. Madame d'Angiviller, qui désirait lui adresser quelque parole flatteuse, lui dit tout

1. *Essais de Mémoires sur M. Suard* (par Mme Suard).
2. *Mémoires* de Mme Vigée-Lebrun.

haut : « En vérité, Monsieur, je vous trouve embelli ! »

L'infortuné Vatier devient rouge comme un coq et regarde avec effarement à droite et à gauche, pour savoir si ces paroles ne s'adressaient pas à un autre qu'à lui.....

Ces anecdotes, au reste, sont bien conformes au portrait le meilleur et qui nous ait été laissé de Mme d'Angiviller, sous une forme spirituelle et hardie par le chevalier Richard de Lédans[1], dans la forme suivante :

« Mme d'Angiviller... a su (comme cela se pratique depuis la création) allier les plus rares qualités et de grandes vertus à force travers et déplorables ridicules qui ne la quitteront que dans le pet en l'air de sapin. Elle est noble, généreuse, bienfaisante par tempérament, comédienne et féline par imitation. La nature l'a pétrie de bonté, le commerce des courtisans avec lesquels elle a passé toute sa première jeunesse dans la plus grande intimité lui a donné l'habitude de la fausseté. Mme de Marchais se maria à seize ans[2]. C'était Hébé pour la fraîcheur et pour les grâces ; c'était Sapho pour l'esprit et pour le sentiment. Elle était parente et favorite de Mme de Pompadour ; les jeunes seigneurs les plus aimables et les plus merveilleux de ce temps-là étaient à ses pieds. Elle était l'âme des plaisirs délicats des Petits-Appartements, où elle se faisait admirer par la supériorité de ses talents en jouant la comédie avec les Duras, les d'Ayen, les Clermont, etc., et tout ce que la Cour brillante d'alors avait de plus

1. Cette notice, écrite au sujet d'un portrait de Mme d'Angiviller, de Carmontelle, par son ami le chevalier Richard de Lédans, vers 1807, a été publiée par M. Auguste Caron dans la *Correspondance historique et archéologique* (numéro de janvier-février 1905).

2. Mme de Marchais, qui eut toujours le souci de laisser ignorer son âge, se maria en réalité à l'âge de vingt-deux ans.

spirituel et qui avait en quelque sorte conservé quelque reste de la tradition des beaux jours du dernier règne. Mais, avec la teinte ineffaçable de l'excellent ton qu'elle puisa dans cette société, la première sans contredit de l'Europe, elle prit inévitablement aussi l'habitude de cette jonglerie aulique qui fut et sera, dans tous les siècles, le véritable esprit des cours. Mme d'Angiviller se précipite avec les effusions de la plus tendre amitié dans les bras d'une femme qui l'excède d'ennui. Elle lui prodigue les louanges les plus exagérées, la serre sur son cœur, lui dit qu'elle n'est heureuse que quand elle la possède et lui tire la langue par derrière avec les grimaces du mépris et du dégoût, en disant à l'oreille de son voisin : « Oh la sotte femme ! O la vilaine bête ! Je ne la peux sentir ! »

Je l'ai vue porter aux nues des ouvrages au-dessous du médiocre dont les auteurs venaient la prier d'entendre la lecture et pour lesquels ils imploraient humblement sa saine critique. C'était toujours des prodiges de génie; tous les superlatifs de la louange étaient mis à contribution. « O mon cher, s'écriait-elle, dans une sorte d'ivresse. C'est parfait ! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi neuf ! Depuis Racine nous n'avons rien vu de pareil ! Et vite, et vite, faites mettre votre pièce à l'étude ! » (Cette scène, dont l'honnête Chabanon[1] était le patient, je la rapporte littéralement.) L'auteur n'avait pas tourné les talons que moi, chétif, qui n'avais pas eu le courage de rompre mon silence de pitié et de douleur (car j'étais l'ami de l'écrivain), je

1. Poète médiocre, disent les *Débats* de l'an XI, de goûts très modestes, de caractère timide, vivant éloigné des intrigants littéraires et des intrigues mondaines. Rivarol écrit encore avec son habituelle et cruelle raillerie : « Chabanon, qui a traduit Théocrite et Pindare de toute sa haine contre le grec. »

demandais timidement à l'Aristarque par excellence : « — Mais, mon Dieu, Madame, qu'avez-vous donc trouvé de si beau dans cette triste rapsodie ? Certes, je donnerais vingt louis aux pauvres pour que la pièce pût réussir, mais c'est impossible, grand Dieu ! — Vous avez bien raison, mon cher, c'est plat, plat à faire mal au cœur ! — Et pourquoi donc lui avez-vous conseillé ?... Vous qui l'aimez comme moi ? — Que diable voulez-vous ! je l'aurais tué sur place si je lui avais dit la vérité. D'ailleurs je ne l'aurais pas persuadé et, ma foi, j'aime mieux que justice se fasse par le parterre que par moi. »

Eh bien, cette étrange bohémienne, le lendemain de cette perfidie sociale, exercée à l'encontre d'un très estimable et candide homme de lettres pour lequel elle professait une grande estime, je la vis partir de Versailles, se désheurer, aller courir tout Paris et s'exténuer de fatigue pour mettre à fin un service à rendre à ce même homme dont elle avait froidement trahi la confiance.

Telle a été cette femme bizarre, toujours bonne par-dessus tout, amie constante et courageuse, mais passionnée et souvent injuste pour ceux qu'elle n'aime pas, en un mot parfaite dans l'exercice de ses rares qualités, comme actrice supérieure dans le rôle dramatique de fausseté qu'elle a joué toute sa vie dans son salon, avec des grâces non pareilles. On avait cru que sa parente, Mme de Pompadour, à laquelle elle rendit les soins les plus touchants jusqu'à sa mort, lui aurait laissé des marques éclatantes de son souvenir, mais elle ne parla pas même d'elle dans son testament, ce qui révolta tout le monde... »

Apparemment, la « jonglerie aulique » de Mme de

Marchais ne fut point pour lui nuire, au cours de son existence, car, devenue la femme du comte d'Angiviller, elle atteignit l'apogée de sa vie mondaine. Nous n'avons point à nous occuper ici de la carrière de celui-ci, mais il convient toutefois de remarquer, en passant, la situation brillante qu'il occupa et les services qu'il rendit à l'art français. Successeur par là de M. de Marigny, nous les voyons tous les deux placer leur belle-sœur Mme de Flahaut dans un milieu d'élite, si bien qu'elle nous apparaît encadrée entre deux hommes auxquels la France artistique doit autant de gratitude que la France littéraire lui en doit à elle-même. Continuateur des embellissements apportés par Buffon au Jardin du Roi, organisateur du Musée du Louvre où il réunit avec des difficultés sans nombre des tableaux et des statues éparses — mesure qu'on a appelée la plus belle institution du règne de Louis XVI et qui fut tout au moins la plus favorable aux arts[1] — membre de l'Académie de peinture et de l'Académie des sciences, M. d'Angiviller fut aussi le Mécène des hommes de savoir et de talent. Ceux-ci vinrent en grand nombre augmenter le nombre des invités du « bureau d'esprit » de Mme d'Angiviller, dont le salon compta mieux que jamais au nombre des plus brillants de Paris. Pendant la plus grande partie de l'année, le ménage d'Angiviller habitait Versailles, où Mme d'Angiviller donnait des dîners célèbres par le choix des convives, l'excellence de la chère et « l'air d'ordre qui y régnait sous une grande magnificence ». Leurs quartiers d'hiver furent au Louvre, où M. d'Angiviller occupait un appartement voisin de celui qu'il avait fait assigner à son frère Flahaut.

1. Voir la *Correspondance* du comte d'Angiviller (*Archives de l'Art français*), publiée par M. Furcy-Raynaud.

De 1781 à 1790 les deux belles-sœurs furent voisines, se visitant sans cesse et faisant en commun les honneurs de leurs salons. C'est donc chez Mme d'Angiviller que Mme de Flahaut vit défiler, comme dans une galerie célèbre, dont les tableaux seraient animés, ce que le « Tout-Paris » d'alors comptait de brillant dans tous les genres et tous les mondes. Presque chaque soir Mme d'Angiviller, après s'être mise au lit, recevait dans sa chambre à coucher tapissée de drap cramoisi, enrichie de nœuds, glands, tresses et cordons d'or et de soie assortis, et garnie d'un mobilier somptueux tiré du garde meuble du Roi[1]. Des arbres verts de toute espèce encombraient des gradins, viciant l'atmosphère d'une pièce étouffée que l'on n'aérait jamais. Et dans une alcôve garnie de quatre rideaux de chavin, qu'alourdissaient encore quatre autres rideaux de gros de Tours, on imagine aisément l'étrange aspect que devait avoir, au milieu des innombrables oreillers de « son grand lit de bois doré », la minuscule figure de Mme d'Angiviller, tandis qu'à ses côtés, assise en une bergère, une femme élégante et gracieuse l'aidait à recevoir : Mme la comtesse de Flahaut.

Dans la « société » de Mme d'Angiviller, l'économie politique, la littérature et la philosophie avaient leurs

1. L'installation des d'Angiviller à la surintendance des bâtiments du Roi n'était pas moins somptueuse. Leur appartement était orné de tableaux de maîtres appartenant au cabinet du Roi. Un très curieux inventaire manuscrit de ces tableaux, dressé sur les ordres de M. d'Angiviller par L.-J. du Rameau, peintre ordinaire du roi, en 1784, provenant de la bibliothèque du baron Pichon, appartient maintenant à Mme la comtesse R. de Béarn. Ces tableaux furent plus tard transportés au Louvre. M. d'Angiviller s'occupait activement de la surintendance des bâtiments. Pendant un voyage du Roi, il fit réparer une des pièces obscures des petits appartements de Versailles. Cette réparation coûta 30.000 livres. Louis XVI, bien qu'il aimât beaucoup M. d'Angiviller, fut mécontent : « J'aurais rendu trente familles heureuses avec cet argent, dit-il. » (*Mémoires* de Mme Campan, édit. Barrière, p. 413.)

grandes et leurs petites entrées. Elle était une des virtuoses d'un fameux triumvirat économiste, composé avec elle de la duchesse d'Anville et de Mme Blondel, ridiculisées toutes trois dans la comédie *des Trois Maris* et chez lesquelles Quesnay, médecin de Mme de Pompadour, chef des physiocrates, et le contrôleur général Turgot tenaient des comités avec les coryphées de la secte, auxquels s'adjoignit plus tard Mirabeau.

Comme elle avait du crédit lorsqu'elle sollicitait des voix pour les prétendants aux fauteuils de l'Académie française, tous les auteurs en vogue se faisaient présenter chez elle. Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvetius, Thomas, Galiani, Morellet étaient les invités ordinaires de la maison. La réputation de protectrice des lettres et de bel esprit de Mme d'Angiviller était si bien établie qu'un jour d'Alembert vint trouver, Mme de Genlis, en son pavillon de la rue de Bellechasse, pour lui conseiller amicalement de ne jamais parler à l'avenir de religion, parce que la mode en était passée, mais de prêcher seulement la morale ; en récompense de quoi il proposerait à l'Académie la création de quatre fauteuils de femmes : pour elle, Mme d'Angiviller, Mme de Montesson et Mme d'Houdetot[1].

M. d'Angiviller à cet égard n'était point en reste avec sa femme. Sa bienveillance attirait chez lui tous les talents inconnus ou naissants, de telle sorte qu'il aurait pu s'intituler le protecteur attitré des débutants dans la littérature et les arts. Marmontel, Chardin, Ducis, Suard et bien d'autres durent à son crédit les commencements de leur carrière et de leur fortune.

1. *Mémoires* de Mme de Genlis, de Mme Campan, de l'abbé Morellet ; — *Correspondance* de l'abbé Galliani ; — Villenave. *Notice historique sur Mme d'Angiviller*, extraite de la *Biographie* Michaud.

Il en usait à l'égard de ses protégés avec une bonhomie cordiale qui lui conciliait tous les cœurs. Lorsque, revenant de Versailles, il arrivait à Paris et rencontrait Mme Suard dans le salon de Necker, vingt personnes fussent-elles présentes, qu'il l'embrassait avec effusion en s'écriant : « Nous ne sommes pas embarrassés tous deux pour nous prouver notre amitié. »

Enfin, plusieurs personnages de second ordre formaient un des éléments habituels de la société de Mme d'Angiviller.

Choderlos de Laclos, homme ambitieux, froid, ironique, au demeurant honnête et vertueux, fréquentait souvent chez elle. Et c'est chose plaisante et curieuse de songer que l'auteur des *Liaisons dangereuses*, dont l'œuvre fut l'image du vice, alors qu'il mit lui-même beaucoup de dignité dans sa vie, rencontrait là Mme de Flahaut qui, par un procédé contraire, crut devoir placer dans ses livres les principes d'une saine morale, à laquelle elle jugea superflu de se conformer elle-même.

Le marquis de Bièvre[1], « le héros du calembourg », passait sa vie chez Mme d'Angiviller, qui prisait ses qualités et qui avait su démêler à travers ses bouffon-

1. Maréchal marquis de Bièvre (1747-1789), petit-fils du premier chirurgien de Louis XIV, est plus célèbre par ses jeux de mots que par sa comédie du *Séducteur*. On ferait un recueil des jeux de mots, souvent pitoyables comme c'est l'écueil du genre, du marquis de Bièvre. A la suite de la première représentation du *Séducteur*, l'acteur Molé lui confie ses craintes de ne pouvoir tenir le rôle principal parce qu'il est enroué. « Mais c'est précisément en roué qu'il faut jouer ! répond M. de Bièvre. » — « Faites-moi donc un calembourg ! lui dit brusquement un jour le roi Louis XV. — Mais, sur quel sujet, Sire ? — Sur moi. — Oh ! Sire, réplique Bièvre, Votre Majesté n'est pas un sujet ? » Et comme Marie-Antoinette, un peu plus tard, lui posait *ex abrupto* la même question, le marquis un instant hésite, puis, s'apercevant que la reine porte des souliers verts sans ornements : « Madame, dit-il en s'inclinant, l'*univers* est aux pieds de Votre Majesté. » C'est M. de Bièvre qui présenta chez Mme d'Angiviller l'irrésistible comte Alexandre de Tilly.

neries beaucoup d'esprit et d'instruction. C'est lui qui, arrivant un soir chez elle, alors que M. d'Angiviller venait de lui donner un oiseau des Canaries, se couvre la tête en disant gravement : « Je vous demande pardon, Madame, mais je crains le serein. »

Ces saillies de goût médiocre jetaient au sein d'un salon d'économistes et d'académiciens une note bouffonne qui, parfois, n'y était pas importune. Pour faire également diversion aux conversations graves, un autre genre était représenté chez Mme d'Angiviller, qui caractérise bien le goût de l'époque : le merveilleux.

Un des amis de la maison était un seigneur opulent et magnifique, autour duquel faisaient cercle les dames attentives et frissonnant. Bien qu'il ne se distinguât point des autres visiteurs par de spéciales vertus, il possédait cependant à leurs yeux quelque chose de captivant, nous oserons même dire d'assez rare : l'avantage d'avoir vécu, disait-il, dans l'intimité de Salomon et de la reine de Saba avant que de jouir des faveurs de Mme de Pompadour et de Louis XV. Connu des illuminés et des rose-croix, cet homme d'âge, c'était M. le comte de Saint-Germain, avait convenu avec Mme d'Angiviller que, sans lui dire exactement la date précise de sa naissance, il l'autorisait à croire qu'il était âgé de deux ou trois mille ans. « Je n'y songeais plus, racontait celle-ci, au déclin de sa vie, lorsque, l'entendant un jour jouer sur mon piano un air de musique des plus agréables, je lui demandai le nom de l'auteur. — Je l'ignore, répondit M. de Saint-Germain le plus sérieusement du monde. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai entendu jouer cette marche lors de l'entrée d'Alexandre le Grand à Babylone. »

Mme d'Angiviller, peut-être, se fût estimée insuffisamment satisfaite si son salon avait eu pour seuls hôtes les littérateurs, les artistes et les rose-croix. Aussi bien voyait-elle, d'un œil complaisant, défiler devant elle nombre d'ambassadeurs, d'officiers généraux et de courtisans, anciens fidèles pour la plupart de Mme de Pompadour et de son théâtre. A ceux-ci se joignaient plusieurs grands seigneurs dont elle avait fait la connaissance aux voyages de Fontainebleau et de Marly, alors qu'elle accompagnait M. de Marchais *à la suite* de la Cour, car il convient de remarquer qu'avant son second mariage cette femme si en vue n'avait jamais eu l'honneur de la *présentation*. C'est dans ces conditions, sans doute, qu'elle s'était liée avec les deux Créquy, ornements indispensables de son salon.

Le marquis de Créquy était un homme d'esprit médisant et caustique, le type achevé du mondain méchant et blasé, assez répandu à la veille de la Révolution, et que nous retrouverons dans les romans de Mme de Flahaut. Il était inaltérablement acompagné de son oncle *Créquy à la longue barbe*. Celui-ci, depuis trente ans, avait négligé de se raser, et la raison qu'il en donnait, en précurseur des temps modernes, n'étant alors guère de mise, paraissait tenir du miracle.

— Quelle bonne raison, disait-il, puis-je avoir de me couper la barbe plus que les cheveux? Et comme si cette manière de faire n'eût pas constitué une originalité suffisante, Créquy portait constamment un grand sabre pendu à un vieux baudrier qu'il changeait de côté tous les dix ans.

Grâces à Dieu, d'autres spectacles plus riants que celui de la reître réjouissaient les habitués du salon d'Angiviller : c'était la théorie hautaine ou mièvre, parfumée,

poudrée, mouchetée, des duchesses à tabouret et des dames de haut parage pour lesquelles la maîtresse de maison réservait ses manières les plus amènes. Amener chez elle des femmes de condition dont la conduite ne fût point décriée, c'était pour elle une entreprise plus délicate à conduire que d'avoir à souper des hommes de lettres. Sous la familiarité trompeuse des rapports qui rapprochait alors la Cour, la finance et les lettres, il y avait encore de profonds fossés, creusés par les conventions de la morgue et de la mode.

L'habitude de recevoir chez elle des philosophes n'était point pour faciliter la tâche de Mme d'Angiviller. Les fantaisies de sa conduite d'antan l'avaient fait tenir, par ailleurs, en respect par les femmes « comme il faut » appartenant au monde sans être assez mondaines pour fermer les yeux sur la conduite des maîtresses de maison « chez lesquelles on s'amusait ». Nous trouvons trace de ces scrupules, plus fréquents qu'on l'imagine, sous la plume de la fille de Mme Geoffrin, Mme de La Ferté-Imbault, qui avait embrassé d'autant mieux les principes d'une aristocratie sévère qu'elle n'y appartenait point elle-même par droit de naissance : « La maréchale (de Luxembourg), Mme du Deffand, Mme de Boufflers et Mme Marchais (dans un genre subalterne), écrivait-elle le 20 février 1777 à Mme Necker, sont quatre femmes si *dégriées* par les mœurs et les deux premières sont si dangereuses qu'elles sont depuis plus de trente ans l'horreur des honnêtes gens. »

Cependant il n'est point de forteresse qui ne se rende devant l'assaut des compliments, et Mme d'Angiviller, tenant boutique d'encens, eut l'intime satisfaction d'attirer peu à peu chez elle les dames de la qualité la meilleure.

Elles vinrent nombreuses, depuis la duchesse de Noailles jusqu'à la comtesse de Broglie, sans oublier la duchesse de Choiseul. A leurs côtés brillaient les beaux-esprits du sexe. Mme de Genlis, parente des Flahaut ne dédaignait point de pincer de la harpe chez sa cousine, avec un talent qui n'avait d'égal que sa prétention. Mme Geoffrin, cette charmante fille d'un officier de service de Mme la Dauphine, n'était point fâchée sans doute de trouver chez Mme d'Angiviller, au milieu des grandes dames, la veuve d'un valet de chambre du Roi. Le grand oracle des beaux-esprits lui-même, Mme du Deffand, la voyait beaucoup et, suivant son caractère fantasque, la louait un jour pour la ridiculiser le lendemain [1]. C'est à un souper chez Mme d'Angiviller qu'on la vit un soir donner la preuve la plus éclatante de la sécheresse de son cœur. Comme on lui demandait des nouvelles de Pont-de-Veyle, auquel depuis plus d'un quart de siècle l'unissaient des liens intimes, la marquise répondit en soupirant : « Hélas, il est mort aujourd'hui à trois heures, sans quoi vous ne me verriez pas ici ! » Aussi bien les préférences de Mme d'Angiviller allaient-elles vers Mlle de Lespinasse, qu'elle visitait dans son petit appartement de la rue de Grenelle, vis-à-vis le couvent de Panthemont, lorsque l'amie du chevalier de Guibert eut quitté à grand bruit celle du président Hénault.

Quant à Mme Necker, une querelle futile l'avait définitivement brouillée avec elle. Mme d'Angiviller, qui n'était encore que Mme de Marchais, avait un jour convié la maréchale de Luxembourg, l'arbitre suprême des élégances, et la comtesse de Broglie à la lecture

1. Cf. la *Correspondance* de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul et celle avec Horace Walpole.

des vers d'un obscur poète, Rocher. Ce dernier arriva fort en retard en compagnie de Mme Necker.

Le lendemain, Mme de Marchais manifestait avec aigreur son ressentiment : « Les grandes dames ne sont point de notre société, écrivait-elle à son amie, on les assemble dans le désir de leur plaire en les amusant. L'objet est-il rempli quand on les fait attendre près d'une heure et demie toutes seules ? »

Ce souci de plaire aux grands, qui rendait la susceptibilité de Mme d'Angiviller si chatouilleuse, dut, parfois, lui réserver les amertumes auxquelles sont appelés ceux qui, dans un but unique de vanité, veulent à toutes forces briller hors de leur sphère. Ce n'est point en vain qu'on suit péniblement le train du monde, en proie au caractéristique malaise de la grenouille de La Fontaine qui veut imiter le bœuf. Un jour vint donc où l'infortunée cousine de Mme de Pompadour laissa échapper cette parole profonde que ne renierait point l'Ecclésiaste : « Les grandes dames m'ont à jamais dégoûtée de l'amitié ! »

VI

M. de Flahaut intendant du jardin du Roi. — Une discussion au lit de mort de Buffon. — Isolement croissant de Mme de Flahaut. — Un ami : Gouverneur-Morris.

(1788-1789)

Tels étaient les principaux acteurs et figurants du salon des d'Angeviller autour desquels évoluaient d'habitude M. et Mme de Flahaut. Non content de les accueillir, le directeur des bâtiments du Roi témoignait à son frère et à sa belle-sœur une extrême bonté dont les effets ne se ralentirent que plus tard, lorsque la conduite de Mme de Flahaut devint assez légère pour le transformer en censeur.

Il lui marqua de l'indulgence aussi longtemps que vécut M. de Flahaut et, constamment, il secourut le ménage à l'aide de sa fortune privée, aussi bien que de son influence en Cour. Après avoir fait obtenir à son frère un logement au Louvre, il n'arrêta pas là ses bienfaits, et il lui donna l'occasion d'acquérir aux yeux de Mme de Flahaut une inestimable qualité : celle de posséder une situation aussi honorable que magnifique et de remplacer M. de Buffon dans sa charge d'intendant des jardins du Roi.

Ce ne fut point d'ailleurs sans protestations que le maréchal de camp s'improvisa naturaliste. Le récit des difficultés qui accompagnèrent sa nomination mériterait de former un chapitre de la vieille histoire toujours nouvelle des gens en faveur disputant aux

professionnels une place recherchée et lucrative[1].

En 1771, Buffon, pensant mourir d'une affection grave, avait demandé pour son fils la survivance de sa charge; mais le jeune homme, major au régiment d'Angoumois, ne l'avait pas obtenue. L'expérience de l'âge lui manquait pour la remplir, et peut-être bien aussi lui reprochait-on une certaine indolence de l'esprit qui avait fait dire de lui : « C'est le plus pauvre chapitre de l'histoire naturelle de son père. » Le Dauphin qui voulait du bien à M. d'Angiviller, son compagnon d'enfance, le pressa donc de briguer cette place. M. d'Angiviller s'en défendit « sur ce qu'il n'avait là-dessus que les connaissances superficielles d'un homme du monde[2]. » Cependant, pressé par la famille royale qui l'attaquait d'amitié sur ce point, il demanda et obtint la survivance de la place de Buffon, s'engageant à l'abandonner au fils du naturaliste, au cas où celui-ci se tournerait du côté des sciences[3].

Sur ces entrefaites Buffon revint à la santé, et ce ne fut qu'en 1788, se sentant cette fois définitivement atteint, qu'il rappela à M. d'Angiviller sa promesse. « Je trouve, disait-il, mon fils digne de succéder à son père, et j'espère des bontés de Sa Majesté qu'après cinquante ans de service elle ne permettra pas que cette survivance tombe entre d'autres mains que les siennes[4]. »

1. *Les Derniers Jours du jardin du Roi et la fondation du Muséum d'histoire naturelle*, par le Dr E.-T. Hamy, Paris, 1893.

2. Le goût de M. d'Angiviller pour les sciences naturelles était cependant connu, et ses lettres de survivance (Archiv. nat., O1 116A) rappellent, avec son zèle et son attachement à la personne du Roi,... « les connaissances multipliées qu'il a acquises par un travail assidu et pénible dans toutes les sciences qui ont rapport à la physique et à l'histoire naturelle ». Il avait formé une superbe collection minéralogique qu'il offrit au cabinet du Roi en 1780.

3. *Correspondance inédite* de Buffon, recueillie par Henri Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu. Paris, 1860, t. II, p. 615 et *passim*.

4. *Ibidem*, t. II, p. 596 et 598.

Malheureusement le Roi avait permis toute autre chose et, le fils de M. de Buffon se tournant vers les armes et non vers les sciences, il avait autorisé M. d'Angiviller, qui cumulait de nombreux emplois et ne pouvait songer pour lui-même à l'administration du Jardin, à en passer la survivance à son frère, M. de Flahaut. Ce fut l'occasion d'un grand désappointement pour Buffon mourant, qui proposa à M. d'Angiviller de lui racheter à prix d'argent cette place enviée. Mais nous savons par une lettre de M. de Flahaut à M. de Buffon fils que cette offre fut repoussée avec hauteur.

« J'ai écrit hier à mon frère, Monsieur, comme je vous l'avais promis. N'ayant pas reçu sa réponse, j'ai pris le parti d'aller ce matin à Versailles. Je n'ai pu le voir que tard et j'arrive ce soir à onze heures. Je ne me suis pas trompé en vous prévenant de sa délicatesse sur ce qui est affaire d'argent. Il m'a dit qu'il ne s'était pas cru susceptible d'une pareille offre et qu'il ne se pardonnerait jamais s'il avait été capable de balancer un instant à la refuser... quant à moi, Monsieur, ma tendre amitié pour votre père et celle que j'ai pour vous depuis votre enfance vous assurent des soins que je me donnerai pour vous obtenir ma survivance si nous avons le malheur de perdre Monsieur votre père, et je compte assez sur votre amitié pour me flatter que, dans ce cas, vous me souhaiterez d'aussi longs jours que j'en désire à mon respectable ami[1]... »

Cette lutte pénible encore que courtoise, engagée au chevet d'un agonisant qui voyait prématurément disputer ses dépouilles, prit fin par la mort de Buffon, le 16 avril 1788. Le surlendemain, Flahaut obtint ses

1. S. d. ; — Hamy, *op. cit.*, p. 8 et 9.

lettres de nomination, et le jeune Buffon, sur le conseil d'un de ses oncles, paraît, il est vrai, s'en être aisément consolé. Il n'en fut pas de même au Jardin du Roi, où la mémoire de son père était en vénération. Non seulement ce dernier y avait, par ses talents, fait merveille, mais encore avait-il, par ses propres générosités, reculé l'issue menaçante d'une crise financière. Les administrateurs et les professeurs redoutaient donc beaucoup la nomination d'un courtisan qui n'entendait rien à sa nouvelle situation, bien que Condorcet, parlant sous l'influence de son amitié pour Flahaut, vantât à l'Académie des Sciences[1] son « zèle éclairé[2] ».

Leurs craintes étaient justifiées. Ce zèle, M. de Flahaut paraît l'avoir apporté sans excès à ses nouvelles fonctions, dont le principal avantage fut de lui rapporter 12.000 livres de revenus bien nécessaires à son état de maison. Sa place lui assurait aussi un logement convenable au Jardin du Roi, naguère occupé par Buffon. Un instant, il balança s'il quitterait le Louvre pour le reprendre et il racheta une partie des meubles du défunt. Maître Bouvier écrit à ce sujet au fils de Buffon, le 5 septembre 1788 : « Les gens de M. de la Billarderie (de Flahaut) ont fait beaucoup de vilenies à la vente, voulant tout avoir à bas prix; cela ne leur a pas trop réussi. Il leur en est resté pour environ 22.000 francs dont vous serez obligé de leur faire crédit. »

Mais, en vérité, le Jardin du Roi était situé dans un quartier excentrique, « fréquenté du temps où filait la

1. Eloge de Buffon par Condorcet dans : *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, 1788, p. 75.

2. Il est curieux de comparer les lettres de survivance octroyées à M. d'Angiviller et celles de nomination reçues par M. de Flahaut (également conservées aux Archives nationales, O[1] 116[A]). Alors que, dans les premières, les capacités de M. d'Angiviller y sont vantées, on ne trouve pas un mot dans les secondes pour faire l'éloge de celles de son frère.

reine Berthe », et, les habitudes mondaines de M. et de Mme de Flahaut les décidèrent à rester au Louvre. Administrateur inexpérimenté, médiocre, brouillon, dont les comptes présentent une indescriptible confusion[1], M. de Flahaut ne tarda point à se décharger de la plus grande partie de sa besogne sur un homme intelligent, actif et zélé, formé par Buffon, le sieur André Thouin, qui, jusqu'à la Révolution, fut le véritable et modeste intendant du Jardin. Daubenton l'aida dans sa tâche, tandis que Jussieu, Lacépède, Fourcroy, Portal, tous hommes d'élite peu flattés d'être sous les ordres de Flahaut, s'occupèrent de la fondation du Muséum.

..... Bien que la succession de M. de Buffon ne soit point pour lui particulièrement absorbante, elle constitue cependant pour M. de Flahaut une occasion nouvelle de déserter un peu plus fréquemment que par le passé le domicile conjugal.

De nombreuses visites intéressées faites à son frère lorsque celui-ci est à Versailles, ses assiduités auprès du Roi dont il espère toujours obtenir de nouvelles places et auquel il va faire sa cour à *son coucher*, enfin des distractions d'ordre plus intime et plus obscur, tout cela l'attire également au dehors et donne à sa femme l'occasion de s'entourer d'hommes d'un commerce agréable.

C'est d'ailleurs la mode du temps : « A Paris, écrit Saint-Preux à Julie, dans le roman de *la Nouvelle Héloïse*, les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne sont à l'aise qu'avec eux. Dans chaque société, la maîtresse de maison est presque toujours seule au

1. Hamy, *op. cit.*

milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre partout; mais Paris est plein d'aventuriers et de célibataires qui passent leur vie à courir de maison en maison; et les hommes semblent, comme les espèces, se multiplier par la circulation[1].

Or, au nombre de ces célibataires, nous en voyons apparaître un qui, dès le printemps de 1789, jouera un rôle important dans la vie de Mme de Flahaut. C'est Gouverneur-Morris.

Ancien délégué de l'Etat de New-York au Congrès continental, surintendant adjoint des finances, député par la Pensylvanie à la Convention chargée de rédiger pour les États-Unis la future Constitution fédérale, Gouverneur-Morris qui, malgré ses sentiments conservateurs, a pris part à la révolution d'Amérique, est un homme d'Etat de premier ordre. C'est de plus un parfait gentleman. Agé de trente-sept ans, il est doué d'un visage vif et charmant, d'un esprit mondain des plus agréable et, seule, le dépare, l'amputation d'une jambe brisée dans un accident de voiture. Il a été attiré en France, non seulement par ses intérêts commerciaux, mais aussi par le désir de connaître notre civilisation raffinée et d'assister au grand drame qu'il pressent. Esprit sûr et clairvoyant, on peut le compter au nombre des rares observateurs qui, au milieu des aveugles, a prévu d'une manière incomparable les diverses phases de la Révolution[2]. Toutes ces qualités font de lui

1. *La Nouvelle Héloïse*, partie II, lettre 21.

2. Taine compte quatre observateurs qui ont, dès le début, compris le caractère et la portée de la Révolution française : Rivarol, Malouet, Gouverneur-Morris et Mallet du Pan. M. Esmein, dans un intéressant ouvrage (*Gouverneur-Morris*, Paris, 1906) auquel nous faisons ici plusieurs emprunts, l'égale à Mallet du Pan.

l'homme à la mode, l'*ami des femmes*, fêté dans tous les salons et que gâte, il faut le dire, un soupçon de fatuité.

Le 30 mars 1789, on le présente à Mme de Flahaut. « C'est une femme élégante, dit-il, et ses invités sont des gens du meilleur monde. Elle ne manque pas d'intelligence. Je la crois remplie de bonnes dispositions », et il accompagne ces remarques d'un certain *Nous verrons* plein de sous-entendus scabreux qu'il a coutume d'employer toutes les fois qu'il escompte la possibilité d'une conquête. Cette conquête, il ne l'ajoutera point à la liste nombreuse de ses victoires. Mais Mme de Flahaut sera pour lui l'amie de chaque jour, amie sérieuse et dévouée, qu'unissent à lui la conformité fréquente des vues et la sympathie de l'intelligence.

Pendant le cours de l'année 1789, il la voit assiduement. Il l'emmène plusieurs fois par mois dans sa voiture à la Comédie-Française et à l'Opéra. Par une réciprocité de bons offices, accompagnée souvent de Mme de Nadaillac et de Mlle Duplessis, amie d'ordre un peu subalterne, sorte de demoiselle de compagnie, Mme de Flahaut lui fait connaître les principales beautés de Paris. Elle le conduit au Jardin du Roi, aux Invalides, à la Sorbonne, aux Gobelins, à Notre-Dame, au Bois de Boulogne. Presque chaque jour le nouvel ami dont elle s'est engouée vient chez elle, cause, disserte, fait le thé, dîne, trouve la chère excellente et l'esprit de la maison très gai. Parfois même il s'étonne du sans-gêne avec lequel Mme de Flahaut et toutes les femmes du monde le reçoivent.

— J'ai rendez-vous avec Mme de Flahaut, écrit-il le 3 avril 1789, pour aller voir les statues et les peintures

du Louvre. Elle est au lit et son beau-frère assis à côté d'elle. A ce qu'il paraît, elle a oublié. »

Et par la suite des temps nous lisons dans son journal des mentions comme celles-ci :

« A cinq heures, je vais chez Mme de Flahaut avec qui j'ai rendez-vous. Elle est à sa toilette et aux mains du dentiste...

— Joué aux cartes avec Mme de Flahaut pendant que son coiffeur renouvelle sa coiffure.

— Rendu visite à Mme de Flahaut chez qui je suis engagé à souper. Je la trouve les pieds dans l'eau chaude et malade. Elle a eu mal à la tête et la fièvre, et sa tête est très lourde. Elle me demande de lui faire une ordonnance. Je lui recommande un grain et demi d'émétique tartrique...

— Mme (de Flahaut) étant indisposée prend un bain et, lorsqu'elle s'y est mise, m'envoie chercher. C'est une singulière place pour recevoir une visite. Mais il y a, mêlé à l'eau, du lait qui le rend opaque. Elle me dit qu'il est d'usage de recevoir dans son bain...

— A cinq heures, je vais chez Mme de Flahaut. Elle est à sa toilette. Monsieur entre. Elle s'habille devant nous avec une parfaite décence et même jusqu'à la chemise. »

Enfin la mauvaise santé de Mme de Flahaut la retient si souvent au lit que, parfois, Gouverneur-Morris et Mlle Duplessis improvisent dans sa chambre à coucher des petits dîners qu'elle égaye de sa conversation. L'Américain a pour elle des attentions charmantes, et c'est entre eux un commerce d'élégant badinage dans le goût du temps :

Un soir, Mme de La Borde, que Mme de Flahaut reçoit fréquemment, avec son ami le colonel O'Donnell, vient

prendre le thé. La maîtresse de céans se plaint de ne pas avoir un beau sucrier pour son service. Le malin Gouverneur-Morris, dont l'esprit d'observation s'applique à tout, écrit à ce sujet :

« C'est de sa part une entrée en matière pour raconter (elle qui se prétend très avare) qu'elle n'a pas voulu en accepter un de moi comme cadeau, tandis que Mme de La Borde, qui se prétend désintéressée, a accepté une belle tasse avec soucoupe. De fait, ce cadeau n'a été fait que sur l'insistance de Mme de Flahaut. Je prétends que cette histoire n'est qu'une pure malice et, avec mon crayon, j'écris les lignes suivantes :

— Clara, vous vous vantez de votre avarice, vous vous vantez aussi de la bonté de votre nature ; je ne sais à laquelle de ces deux qualités vous attachez le plus de prix, mais je sais bien celle des deux qui est la plus grande.

— Vous refusez les cadeaux que l'on vous fait, mais vous les faites accepter par votre amie, vous l'injuriez pour ce qu'elle prend, et moi, pour ce que vous ne prenez pas ! »

Gouverneur-Morris est donc toujours bien l'*ami des femmes*, c'est l'intime, le confident. Mais, dans l'existence de Mme de Flahaut, il n'apparaît qu'au second plan, car le rôle d'importance est toujours tenu auprès d'elle par un homme qui est revenu à Paris après un court séjour dans son évêché d'Autun, et qui commence à devenir célèbre. Talleyrand, maintenant membre de l'Assemblée Constituante, a renoué avec son ancienne amie des relations qu'une fugitive absence avaient sans doute à peine interrompues.

Et ces relations, c'est à l'indiscrétion de Morris que nous avons la bonne fortune d'en connaître le détail,

car il paraît avoir apporté, pendant les journées fiévreuses qui marquèrent l'agonie de l'Ancien Régime, une égale attention aux premiers soubresauts révolutionnaires et aux tressaillements du cœur de Mme de Flahaut.

VII

Madame de Flahaut pendant la Révolution. — Son rôle. — Intrigues politiques et amoureuses. — Lord Wycombe. — Talleyrand et Gouverneur-Morris. — Une soirée galante au soir de la prise de la Bastille. — Rivalité avec Mme de Staël. — La ruine. — Le péril de mort. — Un dîner le 10 août 1792. — Une scène dramatique chez Méhée de La Tonche. — Les massacres de septembre [1].

(1789-1792)

Les trois dernières années de la Monarchie française marquent ce qu'on pourrait appeler la période *intense* de la vie de Mme de Flahaut. Au cours de cette époque étrange, où l'amour des plaisirs poussé jusqu'à l'outrance côtoie l'inquiétude et la terreur du lendemain, ses facultés vitales se décuplent, semble-t-il, afin de mieux jouir ou de mieux souffrir des émotions que lui prodiguèrent avec précipitation les derniers spasmes d'un régime dont les jours sont comptés.

Et menant de front, avec une rare activité, les occupations les plus diverses, elle possède l'art de partager son temps entre les intérêts de son cœur, ceux de son pays et ceux de sa fortune, qui sont tous trois en péril.

Pendant tout le cours de l'année 1789, nous la rencontrons fréquemment au logis recevant chez elle, presque chaque jour, Talleyrand et Gouverneur-Morris.

Celui-ci, nous l'avons dit, n'est qu'un ami pour elle; mais il paraît bien qu'il aimerait parfois être quelque chose de plus et, sous des dehors convenables,

1. Le *journal* de Gouverneur-Morris (édition Gandais) a été notre principale source pour le chapitre.

une jalousie légère règne entre lui, Flahaut et Talleyrand, jalousie que Mme de Flahaut tempère, atténue ou entretient suivant les capricieuses dispositions de son énigmatique personne.

Gouverneur-Morris est ombrageux, et il exerce sur son amie une surveillance étroite.

« Je reçois au club, nous dit-il, le 9 juillet 1789, un mot de Mme de Flahaut m'invitant à souper pour l'informer des nouvelles. J'y vais. C'était *une partie carrée*. A mon arrivée, je fais le cinquième. Je reste tard et reconduis un abbé, l'un de ses favoris. Il est bossu, et, par ailleurs, ne ressemble que de loin à Adonis. Ce doit donc être un attachement moral. »

Le 12 juillet, le même personnage arrive dans le salon de Mme de Flahaut, épouvanté par le bannissement de Necker. Il rencontre là le petit abbé Bertrand qui descend de voiture, pâle et les dents claquant d'effroi, car il a rencontré, rue Saint-Honoré, une foule hurlante et menaçante. M. de Narbonne est là aussi, très alarmé, considérant une guerre civile comme inévitable, prêt à rejoindre son régiment, hésitant entre la voix du devoir et de la conscience. Gouverneur-Morris estime que sa conscience lui conseillera de s'unir au parti du plus fort et s'efforce, par ailleurs, de calmer les craintes de Mme de Flahaut, dont le mari a perdu la tête et figure sur une liste imprimée des aristocrates les plus fougueux. La veille au matin, le comité des finances a réduit le budget du Jardin du Roi et diminué ses appointements !

Le 13 juillet, la frayeur de Mme de Flahaut est plus grande encore. C'est un jour de violence et de tumulte où la foule sordide des veilles de Révolution envahit les rues, dételle les voitures, arrête quiconque n'a point

orné son chapeau d'une branche verte en l'honneur du Tiers. La jeune femme anxieuse se lamente dans son salon en compagnie de Morris et de son neveu Capellis, « un aristocrate outré », attendant les nouvelles que son mari a été quérir à Versailles chez son frère d'Angiviller... Il arrive, la mine défaite, le regard hésitant... Tout va mal !

Et c'est ainsi chaque jour. Les craintes croissent, s'accentuent, la tristesse de Mme de Flahaut augmente ; mais elle est jeune, et les distractions sont là pour sillonner sa vie sombre de lumineux éclairs. Le 14 juillet, le monarchiste Gouverneur-Morris apprend avec douleur la prise de la Bastille et le meurtre de M. de Launay. Deux fois de suite sa voiture est arrêtée... Tout cela est bien sombre. Il convient, pour s'étourdir, de terminer cette journée historique sur une note galante :

Tandis qu'il passe la soirée entre M. et Mme de Flahaut, l'idée lui traverse donc l'esprit d'exciter la jalousie du vieux mari. Il prend un écritoire sur les genoux de Mme de Flahaut et lui griffonne quelques vers anglais qui se peuvent ainsi traduire[1] :

C'est fiévreusement que j'écris sur vos genoux — N'attendez donc qu'un faible lai — Et cependant, en dépit de tout proverbe — Bien que ce soient des vers, croyez-le, je vous prie — Je ne suis point un amant. Hélas, je suis trop vieux — Pour exciter en vous une mutuelle flamme — Acceptez donc une passion plutôt froide — Et appelez-la du beau nom d'amitié.

Maugréant, M. de Flahaut exige — l'infortuné — la traduction des vers, et ce vieillard de soixante-trois ans fait une mine assez piteuse en entendant Morris décla-

1. Esmein, *op. cit.*, p. 123.

rer que ses trente-huit années ne lui permettent plus d'exciter la passion de sa femme.

Ce fut bercée par les mots amoureux de ce galant madrigal que Mme de Flahaut s'endormit, au soir du 14 juillet 1789. Et, sans doute, cette journée qui marquait la chute de l'ancien régime se nuança pour elle d'un agréable souvenir, car, si la Monarchie essuyait une défaite, son cœur de femme enregistrait une victoire.

Trois jours après la prise de la Bastille, c'est une fête pour elle de louer une fenêtre rue Saint-Honoré pour voir passer le Roi qui vient à Paris. Et on reconnaît bien en elle la Parisienne de tous les temps qui, patiemment, attend de onze heures du matin à quatre heures du soir pour jouir d'un spectacle nouveau. Au reste, elle n'est point déçue. Escortée par la milice de Versailles et de Paris, Sa Majesté est entrée dans Paris... On avance lentement aux cris de : « Vive la Nation ! » Chaque ligne se compose de trois rangs. C'est donc sur six rangs que la milice couvre la distance qui s'étend du Point-du-Jour à l'Hôtel de Ville. L'Assemblée Nationale marche sans ordre dans le cortège. La garde royale à cheval, quelques gardes du corps et toute la suite du Roi ont la cocarde de la ville, rouge et bleue. Le cortège est magnifique... »

Après cela, une visite à la Bastille s'impose. C'est une partie de plaisir à laquelle il est de bon ton de ne point manquer. Lié avec l'architecte chargé de la démolition [1], l'abbé Bertrand emmène un jour en carrosse Mme de Flahaut, Gouverneur-Morris, Mlle Duplessis et M. de Capellis. Complaisant, l'architecte fait tout voir à

1. S'agirait-il ici du fameux Palloy ? Morris ne le nomme point.

ses élégants visiteurs, « plus même, ajoute Gouverneur-Morris, que je le désirais, car la puanteur est horrible ». A la suite de cette impressionnante visite, retour au Louvre où Morris et Mme de Flahaut demeurent longtemps en tête-à-tête. L'âme sensible de la jeune femme est douloureusement frappée par le spectacle qu'elle vient de voir. Les événements du jour l'émeuvent singulièrement. Alanguie et souffrante, elle se trouve en face du péril révolutionnaire, dans une grande solitude morale. Elle accueille donc avec reconnaissance une pièce de vers que Morris lui adresse. Elle y voit un gage d'affection très douce... L'heure est dangereuse. Alors, par une brusque interversion de sentiments, c'est Morris, en coquetterie réglée avec elle, qui se préserve d'un autre péril... « Avec une froideur infinie, nous apprend-il, je lui dis que je suis parfaitement maître de moi-même en ce qui la concerne ; que, n'ayant aucun espoir de lui inspirer une passion plus tendre, je n'ai aucune idée de me soumettre moi-même à une telle passion, que d'ailleurs je suis timide à commettre une faute. Je sais que j'ai tort, mais je n'y puis rien. Elle trouve que c'est une très étrange conversation, et elle a, ma foi, raison. Mais je me trompe fort si mes paroles ne font pas sur elle une impression beaucoup plus grande à la réflexion que sur le moment. »

L'étrange réserve de Gouverneur-Morris lui attira deux jours plus tard un aveu de Mme de Flahaut, et cet aveu, c'est bien la vengeance d'une femme qui tient à honneur de lui prouver qu'on ne la dédaigne point d'habitude :

« Le 23 juillet, entre une heure et deux, nous dit-il, je réponds au désir de Mme de Flahaut qui veut me voir parce qu'elle ne va pas à Versailles comme c'était

son intention. Elle me garde à dîner, et nous avons ensuite une conversation confidentielle. Pour me guérir de tout sentiment qu'elle pourrait m'inspirer, elle m'avoue qu'elle est mariée de cœur. Je devine avec qui (Talleyrand). Elle reconnaît que j'ai raison et m'assure qu'elle ne peut lui être infidèle. »

Et cette conversation murmurée dans le vieux palais des Rois par des fidèles de la Monarchie prouve une fois de plus que les Révolutions, n'arrêtant point la marche habituelle de la vie, n'empêchèrent jamais les intrigues amoureuses de suivre leur cours orageux ou paisible... Ce même Morris qui devisait, tranquille, avec Mme de Flahaut sur la « carte du Tendre », dînait, en effet, la veille, à pareille heure, sous les arcades du Palais Royal, tandis que, sous ses yeux, dilatés par l'horreur, une foule hideuse traînait — nu — le corps sanglant de l'infortuné Foulon.

Presque chaque soir, lorsque Talleyrand n'est point là ces dangereuses causeries ont lieu entre Morris et Mme de Flahaut. Son mari ne les aime point. Tolérer l'évêque d'Autun c'est beaucoup. Agréer au même titre Gouverneur-Morris, ce serait trop. Soit seul, soit avec Montmorin, Capellis, les d'Angiviller, Mme de La Borde ou Vicq d'Azyr, il vient souvent rompre les tête-à-tête. « Il est clair, dit Morris, qu'en venant bavarder un peu il veut nous imposer sa société pour que nous n'ayons pas le plaisir de son absence. »

Et il ajoute cette réflexion marquée au coin d'une exigence véritablement excessive : « C'est absurde de la part de M. de Flahaut. Les gens qui veulent plaire ne devraient jamais être ennuyeux. »

Si de son côté Gouverneur-Morris supporte Talleyrand, Mme de Flahaut évite entre eux les discussions et

souvent elle les amène à penser identiquement sur les mêmes questions politiques.

« Alors, dit Morris, sa figure s'illumine de satisfaction en regardant l'évêque et moi, assis l'un près de l'autre, d'accord ensemble et défendant mutuellement nos opinions. Quel triomphe pour une femme! »

Mais il n'aimerait point que Talleyrand soit supplanté par d'autres que par lui. Mme de Flahaut lui confie un soir que M. de Narbonne est, avec beaucoup d'esprit, *un assez mauvais sujet*, très jaloux de ne pas être en tiers avec son ami l'évêque d'Autun dans ses bonnes grâces. Et sur ces paroles, Morris rentre chez lui, « vexé », se couche de bonne heure et note dans son journal que la journée a été « pluvieuse et mauvaise ».

Il estime sans doute qu'elles sont plus ensoleillées celles au cours desquelles il emmène dans sa voiture Mme de Flahaut à la promenade. Ils sont divers, les buts de ces promenades :

Tantôt c'est, en compagnie de Talleyrand, chez un peintre « où l'on voit un tableau représentant l'amour qui s'échappe d'une cage et prend son vol, au grand désespoir de belles dames qui le voient fuir », tantôt c'est dans un couvent où Mme de Flahaut visite fidèlement une vieille religieuse qui l'a élevée, Mme Trent, dont la mauvaise santé la désespère et pour laquelle elle a des soins filiaux. « La vieille dame qui est autant de ce monde que peut l'être une personne vouée à l'autre » aime toujours tendrement son ancienne élève, admire son bon air, l'estime faite à ravir et d'esprit charmant. Et ce lui serait assurément un choc douloureux d'apprendre que la petite Adélaïde Filleul est coupable de fautes dont le seul récit ferait rougir,

sous la guimpe aux grandes ailes, son vieux front pur et virginal.

Car à peine rentrée du couvent, Mme de Flahaut est abandonnée par Gouverneur-Morris « qui la laisse seule recevoir son évêque ».

« Pour la première fois, dit-il — le 17 octobre 1789, elle laisse tomber à son égard un mot qui est cousin germain du mépris : Je peux, si je le veux, la détacher de lui complètement. Mais c'est le père de son enfant et ce serait injuste. La raison secrète est qu'il manque de *fortiter in re*, quoique abondamment pourvu de *suaviter in modo*... »

Cette paternité illicite Gouverneur-Morris nous en entretient avec complaisance. Quelques jours plus tard il écrit encore :

« Je vais au Louvre. L'évêque est chez Mme de Flahaut. Il a demandé de dîner avec son fils arrivé d'aujourd'hui. C'est bien un dîner de famille. Il s'en va, et je dis à Mme de Flahaut mon regret d'avoir interrompu une belle scène. Elle parle beaucoup de son enfant et elle pleure abondamment. J'essuie ses larmes au fur et à mesure. Cette attention silencieuse amène des déclarations d'affection sans fin. Elle est absolument sincère en ce moment, mais rien ici-bas ne peut durer toujours. Nous allons ensemble chez Mme de La Borde et faisons une courte visite, l'enfant étant avec nous... »

Les raisons qui faisaient verser des larmes à Mme de Flahaut étaient nombreuses. De gros soucis d'intérêt la harcelaient. M. d'Angiviller ne pouvait plus secourir son père. Le comte d'Artois cessait de payer à M. de Flahaut 4.000 livres de pension. Suivant Gouverneur-Morris, il ne restait donc au ménage qu'une rente via-

gère de 12.000 livres[1]. « Avec ce faible revenu, disait Mme de Flahaut, il est impossible de vivre à Paris. Il est donc nécessaire d'abandonner ses amis, ses espérances et tout ! » Vainement elle cherchait à obtenir par le crédit de Morris et celui de M. d'Angiviller une place de femme de la Reine chargée de l'éducation du Dauphin ou de dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, vainement elle demandait à Montesquiou et à Montmorin de faire octroyer à son mari la place de ministre plénipotentiaire en Amérique, et à cette faillite des biens de fortune s'ajoutait la faillite plus humiliante encore des illusions amoureuses qu'elle avait commis la faute de placer hors du mariage. Elle n'occupait plus seule le cœur de Talleyrand.

Une femme qui avait la supériorité d'une intelligence puissante et qui recevait les hommages, dédaignés par elle-même, de M. de Narbonne, lui disputait dès lors les affections de l'évêque d'Autun. C'était Mme de Staël[2]. Toutes deux se fréquentaient, comme on l'a vu plus haut, évoluant à peu près dans la même société, se heurtant l'une à l'autre sans plaisir, recevant les mêmes hommes au nombre de leurs intimes : Gallois, Chastellux, Ségur, Gouverneur-Morris, Narbonne.

Maître de soi au point qu'on se prend à douter souvent de la bonté de ses sentiments, psychologue avisé qui considère Paris comme un « théâtre de mœurs », Morris fouillait d'un scalpel très incisif dans le cœur de ces deux femmes, sur lesquelles il nous a laissé de bien

1. Gouverneur-Morris fait allusion ici au traitement de directeur du Jardin du Roi. Il ne signale pas la pension de retraite que M. de Flahaut touchait encore. Cf. plus loin.

2. Dans ses lettres à M. Le Roi, Mme de Souza parle de Mme de Staël comme d'une ancienne relation, et elle cite des mots d'elle : « Vus nos hivers prolongés, Mme de Stael avait jadis coutume, écrit-elle, d'appeler les violettes des perce-neige. »

curieuses remarques recueillies, tantôt par dilettantisme pur, tantôt avec le souci de faire son propre jeu auprès d'elles.

A la fin de 1789, il voyait passablement Mme de Staël, bien qu'il ait eu soin de ne pas la rechercher et qu'il ait attendu d'elle de premières avances dont il paraît s'être exagéré la portée.

Il assure qu'à leur première rencontre Mme de Staël, en lui disant : « Vous avez, Monsieur, l'air très imposant », souligna ces paroles banales d'un coup d'œil significatif. Peu de temps après elle badine avec lui sur les relations de Mme de Flahaut et de Talleyrand.

— M. de Périgord ne viendra-t-il pas souper chez moi, ce soir ? interroge-t-elle.

— Madame, peut-être M. d'Autun viendra-t-il, je n'en sais rien, mais je n'ai pas l'honneur de son amitié.

— Ah ! vous êtes l'ami de son amie !

— A la bonne heure, Madame, par cette espèce de consanguinité.

Un autre jour, Morris[1] dîne chez M. Necker. Écoutons-le conter lui-même sa soirée :

« Je me place près de Mme de Staël et, comme notre conversation s'anime, elle me demande de parler anglais ; son mari ne comprend pas, mais, en jetant les yeux autour de la table, je remarque chez lui une grande émotion. Je dis à Mme de Staël qu'il l'aime à la folie. Elle répond qu'elle le sait et que cela fait son malheur. Je la plains un peu de son veuvage, le comte de Narbonne étant absent en Franche-Comté. Nous parlons longuement de l'évêque d'Autun. Je lui demande si elle

1. 9 novembre 1789.

accepte ses avances, car, en ce cas, je profiterais de l'observation en faisant ma cour à Mme de Flahaut. Il serait difficile de poser une question plus difficile à une femme, mais tout est dans la manière de la faire et elle passe. Elle me répond qu'elle invite plutôt qu'elle ne repousse ceux qui sont disposés à la courtiser et, bientôt après, elle ajoute que je pourrais devenir un de ses admirateurs. Je réplique que ce n'est pas impossible. Mais, comme première condition, elle doit consentir à ne pas me repousser. Elle le promet. Après dîner, je cherche à lier conversation avec son mari, ce qui le met à l'aise. Il se plaint amèrement des manières de ce pays et de la cruauté d'aliéner les affections d'une épouse. Il dit que les femmes d'ici sont plus corrompues d'esprit et de cœur qu'autrement. Pour des raisons générales, je me joins à ses regrets de cet abaissement de la morale qui rend les hommes peu aptes à un bon gouvernement. De là il conclut, et avec raison, à mon avis, que je ne contribuerai pas à le rendre malheureux. »

C'est donc dorénavant entre Mme de Flahaut et Mme de Staël que Talleyrand partagera la plupart de ses loisirs. La première ne témoigne point d'une apparente jalousie, car il lui convient de ne point s'aliéner M. d'Autun. D'autres intérêts que ceux de son cœur lui font un devoir de le conserver auprès d'elle : les affaires de l'État.

Nous venons en effet d'envisager Mme de Flahaut sous un aspect frivole. Ce n'est point là son unique manière d'être, et quelque chose de plus noble rehausse son caractère pendant les années dures qui précèdent la Terreur. Chez elle « la coquette » parfois s'efface et « la politique » se révèle.

Déjà lointains sont les jours heureux, où elle se désintéressait des ennuyeux soucis de la chose publique, pour aller soigner la goutte de M. de Senange, et, en 1789, mûrie par l'expérience, elle se passionne, comme la plupart des femmes de qualité de Paris, pour l'avenir du pays duquel dépendent, il est vrai, ses propres intérêts. On conçoit, maintenant qu'on connaît ses entours, que Mme de Flahaut soit en posture singulière pour se rallier à une opinion politique quelconque. La famille de son mari est dévouée tout entière aux principes de la monarchie absolue. Les Flahaut sont des *preux* que de profondes et lointaines attaches unissent aux institutions de l'Ancien Régime, dont ils admirent les beautés. Ils ont bataillé toujours au service d'une race qu'ils admirent trop pour supporter qu'on la discute : la Maison royale de France. Suivant Gouverneur-Morris, M. de Flahaut et M. d'Angiviller affichent leurs opinions d'une manière intransigeante et téméraire. Chez les La Bédoyère, chez les Nadaillac, chez les Capellis, on demeure parfois jusqu'à une heure du matin, s'indignant contre le nouvel ordre de choses, s'efforçant à prouver que les excès révolutionnaires qui menacent sont autrement dangereux que les anciens abus qui disparaissent. En un mot, chez les Flahaut, c'est la vieille France qui se révolte, jetant avant de mourir son dernier cri d'angoisse, de douleur et de colère.

Tout autres sont les amis de la jeune femme. La finance, à laquelle elle appartient par ses attaches et sa naissance, n'a point derrière elle de « morts qui parlent ». Elle n'a point un passé qui s'insurge contre l'avenir. Ses relations intimes, comme celles de Mme d'Angiviller, une fille de finance, elle aussi, sont choisies,

comme on le sait, parmi les gentilshommes épris des idées nouvelles appliquées avec modération : les Narbonne, les Ségur, les Montesquiou et d'autres encore. Bien plus, Condorcet, Morellet, Suard ont fait entendre parfois à ses oreilles, sur des modes différents, le souffle puissant et destructeur de la Philosophie. Écoutant ces voix contradictoires et diverses, un instant la jeune femme — elle n'a pas trente ans — demeure hésitante et troublée. Entre le parti de la Cour et la faction d'Orléans, elle chancelle un moment. Alors qu'élevé avec les fils de France, M. d'Angiviller, qui se connaît en hommes, lui vante à bon escient les qualités d'honnêteté profonde du roi Louis XVI et que M. de Montmorin appuie ses paroles de son témoignage avisé, elle écoute avec complaisance les bruits calomnieux qui montent de la rue ou viennent du Palais-Royal[1] pour se glisser, perfides, dans son salon du vieux Louvre. Encore qu'elle offre indifféremment, faute de pain, ses services à l'une et à l'autre, elle préfère à la Reine la duchesse d'Orléans qu'elle rencontre chez Mme de Chastellux ou Mme de Séran, dont elle est souvent l'invitée. Inconsciente de l'avenir, elle s'abaisse jusqu'à répéter — de bonne foi assurément — les ignobles propos qui courent sur le ménage royal. Ainsi elle affirme un jour à Gouverneur-Morris que, si elle peut user de quelque influence sur l'infortunée Marie-Antoinette, elle « la pourvoira tour à tour d'amoureux et de confesseurs ». C'est ainsi qu'elle lui dit encore : « M. d'Autun et la reine sont au mieux ensemble », et le Roi, qu'elle connaît à peine, elle ne l'épargne point non plus et, subissant l'influence d'une atmosphère ambiante

1. Mme de Flahaut dîne au Palais-Royal le 3 février 1790.

chargée d'hostilité et de mensonges, elle tient à son égard des propos sans mesure. Bien qu'il lui en coûte, l'historien consciencieux les doit rapporter puisqu'aussi bien la critique a fait justice de ces enfantins commérages. Ils sont intéressants d'ailleurs, car ils prouvent avec quelle habileté on était parvenu, jusque dans la haute société du temps, à saper les bases du prestige royal.

Gouverneur-Morris entend dire un jour que le Roi est d'une nature cruelle et basse.

« Un exemple entre autres de cette cruauté, écrit-il[1], est qu'il avait l'habitude d'embrocher et de faire rôtir des chats vivants. En voiture avec Mme de Flahaut, je lui dis que je ne pouvais croire de telles choses. Elle me répond, qu'étant jeune il se rendait coupable de tels faits; qu'il est brutal et sale, ce qu'elle attribue principalement à une mauvaise éducation. Sa brutalité le conduisit une fois, lorsqu'il était dauphin, jusqu'à battre sa femme. Pour cela il fut exilé pendant quatre jours par son grand-père Louis XV. Jusqu'à ces derniers temps, il avait l'habitude de toujours cracher dans ses mains comme commode. »

Influencée par ces diffamations de mauvais goût, Mme de Flahaut abandonne-t-elle décidément le parti de la Cour pour se jeter dans celui de la Révolution? Non, ses hésitations ne sont pas longues, son caractère se dessine, et l'ardeur avec laquelle elle va s'efforcer de défendre les intérêts de la famille royale qu'elle n'aime point, parce qu'ils marchent de pair avec ceux de son pays qu'elle aime, est la preuve de la sagesse de son esprit.

1. 14 juillet 1791.

En 1789, elle joue un rôle discret mais important. Son salon n'est point une tribune politique d'où l'on crie, mais c'est une officine où l'on prépare des actes. Son caractère mesuré, ennemi des convictions extrêmes et qui répugne aux intransigeances, lui indique nettement la conduite qu'elle croit devoir tenir. A ses yeux, son mari est un aristocrate outré et dangereux pour la cause qu'il soutient. Plus dangereux encore lui paraissent les esprits avancés, fomentateurs de la révolte. Elle est, avant la lettre, une royaliste constitutionnelle prête à soutenir, de toutes ses forces féminines, la monarchie chancelante, à condition que le roi n'entravant point le mouvement des idées s'en montre le moteur en même temps que le frein.

Cette ligne de conduite est celle de ses amis de prédilection sur lesquels elle exerce une occulte influence. En effet, elle tient entre ses mains divers fils conducteurs qui la mettent en rapports avec la famille royale ainsi qu'avec l'Assemblée. Elle est comme la modératrice de Talleyrand sur laquelle elle exerce une incontestable influence. Elle discute avec Gouverneur-Morris dont l'esprit clair et sûr est consulté par tous les partis. Elle fait passer des avis à la famille royale par Vicq d'Azyr et Montmorin, et elle s'efforce d'agir sur Lafayette par Montesquiou et par Narbonne. Et tout cela s'exécute sans rumeur, discrètement, dans le mystère du salon du vieux Louvre, dont le rôle occulte serait demeuré dans l'ombre, si Gouverneur-Morris n'avait pas soulevé un coin du voile.

Ce salon c'est pour Morris une agence d'informations car, s'intéressant au sort de la France, il peut éclairer les Français de ses lumières et les aider dans l'élaboration d'une constitution favorable au peuple comme à

la Monarchie. C'est pourquoi Mme de Flahaut s'efforce de le mettre en rapports avec les membres de l'Assemblée. Le 26 juillet 1789, elle lui demande d'aller à Versailles conférer avec le comité qui doit présenter un rapport sur la Constitution. Deux ans plus tard, le 27 septembre, elle lui expose un plan qu'elle a conçu avec Talleyrand pour l'amélioration de l'état des finances, et elle le met en relation avec Montesquiou. Avec une aisance toute féminine, elle compose avec lui un nouveau ministère, envoyant Mirabeau à Constantinople et Lauzun à Londres. Laissons ici la parole à Gouverneur-Morris.

« Cette aimable femme, dit-il, montre une précision et une justesse de pensées rares même chez l'autre sexe. Après avoir discuté une foule de points avec moi :

— Enfin, ajoute-t-elle, mon ami, vous et moi *nous gouvernerons la France*.

« C'est une étrange combinaison, mais le royaume est actuellement en de bien plus mauvaises mains. Elle doit avoir, ce soir, une conférence avec le médecin de la reine[1] pour la pousser à faire disparaître quelques-uns des préjugés de celle-ci. Je lui dis qu'elle peut facilement dominer la reine. »

Le 4 octobre dîner au Louvre. Mme de Flahaut, qui se trouve mal à table, a reçu chez elle Morris et Talleyrand. Elle cherche à procurer au premier le portefeuille de ministre des finances. Il lui faudrait pour cela un million ; et la soirée s'achève par une discussion sur les biens de l'Église, au sujet desquels elle ne partage point les idées spoliatrices de son ami. Trois jours plus tard, nouveau colloque entre l'évêque d'Autun et

1. Vicq d'Azyr.

Morris sur la demande de Mme de Flahaut. Talleyrand que n'embarrasse point l'excessif scrupule de jeter à terre le père de son amie Mme de Staël, désire le renvoi de Necker dont il ambitionne la place. Mme de Flahaut partage, on le conçoit, ses vues lorsque, pour porter à l'apogée cet imbroglio de trahisons,... apparaît Louis de Narbonne, l'ami et le rival de Talleyrand ! Alors la conversation change. Talleyrand s'entête dans son projet de dépouiller l'Église. « Il s'y attache comme en étant l'auteur, s'écrie Gouverneur-Morris. Cependant notre amie insiste si sérieusement auprès de lui qu'elle lui fait céder un point. »

Au sujet de cette spoliation, Gouverneur-Morris prononcera bientôt ces belles et prophétiques paroles dont la portée est éternelle : « Mon ami l'évêque d'Autun a fait un grand pas en attaquant la propriété de l'Église. Sûrement jamais une nation n'a roulé plus rapidement à l'anarchie. Ni droit, ni morale, ni principes, ni religion ! »

Avoir « fait céder un point » sur ce terrain à l'ambitieux Talleyrand, c'est donc de la part de Mme de Flahaut une action louable qui se peut inscrire au bilan de ses bonnes actions, dont le total n'atteignit point, on peut le craindre, celui de ses erreurs.

Pendant tout l'hiver de 1789, les entretiens se continuent sans cesse entre Mme de Flahaut, Talleyrand, Morris, et parfois Ségur, Montmorin, Narbonne et Biron. Mme de Flahaut cabale pour que Mirabeau n'entre point au Ministère à cause de sa mauvaise réputation. Elle corrige un mémoire sur la Constitution que Morris doit faire lire au Roi et elle le renseigne sur les pensées secrètes de La Fayette dont Talleyrand, « qui s'est invité à dîner chez elle tous les jours », lui révèle l'état d'es-

prit. Tous ces efforts, tendant à élever au Ministère son ami Talleyrand, pour lequel le comte de Luxembourg lui offre le secours du parti aristocratique, la consument et lui donnent la fièvre. Grâce à Dieu, Morris l'en guérit au moyen d'un remède simple. « Il la remonte considérablement avec un peu de soupe. »

Le rôle qu'elle a joué pendant l'année 1789, Mme de Flahaut y demeure fidèle en 1790. Mais, comme la science de la politique est pour le moins une science aride, elle continue, charitable, de colorer la sienne d'une note aimable, et sa présence met un peu de joie au milieu des discussions sèches de ses amis.

Nous avons dit que cette femme était bonne et savait se faire aimer. En veut-on la preuve? Le 4 janvier 1790, l'Assemblée nationale suspend les pensions[1]. Mme de Flahaut, au désespoir, « jette les grands cris », lorsque ses domestiques viennent l'assurer que, si cela est nécessaire, ils se mettront pendant six mois au pain et à l'eau... Cette preuve de dévouement la touche aux larmes, mais ne la fait point vivre. Lorsqu'au soir du 10 janvier Gouverneur-Morris se présente chez elle, l'infortunée a pleuré tout le jour, car son dénuement la contraindra à bientôt quitter Paris. « Je m'efforce de la consoler, dit Morris, mais c'est impossible. Le coup est dur, il est vrai, car, malgré sa jeunesse, sa beauté, son esprit et toutes ses grâces, il lui faut abandonner tout ce qu'elle aime et passer sa vie avec ce qui lui répugne le plus! »

Elle s'essaye, alors, à de vagues spéculations avec Talleyrand; elle s'efforce de faire obtenir à son mari une place dans l'Administration[2], mais rien ne lui

1. M. de Flahaut avait conservé jusque-là sa pension d'officier général.
2. Février 1790.

réussit. Dores et déjà M. de Flahaut est un suspect!

— Faites passer à la Reine une note rédigée par moi sur l'état des affaires, lui dit Morris. Vicq d'Azyr s'y prêtera volontiers. Ne délaissez point Sa Majesté, donnez-lui de bons conseils. Elle vous aura des obligations dont elle vous récompensera, si elle le peut...

La démarche est tentée, mais la Reine, en faisant l'éloge de Talleyrand, « homme de grand talent qu'il serait important d'avoir avec soi », répond à Vicq d'Azyr que, tant que M. Necker restera au pouvoir, elle ne se mêlera pas des affaires de l'État.

De tous côtés donc c'est la ruine qui, à brève échéance, menace le ménage Flahaut. Son unique ressource consiste maintenant dans le traitement de M. de Flahaut au Jardin du Roi. Or le comité des finances, nommé le 11 juillet 1789 par l'Assemblée nationale, menace d'en diminuer le budget. Effrayé, M. de Flahaut s'adresse le 10 mars 1790 à Condorcet pour lui demander de s'entremettre en sa faveur. Sa lettre exprime une sympathie que n'altère point la divergence des opinions. « ... J'embrasse M. de Condorcet, écrit-il, et je le prie de trouver bon que j'offre mes respectueux hommages à Mme la marquise de Condorcet[1].

Cette nouvelle démarche est vaine! Le 20 mai, les appointements de M. de Flahaut sont réduits de 12.000 à 8.000 livres, « qui suffiront, dit la commission, à une place honorable qui doit être un objet d'émulation et non d'intrigue ». En même temps Creuzé-Latouche, membre de l'Assemblée nationale, fait imprimer et distribuer une brochure attaquant directement l'infortuné Flahaut.

1. Archiv. nation., O, 432, p. 139; — Hamy, *op. cit.*

« Vous verrez, dit-il, l'intendant actuel absolument étranger à une école d'histoire naturelle, recevant les émoluments d'une place (déjà par un autre abus, digne de l'ancien régime, affectée à une survivance), recevant, dis-je, les émoluments d'une place où l'on ne saurait deviner ce qu'il fait d'utile, ni dissimuler ce qu'il fait de nuisible, puisqu'en effet rien n'est plus nuisible aux sciences ni plus décourageant pour ceux qui les cultivent que l'intervention de ce pouvoir ministériel. Vous verrez enfin cet administrateur dédaignant comme ses prédécesseurs le logement fastueux destiné à sa résidence que le Gouvernement lui fournit encore et peut-être aussi abusivement ailleurs ! »

Après cette virulente apostrophe, l'Assemblée nationale propose la suppression du poste d'intendant. Sur son ordre les officiers du Jardin des Plantes se réunissent en assemblée délibérante pour s'occuper de nouveaux règlements[1]. A ces réunions M. de Flahaut ne vient point, sous prétexte qu'il est « un peu souffrant ». Il se sent d'ailleurs en délicate posture, car Condorcet, lui faisant défaut, est le principal inspirateur du journal *la Chronique de Paris*, qui mène une violente campagne contre la gestion de M. d'Angiviller.

La situation est grave... Mme de Flahaut est plus inquiète que jamais. Aussi bien, la rencontre-t-on souvent aux Variétés, à l'Opéra ou à la Comédie, s'étourdissant de ses chagrins. Ce sont là, hélas ! d'insuffisantes consolations et, comme son ami Morris, qui voyage pendant tout l'été de 1790 en Hollande, n'est point là pour la sauvegarder, elle en cherche d'autres d'un ordre plus intime.

1. Hamy, *op. cit.*

Précisément à cette époque, un jeune et bel Anglais vient de débarquer en France et ses qualités personnelles autant que sa nationalité font de lui un homme à la mode :

John Fitz-Maurice, plus tard marquis de Lansdowne et connu dès lors sous le nom de lord Wycombe, était alors âgé de vingt-trois ans au plus. Son père William, comte de Shelburne et créé comte de Wycombe et marquis de Lansdowne[1], ministre des Affaires étrangères, puis premier ministre d'État en Angleterre, était un des hommes politiques les plus avisés de son temps. Suivant une coutume répandue dans le *peerage*, il avait envoyé son fils sur le continent, estimant que l'étude des mœurs françaises était le couronnement nécessaire d'une éducation soignée, et le jeune lord avait été présenté chez Mme de Flahaut par M. Gallois, peut-être, qui connaissait sa famille[2].

Le marquis de Lansdowne avait ordonné à son fils d'étudier les manières du bel air et de s'y conformer dans une mesure agréable et décente. En cela, Mme de Flahaut fut son initiatrice et, dépassant dans son zèle la mesure des instructions paternelles, elle voulut bien inculquer à lord Wycombe ce qui se pourrait appeler des « clartés de tout ». Le jeune homme y trouva quelque plaisir et devint « la préférence » de Mme de Flahaut.

Aussi bien Gouverneur-Morris, qui revient à Paris en novembre 1790, ayant conservé pour elle un sentiment platonique, mais tendre, s'aperçoit-il sans plaisir que Wycombe, ayant pris sa place d'ami de la maison,

1. Burke, *Dictionary of the peerage and baronetage*. London, 1883. Article *Lansdowne*.
2. Cf. *Biographie Michaud*, au mot *Gallois*.

est *un enniché* du boudoir de Mme de Flahaut. Il se plaît alors à contrecarrer ses plans. Lorsqu'un rendez-vous est donné par elle à Talleyrand ou à Wycombe, il fait irruption au Louvre en compagnie de Mme de La Borde, de Montesquiou ou de M. Sainte-Foix, s'estimant vengé par la figure déconcertée du jeune lord, « qui n'est point encore arrivé au point où il vise ». L'évêque est triste, M. de Flahaut semble mécontent. Wycombe déclare à Mme de Flahaut, qui rit, sa jalousie contre Morris, et Morris déclare à Mme de Flahaut, qui se défend, sa jalousie contre Wycombe. C'est avec mélancolie que l'infortuné Gouverneur s'aperçoit qu'au théâtre comme aux dîners, le jeune Anglais occupe maintenant « la place à côté de la maîtresse de maison, dont il était lui-même gratifié jadis ». Sa mauvaise humeur s'étend jusque sur l'évêque d'Autun, dont Mme de Flahaut soigne avec dévouement « la jambe malade ». Il lui renvoie des cadeaux qu'il a reçus ; il veut à toutes forces obtenir un portrait d'elle que possède M. de Talleyrand. Il avoue lui-même « témoigner d'un caractère plus désagréable que ne l'admettent le bon sens et la politesse et traiter Mme de Flahaut, conciliante et douce, comme un Turc ». En un mot Morris a perdu quelque chose de sa sérénité, et le poste d'observateur curieux qu'il occupait naguère est devenu l'apanage du financier Sainte-Foix, « vieux renard rusé et matois », dont le dilettantisme s'intéresse vivement aux luttes compliquées et galantes dont le boudoir de « la belle Adélaïde » est le champ clos.

L'année 1791 n'apporte point en ses débuts un notable changement dans ces entreprises diverses. Malgré les amertumes de son cœur, Morris est toujours bien un ami dévoué. Il a prêté 1.200 francs de papier

à son amie pour racheter une somme égale d'or qu'elle a engagée.

Elle ne les eût point sans doute demandés à Wycombe, car l'esprit de justice doit reconnaître que Mme de Flahaut, imitant en cela Mme Filleul, sa mère, ne s'abaissa jamais jusqu'à des calculs vils et demeura, sinon chaste, du moins pauvre.

Enfin Morris a fait quelque chose de mieux encore qu'un prêt d'argent. Il a donné des conseils à Mme de Flahaut sur sa conduite imprudente vis-à-vis de Wycombe, « estimant qu'elle pourrait bien se brûler les ailes à tournoyer autour de cette flamme ». Mais, ce jour-là, l'infortuné Morris aurait pu comparer, sans métaphores trompeuses, le salon du Louvre à un désert où sa prédication ne trouvait point d'écho, car ses inopportuns avis ne furent point suivis.

Au propre témoignage de Wycombe[1], un jour vint où les ailes, en tournoyant, s'embrasèrent et où le jeune Anglais vengea Mme de Flahaut de l'attachement voué à Mme de Staël par M. de Talleyrand.....

Abandonnons maintenant ces nécessaires mais immodestes propos, pour considérer un moment le cercle menaçant de douleur et de misère qui se resserre chaque jour lentement et sûrement autour de M. et de Mme de Flahaut. Tous deux sont maintenant unis dans un même sentiment d'angoisse et d'affolement. Il leur faut du pain!

M. de Flahaut veut partir pour l'Amérique ou pour l'Angleterre. Il est trop vieux! — Il veut tenter de maladroits efforts pour s'essayer à un commerce auquel se refusent ses habitudes propres et son atavisme ances-

1. Cf., plus loin, le séjour de Mme de Flahaut à Hambourg.

tral et, misérablement, il échoue dans une tentative de « négoce de quincaillerie » avec le nouveau monde. Il tombe malade, et Gouverneur-Morris, qui aime trop la femme pour être l'ami du mari, jette à son égard cette exclamation sans clémence : « Sa maladie provient de la mauvaise gestion de ses affaires pécuniaires. C'est un misérable, et le mieux pour lui serait de mourir ! »

Cependant les Flahaut ne peuvent se décider à quitter Paris. Leurs habitudes de luxe ont créé chez eux, comme chez bien d'autres, une seconde nature que feront taire seulement les nécessités extrêmes. Chez eux on continue de recevoir et de « donner des dîners où règne la gaîté ». Toutefois la santé de Mme de Flahaut s'altère aussi de plus en plus, et la Révolution sournoise, rôdant comme une voleuse autour des aristocrates, qui seront bientôt sa proie sanglante, fait parfois courir un frisson de terreur dans le dos des convives dont les sourires se glacent. A la veille du sacre de deux évêques constitutionnels, Talleyrand lui-même, cet indigne qui déshonore l'habit épiscopal et dont la conscience peut-être est en proie à d'obscures révoltes, Talleyrand *a peur*.

Le 23 février, rentrant chez elle sous le ciel bas et sinistre de l'hiver, Mme de Flahaut aperçoit tout à coup sur sa table une enveloppe blanche dont la provenance lui est inconnue.. Curieuse, elle décachète l'enveloppe mystérieuse... Qu'est-ce donc?... Un testament en bonne et due forme de M. d'Autun qui la constitue légataire universelle de ses biens. Alors un grand frisson la secoue tout entière, et les dernières paroles de l'évêque quitté la veille, dont le sens ne lui apparaissait point clairement, font jaillir dans son esprit un

jet de sinistre lumière. Il était sombre, préoccupé... Pas de doute. Il va mettre fin à ses jours !

Sous le choc d'une horrible frayeur, la malheureuse passe la nuit tout entière en larmes. A quatre heures du matin, elle ne peut résister à l'impulsion qui la pousse. Elle s'habille, elle descend, tâtonnant et hésitant par les obscurs dédales du Louvre, et la voilà maintenant qui marche affolée dans la nuit froide... Elle va chez M. de Sainte-Foix, ami de l'évêque et le supplie de l'aider de ses conseils. L'instant est tragique, les minutes sont des siècles... Il faut agir !

Alors M. de Sainte-Foix, s'habillant en hâte, court chez M. d'Autun... L'évêque n'est pas chez lui. On ignore où il a passé la nuit. Elles furent cruelles, sans doute, les heures longues de cette matinée d'angoisse jusqu'au moment où la vérité se fit jour.

Se suicider? Point. M. d'Autun n'avait pas cette intention, mais il avait — c'est Morris qui parle — *une peur horrible de la mort*. Il craignait qu'on vînt l'assassiner, lui, le renégat, punissant de son sang le sacrilège qu'il allait commettre et, pendant toute cette nuit si longue, si douloureuse, si expiatoire, pour les deux amants coupables, il avait essayé de dormir près de l'église où il allait sacrer de sa main impie deux évêques schismatiques[1].

1. Le sacre des deux évêques constitutionnels, Marolle et Expilly, eut lieu, en effet, le 24 février 1791 (cf. Delarc, *Histoire de l'église de Paris pendant la Révolution*, I, 413-415). La cérémonie fut célébrée dans la chapelle des Oratoriens de la rue Saint-Honoré, aujourd'hui temple protestant, le supérieur des Oratoriens, le Père Poiret, étant acquis à la cause constitutionnelle. Morris, dont le témoignage paraît n'être jamais en défaut, est le seul historien qui nous fasse connaître l'emploi de la nuit de Talleyrand. Comme nous le faisait observer M. le chanoine Pisani, auteur de savantes études sur le clergé constitutionnel, l'état des esprits n'était pas encore assez monté pour que le consécrateur pût craindre autre chose que des sifflets. Sans doute Talleyrand redoutait-il des vengeances personnelles.

... Et comme, chez les natures impressionnables, il suffit parfois d'un pâle rayon du soleil d'hiver pour dissiper l'atroce cauchemar d'une nuit, Mme de Flahaut, au lendemain de cette dramatique veillée, séchait ses beaux yeux rougis par les larmes et, dans la molle tiédeur de son lit, appuyait sur les oreillers son bras blanc pour jouer au whist « à six pence l'enjeu » en compagnie de Gouverneur-Morris.

Au mois d'avril suivant, elle espère toujours une place auprès de la Reine que ses favorites ont abandonnée. Cependant elle hésite... La situation auprès de la souveraine est-elle bien sûre?... et moins sûre encore est une charge à la Cour que Louis XVI fait proposer à son mari par l'entremise de M. d'Angiviller. Talleyrand donne à M. de Flahaut le conseil de l'accepter, tandis que Morris l'engage à réfléchir. Les événements bientôt ne le permettront plus. Pendant toute cette cruelle période de l'histoire, M. d'Angiviller et sa famille se sont montrés les vrais courtisans du malheur, et ils ont entouré le Roi de leurs soins attentifs, au moment où tant d'autres l'abandonnaient. Atteint d'une maladie mortelle, M. de La Bédoyère[1], connaissant la détresse qui menaçait la famille royale, est venu le trouver un jour, avec une somme de 90.000 francs pour lui dire :

— « Mon oncle, quand on ne peut servir de sa personne, on doit servir de ses biens. Faites accepter cette somme[2] ! »

Généreux et bon par nature, M. d'Angiviller n'a pas seulement proposé à son frère une charge à la Cour,

1. Le père de Charles de La Bédoyère fusillé en 1815.
2. La somme ne fut pas acceptée pour l'instant, mais on se montra très sensible au procédé (*Souvenirs* du comte de Neuilly, p. 336).

mais, pendant le printemps de 1791, il lui a payé toutes ses dettes, et cette munificence explique comment M. et Mme de Flahaut ont pu continuer à vivre, car, le 4 avril, M. de Flahaut, comprenant qu'il lui est impossible de demeurer en paria au Jardin royal, dépose ses comptes, dans un remarquable désordre, entre les mains du ministre Delessart. Il est d'ailleurs fort malade, si malade que, le 12 avril 1791, Mme de Flahaut demande à Morris :

— Qui donc me conseilleriez-vous d'épouser au cas où je deviendrais veuve?

— Mais... j'ai entendu dire qu'il était question d'autoriser le mariage dans le clergé.

— Oh! je n'épouserai jamais M. d'Autun, reprend-elle, car, pour aller à l'autel avec lui, il faudrait mentionner d'abord ma liaison avec un autre[1].

M. de Flahaut ne meurt point; mais, suivant une expression énergique comme toutes celles qui sont forgées sur l'enclume du peuple, tout croule autour de lui. L'intègre M. d'Angiviller, dont la noble figure devrait demeurer à l'abri de toutes souillures, est injustement accusé de malversations dans la gestion de la surintendance des bâtiments. Au mois de mai, il estime prudent d'abandonner sa charge et de quitter la France pour l'Italie. Au reste les premiers actes de la tragédie révolutionnaire lui font horreur et, si ce n'était la douleur d'abandonner ses maîtres, sur les instances désintéressées du roi, ce serait avec joie qu'il effectuerait son départ. Mme d'Angiviller refuse de l'accompagner et demeure à Versailles[2]. Lui-même, après avoir erré pendant quelques mois en Europe, les yeux fixés sur

1. Est-ce une allusion à lord Wycombe?
2. Cf. *Souvenirs* du comte de Neuilly.

notre pauvre terre de France, se fixera à Altona.

Ce départ, c'est un désastre pour Mme de Flahaut dont les finances s'épuisent chaque jour davantage et qui, trouvant plus de ressources dans son bon cœur que dans sa bourse, s'ingénie maintenant à faire vivre sa sœur. En effet, la belle-sœur de Mme de Pompadour, la veuve de Poisson de Marigny, un des hommes jadis les plus riches du royaume, n'est plus maintenant qu'une indigente[1]. En 1790, Mme de Bourzac, de concert avec son mari, s'est retirée à la campagne. Dans le district de Châteaudun, commune de Saint-Christophe, un sombre et romantique château qui s'élève sur les bords du Loir, entouré d'un vaste parc aux beaux couverts, le manoir de la Perrine, a tenté la belle Julie. M. de Bourzac l'a loué à vie à son propriétaire, un gentilhomme de vieille roche de la contrée, M. Étienne-Philippe de Lamolère, moyennant 7.500 livres de bail annuel et 8.000 livres de pot-de-vin. Il en a acquis les meubles et les effets pour la somme de 26.373 livres. Bienfaisante, Mme de Bourzac a laissé bonne réputation dans la belle contrée qu'elle habita peu de temps et, il y a quelques années encore, les anciens du pays, héritiers des traditions ancestrales, parlaient encore avec éloge de *la Dame de la Perrine.*

1. Nous avons dit plus haut que M. de Bourzac ne devrait pas être de tempérament économe. Il apparaît par le contrat de mariage de son frère le vicomte de Bourzac, capitaine au régiment de Boufflers, passé le 26 août 1787, avec Mlle Françoise Roussel de Courcy, une riche héritière, et signé par toute la famille royale, que les finances du ménage Bourzac devaient être assez embarrassées, car la dot du fiancé se composait d'environ 130.000 livres, à lui dues en partie par sa famille et comprenant, entre autres, une dette de 35.000 contractée vis-à-vis de lui par M. de Bourzac, son frère aîné, et Mme de Bourzac, née Filleul, sa femme (Minute conservée à l'étude de M. Bazin, 52, rue de Clichy, à Paris). Le jeune ménage Bourzac-Courcy se fixa dans les environs de Châteaudun, et ce voisinage fut sans doute la cause de l'achat de la Perrine par les Bourzac-Filleul.

Cependant, au cours de la Révolution, pareille acquisition était bien téméraire. Membre du club de Valois, attaché à la dynastie régnante, M. de Bourzac ne tarda point à émigrer. Par mesure de prudence sa femme fit, en 1791, prononcer son divorce ; mais, bien que les Bourzac n'en fussent qu'usufruitiers, la terre de la Perrine fut mise sous séquestre et, momentanément sans ressources, Mme de Bourzac s'en fut à Paris demander secours à sa sœur [1].

Le 25 décembre 1791 viendra le coup de grâce. M. de Flahaut est contraint, après la revision de ses comptes, à donner définitivement sa démission d'intendant du Jardin du Roi. Cette fois, la ruine n'est plus une menace, c'est un fait acquis et brutal, et la dernière obole qui faisait vivre le ménage aux abois a passé définitivement aux mains des révolutionnaires.

Dès lors Mme de Flahaut tentera de vagues négociations avec un certain M. de Curt, qui est fort épris d'elle, pour tâcher de trouver quelques fonds inespérés dans des affaires coloniales. Elle ne se désintéressera point non plus de la politique. Pendant les premiers mois de l'année 1792, elle sera toujours la conseillère fidèle de Morris dans ses plans de constitution ; elle cherchera toujours à s'immiscer dans les affaires de l'État pour la formation des ministères... elle s'attachera toujours à la fortune de Talleyrand... Et cette persévérance est louable, car celui-ci, sentant croître sa puissance, lui

1. Archives communales de Châteaudun ; — Archiv. nation., F7, 5086 ; — Gouverneur-Morris, *op. cit.* ; — Communications du général Demimuid Treuille de Beaulieu et du comte Georges d'Astier d'Ussel descendants de la famille de Lamolère, etc. Entièrement reconstruit depuis la Révolution, le château de La Perrine est maintenant la propriété de M. Ernest Le Comte, conseiller général d'Eure-et-Loir, issu lui-même de M. F. P. de Lamolère et qui possède, à Paris, un beau portrait de la marquise de Bourzac.

témoigne maintenant une froideur qui la met au désespoir et qui amène Morris « à lui montrer le caractère de cet homme sous son vrai jour ». Mais ce sont là paroles inutiles, car les liens ne se brisent point en un moment qui sont formés par une longue accoutumance et dont la rupture dénouerait les habitudes de chaque jour.

Voici maintenant l'été de 1792. Cette fois ce n'est plus la faillite financière qui guette les aristocrates, c'est quelque chose de pire qui les attend dans leurs châteaux en province, à Versailles au pied du royal château, à Paris, dans la cour des Tuileries, aux carrefours des rues, au fond des prisons, sur le tribunal révolutionnaire bientôt : la Mort.

A Paris donc, la vie de salon s'étiole; « la volière se vide, les oiseaux se dispersent ». Ils se sauvent, apeurés, cherchant un refuge loin de l'orage, dont les nuages menaçants commencent à couvrir le ciel de France. Dès le printemps, Morris a parlé de quitter Paris. Mme de Flahaut s'est sentie défaillir... « Alors a-t-elle interrogé de cette voix si douce qui a fait battre tant de cœurs... alors, tous mes amis me quittent? »

Les uns l'abandonnent, les autres se cachent. Les Nadaillac, les Capellis, les Chastellux partent pour l'émigration. Talleyrand s'en va en Angleterre, Mme d'Albany, qui prépare son départ pour Florence avec Alfieri, supplie vainement Mme de Flahaut de l'accompagner... Le Roi, Bertrand, les Bastard, les Beaumont, Montmorin cherchent à se faire oublier, réfugiés, qui au fond de son hôtel, qui au fond de son château. Et les autres, ceux de l'avant-garde, les Condorcet et d'autres, la considérant comme une retardataire dans la marche accélérée de la Révolution, la renient. Le 8 août, pour la distraire, Morris emmène Mme de Flahaut à cheval

dans la banlieue de Paris. Et c'est sans doute sa dernière partie de plaisir en France, cette chevauchée à travers les prés fleuris qu'arrose la Seine et que bientôt inondera le sang. Le lendemain, Paris gronde et s'agite; le surlendemain, c'est le *10 août !* Le canon parle, la fusillade annonce que la journée sera chaude. Le château, défendu par les seuls Suisses, est emporté. Mme de Flahaut terrorisée — elle habite le Louvre ! — envoie son fils chez Morris et bientôt lui demande elle-même un refuge. Mais, jusqu'à la dernière heure, il faudra que la vie mondaine brille d'un dernier éclat. Écoutons plutôt ces froides paroles de Morris, écrites en cette journée qui marque l'histoire d'une page rouge :

« Mme de Flahaut vient, après m'avoir envoyé son fils, chercher un refuge. *J'ai du monde à dîner*, mais beaucoup des invités ne viennent pas. M. Huskisson, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, arrive dans la soirée. Les nouvelles sont bien tristes. Il continue à faire bien chaud, ou pour mieux dire brûlant. »

Et que se passe-t-il aux Tuileries, tandis que Mme de Flahaut prend part, angoissée, à ce dîner sinistre ?

La mort frappe de toutes parts. La populace a porté le carnage dans le château ; les corridors, les appartements, les moindres réduits sont arrosés de sang. Les Suisses sont égorgés, la maison de M. de Laborde, frère de Mme d'Angiviller, est réduite en cendres, M. de Viomesnil, qui a formé en escouades les gentilshommes réunis dans la galerie de Diane, est blessé. Alors M. de Flahaut qui, du Louvre, a assisté aux massacres, ne veut point voir périr cet homme. Héroïque, il lui offre le bras et, lentement, le vieux maréchal et l'officier chancelant traversent le Carrousel jonché des cadavres des Suisses pour chercher asile dans l'hôtel de l'am-

bassadeur de Venise, rue Saint-Florentin, dans cet hôtel même où — devenu potentat par suite de cette Révolution dont le mari trompé, Flahaut, pense devenir la victime — demeurera un jour l'amant vainqueur, Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent !

Après cet acte de courage, Flahaut se cache chez un ami, Bertrand[1], et il écrit à sa femme d'aller chez Méhée de La Touche, secrétaire-adjoint de la Commune du 10 août, afin de chercher à obtenir des passeports. On sait que ce misérable, un des hommes les plus méprisables de la Révolution, les livrait à prix d'argent, quitte, il est vrai, à faire arrêter aux portes de Paris ceux-là mêmes auxquels il en avait délivrés. Lorsque Mme de Flahaut se présente dans le courant de la semaine, Méhée est en peignoir entre les mains de son coiffeur. Cet homme se retire, et Mme de Flahaut annonce l'objet de sa visite. Méhée dit qu'il n'a pas envie d'être guillotiné, qu'aucune considération ne pourra le déterminer à livrer un passeport à M. de Flahaut.

— En voilà bien, dit-il en mettant la main sur un paquet de papiers, mais vous n'en aurez pas. Ma vie serait compromise.

Puis il passe dans la pièce voisine pour enlever son peignoir et s'habiller.

De cette minute dépend la vie d'un mari qu'elle n'aime point... En cette minute, Mme de Flahaut se révèle dans un geste beau.

Se voyant seule, elle porte rapidement la main sur les passeports dont elle prend une poignée...

Hélas ! Méhée a tout vu à travers une porte vitrée.

1. Cet ami du nom de Bertrand devait être le chevalier Bertrand, frère de Bertrand de Molleville. (Cf. *Mémoires secrets* de Bertrand de Molleville et Gouverneur-Morris, *op. cit.*)

Il avance... Que va-t-il dire? A ses lèvres est suspendue maintenant la destinée de Mme de Flahaut elle-même...

C'est un complice indulgent. Il laisse échapper ces paroles d'une singulière clémence :

— J'espère que vous m'en laisserez! Mais ces passeports ne peuvent vous servir. Ils n'ont point de signatures. En voilà un qui la porte. Je vous le confie à condition que vous le rapportiez demain.

Mme de Flahaut a compris ce que le sous-entendu comporte... Dans la nuit, elle imite le paraphe de Méhée sur plusieurs passeports, qui représentent peut-être autant de vies humaines. Elle en remet un à son mari qui bientôt part pour Boulogne. Elle en fait remettre deux autres à de malheureux suspects qui s'embarquent pour l'Angleterre. Elle en donne un quatrième à Bertrand de Molleville[1], ministre de Louis XVI, qu'elle connaît personnellement et qui est le frère de ses deux amis, l'abbé et le chevalier Bertrand.

Elle-même va songer au départ. Nous la rencontrons

1. Nous rapportons ici la visite de Mme de Flahaut à Méhée telle qu'elle l'a contée elle-même à M. de Monmerqué, éditeur des *Lettres* de Mme de Sévigné (note manuscrite de Monmerqué reproduite par M. de Lescure dans *Rivarol et la Société française*, p. 446). Mme de Flahaut négligea de dire à M. de Monmerqué si Méhée fut touché par sa seule beauté et son affliction, ou si malgré sa pauvreté elle paya à prix d'argent le service qu'il lui rendit. Cette dernière hypothèse serait plus conforme au caractère de Méhée. Sans nommer Mme de Flahaut, Bertrand de Molleville donne, dans ses *Mémoires secrets*, une autre version concernant l'affaire des passeports. Comme cet ouvrage contient de nombreuses inexactitudes, il semble préférable de s'arrêter au récit de Monmerqué. Cependant Molleville y mêle une question de finance qui n'est point invraisemblable. Sous sa plume, Mme de Flahaut apparaît toujours bonne et dévouée, jusqu'au péril de mort, pour ses amis : « J'étais fort indécis, écrit-il, sur le parti que je devais prendre quand une femme me fit offrir un moyen de sortir du royaume. Cette femme était fort attachée au Roi, quoique le genre de ses liaisons la fit soupçonner du contraire. J'évite de la nommer de peur que sa conduite si généreuse à mon égard ne lui soit imputée comme un crime. Pen-

pour la dernière fois à Paris, le 2 septembre, alors que commence la série des massacres. Elle se trouve mal chez Gouverneur-Morris, non point à la pensée de son propre sort, « mais par crainte, dit-il, de celui de ses amis ». Quelques jours plus tard, le lendemain peut-être, elle quittera Paris, puis la France, victime comme tant d'autres de cette Révolution dont elle a cru, dans sa témérité, tenir un moment les fils, ces fils fragiles qui se brisent toujours sous la montée hurlante d'un peuple en courroux.

dant mon ministère, j'en avais reçu des renseignements très importants pour la famille royale, et elle passait aux yeux de beaucoup de gens pour une démocrate forcenée. Elle me fit dire par mon frère le Chevalier que, si je voulais aller en Angleterre, elle se chargeait de me procurer un passeport et de me faire conduire en sûreté à Boulogne, et là elle me recommanderait à un de ses correspondants qui avait déjà fait embarquer deux de ses amis et qui en ferait autant pour moi. J'acceptais avidement cette proposition, mais je voulus connaître les moyens d'exécution. Mon frère m'apporta un passeport qu'un ami de cette dame avait payé cent louis. Cet ami n'avait pas été dans le cas d'en faire usage. Il avait passé sans le faire voir et le lui avait renvoyé pour qu'il pût être utile à d'autres. Ce passeport avait deux mois de date, la forme n'était plus la même. Il y avait d'ailleurs quelques changements indispensables à faire dans le signalement. Mon valet de chambre les fit avec beaucoup d'adresse, et la date trop ancienne était maintenant l'unique objet qui m'inquiétât. La dame proposa de m'envoyer à Boulogne par un ancien domestique de sa maison devenu courrier de la Malle entre Paris et Calais. »

VIII

L'émigration à Londres. — La misère. — Encore Talleyrand. — Une colonie d'émigrés constitutionnels. — Bertrand de Molleville. — Un envoi de faux assignats. — Condamnation, arrestation et mort héroïque de M. de Flahaut. — Une aventure galante. — *Adèle de Senange*. — Mme de Flahaut auteur.

(1792-1794)

Qu'on imagine ici une pièce en deux actes. Le premier acte, qui serait digne du pinceau de Vanloo ou de Chardin, nous représente la société la plus élégante qui se puisse concevoir. C'est un fol et brillant ensemble de courtisans en talons rouges, sanglés dans leurs habits « prune de Monsieur » ou « couleur d'escarlatte », et de dames parfaitement belles dont les grâces se rehaussent des élégances de leurs robes « soupir étouffé, ou larmes indiscrètes ornées de rubans regrets superflus ». Tout ce monde s'aborde et se salue en révérences sans nombre, dont les nuances délicates sont perdues pour toujours. L'élégance, le tact, l'esprit, règnent dans une atmosphère que n'assainissent point peut-être les bouffées du naturel. D'autres senteurs y règnent. Ce sont les subtils et derniers parfums d'une vie de salon qui se meure lentement avant qu'une hache brutale en vienne trancher les derniers fils... Nous sommes à Paris.

Le rideau tombe. Il tombe brusquement, puis il se relève sous le coup d'une tourmente qui ébranle le vieux monde d'une secousse dont il ne se remettra jamais... Voici le second acte.

Pauvres courtisans aux talons dérougis, aux corps étriqués dans des vestes de camelot et qui ne savez que parfiler, vous battre, ou bien mourir ; infortunées marquises vêtues maintenant d'indienne « à quatre sols le mètre » et dont les pieds délicats, chaussés de mules défraîchies, savent à peine se promener... où êtes-vous donc ?

Elle vous a portés loin la tourmente dont les rafales vous ont éclaboussés du sang de vos époux, de vos femmes et de vos fils. Dépaysés, désheurés, transis sous un ciel brumeux où ne brille point le soleil de Versailles, vous avez froid, vous avez faim dans la grande ville laborieuse où règne déjà, règne implacable, le *struggle for life*... Vous êtes à Londres.

Vous êtes à Londres où la duchesse de Gontaut fabrique des fleurs artificielles, où Mlle de Cornulier est maîtresse d'école, où la vicomtesse des Réaulx vend ses broderies, où la duchesse de Fitz-James fait argent de ses travaux de frivolité...

Et parmi vous toutes, une femme vient d'arriver, délicate, souffrante, amenant à grand'peine son jeune fils, estimant sans doute qu'elle a quitté pour quelques mois seulement cette terre de France qu'elle reverra dans huit ans. C'est la comtesse de Flahaut.

Comment s'est effectué son rapide départ? Aucune pièce de sa correspondance postérieure ne nous l'apprend. Il ne faut point s'en étonner, car les survivants de cette époque terrible n'aimaient point d'habitude remonter l'échelle du passé pour évoquer, d'une manière précise, des souvenirs demeurés pour eux poignants. Il est vraisemblable cependant que, profitant elle-même d'un passeport semblable à ceux qu'elle avait généreusement donnés à Bertrand de Molleville

et à son mari, elle suivit la même route jusqu'à Boulogne. C'était son chemin pour gagner l'Angleterre, et le maire de cette ville se montrait plein d'indulgence pour les proscrits qui faisaient escale dans ses murs[1]. Les illusions suivies d'émotions et de terreurs qu'elle ressentit au cours de cette odyssée, on les devine à la lecture d'un de ses romans : *Eugénie et Mathilde*.

L'auteur nous y conte la fuite d'une famille noble qui quitte en 1792 les environs de Paris pour se réfugier à l'étranger...

« Chacun, dit-elle, emportait ce qui lui était strictement nécessaire. On se flattait encore d'un prochain retour. Hélas! Mathilde (la principale héroïne) ne prit que les robes d'une saison. »

Puis ce sont les affres qui suivent, au cours du voyage, une dénonciation anonyme :

« Dans ce moment cette malheureuse famille se voyait à la merci de tout ce qui l'entourait. Son existence dépendait du moindre hasard. Dans une grande berline, par des chemins affreux, la nuit ne laissait rien voir autour de soi. Les voyageurs n'entendaient que le bruit qu'ils faisaient eux-mêmes, et leur imagination craintive les persuadait qu'il devait parvenir aux environs et éveiller la malveillance. Ils tremblaient au plus léger cri du petit Victor. »

Et la main de l'auteur devait également trembler sous l'assaut des souvenirs lorsqu'elle écrivait ces pages vécues, car les cris du « petit Victor » n'étaient-ce point les pleurs du petit Charles de Flahaut qu'elle emmenait avec elle, cet enfant tant aimé auquel elle consacrera désormais la meilleure part de sa vie?

1 Cf. Forneron, *Histoire des émigrés*.

Elle lui consacrera la meilleure part de sa vie ; mais, chez une nature aussi complexe et aussi passionnée que celle de Mme de Flahaut, il y aura place longtemps pour des amours d'ordre moins pur. Et c'est à regret que nous devons chercher dans l'un d'eux, peut-être, la raison qui, parmi les nombreux centres d'émigration, lui fit choisir l'Angleterre pour sa résidence temporaire. Un sensible attrait l'y attirait : la présence de M. de Talleyrand, que les derniers ministres de Louis XVI avaient chargé d'une mission diplomatique à Londres.

Des écrivains tendancieux ont donné sur les rapports de Mme de Flahaut et de l'évêque constitutionnel à Londres de romanesques détails qu'il serait superflu de reproduire ici[1]. Un fait cependant est à retenir. Il est incontestable que l'aiguillon de la jalousie fit en Angleterre souffrir Mme de Flahaut. A Londres, Talleyrand continuait d'enchaîner les cœurs, et l'absence avait eu raison de la constance qu'il avait si longtemps témoignée à son amie. Dès janvier 1793, une femme célèbre entretenait alors avec lui un commerce de cœur et d'esprit, auquel il ne demeurait point insensible. C'était Mme de Staël qui, à Paris déjà, avait commencé d'exercer sur lui, comme on l'a vu, une influence rivale de celle de Mme de Flahaut. Vers cette époque, Mme de Staël fait entendre à une jeune Anglaise, miss Burney[2], cette étonnante parole : « Talleyrand est le meilleur des hommes, *is the best of the men*[3] ; et Talleyrand déclare, d'autre part, qu'il n'a jamais rien rencontré de mieux

1. Bastide, Vilmarest, le baron de X..., *op. cit.*

2. Miss Burney, ancienne femme de chambre de la reine d'Angleterre, qui avouait « qu'avant d'avoir entendu des Français elle ne se doutait pas de ce qu'était une conversation », épousa un émigré, le général d'Arblay, et laissa un curieux journal contenant de nombreux détails sur la colonie française de Londres et de Juniper Hall.

3. Mme d'Arblay, *Diary*, t. V, p. 416.

écrit ni de mieux pensé que les romans de Mme de Staël[1]. On imagine assez que pareil état de choses ne donne point entière satisfaction à Mme de Flahaut. Talleyrand l'a accueillie sans enthousiasme. Cependant elle ne lui tient point une immédiate rigueur, et elle l'emmène en séjour à la campagne[2], en compagnie de son ami Jaucourt. Elle n'habite point toujours Londres et, dès octobre 1792, nous la retrouvons dans la banlieue.

La société des émigrés est alors divisée en deux camps distincts :

Besogneux et misérables, la plupart des royalistes demeurent dans la ville, où Chateaubriand pense un jour mourir de faim ; où l'on voit un chevalier de Saint-Louis entrer à gages chez un homme de qualité.

Les émigrés du parti constitutionnel sont, encore que dénués de fortune, un peu moins mal partagés. Près du parc célèbre de Richmond, au milieu de très vertes prairies qu'ombragent ces vieux arbres aux formes étranges que l'Angleterre seule sait préserver de la cognée meurtrière, un groupement de villas et de cottages jette sa note d'éclatante blancheur.

C'est Mickleham.

Là, logeant chez les habitants, formant comme une colonie d'étrangers dans une ville d'eau rudimentaire, les *constitutionnels* se sont tant bien que mal établis. Ils se connaissent tous. D'anciennes relations

1. Mme d'Arblay, *op. cit.* ; — et Stevens, *Life and Times of Mme de Staël*, p. 147.

2. On lit dans une lettre de Noël, agent secret du Conseil exécutif provisoire, à Lebrun, en date du 18 octobre 1792 : « Les constituants et constitutionnels dont je vous ai parlés (Talleyrand, Narbonne, Jaucourt, etc.) s'éloignent de Londres pendant quelque temps avec Mme de La Châtre et vraisemblablement Mme de Flahaut dont vous connaissez les liaisons avec M. de Talleyrand. » (Communication de M. le vicomte B. de Lacombe.)

mondaines ou politiques les unissent. Ils s'aident mutuellement dans leur commune indigence, et le besoin de se « serrer les coudes » en pays étranger, les aide à supporter de féminines jalousies ou de masculines inimitiés. La place de Mme de Flahaut était indiquée là, au milieu des habitués de son salon, avec lesquels elle avait élaboré naguère les bases de cette fameuse Constitution. Elle y vint donc et retrouva là les amis des heureux jours.

A la suite de Talleyrand, l'objet de toutes les attentions et de tous les regards, évoluait, satellite autour de l'astre, le fameux Narbonne, celui-là même qui s'était montré jadis pressant auprès de Mme de Flahaut, et qui, sous les atteintes de l'âge, « commençait à épaissir ». Il était la « seconde tête » du parti constitutionnel, et c'est à lui que le duc de La Châtre, arrivant de Coblentz et vêtu à la hâte d'un habit que lui a prêté son tailleur, adressera plus tard ce reproche :

— Vous avez tout gâté avec votre constitution, vous êtes la première cause de tous nos malheurs, et maintenant nous allons gaiement mourir de faim tous ensemble.

Mme de Flahaut rencontra également, à Mickleham, au nombre de ses anciens amis, Narbonne, qui avait été ministre d'État, pendant les derniers temps de la monarchie, Mathieu de Montmorency, « à l'esprit sage, à l'âme sentimentale et tendre », MM. de Lameth, de Girardin, de Lally-Tollendal, tous les représentants, enfin, de cette aristocratie libérale qui avaient cru voir dans la Révolution l'évolution nécessaire et bienfaisante que visait leur générosité.

Mme de Staël n'était point alors l'unique déesse de ces lieux. Une autre femme y brillait, que Mme de Flahaut

ne paraît pas avoir fréquentée avant la Révolution. C'était Mme de La Châtre, « une *lady* d'environ trente-trois ans, figure élégante, peu jolie, mais animée et expressive, ayant beaucoup de lecture, pleine d'esprit, très vive et très charmante, nous dit Mme d'Arblay ». Les liens d'une tendre affection, qui se régulariseront un jour, l'attachaient à l'irrésistible Jaucourt. Lorsque Narbonne, arrivant en Angleterre, lui avait appris, chez Talleyrand, dont elle tenait la maison, que son ami était prisonnier à l'Abbaye, elle était tombée dans d'épouvantables convulsions. Depuis lors son âme sensible avait reçu des consolations, car Jaucourt, délivré, venait la rejoindre à Mickleham, dont il n'était pas le moindre ornement.

Rares étaient les évasions aussi opportunes que celle de M. de Jaucourt, et les nouvelles étaient plus fréquentes, qui apportaient du continent le deuil ou la terreur. Mme de Flahaut en devait pour elle-même faire bientôt la triste preuve.

Ce pendant qu'elle demeurait spectatrice sans joie de l'intimité de Mme de Staël et de Talleyrand, M. de Flahaut menait, à Boulogne, une vie solitaire et discrète, propre à le faire oublier. Un funeste envoi, parvenu de Londres, allait troubler cette demi-quiétude, et par une regrettable fatalité l'infortuné Bertrand de Molleville devait acquitter bien mal, vis-à-vis de la famille de Flahaut, sa dette de reconnaissance.

L'ancien ministre de Louis XVI était à Londres, au lendemain du jour où l'on publiait en Angleterre un bill interdisant la circulation et la vente des assignats, lorsqu'un Français de sa connaissance vint le trouver éploré.

— Je n'ai que des assignats pour toute ressource,

lui dit-il. De grâce faites-les passer en France par quelqu'un afin qu'on les y négocie sur le taux du change, sinon je suis un homme perdu!

Circonspect, M. Bertrand refuse formellement, alléguant la grande quantité de faux assignats qui circulent et craignant de compromettre le messager d'une aussi délicate affaire.

— Mes assignats ne sont point faux! s'exclame l'infortuné. De grâce, veuillez les considérer attentivement.

« Mon malheureux penchant à obliger me détermina à lui céder », ajoutera plus tard Bertrand de Molleville qui, avec le plus grand soin, examine les billets et n'y rencontre, affirme-t-il, aucun indice de fausseté. Fort aise d'obliger un compatriote, il se détermine donc à en acheter 10.000. Il en envoie 1.000 à Mme Bertrand de Molleville, demeurée à Paris, au nom de la citoyenne Raguet, sa femme de chambre, et 4.000 « dans une petite boîte quarrée », à M. de Flahaut, à Boulogne. Les deux paquets sont confiés à un capitaine de paquebot qui les emporte vers le continent...

Quel n'est pas l'effroi de Mme Bertrand, lorsqu'elle reçoit celui qui lui est destiné, de s'apercevoir qu'une main coupable l'a ouvert et qu'une lettre de son mari en a été soustraite!

Incontinent elle écrit à M. de Flahaut pour lui demander si semblable infortune lui est advenue.... M. de Flahaut ne répond point, car un malheur plus grand l'accable.

Le paquet d'assignats que lui adressait M. Bertrand est arrivé chez lui dans l'instant que « l'accommodait » son perruquier... Il l'ouvre... Les assignats sont faux!

Or, négocier à cette époque de faux assignats, c'était,

pour un suspect, courir à une mort certaine. On imagine assez l'effroi de ce vieillard, regrettant amèrement son imprudence, s'efforçant de dissimuler les billets dont il vient peut-être, ignorant au premier instant le vice qui les frappe, de payer ce même perruquier qui s'en va... Il s'en va le perruquier et il parle. Le jour même, 29 janvier 1793, huit jours après la mort du Roi, au moment où la mort frappe partout, on vient perquisitionner chez M. de Flahaut — on l'arrête — on le traîne en prison, après un jugement sommaire où, sans doute, sa conduite et sa discrétion ont été belles, puisque, dans une lettre éloquente adressée de Londres, au président de la Convention, le 11 février suivant, Bertrand de Molleville trace ces lignes[1] :

« La Convention nationale n'a adopté des mesures d'une rigueur aussi extraordinaire que parce que M. Deflahaut, craignant peut-être de me nommer ou de me compromettre en disant naïvement la vérité, a mis sans doute dans ses réponses une ambiguité qui a rendu suspecte sa conduite et celle de Mme Bertrand... »

Car ils sont faux aussi les assignats reçus par Mme Bertrand, et la malheureuse, arrêtée avec son père, M. Vernier, est maintenant en prison à Paris, où ils subissaient tous deux « l'humiliation et les horreurs d'une détention qui, à raison de leur sensibilité extrême et de leur mauvaise santé, peut mettre leur vie dans le plus grand danger ».

Dans cette même lettre, Bertrand de Molleville affirme

1. Cette lettre, devenue très rare, a été éditée à peu d'exemplaires, en 1792. C'est d'elle que nous extrayons les détails qui précèdent.

Bertrand de Molleville était-il parfaitement sûr que les assignats étaient valables? C'est à savoir. S'il y eut imprudence de sa part, il la regretta, en tous cas, pendant toute sa vie (Cf. *Biographie* Michaud, article *Bertrand de Molleville*).

qu'on a substitué en cours de route de faux assignats à ceux qu'il avait adressés en France, que le capitaine du paquebot a disparu et que les perfidies atroces et multiples dont il est, « lui, Bertrand, l'objet depuis un an, l'autorisent à croire aux machinations les plus odieuses lorsqu'elles tendent à lui nuire ».

Cette lettre, suivie d'une autre, n'eut point d'effet, car on ne relaxa point Flahaut par ordre judiciaire ; mais qu'advint-il de lui pendant les semaines qui suivirent son arrestation ?

A force d'or et de diamants prodigués aux geôliers par la famille de M. de Flahaut, sur la demande de sa femme, on laissa échapper le condamné, qui vécut dans une cachette sûre jusqu'au jour où quelqu'un raconta devant lui que son défenseur officieux venait d'être arrêté sous le soupçon mal fondé d'avoir facilité son évasion.

Pour justifier l'innocent, M. de Flahaut quitta sa retraite dès six heures du matin et se rendit au tribunal révolutionnaire, qui ordonna sa nouvelle incarcération...

Par son héroïsme et son superbe dédain de la mort, la dernière page de la vie du ci-devant comte de Flahaut serait digne de figurer dans *la Guerre en dentelles*. A l'heure suprême où se révèlent les sentiments intimes, le vieux sang des Flahaut d'autrefois, gentilshommes sans peur et sans reproche avant que de s'énerver au contact de la cour, parla chez lui. Pour sauver l'existence d'autrui cet homme qui, sollicité par les plaisirs et les passions, n'avait pas toujours su vivre, se prépara élégamment à bien mourir[1].

1. Sainte-Beuve (*Portraits de femmes : Mme de Souza*), T. Descilles (*Ephémérides boulonnaises*, 1886) et Charles de Flahaut, dans une

Ils n'avaient pas été longs pour lui ces instants d'une illusoire délivrance payée à prix d'or. Toujours si éloquentes sous leur apparente sécheresse, les pièces d'archives nous apprennent que M. de Flahaut était incarcéré de nouveau dans la prison de Boulogne le 26 ventôse an II (16 mars 1894). Il y recevait le jour même une lettre chargée. Le 4 floréal suivant (23 avril), il réclamait un certificat de résidence en prison. Puis... plus rien. Les mois passent. Nulle part, aucun document ne nous parle de lui jusqu'au jour où, le 2 brumaire an III (23 octobre 1794), on vend à Boulogne les effets du *condamné Flahaut*. Entre temps, suivant une voie douloureuse sur laquelle l'histoire s'est tue, victime oubliée, grossissant la liste du martyrologe de la Terreur, le malheureux, transporté de Boulogne à Arras, est monté dans la charrette. Sous la dictature de sang de Joseph Le Bon, le bourreau a fait son devoir. Personne n'a eu pitié des soixante-six ans du maréchal de Flahaut, dont la tête est tombée brusquement sous le couteau de la guillotine[1].

La voilà donc dénouée par le diligent office de la Révolution cette union mal assortie dont Mme de Flahaut, tant de fois, a souffert. Mais ce serait faire injure à sa

lettre qu'on lira plus loin, sont à peu près d'accord sur l'évasion et la fin de M. de Flahaut. La seule erreur de Charles de Flahaut et de Sainte-Beuve consiste à placer à Paris un événement qui eut lieu à Boulogne. Il n'y a point de doutes à avoir sur ce dernier point. Dramatisant un peu les faits, Charles de Flahaut dit que son père fut guillotiné deux heures après s'être livré lui-même à la *Commune*. Sainte-Beuve parle de quelques jours. Or on connaît par les Archives municipales de Boulogne la présence de M. de Flahaut dans la prison de la ville plusieurs mois avant sa mort, et Mme de Flahaut écrit dans une lettre (s. d.), vers 1799, au Ministre de la Justice : « Mon mari a péri sur l'échafaud, à Arras, pendant la dictature de Joseph Le Bon. »

1. Malgré les recherches faites aux archives départementales et municipales d'Arras par plusieurs historiens, aucun document n'a pu révéler la date exacte de la mort de M. de Flahaut. (Cf. Descilles, *op. cit.*)

mémoire de croire qu'elle ne souffrit pas aussi, pendant un moment, de ce dénouement tragique. Comment l'apprit-elle? Par les feuilles publiques, sans doute, car la correspondance n'était point facile entre le continent et les émigrés. Suivant Casimir Bonjour, elle fait allusion à son propre malheur lorsqu'elle trace ces lignes pour peindre la douleur d'une jeune mère exilée apprenant par le journal que son mari vient de périr révolutionnairement :

« La jeune femme égarée détournait la tête en plaignant son fils de vivre... Elle relut le journal... L'infortunée! une seule ligne détruisait le reste de sa vie. Une seule ligne pour dire qu'il n'est plus, un moment pour l'annoncer; et tout est fini pour elle; tout est fini, sans retour... »

Il ne convient point cependant de s'arrêter trop longtemps sur ces pénibles images. Il y a des douleurs dont la durée est en raison inverse de leur vivacité. Celle de Mme de Flahaut se doit apparemment ranger dans cette catégorie, et il nous en coûte un peu de rapporter ici l'anecdote qu'avait coutume de conter, sous la Restauration, M. le duc de Bassano[1].

« Pendant son séjour à Londres, disait-il, veuve et libre, Mme de Flahaut inspira une vive passion au fils de Lord ***, pair d'Angleterre. Il voulait l'épouser quoiqu'elle lui eût cédé. Cet amour affligeait vivement le père du jeune homme, auquel il destinait une de ses cousines, qui réunissait tous les avantages de fortune, de jeunesse et de position. En homme de sens et d'esprit, il dit à son fils : « L'aimable veuve est ton aînée, mais elle est si séduisante que ce n'est pas un obstacle

1. Biblioth. nation., manuscrit français, Z. 44, p. 255-56.

à tes yeux. Ce qui pourrait en être un si tu avais plus d'expérience, c'est qu'elle t'a tout accordé. Pourtant je consentirai à ton mariage à la condition d'une courte épreuve de six mois que je te rendrai douce à subir. Va t'établir avec elle dans mon château de ***. C'est un délicieux séjour. N'y épargne pas la dépense, appelles-y tous les plaisirs. Au bout du terme fixé, j'irai te voir. Si ton amour est le même, si ton cœur ne s'est pas refroidi, si tu sens que le bonheur de ta vie entière dépend de cette union, nous la formerons. »

« Le jeune homme s'engagea sur sa parole d'honneur, bien sûr, croyait-il, de combler ses vœux. Trois mois étaient à peine écoulés que l'enivrement avait cessé et sa charmante compagne était fatiguée de lui. Il fallait attendre, le temps pressait et il s'écoulait bien lentement. Plus un lien a été ardent, plus il devient pesant lorsqu'il tend à se dissoudre. Enfin Lord *** arriva, accompagné d'une jeune personne jolie comme un ange et y joignant tout ce qui peut plaire et séduire. Le père ne parla de rien. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir que son fils était triste et rêveur. Il voulait qu'il s'ouvrît à lui de son propre mouvement. La confession eut lieu : elle contint l'aveu du vif intérêt que lui inspirait la nouvelle venue. Lord *** lui dit : « Tu ne reconnais pas la cousine que tu n'as vue qu'enfant. Puisque tu es désabusé, que tu l'aimes et que c'est elle que je te destinais, retourne à Londres où tu l'épouseras. Cette anecdote... a servi à Scribe pour la composition d'un joli vaudeville représenté au Gymnase sous le titre de *Toujours.* »

Quel était donc ce bel et jeune inconstant ? Une hypothèse s'impose, et lorsqu'on se souvient des précé-

dentes aventures de Mme de Flahaut, on est tenté de songer à lord Wycombe. Il était âgé de neuf années de moins que Mme de Flahaut, et son père, le marquis de Lansdow, neappartenait au *peerage* d'Angleterre. Cependant la présence du jeune homme à Hambourg quelques années plus tard, et l'attitude qu'il eut alors auprès de son ancienne amie enlèvent à cette hypothèse quelque valeur[1].

Au reste, s'il s'agissait ici de Wycombe, il faudrait s'inscrire en faux contre la conclusion un peu romanesque du récit de M. le duc de Bassano, car le fils du marquis de Lansdowne se maria seulement en 1805, avec une jeune veuve qui n'était point de sa parenté.

Quoi qu'il en soit, les jeunes lords aux yeux bleus, qu'elle se complaît à décrire dans ses romans, exerçaient sur Mme de Flahaut une fascination singulière, qui donna à Mme de Staël l'occasion de rappeler sans indulgence les aventures de sa rivale. Des griefs de Mme Necker sa mère contre Mme d'Angiviller, dont Mme de Flahaut épousait toutes les querelles et, mieux encore, de l'animosité personnelle que lui causaient les sentiments de celle-ci pour Talleyrand, l'illustre écrivain sut se venger en femme et, qui plus est, en femme de lettres. Et c'est un détail peu connu de ceux qui n'ont pas assez lu Sainte-Beuve, qu'en traçant dans son immortelle *Corinne* le portrait de Mme d'Arbigny, Mme de Staël se complut à peindre Mme de Flahaut, sa rivale :

Mme d'Arbigny est veuve d'un vieillard que son indigence l'a contrainte à épouser. Artificieuse, elle cherche par tous les moyens, à séduire le beau, jeune et for-

1. Cf. page 199.

tuné lord Nelvil, qu'elle espère s'attacher par les liens solides du conjugat...

Mais plutôt que d'analyser un chapitre de *Corinne*, lisons ce portrait tracé avec le talent caractéristique de Mme de Staël et qui rappelle, à s'y méprendre, encore que poussé au noir, celui de Mme de Flahaut.

« Mme d'Arbigny avait beaucoup de réserve et de finesse dans l'expression de ses regards, sa figure d'ailleurs était très agréable, sa taille pleine de grâce, et il y avait dans tous ses mouvements une élégance parfaite ; elle ne disait pas un mot qui ne fût convenable ; elle ne manquait à aucun genre d'égards, sans que sa politesse fût en rien exagérée ; elle flattait l'amour-propre avec beaucoup d'adresse et montrait qu'on lui plaisait sans jamais se compromettre, car, dans tout ce qui tenait à la sensibilité, elle s'exprimait toujours comme si, dans ce genre, elle voulait dérober aux autres ce qui se passait dans son cœur... Il me semblait quelquefois qu'il y avait un peu d'art dans son langage, qu'elle parlait trop bien et d'une voix trop douce, que ses phrases étaient trop soigneusement rédigées... »

Et comme Mme d'Arbigny, craignant de ne point amener Nelvil à partager ses vues, dirigeait en même temps ses attaques sur un de ses cousins, M. de Maltigues, Mme de Staël met dans la bouche de celui-ci, à la veille d'un duel avec le jeune lord, les paroles qui suivent :

« Mme d'Arbigny ne vous convient pas, lord Nelvil, vos caractères n'ont aucun rapport ensemble ; *votre père d'ailleurs serait désespéré si vous faisiez ce mariage*, et vous seriez désespéré d'affliger votre père. Il vaut donc mieux que, si je vis, ce soit moi qui épouse Mme d'Arbigny et, si vous me tuez, il vaut mieux

encore qu'elle en épouse un troisième, car c'est une personne de haute sagesse que ma cousine et qui, lors même qu'elle aime, prend toujours de sages précautions pour le cas où on ne l'aimerait plus. »

N'y a-t-il pas là, sous une forme élégante et précise, comme une critique dirigée contre les qualités de prudence... nous ne dirons pas d'intrigue, avec lesquelles Mme de Flahaut s'essaya toujours à mener à bien les affaires de son cœur?

Lorsque plus tard Mme de Staël écrivait ces lignes, l'image de Mme de Flahaut lui devait cependant apparaître comme celle d'une rivale à peu de chose près vaincue, car, après la mort de M. de Flahaut, de sérieux différends s'étaient élevés, entre sa veuve et M. de Talleyrand, avant que celui-ci quittât l'Europe.

« La comtesse de Flahaut, écrit Bastide[1], femme d'esprit et dont les connaissances étendues avaient été utiles dans les salons de Paris à l'évêque d'Autun, qui rencontrait chez elle la plupart des hommes qui ont le plus brillé dans la Révolution française. Sa bourse fut souvent aussi au service de son ami. Mais la comtesse, hors de France et devenue veuve, n'avait plus rien à revendiquer sur le continent. Son mari étant mort sur l'échafaud, elle ne pouvait plus être utile à M. de Talleyrand. Dans un état voisin de l'indigence, elle crut pouvoir s'adresser à celui qu'elle avait si souvent protégé, mais il fit la sourde oreille et s'excusa sur les fausses spéculations dont il prétendait avoir été victime et qui, disait-il, l'avaient complètement ruiné[2]. »

1. Bastide, *op. cit.*

2. Au cours de son séjour à Londres, Talleyrand se vit une fois réduit à vendre sa bibliothèque et à vivre pendant quelque temps de 1,800 livres qu'il en retira (Communication de M. le vicomte de Lacombe).

Mme de Flahaut, comprenant qu'elle n'avait plus rien à attendre de lui, et réduite à une détresse que lui rendaient encore plus intolérables les privations de son petit Charles, chercha dans son esprit ingénieux la plus honorable des ressources. Sous l'aiguillon de la misère, la femme du monde qu'elle était se révéla femme auteur, et la littérature française s'enrichit sous sa plume d'un joli roman que ses contemporains jugèrent comme un chef-d'œuvre : *Adèle de Senange* vit le jour.

Adèle de Senange! Ce roman, dont le titre harmonieux fleure comme un parfum vieillot et démodé, fit alors le tour de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, consacrant en un jour la jeune réputation littéraire de Mme de Flahaut. Et c'est une rude leçon donnée à la vaine gloire par les caprices de la mode que l'obscurité profonde dans laquelle il est retombé, entraînant avec lui son auteur dans le domaine du silence. Alors que les noms de Mme de Duras, de Mme d'Albany, de Mme de Charrières évoquent encore pour nous l'image affaiblie et lointaine de certaines notoriétés littéraires, celui moins heureux de Mme de Flahaut, leur sœur par le talent et par la grâce, a subi le sort décevant du profond oubli. C'est à peine si on rencontrerait maintenant, dans l'arrière-fond des cabinets de lecture de province ou des bibliothèques de vieux châteaux, quelques exemplaires de ses œuvres. Reliées de cuir rose ou grenat, elles s'illustrent de gravures démodées où, dans tout l'attirail du romantisme, de beaux jeunes gens à jabots de dentelles jurent tragiquement leur éternel amour sous la pâle lumière de Phœbé, le mélancolique flambeau des nuits, aux sensibles demoiselles dont les visages baignés de larmes s'encadrent de boucles en *repentirs*...

Adèle de Senange méritait mieux que ce sort ridicule et décevant et c'est ainsi que l'estimait Sainte-Beuve. Un rapide aperçu de ce roman doit être ici le nécessaire complément du portrait de Mme de Flahaut, car parler de l'auteur c'est encore parler de la femme...

La trame au reste en est simple. C'est une autobiographie tracée en termes flatteurs, car si Mme de Flahaut, donnant une des premières l'exemple aux romanciers modernes, laisse apparaître son *moi*, elle le fait sans confessions déplaisantes pour elle-même ou pour les idéalistes qui la lisent. C'est donc dans une atmosphère de calme, de fraîcheur, de pureté, sous une peinture nuancée et délicate que nous apparaît la vertueuse Adèle. A peine sortie de son couvent, que l'auteur nous décrit avec une émotion attendrie, puisée évidemment dans la mémoire du cœur, Adèle épouse avec détresse un très vieux mari qui lui assure la fortune et l'avenir. Bientôt la confiance de ce vieillard — paternel toujours et jamais ridicule — l'engage à donner son amitié à un beau lord élégant et sentimental, comme il s'en rencontrait en 1789 dans le salon du vieux Louvre. Ce récit très simple se déroule dans un cadre enchanteur. Il y a là, comme disent Sainte-Beuve et Le Breton,[1] « la peinture de la vie réelle embrassée dans un cercle de choix ; une passion croissante qui se dérobe comme ces eaux de Neuilly, auprès desquelles rêve l'infortunée Adèle sous des rideaux de verdure, et se replie en délicieuses lenteurs ; des parloirs de couvent où des petites filles viennent timidement baiser la main de leurs mères entre les barreaux d'une grille ; des loges de l'Opéra où les belles dames étalent leurs

1. Le Breton, *Le Roman au XIXe siècle*.

atours et, les yeux un peu humides, écoutent Orphée ou Alceste ; des parcs dont les allées toutes droites s'enfoncent et s'allongent à perte de vue sous un dôme de feuillage... » Il y a là, circulant dans ces entours faits à peindre, et les animant sans cesse, le génie d'Adèle, génie aimable, qui, mobile, ailé comme l'oiseau, capricieux et naturel passe du rire aux larmes, plein de chaleur et d'enfance...

Et comme il n'est point de qualités sans défauts, ces peintures jolies se nuancent d'imperfections. Ce sont des pastels dont les tons très doux confinent parfois à la fadeur. « L'auteur, écrit M. Le Breton, a composé cet ouvrage au temps des berquinades et des idylles florianesques, au temps où les mondains les plus secs se métamorphosaient en âmes sensibles... Et des silhouettes de paysans s'entrevoient là qui ont bien la mine de sortir d'un opéra comique de Grétry. Le héron lui-même, le pacifique et nocturne rôdeur des marécages que La Fontaine connaissait si bien, dont il connaissait l'humeur spleenétique et les caprices d'estomac :

Il vivait de régime et mangeait à ses heures,

le héron devient ici âme sensible. « Il mange les poissons, avoue M. de Senange, mais c'est pour nourrir sa famille, et lui-même ne prend de nourriture que lorsque ses petits sont rassasiés. »

Mais ces fadeurs, nous ne les retrouverons plus dans les romans ultérieurs de Mme de Flahaut, dont les qualités principales seront autres. Elle s'y révélera peintre de mœurs. Alors que sa personnalité n'est point encore dégagée dans cette œuvre de début, elle est, ici, peintre du cœur humain. Comme son champ d'observation c'est elle-même, elle excelle à exhaler parfois, sous la correc-

tion du langage et la mesure du bon ton, la souffrance aiguë de sa vie dont la cause initiale est son mariage. Jusqu'à la fin de sa carrière, elle se plaindra doucement dans ses œuvres — l'amertume n'est point son fait — de l'autorité souveraine et facilement despotique des parents sous l'Ancien Régime. Elle nous contera les tristes issues des unions malheureuses, et dans *Adèle de Senange* mieux qu'ailleurs elle nous dira avec une extrême délicatesse de toucher les périlleux écueils des mariages blancs. Interprètes des sentiments de l'auteur, les personnages d'*Adèle de Senange* expriment à merveille les nuances délicates, les effarouchements faciles, les ardeurs contenues de l'amour naissant.

En un mot, dans ce roman mieux que dans les autres, Mme de Flahaut est une psychologue avisée, dont la connaissance du cœur humain se révèle en des phrases profondes sous la ciselure exquise de la forme.

Bien qu'elle se rattache directement au XVIIIe siècle, elle est, c'est une justice qu'on a souvent négligé de lui rendre, une initiatrice de cette branche de la littérature moderne qu'on appelle le roman intime et psychologique, car elle a vécu « à un moment où les causeurs étaient des gens qui savaient vivre et observer la vie, et où il eût suffi d'ouvrir l'oreille pour s'approvisionner d'observations et de formules dignes, sinon d'un La Bruyère, du moins d'un Duclos, d'un Sénac de Meilhan, voire même d'un Chamfort ».

Enfin l'auteur d'*Adèle de Senange*, dont les chastes récits flétrissent le vice et louent la vertu, est mieux encore qu'une psychologue : c'est une moraliste de salon. L'expérience du monde et l'expérience du malheur, tristes expériences, toutes deux avaient affiné sa sensibilité, l'amenant à chercher dans son imagination

une consolation aux vilenies humaines. Son ouvrage, d'un coloris doux et tendre, est rempli d'exemples d'une bonté toute idéale. On n'y trouve point des conceptions hardies et des drames terrifiants, mais des scènes d'intérieur tranquilles et touchantes, une morale qui ressort sans appui et s'exprime sans pédantisme. Ce qui caractérise son talent plus qu'elle-même, c'est l'honnêteté.

Moraliser les salons ! C'était là un rôle bien un peu téméraire pour Mme de Flahaut ! Et quiconque la jugerait avec les poids et les mesures de la morale moderne serait bien près de ne point la comprendre et de crier à l'hypocrisie. Mais c'est précisément ce contraste entre la vie et l'œuvre qui caractérise nombre d'auteurs de son époque et qui demande un examen dont le résultat sera l'indulgence. La source de cette indulgence se doit rencontrer dans les circonstances même où vécut Mme de Flahaut. Élevée dans un groupe de la société qui, doutant de lui-même, cherchait à se détruire au lieu de se réformer, privée elle-même du secours d'une religion qu'harcelaient sans trêve les utopistes, les philosophes et les littérateurs de ses amis, ayant appris à ne plus croire et à se dégager des devoirs de la vie conjugale, il n'est point étonnant que plus d'un faux pas ait marqué sa vie. Mais elle avait une généreuse nature qui, peut-être, obscurément, réprouvait ses actes. Dans l'inconscient désir de se réhabiliter, de réparer de la main droite les erreurs de la main gauche, elle chercha, sans déclamation ni mensonge, à atteindre, dans ses œuvres, un certain idéal dont ses yeux obscurcis distinguaient l'image confuse. Elle fut de l'école traîtresse des Rousseau, des Bernardin de Saint-Pierre qui, tout en exaltant avec convic-

tion les vertus de cet être mensonger, qu'on n'appelait point encore le *surhomme*, rampaient eux-mêmes sur les tristes chemins de l'humanité.

Ayant à dépenser, en un mot, une somme d'idéal et de vertu, elle la plaça tout entière dans ses livres, n'ayant point su en faire usage au cours d'une existence troublée que ne préservait aucun garde-fou.

Cette contradiction assurément est choquante, parce qu'elle n'est point, paraît-il, dans nos mœurs, ce dont il faut se féliciter ; mais n'oublions point que l'opinion publique est parfois trop simpliste et qu'elle ne comprend point qu'un théoricien transgresse ses théories. Cela est naturel, car rien n'est plus beau que l'harmonie établie entre le geste de l'écrivain et la vie de l'homme ; mais il faut tenir compte de la faiblesse de Mme de Flahaut.

Aimer le bien et faire le mal, c'est la loi commune de tous les temps. Faire le mal et enseigner le bien, c'était quelque chose d'admis parmi les littérateurs de son temps.

Femme, elle n'eut point une logique sans défaut. Or, comme l'a dit quelqu'un, « les tares de la volonté ont moins d'importance chez un écrivain que celles de l'intelligence ».

Nous devons donc rendre grâces à Mme de Flahaut d'avoir évité une autre harmonie dangereuse et dont plusieurs de nos écrivains modernes sont coutumiers, en ne réhabilitant point les crises passionnelles dont elle fut la victime. Le nombre de ceux qui connurent ses erreurs étant assurément moindre que celui de ses lecteurs, elle servit au total l'humanité, lorsqu'elle contribua pour une large part à répandre dans le monde le roman moral...

Ce fut pendant une période de détresse cruelle que Mme de Flahaut retoucha son œuvre pour la livrer au public. Souffrant cruellement d'une maladie inflammatoire dont elle craignait de ne point guérir, comme elle le dit elle-même dans sa préface, elle connut alors des heures pénibles, dont le travail fut la meilleure consolation. Trente ans plus tard, elle écrira à M. Le Roi :

« Toute occupation matérielle est un grand bien. Je me souviens qu'étant en Angleterre une pauvre émigrée et voulant y faire imprimer *Adèle de Senange*, je fus obligée, n'ayant pas de quoi payer une copiste, de récrire tout mon manuscrit, avec le soin de mettre les points, les virgules, les grandes lettres, enfin toutes les exactitudes qui n'allaient pas trop à mon caractère et à l'âge que j'avais alors. J'avais bien des chagrins ; l'avenir m'inquiétait beaucoup et, dès que j'avais écrit une page, je ne pensais plus à quoi que ce soit, qu'à faire de la belle écriture qu'un imprimeur étranger pût lire. Je ne corrigeais même pas le roman. J'étais une vraie machine à écrire, et c'est un bon état, je vous assure. »

Publié dans l'instant que les sombres et dramatiques productions d'Anne Radclifte faisaient frissonner ses lecteurs, le roman intime d'*Adèle de Senange* devint rapidement à la mode par la différence même qu'il offrait avec la littérature contemporaine.

« Toute l'aristocratie du royaume qui goûtait sa conversation souscrivit, nous dit Casimir Bonjour[1], pour son ouvrage, et près de 40.000 francs devinrent le prix de la souscription. Le succès littéraire fut immense, et Mme de Flahaut s'en étonna de très bonne foi. « En effet,

1. *Journal des Débats*, 19 avril 1836.

m'a-t-elle dit souvent avec autant d'esprit que de modestie, quand je pris ma plume, j'ignorais complètement comment se fait un livre. J'avais un projet, mais pas de plan. Je marchais devant moi sans savoir mon chemin. Depuis lors j'ai toujours procédé de même. *La composition, pour moi, c'est la course au clocher.* »

Avec les ressources qu'elle tira de son travail Mme de Flahaut put subvenir à ses propres besoins et à ceux de son jeune fils. Pendant plus d'un an, elle partagea son temps entre Mickleham et Londres où elle habitait au numéro 27 d'*Half Moon street*. Elle est là pendant l'hiver de 1794, servant de messagère complaisante entre Talleyrand qui va partir pour l'Amérique et Mme de Staël qui est maintenant en France[1], et elle continue de correspondre avec l'ancien évêque d'Autun, lorsque celui-ci a gagné le nouveau monde. Cependant ses ressources s'épuisent, elle estime que la vie est trop dispendieuse pour elle en Angleterre et, pendant le cours de l'été de 1794, elle quitte Mickleham pour continuer sa route à travers le monde et cueillir sur sa route de rares impressions pour l'avenir.

1. On lit dans une des lettres de M. de Talleyrand à Mme de Staël, tirées des archives de Broglie et publiées par M. le duc de Broglie dans la *Revue d'histoire diplomatique* (1890, p. 92) : « Si vous avez quelque question personnelle à moi sur laquelle vous vouliez une réponse, écrivez à Mme de Flahaut, n° 27, *Half moon street*. » Cette lettre n'est point datée, mais M. le vicomte de Lacombe la *place* au mois de janvier 1794. On lit encore dans une lettre de Talleyrand du 1er mars 1794 à la même (*op. cit.*, p. 213) : « Mettez-vous en correspondance avec Mme de Flahaut, mais comme elle va à la campagne dans peu de temps... etc. » M. de Lacombe possède aussi une lettre écrite d'Amérique par Talleyrand à Mme de Staël, dans laquelle il lui parle des pressantes et importunes sollicitations que Mme de Flahaut lui adresse au sujet d'un de ses parents dont elle veut assurer l'avenir.

IX

Séjour à Bremgarten. — Montesquiou. — Le duc d'Orléans. — Kiel. — Hambourg. — Altona. — Le Ducrest. — Mme de Vaudemont. — M. d'Angiviller. — Talleyrand. — Gouverneur-Morris. — Wycombe. — Misères et douleurs de l'exil.

(1794-1798)

Vers le milieu de l'année 1794, le général Montesquiou[1] — ci-devant marquis de Montesquiou de la ci-devant Académie française — voyait arriver chez lui, à Bremgarten, un jeune professeur du Collège de Reichenau. Son air de lassitude marquait assez qu'il avait, faute de ressources, accompli à pied la longue distance qui sépare cette ville de celle de Bremgarten, résidence habituelle du général. Quelque chose de doux et d'intéressant répandu sur tout son visage faisait immédiatement connaître que l'infortuné jeune homme avait reçu les cruels enseignements de l'école de la douleur. M. de Montesquiou le connaissait pour l'avoir déjà reçu. On le nommait M. Corbie.

La visite de cet inconnu sur lequel semblait planer un insondable mystère était bientôt suivie d'une autre. Au mois d'octobre de la même année, Mme de Flahaut arrivait à Bremgarten. Elle venait là avec son fils, pauvres épaves ballottées par toutes les tempêtes de l'émigration. Son ami Montesquiou, après avoir écrit

1. Montesquiou jouissait d'une situation distinguée en Suisse où il s'était réfugié après avoir été relevé de son commandement dans les armées de la République et condamné.

la préface d'*Adèle de Senange*, lui avait conseillé de venir le rejoindre en Suisse, où elle trouverait, avec son appui, les facilités d'une existence peu dispendieuse. Le voyage s'était effectué à petites étapes, et Mme de Flahaut avait fait escale en Hollande. En août 1794, nous la rencontrons à Utrecht. Quelques jours plus tard elle est reçue à dîner à Briel, chez l'agent consulaire anglais, où la comtesse, fêtée jadis par Tout Paris, connaît un instant l'abîme qui sépare aux yeux du monde une pauvre émigrée d'une femme de Cour. L'agent consulaire a chez lui nombreuse compagnie. La comtesse de Besborough et lord Elgin sont au nombre des invités de marque. On conçoit qu'en pareille société l'agent gonflé de son importance n'apporte aucune attention à la pauvre Mme de Flahaut. Elle est celle qui ne compte point. On l'honore à peine d'un sourire de protection, gage de charité suffisante, et on la place au bas bout de la table, au rang qui lui convient puisqu'elle n'a plus de crédit. Cependant lady Besborough, qui a l'âme sensible et les sentiments délicats, a été touchée par la grâce de l'étrangère. D'un air riant, elle décline avec aisance la place d'honneur que lui offre le maître de céans, et elle y appelle l'auteur d'*Adèle de Senange*[1].

La fable des moutons de Panurge n'étant point neuve, on devine aisément que Mme de Flahaut fut bientôt la reine de la fête et qu'on lui pardonna, pour une fois, sa misère.

A Bremgarten, elle devait retrouver une ancienne amitié établie sur des bases moins fragiles.

M. de Montesquiou, qui lui voulait infiniment de bien, lui donna la consolation la plus délicate pour ceux

1. Renseignements particuliers ; — Sainte-Beuve, *op. cit.*, etc.

qui sont dans le malheur. Il lui fit connaître que, malgré sa détresse, elle était encore propre à obliger les autres, et il lui recommanda *M. Corbie*, avec lequel il la mit immédiatement en rapport.

Quel coup de théâtre que cette entrevue! Dans le jeune professeur, Mme de Flahaut reconnut sans peine un visage familier aux Parisiens, entrevu souvent par elle aux fêtes du Palais-Royal, l'objet de l'amour et de l'estime des Constitutionnels... celui de Louis-Philippe de Bourbon duc d'Orléans!

Le fils de Philippe-Égalité, qui venait de perdre son père, avait commencé en Suisse, sous un faux nom, sa vie errante et semée d'épreuves. Sans ressources, un bâton de pèlerin à la main, le havresac sur l'épaule, couchant à la dure, exposé à toutes les privations, il avait lutté contre la misère, abreuvé d'affronts et de traitements humiliants. Réfugié chez son ami Montesquiou, son incognito avait été dévoilé rapidement par les « politiques », qui chaque soir s'attablaient au café de Bremgarten pour deviser des nouvelles du jour[1].

L'horreur qu'inspirait le nom de son père et le mépris général qui s'attachait à celui de Mme de Genlis, également établie, avec Mme Adelaïde, dans un couvent, à Bremgarten, lui attirait beaucoup de désagréments.

Le jeune prince commençait à revenir de sa soumission absolue aux idées de son ancien « gouverneur en jupons ». Son esprit sensé, livré à lui-même, s'émancipait aux lumières de l'expérience. Il jugeait avec une sévérité juste la femme habile et artificieuse qui avait causé le malheur de sa mère et, après lui avoir en-

1. Lettre du marquis de Montesquiou au chevalier d'Yvernois; — *Mémoires* de Mme de Genlis; — *Vie anecdotique de Louis-Philippe*, par le marquis de Flers; — Sainte-Beuve, *Mme de Souza*, etc.

levé sa sœur, c'est Mme de Flahaut qu'il choisit comme confidente de sa solitude morale et de son ardent désir de secouer lui-même le joug.

Celle-ci n'aimait point Mme de Genlis. Elle était d'autre part serviable et compatissante à ceux qui souffrent et, pour ce double motif, elle s'ingénia à servir le jeune prince, dont le désir extrême était de quitter la Suisse pour gagner les États-Unis. Songeant donc à recourir à l'homme de sens dont tant de fois les conseils lui avaient été salutaires, elle s'adressa, en Amérique, à Gouverneur-Morris, ancien commensal du Palais-Royal, ami fidèle de la duchesse d'Orléans, et sa lettre, qui contient de curieux détails sur le futur roi des Français, mérite d'être reproduite ici tout au long [1].

« Monsieur, écrivait-elle de Bremgarten, le 27 janvier 1795, j'ai vu en Suisse le jeune duc d'Orléans. Il a eu une querelle sérieuse avec Mme de Sillery [2], dont il avait tant à se plaindre. Mais ne répétez pas cela, car, si elle savait qu'il en a parlé, elle le persécuterait jusque dans sa retraite. Il est maintenant complètement étranger à cette dame et à ses principes, et il a même retiré sa sœur de ses mains et l'a confiée à la princesse de Conti, sa tante. Depuis qu'il a quitté l'armée, sa conduite à l'égard de sa mère a été parfaite. Lorsqu'il arriva à l'armée autrichienne avec Dumouriez, l'archiduc et le prince de Cobourg le pressèrent avec instance d'entrer au service de l'Empereur. Il aurait conservé son rang et ses appointements de lieutenant général.

« Quoique sans argent et ignorant ce qu'il deviendrait, il refusa, disant qu'il ne voulait pas s'exposer à la mort

1. *Mémorial* de Gouverneur-Morris (édit. Gandais), *passim*.
2. On sait qu'avant de monter sur l'échafaud M. de Genlis avait pris le titre de marquis de Sillery.

de sa mère et de ses frères, et que, d'ailleurs, il ne servirait jamais contre son pays. Il partit aussitôt, accompagné d'un aide de camp, et traversa l'Allemagne dans un misérable petit cabriolet. Se trouvant persécuté en Suisse par les jacobins, il se sépara de son aide de camp et, suivi d'un seul serviteur, le même qui l'avait accompagné au moment de son émigration et qui abandonna courageusement son cheval à Dumouriez. Quand le prince et le général se séparèrent, il erra à pied dans les montagnes, ne dépensant que trente sous par jour pour se procurer sa nourriture, son gîte et satisfaire à ses autres besoins. Enfin, ne possédant plus dans le monde entier que trente francs, il revint trouver M. de Montesquiou qui lui donna des secours et lui procura une place de professeur dans un collège. Là, il enseigna la géographie en allemand sans que ni les maîtres ni les élèves sussent qui il était. Dans cette position, il était si aimé que M. de Salis, aristocrate violent, jouissant d'une grande influence en Suisse (et qui l'eut fait chasser s'il l'eût connu), fut frappé des manières du jeune professeur et lui offrit la place de gouverneur de ses enfants. Lorsque je lui ai parlé de cet humble emploi, il me répondit qu'il aurait volontiers donné sa vie pour sa mère et ses frères et que, par conséquent, plus sa position le déroberait à ses ennemis, plus ces êtres chéris seraient en sûreté. Je suis convaincue que, s'il s'était conduit autrement, l'horrible Robespierre les aurait tous massacrés.

Sa manière de vivre est celle de son aïeul Henri IV.

« Il est mélancolique, mais doux et modeste. Toute son ambition est d'aller oublier en Amérique la grandeur et les souffrances qui ont accompagné sa jeunesse; mais il ne possède rien au monde. Ne pourriez-vous pas lui

rendre le double service d'informer sa mère[1] de sa noble conduite, de sa vénération pour elle et de sa haine pour Mme de Sillery, dont la folie a perdu son père ? puis de l'informer lui aussi de sa mère et de ses moyens de subsistance et où sont ses frères[2], de lui donner enfin les détails qui peuvent les concerner tous ? Il se souvient de vous avoir vu et avoue qu'il était tellement sous l'influence des mauvais principes et des préjugés de sa gouvernante que vous n'avez pu le juger, mais il espère qu'un aussi bon ami de sa mère ne refusera pas de devenir le sien. Savez-vous que Mme de Sillery est à Hambourg avec M. de Valence[3] et sa nièce[4] ? Adieu[5] ! »

Morris approuva le projet de retraite temporaire en Amérique. Il envoya cent louis pour défrayer le voyage de Louis-Philippe d'Orléans à Hambourg. De là le prince devait s'embarquer pour les États-Unis, où la protection du Gouvernement américain lui était assurée.

1. La duchesse d'Orléans s'était réfugiée en Espagne avec M. Rouget de Folmont.

2. Au sujet de la cruelle détention de ceux-ci, Mme de Flahaut, devenue Mme de Souza, écrira, le 17 mars 1824, à M. Le Roi : « Faites venir les *Mémoires* du duc de Montpensier. Cela a tout l'intérêt du roman le plus touchant, de la plus terrible tragédie. Il y a une peinture du prince de Conti si naturelle, si comique que ni Voltaire, ni Fielding, ni Richardson n'en approchent pour la vérité. En tout, depuis la première page, on est avec ces jeunes princes, et lorsqu'un même regard vous porte de leur berceau au Palais-Royal à leur cachot à Marseille, on ne s'avise plus d'appeler *malheurs* de simples privations ou de misérables contrariétés. Je sais, et j'ai vivement senti que les malheurs du Roi, de la Reine, de ce jeune Dauphin m'ont inspiré une pitié plus grande encore, puisque leur destinée était plus grande et a été plus affreuse. Mais un ouvrage si bien, si simplement écrit m'a touché et vous touchera. Du moins est-ce l'effet qu'il a fait à tout le monde. »

3. Gendre de Mme de Genlis.

4. Georgette Ducrest.

5. Cette lettre n'était pas signée, mais Morris avait l'habitude de mettre une suscription sur l'enveloppe indiquant de qui était et d'où venait la lettre.

Désireuse, peut-être, d'imposer au prince une tutelle plus douce que celle de Mme de Genlis, Mme de Flahaut voulut l'accompagner elle-même à Hambourg. Le 24 février 1795, elle écrivait à Morris :

« Mille remerciements pour votre lettre affectueuse et consolante du 6 courant. Je partirai le plus tôt possible. Ne pensez pas que ce soit avec la lenteur que je mettrais pour retourner à Paris. Maintenant, je n'ai que du bonheur devant moi. Là, j'aurais la guillotine. *Mon cousin* (tel est le terme dont dorénavant Mme de Flahaut désignera le prince dans ses lettres) partira avec moi, mais il est nécessaire que vous connaissiez sa position. Hambourg est plein de gens dont il était connu et qu'il ne veut pas revoir. Mme de Sillery est à Altona, et il doit l'éviter d'abord par respect pour sa mère. De plus, il désire n'avoir aucun rapport avec une si méchante femme, car un écrivain de sa trempe est toujours à craindre. Ses ouvrages sont remplis de calomnies contre les personnes auxquelles elle a les plus grandes obligations. Il y a aussi, à trois lieues de Hambourg, le général Valence avec une nièce de Mme de Sillery, puis un certain M. Rivery, aide de camp de M. de Valence, est à Hambourg. Indépendamment des égards que mon cousin doit à sa famille, il a des raisons personnelles pour désirer ne jamais rencontrer aucune de ces personnes. Vous voyez, mon ami, qu'il sera nécessaire de trouver pour mon cousin une petite retraite entièrement séquestrée et de même pour moi. La plus petite maisonnette loin de la ville me sera la plus agréable. Plus je vivrai retirée et plus mon cousin pourra garder son incognito... Mais, par-dessus tout, évitons Altona. Je dois aussi vous donner des renseignements sur la situation pécuniaire de mon cousin.

Son père a fait beaucoup d'affaires par le moyen de Walkiers[1]... Mon cousin a même, en Angleterre, deux dépôts de 875.000 francs dont on ne peut obtenir aucun compte... Mon cousin a l'intention de suivre cette affaire. De tous les pillards du père de mon cousin, Walkiers (réfugié lui aussi à Hambourg) seul a été parfaitement généreux et désintéressé. Quoique créancier du père de mon cousin, Walkiers envoie maintenant une traite de 560 francs par mois, qui ne seront rendus que lorsque mon cousin sera rentré dans ses propriétés. Nous commencerons le voyage dans une quinzaine de jours... On réparera une voiture pour mon cousin... Nous partirons donc, moi et ma femme de chambre, et lui, et son fidèle domestique[2], dont je vous ai parlé. Je ne puis trouver de paroles pour exprimer combien je suis sensible à votre bonté. »

Au bas de cette lettre, un post-scriptum du duc d'Orléans exprimait ses remerciements à Gouverneur-Morris pour les bienfaits « que je dois, écrivait-il, à ma mère et à notre excellente amie ».

De cette sollicitude si grande d'une femme encore jeune pour un prince de vingt-deux ans, de cette brusque décision qui amenait Mme de Flahaut à quitter une retraite assurée pour errer à travers le monde en compagnie du duc d'Orléans, des contemporains se sont étrangement émus. Ils ont même été voir, dans cette appellation de *cousin* prodiguée par Mme de Flahaut au prince, une allusion de mauvais goût aux liaisons de Louis XV et de Mme Filleul et la preuve d'une intimité regrettable là où n'existait, sans doute, qu'une mesure

1. Banquier anglais.
2. Beaudoin, valet de chambre du duc d'Orléans, qui lui demeura fidèle pendant l'exil.

de prudence ou le signe d'un badinage aimable. Véron s'est fait l'écho de ces médisances, suivant lesquelles le jeune duc d'Orléans n'aurait pas été insensible à la grâce de la comtesse de Flahaut, qui unissait alors à toutes les séductions de l'esprit les charmes non moins sûrs de la seconde jeunesse [1]. Bien que la sagesse des nations affirme souvent avec raison qu'on ne prête qu'aux riches, ce sont là des propos toujours faciles qu'il convient de signaler en passant sans y attacher, faute de preuves, plus de créance qu'ils n'en méritent. Il est plus honorable de s'efforcer de voir, dans les sentiments de Mme de Flahaut pour son auguste ami, l'expression seule d'une bonté prompte à tous les dévouements et d'une de ces amitiés indéfinissables et nuancées, comme en savent concevoir pour de jeunes abandonnés les femmes sensibles, trop jeunes pour leur servir de mère, assez assagies pour ne point leur être autre chose...

Les voilà donc qui partent, le 10 mars 1795, les deux voyageurs, Altesse et grande dame, accompagnés de Montjoye, un fidèle écuyer du prince, de son domestique Beaudoin et de la femme de chambre de Mme de Flahaut, pour cheminer ensemble et traverser l'Allemagne entière. Quiconque a lu le récit des campagnes de l'émigration sait dans quel effroyable état se trouvaient alors les routes d'Outre-Rhin et devine ce que fut, pour la santé ébranlée de Mme de Flahaut, cet interminable voyage en berline. Ses nerfs délicats n'y résistèrent point. A Brunswick, elle tomba malade. Comme, d'autre part, on apprit au prince que la route de Hambourg était semée d'émigrés mal vus des habitants et

1. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, Paris, 1857, t. V, p. 170.

qu'il était pour lui préférable de se déguiser et de faire des marches de nuit, Mme de Flahaut l'abandonna pour quelques jours et demeura dans la ville. Cependant le duc d'Orléans alla avec Montjoye s'établir aux portes de Hambourg, dans le village de Neuenstadt. Mme de Flahaut l'y rejoignit lorsque sa santé fut rétablie. C'est au cours de ce voyage en Allemagne qu'elle vit, aux frontières d'une principauté allemande, cet écriteau demeuré légendaire : « On ne laisse séjourner ici ni juifs, ni vagabonds, ni gens sans aveu, ni émigrés [1]. »

Mais ! Neuenstadt n'était point pour elle le port de salut où elle s'allait reposer de ses fatigues. Le prince — accompagné toujours du fidèle Montjoye — l'y attendait dans une méchante auberge dont l'hôte « le traitait grossièrement ». « Il n'y a pas moyen de nous arranger dans cette maison », écrivit-elle, en arrivant, à Gouverneur-Morris, pour lui demander quelques secours afin de ne point mourir de faim : « Jamais il n'y a eu dans un donjon de prisonniers plus malheureux que nous; mon cousin a eu, hier, une fièvre violente, et moi je gèle à en mourir ! »

Morris envoya des subsides qui arrivèrent d'autant plus à point que le duc d'Orléans venait de donner à un vieillard exilé l'un des quatre derniers louis qui lui restaient. Craignant de rencontrer dans le Holstein un trop grand nombre d'émigrés royalistes, le prince continua sa

1. Mme de Flahaut écrit à M. Le Roi, le 2 août 1823 : « Chaque année, vous en perdez deux au lieu d'en gagner une. Votre esprit est aussi vif, aussi jeune que dans le temps où je suis revenue de ma croisade. Ce n'est pas que l'émigration fût ni la Terre sainte, ni la Terre promise. Ces nobles émigrés ont pu lire, placardé aux portes des différentes petites villes d'Allemagne : « On ne laisse séjourner ici ni juifs, ni vagabonds, « ni gens sans aveu, ni émigrés. » J'ai lu de mes yeux cette mesure de prudence. »

route vers les pays scandinaves, remettant à une date ultérieure son départ pour l'Amérique. Il partit, emmenant avec lui Montjoye et Beaudoin. La sollicitude de Mme de Flahaut l'engagea-t-elle à accompagner son cousin pendant quelques jours encore avant de s'établir elle-même à Hambourg ? Il est possible, mais c'est un point qu'il est malaisé d'éclaircir dans cette obscure partie de son histoire. Un fait cependant est certain : c'est qu'au cours de son séjour dans le Holstein, Mme de Flahaut descendit le cours de l'Elbe jusqu'à la Baltique, s'arrêta dans le petit port de Cuxhaven et s'en fut en Danemark jusqu'à Kiel. Comme ce fut exactement l'itinéraire suivi par le prince, il est permis de se demander, sans transformer une hypothèse en affirmation, si les deux amis ne voyagèrent pas ensemble.

De ces étapes sur une terre inhospitalière et froide Mme de Flahaut conservera toujours le plus pénible des souvenirs [1]. Elle dépeindra plus tard les angoisses et le serrement de cœur ressenties à Cuxhaven et à Ritzebütell où elle arrivait, battue par le vent, mouillée par une pluie fine, brisée de fatigue, « en proie à cet étonnement mêlé de tristesse qu'on éprouve toujours en venant dans un pays inconnu ».

« Ritzbütell, village habité par les pêcheurs et dont l'unique hôtellerie n'offre aucune ressource, n'était propre à donner ni distractions ni repos. Sa situation à l'embouchure de l'Elbe, la monotonie de la rive opposée dans les terres basses ne présentant à l'œil qu'une ligne au niveau des eaux; plus d'habitations, une verdure uniforme, le rocher d'Heligoland isolé au milieu

1. *Correspondance inédite* de Mme de Flahaut avec M. Le Roi: — Roman d'*Eugénie et Mathilde*, dans lequel Mme de Flahaut peint ses impressions d'émigration.

de la mer, l'âpre humidité des vents de l'ouest », tout s'accordait avec les dispositions tristes de son âme d'exilée. Et quelle impression de détresse morale, lorsque, pour se remettre de ses fatigues, elle ne trouvait dans l'auberge que « des hôtes parlant un langage inconnu, l'aspect d'une extrême misère, quelques mets grossiers servis sur une assiette d'étain, un mauvais lit dont les rideaux de serge étaient couverts de poussière... et que bientôt il fallait la quitter cette auberge, parce qu'elle était encore trop cher. »

A Kiel, le découragement et la mélancolie la poursuivirent tenaces. Séjourna-t-elle pendant plusieurs jours dans cette ville? Il est probable. Elle a décrit « la très petite maison qu'elle occupait, distribuée à la manière du pays, c'est-à-dire composée d'une grande salle environnée de plusieurs cabinets... Les fenêtres du salon donnaient en partie sur la campagne. Tous les jours à midi, on était averti de l'heure par le chant monotone des externes de l'Université qui, enveloppés de leurs manteaux, ont coutume d'aller psalmodier devant les portes des maisons. Le soir, les ouvriers chantaient en chœur des airs dont l'harmonie étonnait et charmait les étrangers. Mais, la nuit, aucun bruit ne se faisait entendre ; pas une voiture, par le moindre mouvement. Ce silence rendait plus lugubre la voix du crieur public chargé d'annoncer les heures dans tous les quartiers de la ville. »

On ne saurait rien ajouter sans les gâter à ces tableaux d'une touche si délicate et si émue. Ils nous font en quelques traits concevoir, d'une manière plus intime que les pages sèches de l'histoire, l'état d'esprit d'une émigrée, « qui se sent, comme le disait Mme de Flahaut, étrangère à tout le monde dans un pays où

la première personne, dont on reçoit quelques paroles bienveillantes, nous devient chère ».

De cette bienveillance elle devait recueillir des preuves réconfortantes dans la ville de Hambourg où elle eut cette consolation si douce à ceux qui souffrent loin de leur patrie, de rencontrer des compagnons de misère.

« Hambourg et sa voisine Altona, a dit M. Forneron dans l'intéressant ouvrage qu'il a rédigé avec quelque hâte sur l'émigration, émergent alors, au milieu de la fumée des batailles que connut l'Europe continentale, comme des îlots paisibles où se rejettent les émigrés repoussés de refuge en refuge [1]. Ils s'abattent sur ce coin de terre. Là se trouvent réunis leurs efforts, leurs plaisirs et leurs chagrins, en sorte que Hambourg offre une image en raccourci et comme un résumé de la vie des émigrés français dans le monde entier. »

Dans leurs rangs, Mme de Flahaut va prendre place pendant plus de deux années. Elle arrive à Hambourg au début de l'été de 1795. Elle n'en partira qu'en 1797 [2]. Là mieux encore qu'ailleurs elle connaîtra les amertumes de l'émigration. Plus d'illusions cette fois. Les Français, qui naguère quittaient leurs clochers et leurs manoirs, dans l'espoir de les bientôt revoir, savent

1. Bien que les victoires des armées de la République éloignassent chaque jour davantage les émigrés des frontières de France, on lit avec plaisir, dans *Eugénie et Mathilde*, cette phrase : « Nous ne pouvions nous empêcher d'éprouver un sentiment d'allégresse et d'orgueil lorsque nous apprenions que les Français remportaient sur les étrangers nos hôtes de nouveaux succès, bien que ces succès rendissent notre situation plus périlleuse encore. » C'est là l'expression d'un sentiment de ce patriotisme que l'on prétend de date récente et que l'on ne s'attend point à rencontrer dans la bouche d'une émigrée.

2. La présence de Mme de Bourzac à Hambourg avait peut-être été l'une des raisons qui fit choisir cette résidence à Mme de Flahaut. Cependant les deux sœurs durent s'y rencontrer d'une manière très fugitive, car Mme de Bourzac était en France en 1796.

maintenant que les manoirs sont incendiés et les clochers à demi détruits. Chaque année, chaque jour leur ont enlevé quelque chose de leurs espoirs, ont effeuillé quelques-unes de leurs illusions. Ils savent bien maintenant qu'en France une seule perspective leur demeure, celle de la guillotine. Alors, sans envisager la possibilité du retour, ils se sont mis courageusement au travail. On a brodé trop souvent sur un thème facile : celui de la futilité et de la dépravation des émigrés. Peut-être bien n'a-t-on pas assez vanté leur énergie. Or Hambourg est là pour répondre aux insinuations des détracteurs. Hambourg, c'est le troisième tableau de la tragédie de l'exil, comme Londres en était le second acte. Les Allemands du Nord, moins aptes que les Anglais à comprendre les nuances de notre caractère national, ne prodiguent point aux émigrés les générosités et les délicatesses des insulaires ; sur les côtes de la Baltique, au rude climat, le pain de l'exil est encore plus amer, le labeur mal rétribué est encore plus pénible, les marquises en robe d'indienne à quatre sols le mètre, et les « courtisans à talons dérougis » sont plus malheureux encore, car un soutien leur manque : l'estime et la compassion de leurs hôtes[1].

A Hambourg, le marquis de Romance vend du vin et la comtesse d'Asfeld des comestibles, Mme de Bermond est marchande de modes, M. de Milon est aubergiste, M. de Saint-Hilaire est tapissier... Il semble en vérité que les preuves de noblesse exigées jadis pour le chapitre de Remiremont ou l'ordre de Malte soient maintenant nécessaires ponr obtenir les patentes du négoce.

1. Il faut lire *Eugénie et Mathilde*, p. 17.

Sans ressources, Mme de Flahaut qui, non seulement doit vivre, mais encore faire subsister son fils, se met à l'œuvre, imitant avec sa coutumière vaillance, les mercenaires à seize quartiers de noblesse de ses entours. Sitôt qu'elle est arrivée dans la ville, elle prend contact avec une modiste pour laquelle elle fabriquera des chapeaux [1].

Si l'on veut savoir combien lui furent pénibles ses timides et maladroits essais pour gagner son pain et celui de son fils, il faut lire le roman d'*Eugénie et Mathilde*, dans lequel elle exhale ses souffrances de femme humiliée dans la misère. Il y a dans cet ouvrage — qui n'est point au nombre de ses médiocres — une scène poignante par tout ce qu'on y sent de souvenirs trop lourds et d'émotion contenue.

L'héroïne du roman, Eugénie de Revel, émigrée dans le Holstein, s'en va porter chez un ménage de négociants les premières broderies qu'a tracées sa main inexperte :

« ...L'homme ainsi que la femme étaient d'honnêtes gens, ayant une bonne réputation et secourant volontiers les malheureux selon leurs moyens. Mais dès qu'il s'agissait de mettre un prix à la main-d'œuvre, ils auraient craint de passer pour dupes s'ils n'avaient pas marchandé strictement avec l'ouvrier.

« Eugénie leur était inconnue et, d'ailleurs, il faut être habitué à un état élevé pour bien savoir ce que souffre le riche devenu pauvre et forcé de gagner sa vie. Ces gens ne considéraient dans l'ouvrage que le travail. Eugénie vit donc le sien tourné et retourné, d'un air qui semblait dire qu'on ne le trouvait ni bien

1. Esmein, *op. cit.*, p. 53.

ni mal. Le mari et la femme se le passaient tour à tour, calculant ce qu'ils pourraient perdre ou gagner. Ils jetaient chaque morceau l'un après l'autre sur le comptoir, en se communiquant devant elle leur opinion. Eugénie se sentait rougir et pâlir. Debout, en silence, elle ne pouvait parler, et de grosses larmes coulaient sur son visage... »

Une autre page du roman vécu de Mme de Flahaut témoigne de toute la force des préjugés qu'elle eut à vaincre pour faire une œuvre servile et lucrative. Son héroïne, cette fois, vend elle-même ses travaux à une dame de Kiel :

« Le moment le plus pénible fut celui, dit-elle, où Eugénie porta son ouvrage à Mme Müller et en reçut le prix. Une secrète horreur parcourait ses veines. Elle revint sans s'arrêter et présenta son argent à son père...

« Celui-ci sentit aussi sa main trembler; ses doigts se serraient plutôt que de prendre ce paiement. O premier salaire d'un premier travail que vous êtes pesant à recevoir ! La satisfaction de se suffire à soi-même ne console pas d'abord, on ne sent que le besoin !... »

Mais à ses moyens de vivre si pénibles pour elle, Mme de Flahaut en joignit bientôt d'autres, à ses yeux moins humiliants. Elle continua d'écrire, préparant les romans qu'elle publiera plus tard en France et rédigeant des articles de journaux pour *le Spectateur du Nord*[1]. Fauche fut son éditeur, le fameux Fauche qui s'était annoncé comme un des libraires les plus entreprenants et les plus industrieux de l'époque. Multipliant ses établissements, enveloppant l'Allemagne

1. Une nouvelle édition d'*Adèle de Senange*, parue à Hambourg en 1796, lui procura également quelques ressources. Cf. Quérard, *la France littéraire; — Biographie* Michaud, etc.

et la France du réseau de ses affaires, il était, par son activité, le digne frère de cet autre Fauche Borel, que ses aventures ont rendu célèbre et qui, d'imprimeur du roi de Prusse à Neufchâtel s'était fait, avant de fonder *le Spectateur du Nord*, le courtier audacieux des conspirations contre-révolutionnaires. Malheureusement pour Mme de Flahaut, la carrière littéraire était encombrée à Hambourg par les privilégiés de l'omnipotent libraire Fauche.

M. de Baudus et M. Charles de Vielcastel étaient ses concurrents en la matière, moins encore que M. de Rivarol[1]. Elle fréquenta chez ce confrère dont l'esprit étincelant et caustique lui rappelait les temps abolis du bel air de Versailles, avant que cette « fleur des émigrés » quittât Hambourg pour Berlin où, « sous l'influence de l'humeur bilieuse, il mourut comme Vert-Vert, victime des coulis, des truffes et des bonbons[2] ».

D'autres émigrés[3] étaient là pour évoquer chez Mme de Flahaut des souvenirs d'autant plus chers qu'ils étaient plus lointains. A ce bel esprit qui avait conservé le goût de la conversation élégante et que tourmentait, au milieu de tant d'autres privations, la nostalgie des salons, ils offraient une ressource précieuse. Ici encore, comme à Londres, les exilés s'étaient séparés en deux camps, suivant cette coutume des Français de se diviser toujours, à seule fin, semble-t-il, de mieux perdre leurs forces contre un ennemi commun. Les *Aristocrates* se tenaient sur le pied d'une réserve

1. *Rivarol et son temps*, par M. de Lescure : — Forneron, *Histoire des émigrés*, t. II, p. 384.
2. *Lettres de la comtesse de Neuilly*, p. 355.
3. *Mémoires* du comte de Neuilly, de Las-Cases, de Dampmartin, de Laporte, de la duchesse de Gontaut, du comte de Mérode ; — Archives du ministère des Affaires étrangères.

ironique à l'égard des *Constitutionnels* dont Rivarol disait : Les bonnes gens ! après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir pour être pompiers ! Encore qu'elle eût des amis dans les deux camps, Mme de Flahaut brillait davantage dans le second dont Mme de Vaudemont, son amie, était le principal ornement.

Née Montmorency-Nivelle, alliée à toutes les familles régnantes de l'Europe, entrée par alliance dans la maison de Lorraine, la princesse de Vaudemont tenait salon à Altona, aux portes d'Hambourg. S'estimant par sa naissance et par son mariage au-dessus des préjugés vulgaires, elle accueillait les émigrés les plus « suspects », avant que de rentrer en France et de s'y lier d'amitié avec le régicide Fouché. Ses traits étaient sans beauté, sa voix rude, ses manières nobles. Un trait commun l'unissait à Mme de Flahaut : la bonté. Les débris honorables d'une grande fortune lui permettaient de tenir table ouverte pour les émigrés pauvres. Ils en usaient [1].

Un autre salon, moins qualifié cette fois, ouvrait aussi ses portes à deux battants pour Mme de Flahaut. C'était celui des Ducrest. On imaginerait malaisément plus étrange ménage que le couple formé par le marquis Ducrest de Saint-Aubin, ami et chancelier de Philippe-Égalité, philosophe et rêveur, mélomane et dissolu, inventeur de navires en papier mâché et de chars de combat, et Mlle Pradher, sa femme. Fille d'un maître de violon, véritable petite merveille de douceur et d'esprit, ses charmes se rehaussaient de deux yeux à la chinoise, d'un « nez très spirituel » et d'une démarche odalisque, fort appréciée par Lepelletier

1. Cf. Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine*, t. I, p. 18.

de Mortefontaine, le beau-frère de Mme de Bourzac. Ces gens — c'était la loi commune — ne possédaient rien et recevaient beaucoup. On mangeait à leur souper un rôti de chétives proportions accompagné d'une méchante salade; mais la conversation spirituelle et piquée d'anecdotes des maîtres de maison suppléait à l'insuffisance des mets. Mme de Flahaut les voyait sans cesse, et plus tard, Georgette Ducrest, leur fille, nous contera dans ses *Mémoires* que le jeune Flahaut fut le compagnon de tous les jeux de sa jeunesse. Le marquis Ducrest était le frère de Mme de Genlis, réfugiée comme lui à Hambourg. Cette infortunée dont on a pu dire : « La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus », était assez disqualifiée pour que la bonne compagnie ne la visitât point. On sait que Mme de Flahaut l'évitait en souvenir du duc d'Orléans et de ses fâcheuses histoires[1]. Il ne faudrait point voir dans cette attitude l'effet d'une rivalité littéraire, car on doit reconnaître que l'auteur d'*Adèle de Senange* eut le mérite, rare affirme-t-on, d'éviter toujours semblable travers.

Au reste, la société française d'Hambourg comptait au nombre des parentes de feu M. de Flahaut des femmes plus agréables que Mme de Genlis. Sa veuve y retrouva avec plaisir l'aimable Mme de Capellis et Mme de Cintré, deux nièces de prédilection, les assidues jadis de son salon. Mme de Nadaillac était là aussi. Tombée à Berlin dans une extrême misère, elle avait reçu de Gouverneur-Morris des secours pécuniaires, et la reconnaissance qu'elle lui en témoignait confinait à la tendresse. En arrivant à Hambourg elle sut, en femme

1. Au reste, Mme de Flahaut et Mme de Genlis ne séjournèrent pas longtemps ensemble à Hambourg. Mme de Genlis arriva d'Altona dans cette ville le 1er avril 1795 et quitta Hambourg à la fin de juillet pour aller chez son gendre Valence, à Scelk, à cinq lieues de Hambourg.

toujours honnête, commander à ses sentiments et réserver pour le comte des Cars, qui l'épousa, les charmes de son esprit et la délicatesse de son cœur.

Parmi les hommes, le beau Tilly et Chênedollé faisaient souvent les honneurs du petit salon de Mme de Flahaut.

Nature élégiaque, âme tendre et douce, le Breton Chênedollé était l'ami de Rivarol avant de devenir celui de Chateaubriand. Il composait à Hambourg un nouveau *Dictionnaire de la langue française* qui assurait son pain. Les causeries littéraires dont l'honorait Mme de Flahaut exerçaient sur lui un irrésistible charme et plus tard, au seuil de sa vieillesse, il parlera encore de cette « aimable femme, qui faisait quand elle le voulait des yeux de velours ». De cette image gracieuse, le souvenir toutefois ne sera que fugitif, car une autre, aux traits plus vigoureux, lui laissera une impression profonde : celle de Mme de Staël.

Avec celle-ci Mme de Flahaut joue véritablement de malheur. Talleyrand l'a préférée à elle ; Narbonne lui a porté des hommages dont il lui avait offert la primeur. Et voilà Chênedollé obsédé par le caractère railleur de Rivarol qui quitte Hambourg, passe en Suisse et devient l'admirateur respectueux de la châtelaine de Coppet... Mais qu'importent à Mme de Flahaut les sentiments de Chênedollé ?

Trois hommes plus importants vont bientôt évoluer autour d'elle, protagonistes indispensables dans la tragicomédie de sa vie.

Par un de ces coups de théâtre de la réalité que n'oserait risquer un auteur dramatique soucieux du vraisemblable, les voilà, ces acteurs dociles qui viennent, du vieux comme du nouveau monde, tenir les mêmes

rôles que naguère à Paris, apparaissant à point nommé sur le scène de Hambourg. C'est Gouverneur-Morris, c'est Wycombe, c'est Talleyrand.

Gouverneur-Morris, avant de regagner l'Amérique[1], continue de promener par l'Europe sa curiosité attentive à suivre les bouleversements politiques et sociaux du vieux monde. Il vient d'Angleterre. Il arrive à Hambourg pour y retrouver quelque chose des manières et de l'esprit de la bonne société française, pour y cueillir sur les lèvres des émigrés le récit des choses tristes de l'exil, pour y apprendre enfin des nouvelles de la France dont la République l'a chassé. Alors recommencent entre Mme de Flahaut et lui la bonne intimité d'antan, les longues causeries auxquelles elle se plaît, les confidences mystérieuses sur les affaires du pays. Avec sa coutumière habileté, Mme de Flahaut, bien qu'aristocrate de condition et proscrite par état, a su se concilier des amitiés parmi les représentants de la République auprès des villes hanséatiques. Elle est en bons termes avec Reinhardt, l'agent du Gouvernement français, ami comme elle du duc d'Orléans ; et Roberjot, ministre des Relations extérieures, s'est montré sensible au don d'un exemplaire d'*Adèle de Senange*, au point d'honorer l'auteur d'une amitié qu'il ne prodigue point d'habitude aux émigrés[2].

Grâce à lui, elle est mieux « située » qu'une autre pour connaître les dernières secousses révolutionnaires et pour suggérer à Gouverneur-Morris ces réflexions prophétiques :

« Le 19 avril 1795, Mme de Flahaut m'avertit que Paris sera bientôt le théâtre de grandes commotions.

1. Il quitta l'Allemagne pour les Etats-Unis, le 4 octobre 1798.
2. Archives nationales, F7 5630.

D'après des nouvelles qui remontent au 27 du mois dernier, ils sont réduits à quatre onces de pain par jour. »

Et le 1er juin, Morris ajoute :

« J'apprends par Mme de Flahaut, qu'il y a eu une émeute à Paris, dans laquelle les Jacobins ont eu l'avantage, le 22 mai ; et le 23, l'Assemblée était complètement victorieuse. Il semble que les Jacobins ont eu quelque temps le dessus, mais que finalement ils ont été écrasés et que la Convention était pleinement en train de les détruire. Barère et compagnie éprouvent le même sort. Ainsi la divine justice désigne une à une ses victimes et tous périront l'un par l'autre. La famine fait toujours rage et doit, je le crois, détruire la Convention tôt ou tard, car je ne sais comment on peut contenir des gens qui manquent de principes et qui meurent de faim. »

D'ordre moins supérieur et d'un intérêt plus personnel et plus intime peut-être sont les conversations de Mme de Flahaut et de lord Wycombe... Que fait à Hambourg le jeune seigneur anglais ?

Lui aussi a connu jadis à Paris le charme délicat des femmes de la haute aristocratie française, et c'est là un régal de l'esprit qu'on n'oublie point lorsqu'on y a une fois goûté.

Il les cherche encore en exil ces épaves désolées mais toujours séduisantes, et peut-être bien entre toutes Mme de Flahaut exerce-t-elle encore sur lui une spéciale attirance qui l'entraîne jusque sur les rives de l'Elbe. Mais des eaux profondes et glauques qui lentement coulent, sous un ciel froid, jusqu'à la mer du Nord, lord Wycombe va s'apercevoir que son ancienne amie est la dangereuse sirène.

Écoutons plutôt ici Gouverneur-Morris, dont l'affec-

tion pour Mme de Flahaut prouve une fois de plus qu'on n'est jamais trahi que par les siens[1].

« Lord Wycombe, écrit-il, rentre un soir avec moi après dîner et, chemin faisant, s'exprime avec beaucoup de chaleur contre son ancienne amie, Mme de Flahaut. Elle avait des projets sur lui, à savoir de l'épouser; et il croit qu'elle a fait beaucoup de mal pour y arriver. Il est de ces hommes qui vont loin quand ils se sont mis en route, et il en croit plus qu'il n'est juste. Dans le temps, je soupçonnais leur liaison d'être ce qu'elle se trouve avoir été et, à son arrivée à Paris, elle lui envoya son domestique avec une lettre pleine de tendresse et de sensibilité mourante. Je m'aperçois qu'elle l'a presque pris dans la nasse matrimoniale, et il semble en être furieux, bien qu'en fait il ne puisse se plaindre de rien. Il paraissait un sujet qui se prêtait à ce genre de travail et, par suite, elle s'est efforcée de se saisir de lui. »

Lord Wycombe échappa de la nasse, et de son indifférence Mme de Flahaut se vengea, dit-on, — c'est humain — sur M. de Talleyrand.

Celui-ci revenait d'Amérique. Bien qu'il fût très pénétré de la grandeur de sa naissance, évoquant à l'occasion les vieilles ombres des Boson, comtes de Périgord, leur descendant s'était judicieusement transformé en commerçant de Boston et de New-York. Il avait réparé le désastre de ses finances au milieu des ballots de coton d'une république marchande. Mme de Staël et Chénier ayant obtenu de la Convention le rappel de son décret de bannissement, il jugeait cependant prudent, avant de rentrer à Paris, d'attendre les événements et

1. Gouverneur-Morris, t. II, p. 295.

de reprendre terre à Hambourg. Blessée par Wycombe, occupée par ailleurs d'une intrigue amoureuse, jalouse depuis Londres de ne plus occuper la place de choix dans le cœur de Talleyrand, Mme de Flahaut, qui cherchait à se marier, dépêcha un de ses amis à l'ancien évêque d'Autun, lorsqu'il était encore sur l'Elbe pour le prier de ne pas débarquer. Ce fut en vain et Talleyrand passa à Hambourg les premières semaines de l'année 1796.

L'accueil de Mme de Flahaut ayant été pour lui plein de réserve, on prête à Talleyrand piqué au vif, mais ne voulant point l'avouer, cette réflexion sur le compte de son ancienne amie :

« Rien de plus simple que tout cela. C'est une forte crise de jalousie. Les femmes n'en meurent pas, et cela n'a rien de dangereux pour les hommes. »

Le diplomate était cette fois en défaut. La crise de jalousie dura, et le fossé que Mme de Staël a creusé à Londres prendra plus tard, grâce aux soins diligents de Mme Grand et d'autres encore, les proportions d'un abîme. Des relations courtoises les uniront toujours, avec des alternatives de cordialité et d'animosité, suivant que Talleyrand usera de son crédit pour servir Mme de Flahaut ou de sa perfidie pour lui nuire ; mais les feux réciproques sont bien éteints dont jadis s'entretenait toute la Cour et toute la ville. Au sens intime du mot, on peut croire — en pareille matière on n'affirme point — qu'à Hambourg ils devinrent étrangers l'un à l'autre et que la terre du Holstein vit leurs mains se désunir.

L'instant était choisi d'ailleurs, car, à Hambourg, nous voyons apparaître une silhouette encore falotte et incertaine, simple figurant tout d'abord dont le rôle crois-

sant effacera un jour les « grands amoureux », vieillis ou mariés, qui rentreront dans la pénombre : c'est un frêle Portugais, nommé le baron de Souza, ministre en Danemark.

Cet homme de goût a lu *Adèle de Senange*, et son cœur nourrit une flamme secrète — et bien un peu imprudente peut-être — car il ne l'a jamais vue ! pour la femme susceptible de concevoir un tel chef-d'œuvre. Il a demandé au maréchal de Dampmartin, lorsqu'il a su sa présence à Hambourg, de le présenter chez elle[1]. Accueilli, bien reçu par elle, il la voit fréquemment. Gouverneur-Morris l'appelle plaisamment *l'amoureux* de Mme de Flahaut, et l'espoir de se faire épouser par lui est une des raisons pour lesquelles celle-ci cherche à éloigner Talleyrand évocateur de regrettables souvenirs. Cependant M. de Souza ne se déclarant point, Mme de Flahaut, dépitée, quitta Hambourg[2] et s'efforça de trouver un asile meilleur.

A Hambourg, sa chétive santé ne lui offrait aucune satisfaction. Misère physique, misère morale, tout s'unissait pour lui donner des vapeurs et des douleurs d'estomac. Elle souffrait beaucoup du climat rigoureux du Holstein. « Toute ma vie, dira-t-elle un jour à M. Le Roi,

1. *Mémoires* du maréchal de Dampmartin, t. II, p. 210. *Souvenirs* du comte de Neuilly. *Lettres* à M. Le Roi, etc.

2. On lit dans les *Mémoires* de Talleyrand, t. I, p. 248 : « Je voulais, avant de rentrer en France, savoir ce qui s'y passait. Mme de Flahaut qui était à Hambourg me parut peu disposée à me l'apprendre, car elle m'envoya, lorsque j'étais encore sur l'Elbe, un message dont M. de Riccé eut la simplicité de se charger pour m'engager à ne pas descendre à terre et à retourner en Amérique. Son motif, disait-elle, était qu'elle passait pour m'avoir été fort attachée et elle craignait que, par cette raison, je ne fusse un obstacle à son mariage avec M. de Souza, ministre de Portugal. Je crus pouvoir, sans indélicatesse, résister aux singulières raisons que M. de Riccé me donnait et je restai un mois à Hambourg entouré de personnes qui ne nuisirent pas plus que moi au mariage qu'elle contracta depuis avec le bon M. de Souza. »

j'ai considéré l'hiver comme une injure personnelle. » Sa vue s'affaiblissait. « Après l'hiver de 1796, où je n'avais eu pour toute perspective que de la neige pendant trois mois, rappellera-t-elle plus tard, tout à coup je ne voyais plus qu'une barre rouge que je portais partout, sur mon papier, sur mon ouvrage, sur les murs. Au-dessus, au-dessous, je voyais les choses dans leurs couleurs, mais toujours ma barre rouge. Des lettres aussi me manquaient dans les mots. Un très célèbre oculiste me fit prendre de l'émétique en m'assurant qu'il enlèverait cette insupportable barre rouge. Je fis comme vous, je ne le voulais pas croire; cependant je me soumis et, à ma grande surprise, je fus guérie. »

Guérie, Mme de Flahaut changea ses quartiers et se fut établir à peu de distance, à Altona, autre centre d'émigrés où la vie matérielle était moins dispendieuse. Elle s'y logea en la grande rue des Moulins, dans une petite maison meublée dont elle paya très régulièrement le loyer à sa toute-puissante propriétaire, Mme la princesse douairière de Holstein-Beck[1].

Jadis confidente de l'impératrice Catherine, la princesse avait été exilée de Russie comme complice de l'assassinat de Pierre III. Il en rejaillissait sur elle quelque lustre. On lui savait gré de posséder dans l'histoire de sa vie une page mystérieuse qui donnait lieu, sous le manteau, aux commérages des émigrés sevrés des médisances de l'Œil-de-Bœuf. Tantôt à Hambourg, tantôt à Altona, elle tenait une maison brillante, où Mme de Flahaut rencontrait les fidèles de la princesse, MM. d'Hargicourt, d'Osseville et d'Espinchal et la marquise d'Ar-

1. Arch. nat., F^7^, 3630.

gens, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, bien qu'elle fût notoirement de conduite légère, ayant figuré jadis chez M. de Girardin aux fêtes d'Ermenonville, sous le nom de la dame Thomassin.

En manière d'opposition à cette marquise d'Argens, disqualifiée aux yeux des émigrés de bonne compagnie, rappelons ici la figure du beau-frère de Mme de Flahaut, du comte d'Angiviller, que nous retrouvons, aux environs d'Altona, plus noble, plus sympathique, plus beau encore que par le passé, grandi qu'il est par le malheur.

On se souvient que M. d'Angiviller avait émigré après les malheurs de la famille royale et son propre procès. Il résidait alors à Kiel sous le nom de M. Trueman, décidé à ne point revoir la France, puisque *son Roi* n'y régnait plus. En vérité ce vieillard était un incomparable honnête homme. Grâce aux débris de sa fortune, il vivait dans un intérieur modeste, mais du moins à l'abri du dénuement. Et sa générosité cependant l'appauvrissait chaque jour davantage, car il était la providence des émigrés pauvres, continuant au déclin de sa vie, comme jadis à Versailles, de se dépenser pour les autres et de s'oublier lui-même.

« A une bonté remarquable il joignait encore toutes les grâces de la conversation, et bien qu'il fût le vieillard le plus aimable[1], le plus soigneux à cacher ce qui l'affligeait, il était poursuivi de la crainte d'ennuyer et d'être à charge. Il refusa toujours de se rendre aux instances que firent auprès de lui plusieurs personnes qui lui étaient fort attachées et qui le pressaient de se réunir à elles. »

Mme de Tessé y échoua malgré les droits de l'amitié

1. *Souvenirs* du comte de Neuilly, p. 168.

la plus ancienne, et Mme de Rewentlow et Mme de Munster et plusieurs autres encore.

« ... Il s'ennuyait à mourir à Kiel après avoir refusé d'être l'agent de Louis XVIII à Hambourg, situation à laquelle l'appelait son mérite rare » et sa vie se consumait dans une lutte cruelle entre une délicatesse excessive et le désir de céder à des offres qui eussent fait la douceur de ses vieux jours. Lorsqu'en 1796 Mme de Capellis, sa nièce de prédilection, quitta Hambourg, il ne put contenir une émotion dont on trouve le reflet dans cette lettre adressée à Mme de Neuilly :

« J'ai toujours aimé tendrement cette nièce qui, de son côté, me témoignait un véritable et tendre attachement. Ses enfants[1] sont des plus intéressants et ils ont été élevés et appris à m'aimer. Je ne puis vous dire ce que j'ai souffert à cette séparation. Elle n'est pas la même pour elle. Elle va revoir un père et une mère[2], elle va retrouver un enfant que l'on dit charmant et qu'elle ne connaît pas. Son cœur sera toujours ouvert et le mien est serré pour ne plus s'ouvrir. En les voyant retourner en France, je les perds pour jamais. J'ai cru sentir l'univers se dépeupler pour moi. Il ne me reste plus un parent, plus un ami. Quand j'étais riche, je m'en faisais de tous ceux à qui je faisais du bien. Je les aimais, ils m'avaient fait jouir, je ne leur demandais pas autre chose. Leur reconnaissance je la trouvais dans mon propre cœur. Grâce au ciel, je n'avais pas besoin de lire dans le leur pour être satisfait ; j'aurais trouvé bien du mécompte. L'encre de la reconnaissance est légère.

1. Mme de Capellis eut plusieurs enfants. Voir plus loin, p. 239.

2. Le marquis de La Billarderie et sa femme née Pichon, qui avaient traversé tranquillement le temps de la Terreur sans être inquiétés dans leur château de Saint-Rémy en Boulonnais.

Elle s'évapore et se dissipe aisément; et la substance qui la fait revivre est encore un secret à découvrir. Je doute que la découverte soit réservée à notre siècle. Devenu pauvre, je n'ai plus cette ressource, et de toutes les privations c'est celle que je sens avec le plus d'amertume... »

Je n'ai plus un parent, plus un ami! Dans sa sincérité, l'exclamation de M. d'Angiviller est justement impitoyable pour sa femme, qui vivait alors à Versailles jouissant des avantages du bien-être et des agréments d'une société choisie; elle est sévère pour Mme de Flahaut, sa propre belle-sœur, qui, depuis un an, demeurait dans ses entours! Mais avec l'âge la vertu de M. d'Angiviller était devenue plus sévère, sa morale plus inflexible. Bien que Mmes de Nadaillac et de Capellis eussent été les chaînons indiqués pour renouer les relations jadis excellentes du beau-frère et de la belle-sœur, il ne la voulut point voir!

L'attitude de Mme de Flahaut et de Talleyrand avaient dépassé la mesure de son indulgence, et l'on n'a pas oublié les termes sévères dont il qualifiait sa belle-sœur au sujet de la naissance illégitime de son fils Charles.

La mission de prodiguer aux cheveux blancs de M. d'Angiviller des soins touchants devait donc échapper à Mme de Flahaut pour échoir à une étrangère, femme de cœur, elle aussi, mais d'inattaquable réputation, Mme de Neuilly, qui occupait une place de choix au sein de tout un petit monde décent et correct d'émigrés du Holstein.

Née Beauchamp, fille d'un ami de M. d'Angiviller, qui lui avait fait obtenir la place de lectrice de Marie-Antoinette, elle considérait comme un père ce protecteur qu'elle avait retrouvé dans l'exil. C'est à elle qu'il

écrivait de Kiel ces lignes attendries : « ... Oh ! mon enfant, si vous voyiez toutes mes pensées, vous les verriez plus sombres que noires, plus douloureuses que tristes. Mon âme n'a rien perdu de l'énergie naturelle qui, au sein du malheur, m'a conservé la gaîté quand je suis avec des personnes que j'aime et avec lesquelles mon cœur est à l'aise et content. Avec qui l'est-il autant qu'avec vous[1] ? »

Et c'est chez elle qu'il mourra, à Hambourg, en 1810.

Mais nous anticipons ici sur les faits. Il convient donc de retourner à Altona pour faire avec Mme de Flahaut nos adieux aux rives de la Baltique. Déjà l'orage, qui l'a chassée à Londres avec tant d'autres, se lasse d'avoir si longtemps ravagé la douce terre de France. Ses grondements s'éloignent et s'assourdissent. Paris est près d'entr'ouvrir ses portes aux émigrés assez protégés en haut lieu pour que le Gouvernement ferme les yeux sur leur conduite.

Quelques-uns reviennent timidement en éclaireurs avant de prendre rang parmi les figurants du dernier acte de la Révolution : le Directoire.

Depuis longtemps Mme de Bourzac, plus heureuse que bien d'autres, est retournée en France. Grâce à un certificat de complaisance, déclaré valable, qui atteste son séjour à Paris du 1er janvier 1792 jusqu'au 20 fructidor an II, elle a été radiée de la liste des émigrés le 1er frimaire an III (21 novembre 1794), et elle a obtenu

1. Tout ce qui précède est emprunté aux *Souvenirs* du comte de Neuilly, fils de Mme de Neuilly, que M. d'Angiviller avait placé aux débuts de l'émigration dans le corps de son ami M. de Béon. On peut lire, dans ses *Souvenirs* si précieux pour tout ce qui concerne l'émigration, plusieurs lettres de M. d'Angiviller, toutes remarquables par la noblesse des sentiments qu'il y exprime.

levée du séquestre sur la terre de la Perrine, dont elle n'est, d'ailleurs, qu'usufruitière.

Forte de la protection de Reinhardt, de Roberjot, de Talleyrand, Mme de Flahaut va suivre son exemple. Elle a la nostalgie du sol natal et, en thermidor an V (juillet 1797), elle quitte Altona pour la France, emmenant avec elle son fils âgé de douze ans, qui déjà parle couramment le français, l'anglais et l'allemand.

Il convient de signaler que cette dernière étape sur la route de l'exil, dans laquelle Mme de Flahaut a fini par goûter quelque consolation, ne sera point sans influence sur le demeurant de ses jours. Les reflets frappants de la nature du Nord qu'on retrouve dans ses livres ne sont point tous aussi lugubres que les souvenirs de Cuxhaven. C'est avec une certaine douceur mélancolique qu'elle rappellera plus tard « les teintes sombres et l'aspect solennel du lac romantique d'Eutin, encaissé au pied de hautes montagnes couvertes d'arbres antiques dont les ombres se prolongent sur la surface des eaux ». Elle chantera aussi « la teinte particulière de la verdure du Nord, dont la couleur égale et tendre, peu à peu, vous repose et vous calme... la monotonie douce des rives de l'Elbe qui, ne produisant aucune surprise, laisse l'âme dans la même situation, état qui a ses charmes et peut-être plus encore lorsqu'on est malheureux... les riches pâturages du Holstein, les beaux arbres qui bordent la Baltique, cette mer dont les eaux pâles ne diffèrent point de celles des lacs nombreux dont le pays est embelli et les gazons toujours verts qui se perdent sous les vagues[1]... »

De ces jours tristes à jamais envolés dans le passé

1. *Eugénie et Mathilde.*

auxquels Mme de Flahaut songera comme à un invraisemblable rêve lorsque, douairière paisible, elle les évoquera dans sa bergère du coin de l'âtre, entourée des vieux amis du temps disparu, elle conservera un souvenir dont la mélancolie se nuancera de gratitude :

Entre la brillante et coquette jeune femme de Paris et l'émigrée besogneuse qui quitte Altona, quelque chose a passé, de redoutable souvent, de salutaire parfois... la misère. La misère est la meilleure des pierres de touche. A son contact, les natures viles se brisent, les âmes fortes se fortifient encore. Ce fut le cas de Mme de Flahaut. Loin du luxe et du monde, elle est devenue rêveuse en face de la nature dont elle a compris mieux que jamais les consolations. Mais elle a fait mieux encore. Pauvre, elle croyait s'humilier sous le joug du travail. Étrange erreur que la sienne. Ce joug n'est qu'une loi qui, moralement, l'a grandie, puisqu'elle s'y est soumise[1]. N'est-elle pas différente de la jeune patricienne qui, en arrivant à Hambourg, rougissait de recevoir un salaire, celle qui, après avoir quitté Altona, vantait « la longueur des jours qui, dans le Nord, lui permettait de prolonger les promenades du dimanche, car avec le travail on apprend à connaître la valeur des jours de repos »... celle qui, parlant des émigrés, s'écriait : « Ne possédant rien à eux, ils apprirent, comme le pauvre, à faire leur délassement d'une promenade, leur récompense d'un beau jour, enfin à jouir des biens accordés à tous? »

Il y a là toute une philosophie sereine enseignée à l'école de l'expérience et du malheur qui, désormais, ne

1. Dans plusieurs lettres à M. Le Roi, Mme de Flahaut vante la facilité avec laquelle on se fait à la pauvreté après avoir vécu dans le luxe.

l'abandonnera jamais plus. En quittant Altona pour toujours, en voyant s'embrumer, dans le ciel gris, les hauts clochers de la vieille cité danoise qui mire dans les eaux son archaïque silhouette, Mme de Flahaut se devait estimer heureuse d'y avoir vécu pauvre, car, inconsciemment peut-être, elle en partait plus forte, plus mûre et plus sage.

X

Rentrée de Mme de Flahaut à Paris. — Démarches pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés. — Une France nouvelle. — Mme Tallien et Mme Fanny de Beauharnais. — Nouveaux romans. — Mariage de Mme de Flahaut avec M. de Souza.

(1799-1802)

Lorsqu'on a perdu son mari sur l'échafaud, lorsqu'on a émigré pendant six ans hors du territoire de la République, rentrer en France et chercher avec sérénité à se faire proclamer « bonne citoyenne utile à la patrie », c'était, sous le Directoire, une entreprise quelque peu scabreuse. La diplomatie de Mme de Flahaut ne s'en effaroucha point.

Pour quitter Altona avec son fils, il fallait un passeport qu'on n'accordait pas d'habitude aux émigrés. Afin de tourner cette difficulté, Mme de Flahaut n'hésita point à présenter au Ministre Reinhardt, un certificat de non-émigration délivré par le Ministre des Finances de la République, certificat qu'elle avait obtenu en faisant tenir audit Ministre une attestation de résidence à Paris, 10, rue des Postes, du 1er mai 1792 au 10 floréal an V.

En apprenant que Mme de Flahaut, rencontrée par tui sans cesse, depuis plusieurs années, à Altona et à Hambourg, résidait bien et dûment à Paris — les actes officiels ne mentent point — Reinhardt marqua-t-il

1. Tout ce qui suit est extrait du volumineux dossier concernant la demande de radiation de Mme de Flahaut sur la liste des émigrés (Arch. nat., F7, 5630 et F7, 5925).

quelque étonnement et douta-t-il du témoignage de ses yeux? C'est un point que l'histoire n'a point éclairci. Cependant Reinhardt avait « du monde ». Il comprit qu'un ministre ne pouvait pas se tromper. Il comprit aussi que « les amis de nos amis sont nos amis » et que Mme de Flahaut, la compagne de voyage du duc d'Orléans qu'il aimait fort, ne pouvait pas mentir.

Le 14 thermidor an V (1er août 1797), il accorda le passeport. Et Roberjot, toujours sensible à l'envoi de l'exemplaire d'*Adèle de Senange*, facilita le voyage de Mme de Flahaut en lui délivrant une lettre élogieuse.

Arrivée en France, celle-ci s'empressa de voir Talleyrand, avec lequel il convenait d'entretenir de bons rapports, puisqu'il était devenu Ministre des Relations extérieures.

Talleyrand vérifia complaisamment, le 15 thermidor an VI (2 août 1798), toutes les signatures de toutes les pièces que lui apportait son ancienne amie...

Jusqu'ici les choses allaient bien, et Mme de Flahaut, vivant pauvre et modeste avec son fils, dans une vieille maison sise au numéro 512 de la rue de Lille, n'attirait pas l'attention du Gouvernement; mais voici qu'en 1798 le vieil oncle Longpré, celui-là même qu'allait visiter jadis Mme de Flahaut, lorsqu'elle était encore Adélaïde Filleul, vint à mourir seul et vieux, dans son manoir. Il laissait à sa nièce la gentilhommière du Mesnil-Bernard, dont les revenus étaient bien nécessaires pour réparer ses désastres financiers. Malheureusement l'infortunée Mme de Flahaut figurait toujours sur la liste des émigrés de la Seine, malgré le certificat du Ministre, et l'héritage fut mis sous séquestre.

Rappelant ses infortunes, la mort de son mari, « qui a péri sous Joseph Le Bon à Arras, en 1793, » elle écrit en Germinal an VII au Ministre de la Police, le citoyen

Duval, et lui demande justice « pour une mère sans fortune ». « Sauvez-moi d'une ruine totale! On va vendre la seule ferme qui nous reste! Les bestiaux et les ustensiles ont déjà été vendus... »

Et quel motif invoque-t-elle pour ne pas tomber sous le coup des lois? Elle emploie une de ces ruses que ne saurait approuver l'esprit de vérité, mais d'autant plus excusable qu'en ces temps, si pénibles pour eux, les émigrés étaient coutumiers de semblables stratagèmes. Elle feint de croire qu'on la confond avec une certaine veuve Filleul inscrite sur la liste des émigrés du Calvados et prétend que « seules des affaires de commerce l'ont appelée *momentanément* à Hambourg ». Demandant d'être mise en surveillance pour prouver ce qu'elle avance, elle ajoute : « La veuve Filleul qui est sur la liste des émigrés (et qui, en vérité, n'est jamais sortie) est une de mes cousines au centième degré. Elle a trois grands garçons dont un a été deux ans en prison à Caen. Je ne sais même pas s'il n'y est pas encore. Le plus jeune de ces garçons a plus de vingt ans. Les deux autres sont mariés. Tous trois sont sur la liste des émigrés, et fort injustement, je crois; mais d'ailleurs la veuve Flahaut ou la veuve Filleul sont deux choses très différentes. En Normandie, il y a cent mille et une Filleul pour les actions desquelles je ne puis être ni punie, ni récompensée... » Et la lettre, d'allure très digne, se termine par ce cri du cœur maternel : « Je ne changerais point mon unique garçon, Charles Flahaut, pour les trois enfants de ladite veuve Filleul! »

Le Ministre ordonne information Mme de Flahaut, prévenue, n'épargne aucune démarche. Elle compte parmi les membres influents du Gouvernement d'anciens

et de précieux amis. Cabanis, reçu jadis chez Mme d'Angiviller, rencontré certainement par les Flahaut chez Mme de Condorcet, chez Gallois et dans d'autres salons économistes, la recommande au Directoire et signe avec Le Couteulx de Canteleu, un ami de Gouverneur-Morris, des Nadaillac et des Hocquart, une pétition demandant « la radiation de la veuve Flahaut sans aucune fortune et qui, loin d'être nuisible à la République, lui est utile sous le rapport des mœurs, base essentielle de notre gouvernement ».

L'effet de cette requête n'est point immédiat, car le résultat de l'information faite par le bureau de police central à Paris est accablant. Le certificat de résidence à Paris, que Mme de Flahaut a produit à Reinhardt, est faux ! Plusieurs dates de ses passeports sont altérées par une eau corrosive, et l'on accueille dédaigneusement ce cri d'indignation qu'elle profère : « De l'eau corrosive ? Point ! c'est là le fâcheux résultat d'une tasse de café répandue par mon fils ! »

Également faux, un certificat de résidence à Orléans pendant les premiers temps de la Terreur ! Faux toujours, et « le fruit de la corruption », un passeport tendant à prouver qu'elle était à Paris en 1797 (8 floréal an V) et modelé sur « celui d'une certaine citoyenne Dépestre, qui en a obtenu un à ladite date ».

C'en est trop. Prudemment la citoyenne Flahaut s'esquive, tandis qu'on rend compte au Directoire des désastreux résultats de l'enquête. Ordre est donné par les directeurs de l'assigner à comparaître pardevant le bureau central de police. Où est-elle ? On l'ignore. « Je présume, écrit le 11 vendémiaire an VII, un des administrateurs, qu'elle est, en ce moment, rue de Lille, numéro 512. »

Le lendemain, réunion des administrateurs au bureau central. Ils attendent la citoyenne Flahaut qu'on a été quérir « au gîte ». A trois heures de relevée, on amène une femme arrêtée dans son domicile. C'est elle assurément, et le moment est venu pour la justice de lui demander des comptes sévères ! L'interrogatoire commence. Votre nom ?

— La citoyenne Ménars, répond une voix douce.

La citoyenne Ménars ? La stupeur et l'indignation se peignent sur les visages. La citoyenne Ménars ? Qu'est-ce à dire ? Vous n'êtes point la citoyenne Flahaut ? Que signifie cette supercherie ?

— Mais non, je ne suis pas la citoyenne Flahaut. Je ne suis que sa sœur. Elle m'a quitté depuis trois jours, et j'ignore ce qu'elle est devenue[1]...

Et la belle-sœur de Mme de Pompadour, après quelques réponses insignifiantes et évasives, tire sa révérence aux agents du Directoire.

L'enquête se terminait par un vaudeville. Car il semble bien qu'elle ne fut point reprise. Ici s'arrêtent brusquement les pièces d'archives, et comme nous voyons, en 1799, Mme de Flahaut jouir des revenus médiocres de sa ferme du Mesnil-Bernard, on peut tenir pour certain que la protection des Talleyrand, des Cabanis, de Le Couteulx, et mieux encore le relâchement des mesures rigoureuses prises vis-à-vis des émigrés portant leur fruit, prouvèrent une fois de plus qu' « il est avec le ciel des accommodements ».

On conçoit mal à l'heure présente, où la difficulté des communications et la longueur des voyages sont quan-

1. Après la mort de son mari, Mme de Marigny, comtesse de Ménars, avait été généralement nommée la marquise de Ménars. C'est le nom qu'elle reprit et conserva après son divorce avec M. de Bourzac.

tités négligeables, quel pouvait être l'état d'esprit d'une émigrée revenant, après six ans d'absence, dans une République neuve édifiée sur les vestiges d'une monarchie morte.

Trouver son foyer détruit, ses parents décimés par les efforts constants d'une infatigable guillotine, ruinés, moroses, vieillis, cachés ou tremblant au souvenir récent de cette Terreur, dont le contre-coup exacerbera pendant de longues années encore leur sensibilité maladive, c'est là une situation dont l'équivalent semble — et c'est peut-être là quelque chose de téméraire — à tout jamais perdu. Tel fut le cas de Mme de Flahaut. Il fut tragique le dénombrement qu'elle put faire des amis qui jadis devisaient gaiement autour d'elle. La Mort, l'Exil ou la Misère les avaient presque tous frappés :

Morts sur l'échafaud, M. de Flahaut, le duc de Biron, M. de Bastard, M. de Laborde, Lavoisier, Calixte de Montmorins, qui était monté à la guillotine en portant à ses lèvres une fleur donnée par Mme Hocquart son amie; mort tragiquement M. de Condorcet; morte d'une mort affreuse la douce Mme de Séran, dont le souvenir seul évoquait pour Mme de Flahaut le séjour de sa belle jeunesse...

Malade, transportée du Palais-Royal à demi désert dans un hôtel de la rue Charles-V, elle avait été prise, au cours de la Révolution, d'un effroi tel, en voyant entrer dans sa chambre les municipaux venus pour l'arrêter, qu'elle avait rendu le dernier soupir avant de gagner la prison pour marcher ensuite à l'inévitable supplice[1].

Émigrés ou revenant d'exil, éperdus et ruinés,

1. Plus heureux fut M. de Séran : il était à la Tour lorsque sa femme était demeurée à Paris. Des émeutiers vinrent un jour le menacer de mettre le feu à son château. « C'est bien, mes amis, laissez-moi une

Mme d'Albany, Alfieri, les Chastellux, les Nadaillac, les Capellis et tant d'autres ! Plus heureux, il est vrai, les Talleyrand, les Narbonne, les Ségur, dont on connaît les destinées brillantes et plus heureux le fidèle Gallois qui avait heureusement navigué pendant ces années terribles. Après avoir collaboré avec Condorcet dans les feuilles publiques, mais sur un ton plus modéré et plus sage, il avait été envoyé en 1791 avec Gensonné en qualité de commissaire civil pour constater de quelle nature étaient les troubles qui éclataient en Vendée. Dès lors sa fortune avait été croissant, et il venait d'être nommé membre du Tribunat. Moins brillante avait été la fortune de l'abbé Morellet qui, terrorisé, s'était caché, vivant dans la solitude et la misère, tandis que les Bertrand avaient échappé par miracle aux massacres de septembre.

Quant au sage Le Roi, il avait sauvé sa tête par un jeu de mot. Inquiété un jour comme agent de Pitt et de Cobourg parce qu'il possédait des livres anglais dans sa bibliothèque, il n'eut que le temps de s'échapper avec un Virgile et un Ovide dans ses poches... Horace tout entier était dans sa mémoire. Mais, arrêté bientôt et inculpé par un juge du Comité de Salut public, charcutier de son état, *de porter le nom du tyran*, Le Roi avait répondu en souriant : « Je n'en suis point responsable, et je m'étonne que vous ne mettiez pas sous les verrous votre voisine la citoyenne *David*, dont le nom est encore plus compromettant que le mien ! » Il avait ensuite jugé prudent de se retirer en Normandie, chez les Trudaine,

minute, pour faire mes préparatifs et incendier moi-même vos maisons, répondit-il ». Comme on le connaissait dans la région, où d'ailleurs il avait été jusque-là fort aimé, et qu'on l'estimait d'une indomptable énergie, les émeutiers lui laissèrent la paix.

et lorsqu'il était revenu à Paris, après le 9 thermidor, cherchant ses amis de jadis, « il n'en avait trouvé que deux, Suard et Morellet, et tous trois s'étaient longuement et tristement serré les mains[1]... »

On conçoit donc quelles émotions durent assaillir Mme de Flahaut lorsqu'elle chercha à son tour les survivants des heureux jours, quand elle chercha plus vainement encore le « bel air » qui, de partout, s'était évadé pour se timidement blottir dans quelques salons délabrés et moroses du faubourg Saint-Germain. L'atmosphère des rues elles-mêmes n'était plus la même qu'en ce « bon vieux temps » disparu, au cours duquel on avait doucement vécu. L'esprit était étrangement modifié. Quelque chose de brutal flottait encore dans l'air, et la délicate créature qu'était Mme de Flahaut éminemment hostile aux manifestations excessives, cherchant vainement ce je ne sais quoi d'exquis et de trépassé, qui se pourrait qualifier « une mouche et deux doigts de poudre », lisait sur les édifices publics ces inscriptions mal effacées : « Égalité, fraternité ou la Mort ». Comme la princesse Louise de Condé revenue de son exil, elle se pouvait donc s'écrier : « Je cherche partout la France et je ne trouve que la Chine. »

Alors, après avoir vainement demandé à ses entours une consolation suprême : les souvenirs de la vieille société française, elle ne les trouva plus qu'en elle-même et elle donna une survie aux jours d'antan en les consignant dans ses livres. Les yeux tournés vers le passé, elle oublia les misères du présent en évoquant l'antérieur de sa vie... Elle écrivit en 1799 *Émilie et Alphonse*, et en 1802 *Charles et Marie*.

1. *Notice inédite* de M. Guibourg déjà citée.

Émile et Alphonse ou le danger de se livrer à ses premières impressions! Ne voilà-t-il pas un titre qui, à lui seul, nous fait sourire, mais d'un sourire où l'ironie se corrige d'une émotion discrète éveillée par le parfum vieillot d'une époque disparue?

Loin de déclamer, comme Mme de Genlis, contre l'ordre nouveau des choses, loin de peindre la vie avec des couleurs sombres, loin de montrer les hommes avec leurs passions mauvaises, travers, il faut l'avouer, qu'auraient rendu bien excusables ses désillusions et ses malheurs, Mme de Flahaut, dans ses nouveaux ouvrages, ne se lamenta point sur les temps modernes. Elle se contenta de rappeler sous un jour aimable ceux qui venaient de disparaître... Ce fut une douce vengeance.

Le roman d'*Émilie et Alphonse* n'est point un chef-d'œuvre sur lequel il convienne de s'arrêter longtemps. *Charles et Marie* est une gracieuse et touchante petite idylle anglaise, dans le goût de Miss Burney, qui nous fait connaître les malheureuses amours de deux jeunes gens contrariés dans leurs inclinations. Sur cette œuvre, que plusieurs critiques ont considérée comme la meilleure des productions de Mme de Flahaut, les souvenirs que l'auteur avait conservés de son voyage en Angleterre, le ciel et la verdure de cette contrée jettent, a dit Sainte-Beuve, une teinte lactée et vaporeuse. Cette nuance poétique ne se retrouve point dans *Émilie et Alphonse*, dont le thème est d'ailleurs à peu près identique. Mais ce qui ne crée point un des moindres charmes de ces deux romans, ce sont les réflexions empreintes d'une philosophie douce et mélancolique qu'on y rencontre. On sent qu'elles sont écrites par une femme qui a beaucoup pensé parce qu'elle a beaucoup souffert.

« Pourquoi, dit-elle, affliger les vieillards lorsqu'on

ignore combien de temps il nous restera pour nous faire pardonner avant leur mort les torts dont nous nous sommes rendus coupables? » « Les défauts dont on a la prétention, dit-elle encore, ressemblent à la laideur parée. On les voit dans tout leur jour. » Et plus loin elle ajoute : « Détruire l'idée de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort. »

Ces pensées charmantes, qu'on rencontre à chaque page, ne sont point les mérites uniques des nouveaux romans de Mme de Flahaut. Une note plus accentuée que celle d'*Adèle de Senange* nous révèle, en quelque sorte, une Mme de Flahaut « seconde manière » ; et la distance est grande qui sépare ses œuvres écrites après la Révolution de son essai littéraire initial. Maintenant son talent est plus assuré. Elle évite les excès de sensiblerie qui confinent à la fadeur. Elle travaille sur un champ plus vaste, et ses études ne s'appliquant plus aux seules manifestations du cœur humain, elle devient peintre de mœurs. Le contour est plus ferme et plus fini, l'indulgence et l'ironie s'y balancent par des demi-teintes savamment ménagées, et le roman, sous sa plume, devient un abrégé de la vie humaine telle qu'elle l'a vue, qu'elle la désire ou qu'elle la rêve. Avec sagesse, naturel et simplicité, avec une imagination réglée par le goût, et la mesure parfaite du bon ton, un rare esprit d'observation, une grande finesse dans ses aperçus, elle a voulu, nous dit-elle, *montrer dans la vie ce qu'on n'y regarde pas.* En un mot elle a tracé des détails fugitifs qui occupent l'espace et forment la liaison des divers accidents de la vie coutumière. Joseph Chénier a saisi à merveille l'*âme* des romans de Mme de Flahaut, lorsqu'avec sa précision élégante il a écrit ces quelques lignes :

« Ces jolis romans, dit-il, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions. On n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'espèce humaine ; on est sûr au moins d'y trouver partout des aperçus très fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie... l'esprit qui ne dit rien de vulgaire et le goût qui ne dit rien de trop. »

Comme son esprit se rattachait tout à fait au XVIIIe siècle, Mme de Flahaut en a vu à merveille et en a aimé le monde, le ton, l'usage, l'éducation et la vie, « convenablement distribuée[1] », dont elle a parlé avec une grâce discrète et une culture d'âme inconnue de nos temps démocratiques. C'est son époque seule qu'elle nous peint et qui, sous l'inconstante variété des formes, est le type immuable de tous ses tableaux. *Charles et Marie* et *Émilie et Alphonse*, comme ceux qui viendront encore, font pénétrer le lecteur dans le monde aristocratique des dernières années du règne de Louis XVI et nous font connaître ce qu'était, à la veille de la Révolution, la vie de la société la plus choisie. Un instant on hésite à les lire ces romans, puisque aussi bien la mode les a rejetés dans de profondes oubliettes et qu'on ne badine point avec cette souveraine. Mais lorsqu'on a courageusement vaincu ses appréhensions premières et qu'on a lu quelques pages des œuvres de Mme de Flahaut, l'intérêt s'éveille, car on sent que, grâce au talent avec lequel elle saisissait « la couleur locale » de ses entours, elle est bien prête de nous dévoiler un mystère.

1. Sainte-Beuve, *op. cit.*

Lorsqu'on est lassé d'approcher si rarement cette entité capricieuse et presque irréelle qu'on appelle la vérité historique, on déduit une fois de plus, à la lecture de ses œuvres, que les mœurs des peuples et leurs variations successives sont toujours mieux indiquées par leurs romans que par leurs chroniques. A l'instar d'un de nos Immortels qui égalait Balzac aux historiens les plus illustres, on aime et on remercie Mme de Flahaut, car on sent qu'avec elle on va pénétrer dans un sanctuaire aux portes à jamais fermées dont elle nous livre le prestigieux Sésame : le Monde d'Autrefois !

En son aimable compagnie nous sommes rejetés cent trente ans en arrière, et nous menons le train ordinaire de la vie sociale de son temps, dont la douceur un peu monotone nous repose de l'activité du nôtre. Cette fleur de la vie française elle l'a évoquée avec une exactitude scrupuleuse, mais avec une émotion attendrie qui lui donne un charme de plus. « Elle l'a évoquée, dit M. Le Breton, au seuil de la vieillesse, à l'heure où l'on se retourne vers les jours disparus et où le passé se revêt d'une grâce idéale. Puis ce passé avait à ses yeux un autre prestige. Ce n'était point

1. Dans un passage d'une bienveillance équivoque, l'auteur des *Mémoires* dits de Mme de Créquy exprime, à propos du ton exquis qu'il ne peut refuser à l'auteur d'*Adèle de Senange*, un étonnement singulier et un peu déplacé à l'égard de Mme de Flahaut : « Ce n'est pas chez son père M. Filleul, ni chez son beau-père La Billarderie, dit-il, qu'elle aura pu trouver le type du meilleur goût dans le plus grand monde qu'elle a deviné sans l'avoir connu, et l'on a beau me répéter que c'est une femme d'esprit, la chose ne m'en paraît pas moins inexplicable. » Pour réfuter cette erreur, on ne saurait mieux faire que de répéter ici la réponse de Sainte-Beuve : « Quand bien même, écrit-il, les motifs sur lesquels l'auteur des *Mémoires* s'appuie ne seraient pas d'une exagération visible, son étonnement ne me paraîtrait pas plus fondé car, suivant moi, on n'est jamais en condition d'observer mieux, d'apprécier et de peindre plus finement ce monde-là (si on a le tact) que lorsque, n'en étant pas tout à fait, de bonne heure on y arrive. »

seulement sa jeunesse qui était morte. C'était la société même au milieu de laquelle s'était écoulé le plus beau temps de sa vie... Elle nous offre donc un tout petit, mais dernier modèle de cet art purement français, qui était fait de vérité, d'intelligence, de finesse et de goût, art un peu mince et qui ne pouvait plus désormais suffire aux besoins des âmes... et elle nous offre un dernier reflet de cette vie bien française aussi qui a été celle du XVIIe et du XVIIIe siècle, vie faite de tact, d'élégance, d'esprit, vie qui était elle-même un art. Quelque chose meurt avec elle qui ne doit plus renaître. Son œuvre a la douceur un peu triste et le charme d'un adieu[1]. »

1. Une étude approfondie des œuvres de Mme de Flahaut qui ne rentrerait point dans le cadre de cette esquisse révélerait de bien curieux détails de mœurs. On ne saurait assez apprécier l'exquise urbanité qui règne dans le monde qu'elle nous peint et l'apogée auquel était parvenu le roi des salons de son temps : l'esprit ! Ce sont là réflexions tant de fois répétées qu'il serait oiseux d'y insister; mais il est intéressant de ne point se tenir à cet immuable cliché et de relever sans malveillance dans ses œuvres quelques-unes des notes discordantes — et trop légères pour contredire ce que nous avons dit jusqu'ici — de cette belle harmonie. Nous citions plus haut « les pailles du diamant » qui n'avaient point échappé à l'acuité d'observation de Gouverneur-Morris. Ajoutons donc que cet esprit étincelant dont on a perdu le secret n'était point sans revers. Dans les dialogues des personnages de Mme de Flahaut comme, d'ailleurs, dans ceux des autres romans de son temps, on saisit à chaque instant, au cours de la conversation, les traces d'une perpétuelle raillerie, raillerie qui va parfois jusqu'à la cruauté et qui heurterait assurément nos mœurs actuelles. Pour citer un exemple entre bien d'autres, rappelons ce héros d'un roman de Mme de Flahaut, M. d'Entragues, qui se complait à vanter l'art avec lequel on savait mieux encore au temps de sa jeunesse qu'au déclin de la vie persifler avec art son prochain et le couvrir de ridicule. Rappelons aussi cette scène typique : Une de ses héroïnes entre un jour dans un salon au moment où l'on venait de composer une chanson injurieuse sur son mari. Partout autour d'elle ce sont des rires et des sarcasmes que les jeunes courtisans ne cherchent point à dissimuler... Constamment de semblables traits apparaissent sous sa plume.

On peut aussi constater sous la forme convenue et charmante des compliments, sous l'assaut des révérences et des saluts réglés par un admirable protocole qui devait s'harmoniser d'une manière exquise avec le cadre enchanteur des salons du XVIIIe siècle ce qu'on pourrait

On conçoit donc aisément que, dans la société nouvelle, les romans de Mme de Flahaut aient eu un succès véritable. Sous le Directoire, une belle impudeur avait régné dans la littérature. On y avait affiché des principes hardis. Plus de bergeries dans le royaume des lettres, et les moutons enrubannés étaient rares sous le Consulat. Les œuvres au coloris tendre et doux de Mme de Flahaut tranchèrent donc sur ces essais de réalisme encore timides, comme ils s'étaient différenciés en Angleterre des productions dramatiques à la mode.

Bien qu'aux environs de l'année 1800 on ne rendît point à la littérature les hommages presque idolâtres

appeler des *échappées laissées aux sentiments intimes* dont nous nous étonnerions maintenant et qui nous froisseraient à coup sûr.

C'est ainsi que dans un bal toute la société témoigne *ouvertement* à une jeune fille combien elle est trouvée jolie; c'est ainsi qu'un jeune homme reçu chez une tante qu'il n'aime point le salue à peine et ne répond point à ses question. — Et mille autres traits du même genre sont à relever, prouvant que les générations vont, en somme, en s'affinant, deviennent plus sensibles aux « nuances » dans la répartie et que, malgré la parfaite incorrection de nos manières modernes qui, dégagées des convenances, sont empreintes du plus déplorable sans gêne, nous sommes — sous le dédain regrettable de la forme — plus chatouilleux devant l'expression de ces sentiments intimes.

Un dernier point enfin mérite d'être signalé. Tous les gens d'âge que Mme de Flahaut fait apparaître dans ses romans vécus au temps de Louis XVI estiment, selon la loi naturelle de ce monde, que « tout était mieux de leur temps ». Un discours bien curieux est celui qu'elle fait tenir à un vieillard, lequel estime que la disparition menaçante de l'usage de la poudre est la marque certaine d'une abolition menaçante des bonnes manières et d'une révolution certaine. Si l'on note que déjà, sous Louis XIV, Mme d'Aunoy parlait dans un de ses contes d'une vieille fée cérémonieuse, « élevée dans le bon temps où l'on se faisait des compliments tout le jour jusque sur le pied d'une mouche », il en faudrait conclure que la politesse française s'en fut toujours décroissant dans des proportions singulières. Et cependant Mme d'Aunoy nous parle de querelles brutales qui, de son temps, s'élevaient au centre même des salons. Ne doit-on pas conclure de tout ceci que le savoir-vivre ne meurt point tout à fait, mais qu'il se déplace en quelque sorte et s'applique différemment, changeant de domaine, suivant le revirement des siècles? Quiconque veut étudier ce délicat problème ne saurait rencontrer pour le XVIIIe siècle meilleur guide que Mme de Flahaut — le peintre attitré du grand monde — et cet éloge lui devait être adressé ici.

qu'elle avait accoutumé de recevoir au cours du XVIIIe siècle, la réputation d'*Adèle de Senange* avait cependant passé la Manche et le Rhin pour venir jusqu'en France. Les nouveaux romans de Mme de Flahaut, accroissant sa notoriété, la rendirent presque célèbre. Pauvre, elle se croyait oubliée d'une société nouvelle. On la rechercha, on lui fit fête. Elle n'était point de celles qui boudent longtemps. Par bonté de cœur elle aimait ses semblables dont ne pouvait point se passer l'excellence de son esprit. Exhaler dans un livre ses regrets de l'ancien régime, c'est se consoler assez pour ne pas envisager d'un mauvais œil la société nouvelle qui admire la manifestation littéraire de cette douleur. Ainsi l'estima Mme de Flahaut. Elle reparut dans le monde. Or, comme elle était, par nature, assimilable au plus haut point et prête à prendre de la vie mondaine le meilleur parti qu'elle en pourrait tirer, les allures des salons du Consulat ne l'effarouchèrent bientôt plus. Dire qu'elle y retrouva quelque chose du mauvais ton auquel l'avait habitué son enfance, écoulée dans ce milieu de traitants qui répugnait si fort à Mme de Pompadour, et qu'elle fut par là plus indulgente, ce serait une hypothèse que ne peut se permettre un historien. Il est préférable de dire que Mme de Flahaut, qui n'était point âgée lorsque le siècle mourut, garda du XVIIIe siècle un héritage de courtoisie et de correction, tout en le modifiant avec goût et en l'accommodant aux temps modernes. Un fait, toutefois, est certain, c'est que Mme de Flahaut, ne recherchant plus les débris boudeurs de l'ancienne Cour, se jeta franchement dans la société nouvelle, attendant l'occasion qui lui permettrait bientôt de retrouver, avec plus d'urbanité, le souvenir du XVIIIe siècle chez Mmes de

La Briche, de Rémusat et Lavoisier. Le salon de Mme Tallien, qui ne péchait point par excès de bon ton, vit ses nouveaux débuts[1] dans le monde. Elle se lia d'intimité avec Fanny Mouchard, dame de Beauharnais qui, dans un âge avancé, conservait avec beaucoup de fraîcheur des traits brillants d'expression et de bonté, et un amour sincère pour les hommages que lui valaient ses prétentions littéraires. Toutes les notabilités se réunissaient chez elle. Le siècle qui commençait et celui qui venait de finir s'y trouvaient représentés, et l'on devine aisément que la tante par alliance de Joséphine n'était point hostile aux « nouvelles couches ». Dans le salon de Mme de Beauharnais, où les soirées étaient fastueuses, où le monde diplomatique était brillamment représenté, Mme de Flahaut reconnut sans déplaisir un de ses anciens admirateurs, M. de Souza.

Issu d'une des premières maisons de Portugal et descendant d'un compagnon de Vasco de Gama, gentilhomme de la cour, seigneur de Ovelte, du Mouraõ, des majorats de Matheus, Cumieire, Salrose, Arroyos, Maroleiros et Fontelles, second alcade de la ville de Bragance, commandeur de l'ordre du Christ, conseiller des finances, Dom José-Maria de Souza Botelho Mouraõ et Vasconcellos était un considérable personnage[2]. Fils du gouverneur général de la province de Saint-Paul au Brésil, il était né à Oporto, le 9 mars 1758. Il avait

1. *Biographie* Michaud : *Casimir Bonjour*, article cité, etc.

2. La famille de Souza étant divisée en de nombreuses branches, on a souvent confondu J.-M. de Souza avec deux autres diplomates du même nom, l'un, ambassadeur à Berlin, ridiculisé dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, et l'autre, Dom Vincent de Souza, ambassadeur en France, en 1775. Le marquis de Sainte-Aulaire, éditeur de la *Correspondance* de Mme du Deffand (Paris, 1877), a cru, comme bien d'autres, que ce dernier était devenu le mari de Mme de Flahaut.

donc alors quarante-quatre ans. Au sortir de l'Université de Coïmbre où il avait terminé d'excellentes études commencées au collège des nobles, il était entré dans l'armée portugaise où il avait servi de 1778 jusqu'en 1791. Nommé à cette époque ministre plénipotentiaire en Suède, il y avait découvert le premier un ancien traité de commerce entre les deux pays dont on avait perdu depuis longtemps le souvenir, et il était parvenu à en faire exécuter des stipulations très avantageuses pour le Portugal. De Stockholm il était passé avec la même qualité à Copenhague. C'est alors qu'un voyage à Hambourg lui avait permis de connaître Mme de Flahaut. En 1799, la mort de son père l'avait rappelé à Lisbonne, où il avait reçu l'ordre de se rendre à Madrid en qualité d'envoyé extraordinaire. Son séjour y avait été de courte durée, car il avait refusé d'y signer le traité de paix que la France et l'Espagne exigeaient du Portugal et qu'il considérait comme honteux pour son pays. Le Gouvernement portugais l'avait ensuite chargé d'une mission en Angleterre, dont le but n'avait pu être atteint, la France n'ayant pas voulu qu'il fût admis, comme il le demandait, au Congrès d'Amiens, pour y stipuler les intérêts de son pays[1].

Le souvenir de la veuve spirituelle et piquante rencontrée à Hambourg et qu'assurément il ne comptait point revoir, s'était effacé sans doute de sa mémoire, lorsque sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire de Portugal à Paris, après la paix générale,

1. Communications de Mme la vicomtesse d'Asseca née Souza de Villa-Real et de Mme la marquise de Rio-Maior née Bemposta-Subserra, ancienne grande maîtresse de la reine douairière de Portugal, petite-fille et arrière-petite-fille de M. de Souza.

en 1802[1], le remit brusquement, en présence de Mme de Flahaut.

Marié le 23 novembre 1783 à Dona Maria Theresa de Noronhe, fille de Dona José de Noronhe et de Dona Marianna Isabel des Montanhes Nibeiro Suares, de la très noble maison des comtes de Belmonte, il avait perdu sa femme, le 14 juin 1785, au moment où elle donnait le jour à un fils. Depuis de longues années Dom José promenait donc son veuvage et sa nostalgie à travers l'Europe sans avoir jamais songé à contracter une seconde union. Mme de Flahaut devait avoir raison de cette fidélité tenace à la mémoire d'une première femme, qui lui avait donné dix-huit mois à peine de bonheur.

A Paris, dit-on, les rôles ne furent plus les mêmes qu'à Hambourg. M. de Souza marqua bien comme par le passé une admiration émue pour l'auteur d'*Adèle de Senange*; mais, dans la balance des passions, le plateau que tenait Mme de Flahaut fut celui qui pencha davantage. La sagesse des nations affirme que le cœur ne vieillit pas, et l'adage s'applique bien à cette femme, qui demeura jeune et vibrante jusqu'au seuil de la vieillesse. Venant de doubler le cap dangereux de la quarantaine, elle sentit en elle des trésors d'affection que son fils ne suffisait point à tarir... Elle aima M. de Souza. Le diplomate portugais, touché d'inspirer une passion, plus motivée sans doute par ses qualités morales que par son visage caractéristique, aux traits accusés, à l'œil profond, au front inspiré couronné d'une abondante chevelure flottant au vent, répondit,

1. Il est nommé le 8 avril 1802 et il écrit de Paris où il vient de s'installer provisoirement hôtel Grange-Batelière, à Talleyrand, pour le prier de le recevoir dans le courant du même mois (Archives du ministère des Affaires étrangères. Portugal 123).

comme on disait alors, à sa flamme et, le 17 octobre 1802, vit célébrer à Paris les noces de José de Souza et d'Adélaïde de Flahaut[1].

Suivant sa coutume de ne point aimer ce qui sort du sentier battu des conventions mondaines, la société parisienne n'approuva point cette union. Les uns estimèrent que M. de Souza, homme en faveur, jouissant d'au moins cinquante mille livres de revenus personnels[2], pouvait aisément contracter plus avantageuse alliance. Les autres répondirent que Mme de Flahaut, mère d'un fils de dix-sept ans, n'avait nul besoin d'unir ses destinées à celles d'un homme dont le caractère était chagrin, dont la santé était chétive.

Mais la société parisienne prouva une fois de plus qu'elle n'était point infaillible, car cette union, basée sur une réciprocité de goûts pour les choses de l'esprit, marqua parmi les plus heureuses et consola les deux conjoints de leurs infortunes passées.

1. Communications de Mme la marquise de Rio-Maior, de Mme la vicomtesse de Cholet. — Duchesse d'Abrantès, *les Salons de Paris*, etc.; — *Lettres inédites* de M. Gallois à M. Le Roi, etc. — On peut voir au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale la gravure d'un portrait de M. de Souza, de Gérard.

2. *Correspondance inédite* de Mme de Souza avec M. Le Roi.

XI

Mme de Souza et ses amis. — Mme d'Angiviller et Mme de Ménars. — Les La Briche. — Les Vergennes. — Les Rémusat. — Morellet. — Mme Junot. — Démission de M. de Souza. — Voyage à Berlin.

(1802-1805)

Voilà donc qu'avec l'Empire l'image d'Adélaïde Filleul, ondoyante et mobile comme le reflet gracieux de cette époque de l'histoire féconde en surprises, nous apparaît sous un nouvel aspect. La citoyenne Flahaut n'est plus. Riche, considérée, femme d'un diplomate en vue, Mme de Souza reçoit à Paris les hommages de ceux-là mêmes qui, récemment encore, la traitaient en proscrite. La fermeté d'âme dont elle a fait preuve pendant plusieurs années a trouvé sa récompense. A l'encontre de tant d'autres dont la jeunesse seule est heureuse, heureuse par ses espoirs et par ses illusions, c'est en descendant la pente de la vie qu'elle trouve enfin le bonheur, bonheur calme de l'âge mûr, il est vrai, bonheur fait de sagesse, de modération, de « petites joies », bonheur semblable à ces ciels d'automne un peu pâles que n'éclaire point un soleil ardent, mais que ne troublent point les gros nuages chargés de menace. Chez Mme de Souza, en un mot, l'été de la Saint-Martin se prolongera avec sérénité, marquant l'apogée de sa carrière.

Une parfaite conformité de goût, disions-nous, unit Mme de Souza et son mari. C'est, lui aussi, un lettré, un délicat dont les loisirs tout entiers sont con-

sacrés à l'étude de sa littérature nationale. Car, bien que la France soit devenue, maintenant et pour toujours, sa patrie d'adoption, M. de Souza demeure Portugais dans l'âme, épris des gloires de son pays et fier des exploits de ses ancêtres.

Du grand seigneur soucieux de la *dignitad* de sa maison, il a d'ailleurs les qualités nécessaires du grand seigneur qui se respecte. C'est un preux.

« Franchise, droiture, honneur », telle est la devise sur laquelle il cherche à modeler son existence, et c'est bien là quelque chose de salutaire contact pour Mme de Souza, dont les principes plus instables ont dû fléchir parfois en face de circonstances fâcheuses. La modeste santé de M. de Souza, dont le monde, nous le savons, lui fait très naturellement un grief, car ceux qui s'amusent n'aiment point ceux qui s'avisent de souffrir, est la seule ombre au tableau du bonheur de sa femme. Sous l'influence du physique, la vigueur morale de M. de Souza s'étiole. Cet homme mûr prend les devants pour contracter ce qu'on appellera plus tard la maladie du siècle. Il est atteint de ce malaise moral, de ce « vague à l'âme », que M. de Chateaubriand va mettre à la mode et qui, par une sorte d'inéluctable loi, terrassera les générations nouvelles, enfantées sous la Révolution. Le caractère de Mme de Souza, Française classique du XVIIIe siècle, est tout à l'opposé et, peu de temps après leur mariage, son mari lui dira : « Mélancolique par nature, je vous ai épousée pour que vous me fassiez rire, et je vous sais gré d'y réussir[1] ! »

Elle met tout en œuvre, d'ailleurs, pour lui plaire et l'entourer d'amitiés agréables.

1. *Correspondance* avec M. Le Roi.

Sitôt après leur mariage, M. et Mme de Souza s'installèrent au numéro 12 de la rue d'Anjou, pour déménager ensuite plusieurs fois, jusqu'au jour où M. de Souza achète au numéro 6 de la grande rue Verte[1], un hôtel d'assez belle apparence, où le ménage résidera pendant plusieurs années. La maison est assez grande pour loger les enfants issus des mariages antérieurs des deux époux. Par une estimable réciprocité de sentiments, M. de Souza accueille chez lui comme un père le fils de sa femme, Charles de Flahaut, et Mme de Souza accueille chez elle, comme une mère, le fils de son mari : Dom José-Luis de Souza, un jeune homme d'avenir, qui suivra la carrière diplomatique de son père et quittera bientôt Paris.

Agé de dix-sept ans, au moment du mariage de son père, il devient rapidement l'intime ami de Charles de Flahaut, et « toujours il se louera de l'affection de Mme de Souza, qui le traite comme un fils ».

D'autres amitiés que les affections familiales sont également venues égayer l'hôtel Souza et, autour du ménage d'élite, se forme un noyau de gens choisis. Faut-il entendre par là que Mme de Souza eut, sous le Consulat et l'Empire, ce que l'on appelait au XVIIIe siècle, un *salon?* La question est difficilement résoluble, car l'histoire mondaine de l'épopée impériale est obscure. Dans cette héroïque période de l'histoire, où les victoires qui bouleversaient la face du monde n'étaient que de journaliers faits divers, la vie sociale paraît n'avoir été qu'un phénomène de second ordre, considéré par la plupart des historiens comme une quantité assez négligeable. Au reste, le règne des bu-

1. Actuellement rue de la Pépinière.

reaux d'esprit était sinon disparu, du moins singulièrement pâli. Elles éteient rares, les femmes de l'aristocratie, héritières des traditions du XVIIIe siècle, qui s'éveillaient de leur torpeur pour faire briller dans Paris comme un fugitif éclair de l'esprit d'antan. Chez ces natures aimables, l'esprit un peu sec de jadis s'était légèrement modifié, sous l'influence de la douleur, et ce qu'il avait perdu en insouciance, il l'avait gagné en mélancolie. Les horreurs de la Révolution avaient tari chez elles la source de la joie. Douces figures échappées à la faux révolutionnaire, pastels descendus de leurs cadres, elles levèrent un moment la tête pour mélancoliquement sourire à la vie nouvelle, puis, brisées par d'anciennes douleurs, ces « isolées » se replongèrent bientôt dans la retraite, étonnées et déçues par le contact d'un monde qui leur demeurait étranger.

Entre ces débris de l'ancien régime et les représentants du monde nouveau, il y avait un intervalle marqué, un divorce presque complet. Les idées nouvelles d'un côté, le charme démodé de l'autre n'étaient point faits pour s'entendre. En quelques endroits pourtant, la conciliation devait naître, et le salon de Mme de Souza aurait été l'un de ceux-ci, si elle était demeurée aussi mondaine que jadis. Mais pendant le Consulat et l'Empire, le rôle de Mme de Souza fut assez pâle. Mme d'Abrantès et Mme de Rémusat la citent comme maîtresse de maison charmante mais allant peu dans le monde, malgré la situation prépondérante que son esprit et sa réputation auraient pu lui créer dans le corps diplomatique.

En dehors des réceptions officielles, auxquelles elle ne semble point s'être complue, elle recevait tous les mercredis soirs des amis appartenant, pour la plupart,

à la société libérale et modérée qui fréquentait avant la Révolution chez elle et chez les Suard. Leurs membres épars se resserraient dans une intime union, et cette agréable coterie, héritière des traditions d'esprit d'antan, s'enrichissait des parents même de Mme de Souza, dont l'énumération suit :

Sa sœur, connue maintenant sous le nom de Mme de Ménars, passait ses hivers à Paris. Ce n'était plus, certes, la brillante jeune femme de jadis. Vieillie, isolée, elle vivait dans une médiocrité décente, car on imagine bien que la Révolution l'avait privée des pensions considérables qui formaient, sous le règne de Louis XVI, le meilleur de sa fortune. Elle avait conservé l'usufruit de la terre de la Perrine, mais elle n'y résidait plus et, pendant l'été, elle habitait à Falaise ou au Mesnil de Longpré[1], qu'elle aliéna en 1805, s'en réservant l'usufruit pour réparer le mauvais état de ses finances. Sa situation vis-à-vis de M. de Bourzac était des plus singulières. Soucieuse peut-être de conserver son nom de Ménars ou de gérer elle-même ses biens de fortune, elle n'avait point jugé bon de contracter avec lui une nouvelle union à la suite du divorce qui, pour affaires d'intérêt, les avait séparés au moment de la Révolution. Cependant, lorsque celui-ci était revenu en France vers 1800, après avoir fait toutes les campagnes de l'armée de Condé, elle l'avait bien accueilli, puisque c'est chez elle qu'il décéda à Falaise, le 17 octobre 1804, la laissant seule et sans enfants.

1. En 1807, Mme de Ménars habite tour à tour Paris et Falaise et fréquente un ancien terroriste intrigant, petit, bossu, qui est mêlé au complot de Chevalier dans l'affaire de Tournebut (*Tournebut*, par G. Lenotre, p. 283).

Plus heureux était le sort de Mme d'Angiviller, avec laquelle Mme de Souza renoua les liens d'une ancienne affection.

On se souvient peut-être que Mme d'Angiviller avait refusé avec une rare énergie de suivre son mari en émigration.

Elle persista alors, avec une prudence qui fait plus d'honneur à son esprit de conservation qu'à son zèle conjugal, à ignorer ce compromettant royaliste. Gardée à vue dans son appartement de Versailles[1] pendant la Révolution, elle en conçut d'effroyables transes et, pour ne pas être inscrite sur la liste des suspects où les comités révolutionnaires avaient porté la moitié de la France, elle jugea nécessaire d'abdiquer ses convictions politiques et de faire un sacrifice à la peur. Elle fit solennellement hommage à la société populaire de Versailles d'un buste de Marat, et elle dut à cette démarche singulière d'échapper à la prison et probablement à l'échafaud.

Après le 10 août, M. d'Angiviller, au moment de quitter la France, avait confié son argenterie à Gouverneur-Morris, dont l'obligeance à l'égard de la famille Flahaut se pourrait qualifier d'infatigable. Morris la conserva pendant deux ans et voulut, dans l'instant qu'il quittait lui-même la France, la donner en dépôt à un ancien homme d'affaires de M. d'Angiviller. Celui-ci, qui avait accepté une place du gouvernement pour sauver sa tête, repoussa l'offre en frémissant d'horreur. Il consentit cependant à aller deux fois de suite de Paris à Versailles pour demander à Mme d'Angiviller des instructions. Celle-ci fit répondre qu'elle croyait son mari

1. Archives communales de Versailles. *Notices* de Villenave et de Caron déjà citées.

trépassé. « Au reste, ajouta-t-elle, je défends qu'on me parle de rien ! Je ne veux pas être compromise ! [1] »

Comme elle conservait infiniment d'affection pour Mme de Flahaut et pour son jeune fils, elle voulut bien cependant ajouter :

— Si l'on vend cette argenterie, qu'on en donne la valeur à mon neveu.

Ces paroles étaient assurément murmurées d'une voix dolente étouffée sous les amples rideaux du lit de Mme d'Angiviller. Avant même d'offrir le buste de Marat, elle avait pris comme mesure de prudence l'héroïque parti de se définitivement mettre au lit, situation qu'elle affectionnait déjà, comme on l'a vu plus haut. Apparemment elle s'y trouve bien, puisque du mois d'octobre 1789 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant dix-neuf ans, elle ne le quitta jamais. Elle avait imaginé de feindre d'incurables maladies pour apitoyer les « Carmagnoles ».

— Une insupportable paralysie des jambes, disait-elle, me rend la marche impossible.

Mais c'était là vraiment une maladie insuffisante et trop légère. Aussi bien Mme d'Angiviller s'ingénia-t-elle à trouver mieux. Pour éviter de signer toute pièce compromettante et d'écrire à son mari — car il lui fallut bien apprendre un jour qu'il n'était point trépassé — elle supposa « une fâcheuse impossibilité de remuer les doigts ». Dorénavant elle cessera de tenir une plume, dictant toujours, n'écrivant jamais, et elle aura la paresse

1. Tous ces détails sont empruntés à la *Notice historique sur Mme d'Angiviller*, par Villenave, et au *Journal* de Gouverneur-Morris (*édition américaine*, t, II. p. 87), aux *Souvenirs et Portraits* du duc de Lévis (p. 89) et à : *La Société versaillaise sous le Premier Empire; — Fragments de Mémoires inédits* de Mme de Ménerville, parus dans la *Revue de l'Histoire de Versailles* (mai 1903, p. 123) et aux obligeantes communications de M. Fromageot.

— ou le courage — de demeurer fidèle à cette frime pendant tout le reste de son existence.

Telle était Mme d'Angiviller lorsque Mme de Flahaut la revit « et la couvrit, après six ans d'absence d'embrassements fins et les plus tendres du monde[1] ».

Il faut convenir que l'aspect de Mme d'Angiviller, dont les originalités, avec l'âge, avaient été croissant, dut causer à Mme de Flahaut quelque surprise.

Il suffit, pour la partager, de connaître les impressions unanimes des amis de Mme d'Angiviller, qui la venaient voir au déclin de sa vie dans son appartement de Versailles et que nous accompagnerons dans leurs visites... La porte s'ouvre... On gravit un escalier garni sur toutes les marches d'orangers, de tubéreuses, de grenadiers et de lauriers-roses. Au premier étage, une galerie... ou mieux une forêt de verdure, car des arbustes de toutes sortes dissimulent les murailles. Une seconde porte à franchir et nous voici dans le sanctuaire. Par les volets à demi fermés, filtre un jour incertain et fantastique tamisé par les rideaux et les draperies, éclairant à peine la chambre entièrement tapissée de cette mousse piquée de fleurs dont s'agrémentent encore les cheminées d'antiques presbytères. Et le soir, derrière des vases de porphyre remplaçant la pénombre de l'après-midi, scintille la lueur pâle des bougies.

Contournant alors un vaste paravent, on arrive en face d'un lit paré, enfoncé dans une alcôve que tapissent de multiples portraits. Peu à peu apparaît une figure vieille et poupine dont les rides, autant qu'on en peut voir, se dissimulent sous le fard et la poudre. Toute souriante, Mme d'Angiviller est assise dans son lit, sou-

1. *Correspondance* avec M. Le Roi.

tenue par des coussins. Un petit chapeau orné, suivant la fantaisie du jour, d'une dentelle noire qui cache ses yeux et son nez, ou d'un voile blanc, comme celui d'une vestale d'opéra, somme le savant édifice de ses cheveux incomparables flanqués de bouffettes, de cocardes et de comètes du rose ou du lilas les plus tendres. Le menton disparaît enseveli sous les plis d'un gros *schall* noué en cravate, tandis qu'une camisole blanche couvre la taille et laisse les bras nus jusqu'aux coudes. Ils sont, il est vrai, ornés de manchettes et de mitons de dentelles fixés aux poignets par des bracelets de quatre rangs de perles qu'ornent deux portraits en miniature dont l'un représente le roi Louis XV. Parfois oublieuse d'une inopportune paralysie, Mme d'Angiviller agite gracieusement, de ses doigts qui ne savent plus écrire, un évantail de dimensions excessives.

« De cette petite figure à peine visible, dira plus tard une de ses visiteuses[1], s'échappaient les paroles les plus douces, les plus aimables et surtout les plus flatteuses pour tout ce qui venait la visiter. Elle connaissait vos parents, les estimait, savait ce qu'ils avaient été, ce qu'ils avaient fait, était au fait de vos pertes, de vos intérêts, de vos justes réclamations, vous encourageait à les poursuivre, vous répondait du succès (mais malheureusement ne pouvait se mêler de rien au monde); vos enfants étaient charmants; jamais elle n'avait vu de plus beaux yeux, une meilleure éducation... Si l'on parlait d'un livre nouveau, elle vous offrait de vous le prêter; elle avait pour cela toujours trois ou quatre exemplaires de chaque ouvrage. Elle jugeait, en général, avec indulgence, mais avec un tact

1. Mme de Menerville, *loc. cit.*

étonnant tout ce qui était nouveau... S'il était question d'ancienne littérature, elle en parlait avec un esprit, un goût parfait. »

Cet esprit, cependant, était mignardisé, fardé, prétentieux, c'était de l'esprit du temps de Marivaux, de Crébillon, de Dorat, qui charmait les vieux amis de Mme d'Angiviller, mais qui déroutait les plus jeunes, car est-il quelque chose de plus essentiellement démodable que l'esprit, lorsqu'il n'est point naturel?

Mme d'Angiviller attirait chez elle Mlle de La Tour du Pin, la duchesse de Villeroy, « chansonnière du grand monde », épave de la Cour de Louis XV, pensionnée par Bonaparte ; Mme Babois, qui, dans l'élégie, n'avait point de rivale ; Ducis et l'abbé de la Fage, qui s'était fait un nom comme prédicateur. Chaque semaine, elle donnait un dîner profane qu'elle jugeait convenable de réparer ensuite par un dîner de sanctification.

L'abbé de La Fage débitait, le vendredi, un des sermons qu'il avait prononcés la veille en chaire. Il lui arriva même un soir — moraliste ou distrait — de prêcher sur la tempérance, et ses paroles furent louées avec une convenance émue par l'assistance. On prit ensuite place à la table de la maîtresse de maison, chargée toujours des mets les plus rares et les plus succulents. A ces dîners on apportait aux dames des chaufferettes où brûlaient des essences. On en jetait aussi sur des réchauds derrière des paravents, de telle sorte que ces parfums joints aux fleurs dans une chambre sans air et sans soleil, rendaient l'atmosphère suffocante.

Pendant le repas, Mme d'Angiviller, à demi ensevelie sous ses édredons, portait à ses lèvres, d'un geste lent et méthodique, une cuiller à café, car le petit fantôme

qu'elle était consommait pour unique aliment du bouillon de grenouille.

« Ces dîners me font mal, disait un jour Ducis. Je n'irai plus là. Qu'ai-je affaire à des cadavres attendant que je leur apprenne qu'ils sont encore en vie[1] ?

Il n'y retourna, il est vrai, que la semaine suivante.

Évoquer la silhouette de Mme d'Angiviller, c'est évoquer l'ancien régime, c'est rappeler le souvenir des amis communs aux deux belles-sœurs, reçus maintenant chez Mme de Souza. De ces sociétés restreintes, le dénombrement serait assez malaisé à faire, mais on en peut cependant citer quatre où Mme de Souza, comptant au nombre des intimes, put revivre, en compagnie de ses relations de jadis, les heures de sa jeunesse. Ce furent les sociétés de Mme de Vergennes, de Mme de La Briche, de Mme Suard et de Mme Lavoisier[2]. En réalité, ces quatre coteries n'en formaient qu'une, car les maîtresses de maison recevaient tour à tour les mêmes invités qui, pour la plupart, étaient des gens d'âge, vieux célibataires épicuriens et beaux-esprits, membres oisifs de la défunte Académie française ou courtisans caducs dont la coquetterie demeurait fidèle au soupçon de

1. Après un second mariage, Mme de Souza conserva de bons rapports avec d'autres parents ou alliés de M. de Flahaut. On voit par sa correspondance avec Mme d'Albany qu'elle fut jusque dans sa vieillesse en relations avec Mme de Capellis et qu'elle chercha même à marier les filles de celles-ci qui furent la marquise de Rochegude, la comtesse de Montsaulnin et la comtesse de Cintré. Elle vante aussi dans l'une de ces lettres les qualités chevaleresques de son vieux beau-frère, le chevalier de La Billarderie.

2. Sans citer les nombreux mémoires du temps qui mentionnent dans ces vestiges d'anciens salons littéraires le nom de Mme de Souza, disons seulement qu'on trouve des traces fréquentes de ses relations intimes avec Mmes de Vergennes, de La Briche, d'Houdetot et Suard dans sa *Correspondance* avec Mme d'Albany et M. Le Roi, dans la *Correspondance* de Mme de Rémusat, dans le *Mémorial* de Norvins, dans les *Salons de Paris* de la duchesse d'Abrantès.

poudre à la maréchale dans leurs perruques démodées.

Mme de Vergennes était une contemporaine et une amie de jeunesse de Mme de Souza ; une parente presque, car, se rattachant à toute la lignée des Ferrand, elle était petite-nièce de Mme d'Angiviller. Sa mère était née Bastard, fille de cette Mme de Bastard, en son nom Parseval, que nous avons rencontrée naguère, dans le salon de « la ci-devant » Mme de Flahaut.

Nièce par son mari du ministre de Louis XVI, Mme de Vergennes, bien que d'esprit libéral et franchement ralliée au « monde » nouveau, regrettait vivement le passé et mettait sur le compte du changement de régime les inconvénients de toutes sortes dont elle avait à se plaindre. Mme de Souza l'en plaisantait doucement. Au cours d'une maladie de M. de Souza, elle écrira après la mort de Mme de Vergennes à son ami Le Roi[1] :

« M. de Souza me paraît mieux, mais, et je crois que cela tient à la maladie, il devient d'une impatience à ce qu'un saint n'y tiendrait pas. Moi, je m'en afflige et j'en souffre pour lui, parce que je suis sûre que cela lui fait beaucoup de mal. Aussi je ne souffle pas et, s'il me disait qu'il fait nuit en plein midi, je ne balancerais pas à sacrifier le soleil et la clarté du jour et je lui dirais comme cette pauvre Mme de Vergennes disait à toutes choses : « *Mon bon ami, c'est depuis la Révolution!* »

Les deux filles de Mme de Vergennes, Mme de Rémusat, la jolie dame de compagnie de Joséphine, et Mme de Nansouty, femme du célèbre général, tenaient au monde officiel[2]. Toutes deux engendraient la sympathie autour d'elles, et le charme de leur conversation attirait dans ce centre mondain Mmes de Vogüé, de Damas,

1. Lettre du 11 novembre... (sans date d'année) à M. Le Roi.
2. Renseignements donnés par la famille de Nansouty.

d'Houdetot, de Vintimille, de Rumford, Guizot, le savant Cuvier, l'abbé de Beausset, Fontanes, Lacretelle, Morellet, Bertrand, Gallois, Le Roi, Devaines, Gérard, qui devait faire un jour le portrait de M. de Souza et bien d'autres encore[1].

Instruit, plein de goût, de tact, rompu dès l'enfance aux bonnes manières, M. de Rémusat avait gagné la confiance de l'Empereur, et Mme de Souza usera plusieurs fois de son crédit auprès de lui. Quant à Mme de Rémusat, son langage correct, son esprit ouvert et fin, son goût pour les lettres qu'elle cultivait avec talent, le tour charmant de sa correspondance rappelaient à Mme de Souza son auteur favori, Mme de Sévigné. Avec des alternatives d'enthousiasme et de tiédeur, une grande intimité régnait entre Mme de Rémusat et Mme de Souza, à laquelle M. Paul de Rémusat, éditeur des lettres de son aïeul, a consacré cette note dictée par des traditions de famille : « Elle était jolie, spirituelle, et un peu intrigante. Fille d'un fonctionnaire, elle avait d'abord épousé M. de La Billarderie de Flahaut, puis M. de Souza, Portugais distingué, honorable et éclairé, ambassadeur de Portugal en France. »

Mme de Rémusat était, comme Mme de Souza, une fidèle de Mme de La Briche, dont le nom seul évoque le souvenir d'une société de littérateurs et de financiers se survivant à elle-même pour donner aux esprits curieux du XIXe siècle l'arrière-goût d'un salon du XVIIIe. Mme de la Briche était en effet veuve d'un La Live, beau-frère de Mme d'Epinay et frère de Mme d'Houdetot.

1 *Lettres inédites* de Mme de Souza ; — *Correspondance* de Mme de Rémusat ; — *Souvenirs* de Villemain, d'Arnault ; — *Mémoires d'une inconnue* de Mme Cavaignac ; — *Mémorial* de Norvins ; — *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger.

C'est assez dire que Mme de Souza, liée dès sa jeunesse avec les La Live, retrouvait là quelque chose de son passé. Les deux femmes se ressemblaient d'ailleurs en plus d'un point. « Le bonheur n'a pu se débarrasser d'elle[1], disait Chateaubriand en parlant de Mme de La Briche. » Elle était caressante de langage et de manières, et, si quelque chose lui était odieux, c'était bien la tristesse. S'efforçant d'annihiler autour d'elle les petits accidents de la vie, elle communiquait à ceux qu'elle recevait chez elle quelque chose de son contentement d'esprit. Chaque dimanche, elle réunissait ses amis, soit à Paris, soit dans son château du Marais, chef-d'œuvre de l'architecte Gabriel, dont le péristyle à colonnes antiques reflétait sa blancheur de marbre dans le pur miroir d'une pièce d'eau. Sous la voûte des grandes allées droites d'un *beau couvert* — on ne disait point alors un parc — Norvins rencontrait les « penseurs qui, de son temps, y étaient rarement solitaires ». Les heures s'y écoulaient tranquilles, occupées par les distractions des salons d'autrefois, la musique, les causeries intimes, les jeux de bonne compagnie. Dans cet îlot demeuré presque unique en son temps, Mme de Souza recontrait donc cette harmonie et cette mesure dans les plaisirs aimables et discrets qu'elle se plaît à peindre en ses livres.

Les hôtes de Mme de La Briche étaient les mêmes à peu de chose près que ceux de Mme de Vergennes[2]. Les honneurs de son salon étaient faits par sa fille, Mme Molé, dont le nom apparaît rarement dans la correspondance de Mme de Souza, et par ses deux nièces, Mmes de Vintimille du Luc et de Montesquiou-Fézensac[3].

1. *Mémoires d'Outre-Tombe.*
2. Brifaut, *Récits d'un vieux parrain.*
3. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Encore que les noms de Vintimille et de Montesquiou aient sonné comme de retentissantes fanfares dans les salons que nous venons de mentionner, on s'aperçoit aisément qu'ils n'étaient point aristocratiques par essence [1]. Il ne paraît pas que Mme de Souza ait cherché, sous le Consulat ou l'Empire, sa société habituelle dans les salons du faubourg Saint-Germain.

Bien que hanté par des gens de haute naissance, plus bourgeois encore que les précédents était le petit salon où brillaient M. et Mme Suard, les anciens protégés de sa famille, qu'elle fréquenta souvent.

Il avait sensiblement changé le ménage Suard, que Mme d'Angiviller honorait jadis de son affection nuancée de condescendance.

Après avoir traversé dans la gêne les années dures de la Terreur, Suard, l'aimable et spirituel ami de Mme de Krudener, tenait, en qualité de directeur du *Publiciste*, une place importante dans la société parisienne. Ce n'était plus le « petit homme », humblement amoureux de toutes les grandes dames et traité avec une familiarité protectrice par les *illustres* de son temps. Morellet, Garat, Talleyrand avaient amené chez lui bonne compagnie que Mme Suard, « pénétrée de ses

1. Nous n'avons pas trouvé trace, dans la correspondance de Mme de Souza ou ailleurs, de relations renouvelées par elle aux débuts du XIXe siècle avec Mme de Vaudemont, son amie d'exil. Elle mentionne pourtant sa mort en 1829, comme celle d'une amie. Nous ne la rencontrons pas non plus chez Mme d'Houdetot qui, médiocrement riche, continuait cependant de recevoir bonne société à Sannois, en compagnie de cette étrange relique de ses anciennes amours, le fragile et podagre Saint-Lambert. Aucune trace non plus de sa présence chez Mme Helvétius (morte d'ailleurs en 1800), ni chez Mme de Condorcet. Toutes ces « sociétés » se fréquentant entre elles et accueillant les mêmes vestiges de l'ancien monde, ralliés au nouveau, il est bien probable cependant que Mme de Souza eut l'occasion d'y briller encore, mais, faute de preuves, nous nous abstenons d'en parler. Il est aussi très probable que Mme de Souza fréquenta chez M. Devaines et chez les Guizot.

devoirs de maîtresse de maison, accablait de longues dissertations savantes prononcées sur un ton doctoral. » Mme de Souza gagnait infiniment à lui être comparée. Lisons plutôt, pour nous en convaincre, ce passage du *Mémorial* de M. de Norvins[1], convié un jour à lire une méchante tragédie, rue Royale, dans le salon de Mme Suard.

« J'y trouvai, écrit-il, le petit comité que j'avais demandé et dont la spirituelle auteur d'*Adèle de Senange* faisait bien tout l'ornement. Je n'ai, de ma vie, vu la littérature plus gracieusement représentée, de sorte qu'en déroulant mon manuscrit je sentis bien que c'était pour elle que j'allais lire. Je lus en effet ce très ennuyeux drame avec une sorte d'accent provocateur qui en imposa à l'assemblée, trompa son intelligence et finit par étourdir ma conscience elle-même. Je l'avoue, cette mystification de moi-même par moi-même ne fut pas sans quelque douceur, et puis j'eus le bonheur d'être admis chez mon auditrice, où je trouvais au piano un charmant enfant, qui est aujourd'hui notre ambassadeur à Vienne[2].

Voilà donc M. de Norvins, gentilhomme sans fortune, mais auquel son histoire bien oubliée de Napoléon donna une heure de succès, admis chez Mme de Souza. Il rencontre chez elle Mme Lavoisier, son amie, qui, en 1805, devient Mme de Rumford, se querelle avec son mari, le renvoie en Allemagne, la pensionne largement et continue de recevoir chez elle toute la société dont nous parlons ici et de tenir un des derniers *bureaux d'esprit*[3].

Parmi les célibataires qui brillent dans cette coterie,

1. J. de Norvins, *Mémorial*, t. II, p. 268-69.
2. Charles de Flahaut.
3. Mme de Rémusat, *op. cit.*; — Correspondance de Mme de Souza avec M. Le Roi.

il faut toujours citer au premier rang l'abbé Morellet. « Je le voyais fort souvent, non seulement chez moi, écrira plus tard la duchesse d'Abrantès, mais tous les mercredis, chez une femme bien spirituelle dont il était l'ami et dont je suis étonné de ne pas retrouver le nom plus souvent dans ses ouvrages et dans ceux de l'époque. C'est Mme de Souza (Mme de Flahaut), l'auteur d'*Adèle de Senange*. Je voyais souvent dans cette maison l'abbé Morellet, et j'aimais mieux causer avec lui souvent qu'avec des gens plus jeunes que lui et bien moins amusants. Il était alors bien vieux, mais son esprit était encore jeune et surtout son âme... Je fus frappée du changement subit de sa physionomie, un soir que je causais avec lui chez Mme de Souza. On jouait et, comme je ne touche jamais une carte, je cherche toujours de préférence une causerie amusante [1].

L'abbé Morellet et M. Suard, ainsi que M. de Vaisnes étaient les hommes les plus agréables que l'on pût trouver alors. Quelquefois l'on faisait de la musique chez Mme de Souza, lorsque *Charles de Flahaut*, son fils, était chez elle et disposé à faire entendre sa voix, qui était vraiment ravissante avec le parti qu'il en tirait au moyen d'une excellente méthode. Mais ces bonnes fortunes-là étaient rares et, le plus souvent, le mercredi au soir, chez Mme de Souza, on jouait et on causait. Lorsque je serai à l'article qui la concerne [2], je montrerai comment elle était la plus charmante maîtresse de maison de cette époque, comment elle donnait une âme à une conversation qu'elle savait rendre intime, lorsque souvent son cercle était composé de gens qui se voyaient pour

1. *Histoire des salons de Paris*, par la duchesse d'Abrantès, t. I, p. 294 et suiv.

2. La mort empêcha Mme d'Abrantès de terminer son *Histoire des salons de Paris*, et Mme de Souza n'y figure point.

la seconde fois. Un des talents pour rendre son salon agréable qu'avait encore Mme de Souza était d'y laisser, en apparence, une entière liberté, mais de n'y permettre aucune licence. On y causait donc en petit comité, et l'on se mettait quatre ou cinq personnes ensemble pour raconter des histoires et en entendre, et lorsqu'on était deux on n'en présumait rien, surtout lorsqu'on avait vingt ans comme moi, et quatre-vingts comme l'abbé Morellet. »

Ici suit un récit diffus, mais saisissant, de Mme d'Abrantès, qui nous conte l'horrible isolement de l'abbé Morellet pendant la Terreur, l'égarement de son cerveau empli de fantômes et d'épouvante et le délire qui le poussa, à cette époque, à écrire un pamphlet monstrueux tendant à prouver la nécessité d'utiliser les exécutions et de manger la chair des victimes.

« — Ce fut, ajouta l'abbé, en baisant avec une tendresse respectueuse la main de Mme de Souza, cette amie dont l'esprit juste et fin ne donne que de bons avis, qui m'empêcha plus tard de publier mon œuvre. »

Et Mme d'Abrantès clôt l'anecdote, en nous contant par quelles attentions délicates, et quelles diversions habiles, Mme de Souza sut calmer de sa voix harmonieuse l'abbé Morellet, écumant et frisonnant, au seul souvenir de cette page tragique de sa vie.

L'abbé Morellet n'était pas seulement « l'invité du mercredi » chez Mme de Souza. Tous les jeudis soirs [1], celle-ci donnait un dîner intime auquel il était convié avec les amis les plus favorisés : Gallois, Le Roi et Bertrand.

Talleyrand y apparaissait-il parfois? Pendant le

1. Mme de Rémusat (*Lettres* de), t. I, p. 99.

Consulat, oui. A partir de 1805, assurément non.

Vers 1803, Mme de Souza fait exception à ses habitudes, qui lui rendent si cher le « chez soi », pour apparaître parfois aux dîners de M. de Talleyrand et pour prendre place au nombre de ses anciennes et nombreuses admiratrices ; mais les relations entre eux vont en s'espaçant, car une inimitié sourde — on le conçoit peut-être — divisent le ministre et M. de Souza. Eu égard aux relations de la France et du Portugal à cette époque, on comprend que la situation diplomatique de M. de Souza soit particulièrement délicate. C'est un homme vif, peu disposé à laisser empiéter sur ses droits et qui vit alors dans un perpétuel malaise. Sa carrière à Paris ne lui offre qu'une interminable série d'ennuis dont le récit serait ici fastidieux. M. de Talleyrand traitant des affaires du Portugal avec l'ambassadeur, M. de Lima semble affecter de le mettre en dehors de toutes négociations au sujet du subside de plusieurs millions que le Portugal doit à la France.

D'autre part, M. de Souza se plaint de l'attitude de Lannes à Lisbonne[1], tandis que en 1804 Napoléon le fait tancer d'importance pour la protection accordée par lui à des émigrés « ennemis de la patrie », qui résident à Lisbonne.

Entre Talleyrand et M. de Souza, les lettres sont

1. Le 14 avril 1803, M. de Souza écrit à Talleyrand, en le priant de mettre sa lettre sous les yeux du Premier Consul, que Lannes « dans une audience à la cour du 25 mars a formé des plaintes insultantes et s'est répandu en invectives contre tout le cabinet, n'a pas craint de dire au prince (Régent) que tous ses ministres étaient vendus à l'Angleterre et ennemis de la France, a demandé la destitution du Ministre des Affaires étrangères et de celui des Finances et toutes celles qui lui ont passé par la tête ». Le 29 novembre 1803, M. de Souza se plaint encore de « voir que, depuis trois mois, on a traité les affaires de la plus grande importance entre la France et lui sans l'y appeler. » (Aff. étrang., Portugal, 123-124-125.)

courtoises, mais cèlent mal des sentiments sans bienveillance.

Devant cet état de choses, Mme de Souza s'alarme. Le 28 août 1804, Mme de Rémusat écrit à son mari, qui est auprès de l'Empereur à Aix-la-Chapelle : « Hier, j'ai dîné chez Mme de Souza avec le corps diplomatique. Notre ambassadrice était inquiète et affligée. Elle m'a priée en grâce de vous l'écrire. Vous en ferez ce que vous voudrez. Voici le fait : elle avait prié à dîner Mme et M. de Talleyrand. La première avait refusé sur-le-champ. Pour lui, il n'avait rien répondu jusqu'au lendemain matin, où il a fait dire qu'ayant quelques personnes à dîner il ne pouvait pas se rendre à cette invitation. Mme de Souza sait pertinemment qu'il a fait ce qu'il a pu pour avoir du monde. Cette espèce de lever de boucliers est le premier procédé impoli qu'il ait osé lui faire publiquement. Aussi est-elle véritablement irritée, et je l'ai quittée, ayant le projet d'écrire à l'Empereur. Elle s'est peut-être flattée que vous en parleriez là-bas. Faites ce que vous voudrez[1]. »

Les craintes de Mme de Souza au sujet de l'hostilité de Talleyrand étaient justifiées, car le cabinet britannique, s'irritant de ce qu'il blâmait alors ouvertement les actes de Drake, ministre anglais à Munich, demandait son rappel à Lisbonne, et Talleyrand était prêt à céder à l'Angleterre.

Pendant tout le cours de l'année 1804, les lettres de Mme de Rémusat à son mari reflètent l'état d'esprit de Mme de Souza. Une pointe de malice perce dans cette correspondance, car Mme de Souza, lorsqu'elle veut obtenir quelque chose, se révèle plus affectueuse que jamais, et

1. Mme de Rémusat, *op. cit.*, t. I, p. 11, 13, 29, 50, etc.

cette manière d'être n'échappe point à Mme de Rémusat dont elle implore la protection. « L'amitié qu'elle me témoigne, écrit-elle en parlant de Mme de Souza, m'a rendu celle de Gallois. » Tandis que Mme de Souza intrigue pour conserve à son mari le poste de ministre plénipotentiaire, celui-ci s'en soucie moins. De plus en plus mécontent de Talleyrand, il désire quitter de lui-même son poste, mais non sans obtenir quelques explications de l'Empereur qu'il va retrouver à Aix-la-Chapelle. Il y apprend, en septembre 1804, que Napoléon a fait droit aux demandes du cabinet anglais et a demandé son rappel.

Le Gouvernement portugais lui offre en compensation l'ambassade de Russie. Mme de Souza est au désespoir; mais, prudente et songeant à l'avenir, elle fait prier M. de Rémusat, « dans l'intérêt de son fils, d'assurer l'Empereur de sa douleur, et en même temps de sa volonté bien arrêtée de ne rien témoigner de son chagrin et de se consoler par le sentiment de ses bontés dont elle ne peut perdre le souvenir ».

Elle demande aussi de « répéter à l'Impératrice qu'elle est bien affligée, mais aussi résignée ». — « Vraiment, écrit Mme de Rémusat à son mari, elle a besoin de cette preuve d'amitié de votre part et de cette consolation... Ce qui doit la consoler, c'est la tendre affection que lui témoigne son aimable mari. Rien de si touchant que la lettre où il lui donne tous les détails. Je voudrais que vous la vissiez. Il est impossible d'avoir des sentiments plus purs, plus tendres, plus respectables que les siens. Quelque pénible qu'il soit de quitter son pays, ses amis, ses habitudes et peut-être son fils, on n'est point malheureux en suivant un mari comme lui. »

Mme de Souza a d'autres consolations. Les lettres de

Mme de Rémusat nous prouvent que, dès cette époque, son amie avait su se créer de solides affections dans la famille impériale. Elle entretenait avec l'Impératrice Joséphine et avec Hortense de Beauharnais des relations que le temps accentuera plus tard davantage. Elle connaît Jérôme Bonaparte[1]. Elle est protégée par les Murat :

Le 21 septembre 1804, Mme de Rémusat écrit encore : « Mme de Souza sait assez prendre sur elle-même pour très peu parler de sa défaite. Elle reçoit des témoignages d'amitié très remarquables de la famille. Mme Louis[2] a pleuré en la voyant ; le prince Louis a promis d'écrire à l'Empereur qu'il y avait, dans tout cela, une intrigue qu'il fallait approfondir. M. et Mme Murat veulent aussi faire des démarches. Je ne crois pas que tout cela soit fort utile, et le meilleur parti qu'ait notre pauvre ambassadrice à prendre, c'est d'aimer son mari et d'aller jouir avec lui en Russie de ses propres succès et de l'effet qu'elle y produira. Bertrand est navré, Gallois dans une colère concentrée, l'abbé Morellet ne sait plus que faire de ses jeudis et, au milieu de tout cela, M. de Souza conserve un calme et une dignité admirables. Mon ami, c'est une âme bien pure. »

M. et Mme de Souza quittèrent Paris en avril 1805 : « Mme de Souza est fort affligée parce que M. de Souza n'a pas voulu consentir à mener Charles de Flahaut avec lui. Comme étranger, comme ambassadeur, il n'a pas jugé cela prudent. Nos amis, ajoute Mme de Rémusat, sont tous désœuvrés et ne savent plus où se nicher. Gallois n'a point encore paru. M. Le Roi s'en va. Bertrand pleure d'un œil et rit de l'autre du départ de M. de Rumford, qui s'en est retourné à Munich. »

1. Cf. p. 383.
2. Hortense de Beauharnais.

Le nouvel ambassadeur de Portugal ne se rendit pas de suite à Saint-Pétersbourg. Sans aucune mission diplomatique et dans un but unique de plaisir, il s'arrêta pendant plusieurs semaines à Berlin. Le temps était passé où Mme de Souza lisait, dans les petites villes d'Allemagne : « Il est défendu aux émigrés de stationner ici », et ce fut en femme de diplomate, riche, à la mode, précédée de sa réputation littéraire, qu'elle fut reçue et fêtée à la cour de Prusse, où la Reine la « caressa et la flatta » et où la société l'accueillit avec beaucoup d'égards[1]. Cependant M. de Souza était dégoûté de sa carrière et partageait avec sa femme le désir de retourner en France. Après quelques hésitations, il se décida à donner sa démission avant même de gagner son poste et tous deux revinrent à Paris pendant l'été de 1805. Ils ne devaient plus jamais quitter cette ville, où ils reprirent leurs anciennes habitudes. Dans l'hôtel de la rue Verte, on vit moins du monde, puisque le corps diplomatique n'y vint plus ; mais les anciens amis en reprirent rapidement le chemin et s'y rencontrèrent avec des personnalités marquantes du nouveau régime.

Mme Junot, Mme Maret, plus tard duchesse de Bassano, M. de Caulaincourt, le futur prince de Neufchâtel, et Mme Visconti y avaient leurs entrées, et la maîtresse de céans continuait ses relations avec l'Impératrice et sa fille Hortense. Elle eut même le don de faire, un jour, sourire *le maître :*

Peu de temps après son retour de Berlin, Mme de Souza arriva à Saint-Cloud pour voir Joséphine. L'Empereur était sur le perron, impatient de partir pour la chasse. Les chevaux trépignaient dans la cour. La vue

1. Mme de Rémusat, t. II, p. 191.

d'une femme contraria Napoléon, qui craignit que sa visite mît l'Impératrice en retard. Il avança d'un air sombre vers Mme de Souza et, la reconnaissant, il lui demanda brusquement :

— Ah ! vous venez de Berlin. Eh bien ! y aime-t-on la France?

Mme de Souza « vit l'humeur au front du sphynx redoutable ». — Si je réponds *oui*, songea-t-elle, il dira : « C'est une sotte »; si je réponds *non*, il y verra de l'insolence...

— Oui, Sire, répondit-elle alors, on y aime la France, comme les vieilles femmes aiment les jeunes.

La figure de l'Empereur s'éclaira : « Oh ! c'est très bien ! c'est très bien ! » s'écria-t-il deux fois et comme pour la féliciter d'être sortie si heureusement du piège. Quant à Mme de Souza, récompensée par ce glorieux sourire, elle aima toujours à citer cette anecdote, y voyant la preuve que l'habitude consommée du monde et de laisser naître ses pensées les fait toujours venir à propos, « car, disait-elle, cette réponse s'était échappée si à part de ma volonté et presque de mon esprit que je fus tentée de me retourner aussitôt pour voir si personne ne me l'avait soufflée[1] ».

Cette entrevue fortuite entre Napoléon et Mme de Souza fut vraisemblablement une des dernières. Elle avait été reçue chez l'Empereur dans les réunions officielles à titre seul de femme de diplomate; mais elle n'oublia point le retrait d'emploi infligé à M. de Souza et, en 1814, elle écrira à Mme d'Albany qu'elle n'a « jamais été à la Cour de l'Empereur depuis neuf ans qu'il avait contribué à faire perdre la place de son mari ». Ses sen-

1. Sainte Beuve, *op. cit.*

timents, au reste, à l'égard du grand homme étaient assez complexes, car, si chez elle l'épouse pouvait demeurer froissée par l'attitude de Napoléon vis-à-vis de M. de Souza, la mère devait lui être reconnaissante de ses bontés vis-à-vis de Charles de Flahaut. Or, de ce fils, qui fut l'orgueil de la vieillesse de Mme de Souza, et dont le nom est apparu trop rarement jusqu'alors dans le cours de ce récit, il convient de parler ici plus amplement.

XII

Charles de Flahaut. — Sa carrière militaire. — Ses succès mondains. — La comtesse Potocka. — *Eugène de Rothelin.* — Mort de Mme d'Angiviller. — La reine Hortense. — Rôle singulier de Mme de Souza. — Naissance d'Auguste de Morny.

(1799-1811)

Au retour dÉgypte, Bonaparte, trouvant la France menacée, venait de prendre hardiment le pouvoir et se préparait à faire face à la coalition lorsqu'il reçut un jour — énergique et concise — la lettre suivante :

« Général, je n'ai que seize ans[1], mais je suis fort. Je sais trois langues assez bien pour que, plusieurs fois, il ait été impossible de deviner, dans les différents pays, si j'étais Anglais, Allemand ou Français.

« Trop jeune pour être soldat, j'ose vous demander d'être votre aide de camp. Soyez sûr que je serai tué ou que j'aurai justifié votre choix à la fin de la campagne.

« Pour que vous croyiez à mon dévouement, j'invoquerai près de vous un exemple qui réglera ma vie entière.

« Mon père a été condamné à mort sous la Terreur. Après son jugement, ma mère obtint du geôlier de le laisser échapper de la prison. Le lendemain, mon père apprit qu'on avait arrêté son défenseur officieux, accusé

1. Charles de Flahaut n'avait que quinze ans (Cf. Frédéric Masson, *Jadis : le général comte de Flahaut*).

d'avoir facilité son évasion. Il quitte son asile, se rend à la Commune, disant qu'il ne veut pas qu'un innocent souffre pour lui, et il a péri deux heures après. Croyez-vous, général, qu'après un pareil exemple je serai fidèle à l'honneur et à vous?

Salut et respect,

Charles Flahaut.

Deux lignes de l'écriture d'un homme suffiraient, dit-on, à le faire pendre. Vingt lignes d'une lettre comme celle de Charles de Flahaut — un enfant de quinze ans! — suffisent à le faire aimer.

Et, lorsqu'on a lu le récit des galantes aventures de Mme de Souza ou, pour mieux parler, de Mme de Flahaut, c'est avec un sentiment de satisfaction très vive qu'on oublie ses faiblesses de femme pour l'admirer, énergique et tendre, dans son rôle de mère. Ce ne fut pas là la moindre de ses réhabilitations. Avec les ressources uniques qu'elle a tirées de son talent, elle a fait face aux dépenses de l'éducation d'un fils aimé d'une ardente affection. A Londres, à Hambourg, elle a payé le prix de ses diverses pensions. Lorsqu'elle est rentrée en France, elle lui a fait obtenir, le 23 septembre 1799, à l'âge de quatorze ans, la place d'ingénieur hydrographe surnuméraire au Dépôt général de la Marine; mais, ce genre de travail « ne contentant point sa nature impressionnable et passionnée », l'enfant a bientôt écrit la lettre que l'on vient de lire. C'est que Charles de Flahaut, sentant s'éveiller en lui l'ardeur guerrière de la jeune France dont Napoléon tirera le plus admirable des partis, aime la lutte. La lutte? Mais la vie de sa mère en émigration n'a-t-elle pas été, en la matière, la meilleure école à laquelle Charles

de Flahaut en ait puisé l'amour? C'est sur-le-champ de bataille de la misère qu'ils ont combattu tous deux. C'est sur d'autres champs de bataille plus glorieux que, témoignant par ses actes sa gratitude à sa mère, le général de Flahaut lui prouvera qu'elle a su faire de lui un homme et quelque chose de mieux encore, un soldat.

Le Premier Consul n'accorda point à l'enfant la faveur qu'il demandait un peu ambitieusement, mais il le fit admettre, le 24 mars 1800, dans un corps d'élite — les Hussards volontaires — formé pour lui servir d'escorte pendant la campagne.

Après avoir conquis son grade de sous-lieutenant au 5e régiment de dragons, Flahaut fut attaché en qualité d'aide de camp à la personne du général Murat, et il se distingua particulièrement dans les combats qui précédèrent la prise d'Ulm. Il fut ensuite grièvement blessé au combat de Lambach, le 1er novembre 1805, et promu capitaine l'année suivante.

Les débuts de cette brillante carrière, sur laquelle nous n'insisterons point, puisque des historiens mieux qualifiés [1] ont déjà fait connaître au public les exploits du général de Flahaut, révèlent assez ses qualités d'énergie et de courage. Il en avait d'autres, et le soldat, chez lui, était doublé de l'homme du monde, et ce qui est mieux encore, de l'homme du monde d'autrefois.

Charles de Flahaut, en effet, se trouvait, à l'aube du XIXe siècle, dans une situation toute spéciale. On n'ignore point que Mme de Souza conserva jusqu'à sa mort, dans l'élégance de ses façons et le tour de son esprit, les ma-

1. C'est à la belle étude de M. Frédéric Masson (*op. cit.*), la plus exacte et la plus documentée qui ait été publiée sur Charles de Flahaut, que nous empruntons le récit d'une partie de sa carrière.

nières les plus pures du XVIIIe siècle. Il semble que, jadis, elle les ait emportées en exil comme un trésor, unique et précieux dans sa misère, dont elle donna la clef à son fils, lui inculquant chaque jour quelques-unes de ces « formes » d'autrefois ce pendant qu'on les oubliait en France. Lorsqu'il revint dans une patrie nouvelle, il les gardait ingénument, n'en connaissant point d'autres. Et ce fut assurément une délicate surprise pour la société moderne, et point encore affinée, de voir s'enrégimenter sans regrets dans ses rangs cet aimable émigré, modèle du bel air. Démentant une phrase historique, il refusait d'oublier les manières du passé, mais il voulait bien prendre les idées du présent pour y plaire et pour s'y plaire. C'est assez dire que Charles de Flahaut, héritier du charme de sa mère et formé à l'école de M. de Talleyrand, qui ne se désintéressa jamais de lui, fut proprement un séducteur.

Ces qualités de séduction, il les révéla de bonne heure, et tandis qu'en 1806 Mme de Souza jouit à Paris de ses succès littéraires, lui-même, à Varsovie, se repose des gloires de la guerre pour remporter d'autres victoires.

Rien de plus délicat et de plus touchant que la réciproque et tendre affection qui unit alors Charles de Flahaut et la comtesse Potocka[1]. Nous n'y insisterons point autrement, car, sous de transparentes initiales, les *Mémoires* de la comtesse la font assez connaître. En raison du rôle qu'y joua Mme de Souza, il est toutefois impossible de ne point dire un mot de cette union pure de deux âmes délicates, dont le contraste est frappant avec les défaillances morales retracées à

1. Cf. *Mémoires* de la comtesse Potocka.

regret dans le cours de cet ouvrage. C'était une véritable nature d'élite qu'Anna Poniatowska, comtesse Potocka, et chez elle les qualités de l'esprit formaient avec celles du cœur un merveilleux équilibre.

Ame ardente et romanesque, enthousiaste et sentimentale, elle avait rencontré dans son mari des sentiments convenables et décents dont la correction lui semblait un peu froide, lorsqu'en mai 1806 — elle avait alors trente ans — les Français arrivent à Varsovie avec Murat. Un bruit de sabres et d'éperons se fait entendre un jour dans l'antichambre de l'hôtel Potocki dont les hôtes voient entrer un officier de hussards « avec tout l'empressement qu'on témoigne à de bonnes connaissances ».

— Ah ! c'est Charles, s'écrie le comte Potocki, qui, ayant connu jadis le jeune officier, l'embrasse et le présente à sa femme, à laquelle nous laisserons ici la parole :

« Charles de Flahaut ! Ce nom ne m'était pas inconnu. J'avais entendu parler de lui comme d'un homme très séduisant qui avait inspiré une grande passion à l'une de nos compatriotes les plus distinguées. Je baissai la tête, décidée à n'être point vue ; mais un son de voix comme jamais je n'en avais entendu vint ébranler cette résolution, et je levai les yeux pour voir quelle figure pouvait avoir un homme qui parlait si harmonieusement. C'est, je crois, la seule personne qu'il me soit arrivé d'écouter avant de la regarder.

Charles avait vingt et un ou vingt-deux ans. Sans être régulièrement beau, il avait une figure charmante. Son regard était voilé d'une mélancolie qui semblait trahir une peine secrète. Ses manières étaient élégantes sans fa-

tuité, sa conversation spirituelle, ses opinions indépendantes. Jamais personne n'a mieux réalisé l'idée qu'on se fait d'un héros de roman et d'un preux chevalier. Aussi sa mère s'en est-elle servie comme type qu'elle a reproduit sous différents noms dans ses délicieux romans. Il entendait l'art de la conversation en véritable Français, n'épuisant jamais l'intérêt, passant d'un sujet à l'autre sans brusquerie comme sans lenteur. Vers la fin de la soirée, sa causerie m'entraîna. Je crus m'apercevoir qu'il m'écoutait avec plaisir, et j'avoue que j'en fus flattée. »

Bien que le portrait ne soit point trop élogieux, on devine aisément, à la complaisance avec laquelle il est tracé, les sentiments naissants de la comtesse. Pendant le séjour de Charles de Flahaut à Varsovie, ce n'est entre eux qu'un échange perpétuel d'attentions délicates. Après avoir veillé toute une nuit le jeune enfant malade de Mme Potocka, il vient un matin lui confier que son fils est sauvé. Une scène charmante alors se passe. M. de Flahaut prend la main de la comtesse et se sauve sans oser y porter les lèvres. Avouant ingénument le trouble que lui cause le regard doux et mélancolique du jeune officier, Mme Potocka « se contente de nier le danger et d'avoir de l'amitié pour un homme réunissant toutes les qualités qu'on eût désiré chez un frère ».

Avant la bataille d'Eylau, Flahaut lui envoie un portefeuille auquel il désire ne pas laisser courir les chances de la guerre, car il contient « les lettres d'une mère tendrement aimée et qui écrivait avec une grâce particulière ». Il lui demande en retour, comme preuve d'une amitié sainte, une relique dont la vertu sera de détourner les balles : un ruban rose porté la veille...

Les gens qui vont à la guerre ont le droit, n'est-il pas vrai?... de se montrer exigeants... La comtesse donna le ruban, et M. de Flahaut sortit sain et sauf de la bataille, n'ayant à soigner que les blessures de son cœur. Il fut plus heureux encore à Friedland, où il chargea avec son régiment «, et sa charge fut de celles dont on peut tirer quelque gloire ». Il ne resta debout que quelques hommes et lui, et l'Empereur le nomma officier de la Légion d'honneur[1]. Après être demeuré pendant quelque temps dans l'inaction, en Allemagne, il revint finir l'année 1807 à Paris, où sa mère avait des raisons toutes spéciales de le rappeler. Ami d'Eugène de Beauharnais, lié avec toute la brillante pléïade des jeunes vainqueurs de l'armée impériale, jouissant de la faveur de Napoléon, il fut de toutes les fêtes, il eut tous les succès. Fugitivement, cette fois, il y reçut Mme Potocka, qu'il n'oubliait point. Il y revit surtout celle qui attendait son retour avec tant d'impatience : sa mère.

Il la retrouva dans l'hôtel de la rue Verte, absorbée par la publication prochaine de son roman, *Eugène de Rothelin*, qui parut en 1808.

Mme Potocka ne se trompait point. Cet ouvrage avait été conçu pendant l'absence de Charles de Flahaut, par une mère dont la pensée quittait rarement le fils tant aimé, qui là-bas guerroyait loin des frontières. Et de cette absence, si douloureuse pour son affective nature, Mme de Souza s'était consolée en évoquant son image et en la plaçant comme la plus précieuse des estampes dans un livre écrit avec tant d'émotion qu'elle éleva son œuvre jusqu'au poème. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de che-

1. Il avait alors quitté le service d'aide de camp pour un commandement actif au 13e régiment de chasseurs à cheval.

valerie du XVIIIe siècle. Le héros du livre est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de ce temps-là et qui, au milieu d'un monde de convenances et d'égards, a ses allégresses, ses douleurs et ses émotions. Il apparaît comme un Grandisson chaste et poétique, sans fadeur et sans ennui, qui vit en tête-à-tête avec un père déjà vieux et veuf depuis longtemps, auquel il témoigne une tendresse dont Mme de Souza a su exprimer les nuances diverses avec des accents touchants. Le récit de ses malheureuses amours n'a plus le don, peut-être, de baigner nos visages de ces larmes dont nos romantiques aïeux étaient prodigues; mais il est dans cette œuvre une figure aux traits accentués dont le lecteur ne saurait se désintéresser sans dommage : c'est la vieille maréchale d'Estouteville, qui tient dans l'action toute la partie moralisante et en use avec un à-propos qui ne manque jamais son but. Délicieusement coquette sous ses cheveux blancs, raillant avec malice les jeunes qui entourent son fauteuil, elle est l'Expérience qui sourit doucement aux illusions de la jeunesse, l'interroge sur le bonheur et lui enseigne l'art de vivre. Elle est enfin ce type accompli et disparu de la vieille femme qui savait se faire aimer et dont on respectait les arrêts comme des oracles. Elle est mieux encore qu'une image toute fictive, puisqu'elle est, au dire des contemporains, le portrait ressemblant de la maréchale de Beauvau, qui fut l'arbitre des salons du XVIIIe siècle...

Que dire des années qui suivirent la publication d'*Eugène de Rothelin?* Vers cette époque, le nom de Mme de Souza apparaît rarement dans la chronique mondaine. Au reste, après l'occupation de Lisbonne et la capitulation de Cintra, sa situation de femme d'un grand seigneur portugais et de mère d'un officier de

l'armée française, ami de Junot, est particulièrement délicate. De plus en plus, elle se recueille en elle-même, partagée entre deux amours, celui de son mari qui est près d'elle, celui de son fils qui est au loin.

En 1808, elle a le chagrin de voir souffrir et puis mourir sa belle-sœur, Mme d'Angiviller.

Depuis quelques années l'âge avait amené chez celle-ci des idées qu'on estimait bizarres et qui semblent prouver que cette femme intelligente, morte de la gravelle, avait en vérité prévu l'artério-sclérose.

Elle s'évertuait à persuader ses entours incrédules et distraits que la mort était l'effet d'un racornissement. En raison de quoi, voulant retarder le plus possible ce fâcheux accident que l'on aime rarement et que redoutent particulièrement — le fait est à remarquer — les gens échappés à la guillotine de la Terreur, Mme d'Angiviller passait chaque jour deux ou trois heures dans un bain pour tenir sa frêle machine dans un état émollient. On peut donc tenir pour certain que cette aimable femme fit deux parts de sa vie, l'une pour sa baignoire et l'autre pour son lit.

Ce régime lui réussit, car celle que Mme de Souza nommera après sa mort « ma pauvre Mme d'Angiviller » atteignit les limites d'une extrême vieillesse. Avec l'âge sans doute lui vint le regret du passé et l'amour de ceux qu'elle avait oubliés trop longtemps. Le désir la prit un jour de revoir son mari. Sous le coup d'une subite et sénile affection, elle secoua sa paralysie pour lui écrire et lui marquer son extrême besoin de l'avoir auprès d'elle. M. d'Angiviller ne voulut rien entendre et, ne se montrant point particulièrement touché de cet élan de tendresse, qui avait attendu seize ans pour se manifester, il demeura à Hambourg chez Mme de Neuilly

où il mourra, comme on le sait, en 1810, laissant dans la contrée la réputation d'un saint.

Mme d'Angiviller, philosophe par nature, se consola sans efforts de cette fin de non-recevoir, vieillit seule et trépassa à Versailles, le 14 mars 1808, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Elle avait négligé, depuis la Révolution, de régler un seul compte avec ses fournisseurs. On conçoit peut-être qu'elle était fort endettée. La vente de son mobilier, qui était immense, paya à peine ses créanciers et ses gens, et dura huit jours, au grand divertissement des Versaillais, qui y venaient comme au spectacle. Les armoires étaient encombrées de porcelaines qui n'avaient jamais été déballées, d'étoffes des Indes, de pièces de satin et de taffetas qui offraient le goût de toutes les années depuis son arrivée à la cour de Mme de Pompadour. On y voyait aussi des vêtements de la même époque, cent ou cent cinquante douzaine de paires de gants et environ trois cents paires de souliers à talons de formes extravagantes et multiples[1].

Dans cette vente figura sans doute le principal ornement de la chambre de Mme d'Angiviller : le buste de Napoléon.

Respectueuse des gens en puissance, cette incorrigible femme de cour, qui portait au bras le portrait de Louis XV, ne savait comment exprimer son admiration pour le grand homme, que M. d'Angiviller nommait « la canaille ». Jadis elle avait fait empailler un petit épagneul, aimé lorsqu'il vivait, pleuré après sa mort, et que, pendant plusieurs années, elle avait conservé sur un lit de verdure entre des arbustes et des

1. Mme de Ménanville, *op. cit.*

fleurs. Lorsque sonnèrent les premières heures de la grande épopée, elle relégua le petit chien dans un placard et le remplaça par l'image de l'Empereur.

On regretta beaucoup Mme d'Angiviller dans la société de Versailles. On la regretta plus encore parmi les pauvres[1]. Sa charité était extrême, et trente familles de la ville devaient leur subsistance journalière à sa libéralité. On ne saurait donc assez s'incliner devant l'esprit judicieux qui dicta à M. Villenave ces paroles : « Trente charités font oublier trente ridicules », et c'est chose rassurante pour le repos de l'âme de l'étoile du théâtre de Mme de Pompadour, de songer qu'elle mourut en laissant la réputation d'une femme de bien.

La peine que causa à Mme de Souza la mort de sa belle-sœur fut compensée par les succès toujours croissants de son fils.

Rapide et glorieuse est la chevauchée de Charles de Flahaut à travers l'Europe. En 1808, il obtient l'honneur très recherché d'être choisi comme aide de camp par le général Berthier, et il passe en Espagne. Puis, après avoir fait brillamment la campagne d'Allemagne, où il est blessé au combat d'Ens, il est nommé colonel. Nous le retrouvons en mai 1810 à Paris, chez sa mère. Il est malade, crache le sang et souffre de rhumatismes.

Ce sont chez lui d'habituelles misères qu'il a héritées de Mme de Souza. Fréquemment, sous les atteintes d'une goutte précoce et lancinante, les baumes et les flanelles, c'est lui-même qui nous l'avoue, joueront un déplorable rôle dans l'existence de ce Lovelace. Ces infirmités humaines lui enlèvent-elles quelque

1. *Notice nécrologique* de Mme d'Angiviller, par M. Caron dans le *Journal de Seine-et-Oise*, 16 mars 1808.

chose de son prestige auprès des femmes? Point. Un héros qui souffre, fût-il en robe de chambre, n'en est que plus intéressant auprès des âmes sensibles. Mme Potocka, entre autres, ne le met point en doute.

Elle fait à Paris, où elle se fixera définitivement, un séjour au cours duquel elle est admise dans l'intimité de l'Empereur et de l'Impératrice, et elle reçoit tout ce que la société compte de plus brillant. Dans le monde, elle s'étourdit à plaisir, car l'heure est passée des ingénus mensonges, et lorsqu'on lui dit qu'elle pourrait conquérir les faveurs de Napoléon lui-même, elle s'avoue, cette fois, que son cœur est ailleurs. Elle aime M. de Flahaut, qui la paye encore de retour avec une respectueuse tendresse.

Curieuse, sans doute, de juger dès mérites de celle qui tient une place si grande dans la vie de son fils, Mme de Souza brûle de la connaître. Elle prie donc Charles de Flahaut de lui présenter Mme Potocka, sous prétexte de la remercier des bontés qu'il a reçues de sa famille, à Varsovie. Flahaut se fait, auprès de la comtesse, le messager de sa mère, et les deux femmes se rencontrent...

« M. de Flahaut me proposa de venir me rendre visite avec sa mère, le lendemain, dans la matinée, nous dit Mme Potocka dans ses *Mémoires*. J'acceptai, avec d'autant plus d'empressement que j'étais fort curieuse de voir une personne, dont les délicieux romans et les lettres m'avaient charmée. Il était tout naturel que je fisse mon possible pour lui paraître agréable ; mais je m'aperçus bien vite de l'inutilité de mes frais. Mme de Souza s'occupait d'elle *exclusivement*[1], elle soignait cha-

1. Cette remarque est en contradiction notoire avec tout ce que disent les contemporains de Mme de Souza. Il est évident que son souci

cune de ses phrases et jetait dans la conversation des mots heureux et brillants, qui semblaient préparés.

« Il n'y avait, dans sa manière de s'exprimer, ni charme, ni abandon. Il valait mieux lire ses ouvrages que d'écouter sa conversation. De plus, je fus choquée d'une sorte d'intimité qu'elle voulait, dès le premier jour, établir entre nous *trois*. Elle avait de la *fatuité* pour son fils. On lui eût pardonné de l'*orgueil*. Mais la présomption avec laquelle elle semblait présager de ses succès n'était pas de bon goût. Lui-même en paraissait embarrassé et faisait de vains efforts pour ramener sa mère à un ton plus sérieux et plus convenable. Je pris ombrage de cette assurance fort peu déguisée et me montrais polie, mais froide. Nous nous quittâmes assez peu satisfaites l'une de l'autre. »

Nous nous quittâmes assez peu satisfaites l'une de l'autre... Pouvait-il en être autrement, et ne ferait-elle point bonne figure dans une comédie de caractère, cette ineffable scène qui met en présence deux femmes en aussi délicate posture? Que la pudeur de Mme Potocka s'offusque de la morale accommodante de la fille de Mme Filleul, rien de mieux ; mais une pointe de jalousie en face d'une affection rivale ne perce-t-elle point dans l'excessive sévérité du jugement porté par elle sur Mme de Souza, c'est ce qu'on ne saurait affirmer.

De bonnes relations mondaines s'établirent cependant entre les deux femmes. Toutes deux, sur un terrain commun, se pouvaient bien entendre, car l'ardeur de l'imagination et le goût du romanesque les caractérisaient l'une et l'autre. La comtesse aima les dîners de

de plaire n'allait point sans une certaine observation d'elle-même, mais elle cherchait plutôt à intéresser les autres en leur parlant d'eux-mêmes.

l'hôtel de la rue Verte, « où l'on causait gaiement de tout », et un soir vint où l'on s'entretint de ce sujet qui rend toutes les femmes attentives et frissonnantes : le merveilleux. Mme de Souza vanta les talents divinatoires de Mlle Lenormand à l'occasion de la fameuse prédiction que celle-ci avait faite à l'impératrice Joséphine, et dont la moitié était déjà réalisée. Mme Potocka manifestait grande envie de voir la célèbre sybille, mais on la découragait en l'assurant qu'elle mesurait ses oracles au salaire promis, et que l'avenir, ainsi taxé, se vendait de 12 à 35 francs. Mme de Souza, qui ne se défendait pas d'être très superstitieuse, conta qu'elle connaissait une diseuse de bonne aventure, supérieure à Mlle Lenormand, qui lui avait prédit des choses extraordinaires.

« Si je n'avais pas peur de les répéter, ajoutait-elle, vous en seriez grandement surpris, tant elles sont improbables », et, comme un des convives se hasardait à demander si la nouvelle sybille n'avait pas annoncé la chute de l'Empire, Mme de Souza se contenta de hocher la tête et ne voulut rien dire, mais elle proposa à Mme Potocka de la conduire chez la magicienne.

Le lendemain, à la brume, voilà donc les deux femmes bien fagottées, bien déguisées, qui vont à pied, consulter l'oracle et montent, avec une rare intrépidité, quatre étages horriblement raides. Une petite femme encore jeune, aussi simple d'esprit que de langage, prédit à Mme Potocka différents événements qui se réalisèrent, exactement, par la suite. « Mais le plus curieux, écrit la comtesse, est ce qui concerne Mme de Souza, qui demanda les cartes plutôt que le marc de café. La diseuse de bonne aventure, au lieu de prédire l'avenir, s'amusa, bien que ne la connaissant pas, disait-elle,

à remonter le passé... Or j'ai appris *depuis* que Mme de Souza avait eu une jeunesse orageuse. Elle était fort séduisante, et ne s'était pas toujours montrée indifférente aux hommages que lui attirait son esprit. Le passé devenait scabreux. Il fallait arrêter d'indiscrètes révélations... « Vous n'avez qu'un fils et ce fils tendrement aimé vient de courir un grand danger, dit-elle, à ma compagne, qui ne put retenir un cri de détresse. Elle précisa les détails, disant qu'il a lutté contre les éléments, l'eau et le feu, elle ne sait au juste, mais elle affirme que le danger ne vient pas d'une cause humaine. »

Il paraît en effet que Charles de Flahaut avait été, comme on l'apprit par la suite, en danger de faire naufrage sur le lac de Genève, où il naviguait avec l'impératrice Joséphine.

Mme Potocka, curieuse assurément de connaître quelques célébrités parisiennes plus marquantes que les diseuses de bonne aventure, était fort surprise d'en rencontrer rarement dans le monde. C'est à ce sujet qu'elle nous dit : « Chez Mme de Souza je ne vis jamais que l'abbé Morellet. C'est lui, je crois, qui, pendant la révolution de 1789, s'était sauvé de la lanterne au moyen d'un bon mot : *y verrez-vous plus clair?* Déjà fort avancé en âge[1], il parlait peu, ne venait dîner que pour satisfaire un appétit féroce.

« Après le dîner, il faisait sa sieste. Il ronflait pendant une bonne heure et finissait par se réveiller. On me priait alors de le ramener jusqu'à sa porte. Je m'acquittais d'autant plus volontiers de cette mission qu'il demeurait dans mon voisinage. Nous gardions habituelle-

1. L'abbé Morellet était âgé, en 1810, de quatre-vingt-trois ans. Il mourut à quatre-vingt-douze ans, en 1819. On voit que le jugement porté sur lui par Mme Potocka diffère totalement de celui de Mme d'Abrantès, antérieur, il est vrai, de quelques années.

ment le plus profond silence ; mais, au moment où mon laquais ouvrait la portière, l'abbé se croyait obligé de me faire un compliment. Il se retournait et me disait d'une voix nasillarde : « Je vous remercie, mon aimable et belle dame ! » Et je lui souhaitais le bonsoir. »

C'est aussi Mme Potocka qui nous fait connaître les relations qui unissent en 1810 Mme de Souza, son fils et Talleyrand.

Celui-ci donne alors de superbes dîners auquels elle est conviée avec la veuve de l'ancien duc de Courlande, Dorothée de Medem, qui conserve, avec une immense fortune, les restes d'une beauté et d'une élégance auxquelles Talleyrand n'est point insensible. Mme de Souza est au nombre des autres invités parmi lesquels figurent la vicomtesse de Laval et son beau-frère le duc du même nom. L'esprit de l'une est aussi légendaire que la candeur de l'autre dont elle s'attire un jour ce compliment :

« Il faut convenir, ma sœur, que vos yeux sont couleur de culotte de velours... »

A l'un de ces dîners, l'infortuné duc arrive en retard et s'en excuse, disant qu'il vient d'acheter un tableau dont il oublie les personnages. « Il y a, dit-il, une certaine Laure avec un monsieur dont le nom ressemble à Patraque. Imperturbable, Talleyrand répond :

— Apprenez donc une fois pour toutes, Monsieur le duc, le nom de vos héros, vous voulez dire sûrement Laure et Plutarque.

« — Oui ; c'est cela, s'écrie M. de Laval, c'est bien le véritable nom de l'amoureux de Laure, Plutarque. Tout le monde sait cela ! C'est historique.

Et au milieu des éclats de rire, dont semble s'étonner Talleyrand, Mme de Souza quitte brusquement la

table au dessert pour aller divertir de cette boutade son fils que ses rhumatismes retiennent au lit. »

Entre Mme de Souza et Talleyrand les rapports sont donc, en 1810, meilleurs qu'en 1805. Au reste un trait d'union les peut rapprocher. C'est Charles de Flahaut qui, pendant ses séjours à Paris, visite fréquemment le prince de Bénévent honoré par lui d'une affection basée peut-être sur le souvenir profond du passé. Le salon de M. de Talleyrand n'a-t-il point d'ailleurs un attrait particulier pour Flahaut, puisqu'il y rencontre Mme Potocka ?

Ayant peur de lui-même, il évite de la voir seule, mais fréquentes sont les rencontres qu'ils se ménagent tous deux en compagnie nombreuse. Tantôt c'est chez Mme de Souza, où Mme Potocka vient déjeuner avec La Bédoyère, tantôt c'est à la Malmaison, où Flahaut la conduit en compagnie de la duchesse de Courlande, tantôt c'est chez Mme de Laval, et partout il la traite avec un profond respect nuancé de réserve et de mystère.

Devant ces sentiments discrets Mme Potocka laisse échapper le secret de son cœur, et lui adresse un jour une lettre qui décèle les sentiments les plus tendres.

« Pourquoi m'avez-vous écrit ? répond M. de Flahaut. Vous avez achevé de me rendre le plus malheureux des hommes. Il faut absolument que je vous parle. Recevez-moi seul ce soir ! »

« Je restai anéantie, écrit la comtesse dans ses *Mémoires*. L'idée de son bonheur seul avait pu l'emporter un moment sur la rigidité de mes principes et sur la ferme résolution que j'avais prise de ne jamais manquer à mes devoirs. Dès que j'acquis la certitude d'un si grand sacrifice, j'éprouvai un sincère désespoir. »

Le soir, une explication eut lieu, et ce devait être un

émouvant tableau que celui de ces deux amoureux désolés murmurant à mi-voix d'irréparables paroles, au fond du petit salon de la comtesse Potocka, où les ombres du soir jetaient leur note d'intimité discrète.

Charles de Flahaut avoue à son amie qu'il l'aime depuis Varsovie. Mais il l'a trouvée là entourée d'une telle auréole de pureté et de candeur qu'il lui a semblé criminel de chercher à la détourner du droit chemin. Alors, pour justifier sa conduite tout entière, il entre dans des explications étranges qui méritent d'être attentivement étudiées, si l'on veut deviner, sous le voile, le mystérieux roman de la vie de Charles de Flahaut, dont les conséquences chaque jour croissant changeront peut-être, sous le second Empire, les destinées de la France...

« Après Varsovie... dit-il, je suis resté oublié dans une triste garnison d'Allemagne. Ma mère m'écrivait souvent et me consolait de son mieux. Elle me répétait dans toutes ses lettres que je devais être tranquille, *qu'une personne dont le crédit était bien établi et qui m'aimait sans que je m'en doutasse faisait des démarches pour me faire revenir.* Effectivement je finis par recevoir l'ordre ou pour mieux dire la permission de rentrer, signé de la main de l'Empereur lui-même... Je n'aimais que vous, et les Françaises à côté de vous me paraissaient maniérées. L'une d'elles, cependant, et *c'est la seule dont vous devez à jamais ignorer le nom*, arriva à mon cœur tout en cherchant à me cacher le sentiment que je lui avais inspiré. C'était d'elle que me parlait ma mère dans toutes ses lettres. N'étant point jolie, elle se croyait condamnée à ne jamais être aimée et n'osait même pas chercher à plaire. Son constant et généreux effort, son

constant et généreux attachement se dérobaient à tous les yeux sous les dehors d'une affection toute fraternelle. Mes rapports avec son frère, qui était mon meilleur ami, me donnaient l'occasion de la voir sans cesse. Je l'observai longtemps avant de la payer de retour. Elle ne m'inspirait ni l'attrait que d'autres m'avaient fait connaître à mon entrée dans le monde, ni l'amour exalté que vous avez fait naître dans mon âme. Je finis par l'aimer, car j'eus mille preuves de son dévouement. Plus je l'appréciai, plus il me sembla indigne de tromper son attente... Oui, me disait-elle de sa douce voix, mais si vous pouviez aimer encore une autre femme, aimer comme vous avez aimé en Pologne, je sens que j'en mourrais. Ces mots firent que je lui sacrifiais ma liberté... *Depuis deux ans* je me suis dévoué à son bonheur, et je me suis cru moi-même heureux en voyant avec quelle reconnaissance elle acceptait ma sincère affection. Votre présence a détruit subitement toute illusion. J'ai retrouvé auprès de vous les vives émotions que je croyais à jamais anéanties. Je me suis senti renaître à l'espérance, à la joie. *L'absence de mon amie partie quelques jours avant votre arrivée* m'a livré sans défense à l'entraînement si puissant que j'éprouvais. Mais, dès que j'entrevis que vous pourriez être touchée de tant d'amour et dès que j'eus envisagé sérieusement ma position et ma conduite, la voix sévère de l'honneur s'est fait entendre. J'ai compris que mon devoir était de vous fuir !... J'ai beaucoup souffert et beaucoup lutté. Je voulais surtout que vous pussiez me garder votre estime. Je vous connais trop, je sais trop vous apprécier pour oser vous offrir un cœur enchaîné par le devoir à une autre existence. Vous êtes si digne d'être l'unique objet de mon culte que vous ne

pourriez sans indignation voir une autre femme réclamer sa part de mon affection. Si, en Pologne, j'avais osé espérer qu'un jour vous pourriez m'aimer, j'aurais tout quitté, ma mère, mon pays, mes amis... »

Et la confession se termine par ces mots : « Retournez en Pologne. Pour moi je tâcherai de me faire tuer à la première occasion qui se présentera. Or vous savez, ajoute-t-il avec un sourire mélancolique, que l'empereur ne nous ménage pas ces occasions-là. »

... Quelque temps plus tard, la comtesse Potocka quittait docilement Paris et donnait à Charles de Flahaut son portrait avec cette devise : « C'est moins qu'une maîtresse et bien plus qu'une amie. » Le coup de marteau frappé à la porte de son hôtel lorsque Flahaut la vint voir pour la dernière fois « résonna longtemps à ses oreilles et longtemps aussi la réveilla en sursaut » : « L'image, disait-elle, de cette femme mystérieuse que je voyais sans cesse entre lui et moi m'était odieuse. Je la parais de tous les charmes qu'elle n'avait peut-être pas et je ne pouvais admettre qu'elle enviât mon sort, car, à tout prendre, la plus aimée devait se trouver moins malheureuse ».

Les habiles réticences de Flahaut, l'art avec lequel il a parlé de son amie et de son frère d'un ton léger qui semble indiquer l'égalité du rang, l'ombre singulière enfin qui plane sur ses amours, tout pouvait mettre en déroute la curiosité d'une rivale et laisser Mme Potocka dans le doute sur l'identité de cette « femme mystérieuse ». Mais en matière amoureuse l'histoire est rarement une « grande muette » et le jour devait venir où se ferait la lumière.

Quarante ans plus tard, la comtesse Potocka, mariée en secondes noces, et le général de Flahaut, courbés tous

deux sous la mélancolie des ans, pouvaient se retrouver à Paris, évoquant ensemble le défilé glorieux ou galant de leurs souvenirs, sans craindre de sentir battre follement à l'unisson leurs deux cœurs. Et lorsque la comtesse recevait avec ces grâces exquises, apanage des dames d'autrefois, les hommages empressés et charmants sous leur forme démodée du grand chancelier de la Légion d'honneur, elle pouvait lui pardonner sans doute d'avoir jadis meurtri son cœur sans blesser son orgueil puisqu'il l'avait sacrifiée à une femme dont les désirs sont des ordres, à une souveraine, belle-fille et mère d'empereurs, Hortense Bonaparte, reine de Hollande[1].

S'il en faut croire les révélations de Charles de Flahaut elle remontait donc à trois années de date la passion flatteuse et tenace que lui témoignait cette autre victime d'un mariage sans amour, Hortense de Beauharnais.

Et depuis deux ans déjà il la payait de retour[2], rappelé en France par une mère dont l'ambitieuse tendresse étouffait d'importuns scrupules et qui, pour capter une protection amoureuse, jouait un rôle dont on aimerait à ne point se souvenir. Toute cette intrigue avait été menée avec une prudence et un mystère qui

1. Mme Potocka devina-t-elle qu'il s'agissait ici d'Hortense Bonaparte dont elle conte dans ses *Mémoires* le départ pour les eaux, précisément quelques jours avant son arrivée à Paris? *Elle ne connaissait point Hortense* et ne l'avait jamais vue avec M. de Flahaut, ce qui pouvait dérouter ses soupçons. Obéit-elle seulement en feignant l'ignorance à un sentiment de respectueuse réserve ? Il est difficile de le savoir. En tout cas, elle devait être éclairée lorsqu'elle fit à Rome, sous la Restauration, la connaissance d'Hortense Bonaparte, car elle en parle sans bienveillance dans son *Voyage en Italie*.

2. Pendant l'été de 1810, au moment même où Flahaut était fort épris de Mme Potocka, il accompagnait à Genève l'impératrice Josephine (Cf. plus haut), qui le conduisait à Aix voir sa fille Hortense (*Correspondance* de Mme de Rémusat).

étonnent à juste titre ; mais plus singulier encore fut le mutisme gardé par les contemporains sur les suites romanesques et fâcheuses de l'aventure.

Comme on l'imagine bien, Flahaut ne se fit point tuer, et la balle ennemie ne vint pas le servir à souhait d'une manière sans doute excessive, qui aurait idéalisé encore aux yeux de Mme Potocka le souvenir de son amant d'esprit. Bien que généreux pour une rivale et exagérant peut-être aux yeux de celle-ci son rôle d'amoureux violenté, il eût déclaré à la comtesse que la reine Hortense était sans beauté, il se résigna à consacrer à celle-ci le trop plein de son cœur.

L'année suivante, tandis que Flahaut soignait ses rhumatismes à Bourbonne [1], la reine Hortense prenait les eaux à Aix-les-Bains. Le 31 août, à neuf heures du matin, elle partait pour Genève avec des passeports à destination de la Suisse que le préfet du Mont-Blanc lui délivrait sous un nom d'emprunt. Après un court séjour à Genève, nous la retrouvons à Prégny, « dans une maison que, par une heureuse fortune, sa mère a définitivement acquise, le 11 avril, et qui se trouve toute meublée ».

Jusque-là elle a reçu et donné des nouvelles ; elle s'est tenue en correspondance avec la gouvernante de ses enfants. Le 14 septembre, elle écrit de Genève : « Mme de Boucheporn, je vais faire un petit voyage pour voir mon frère. Je serai à Paris du 10 au 15 octobre.

1. « *Néné* (c'était le surnom de Charles de Flahaut) est à Bourbonne, écrit Mme de Souza, le 25 août 1811, et il se trouve fort bien de la seconde saison des eaux. Il a pris ce n'est pas un goût, mais une rage de lecture. Il est seul aux eaux et il lit toute la journée. Il lit à en avoir mal aux yeux, et tout ce qu'il désire actuellement c'est une petite maison de campagne où il puisse vivre tranquille. Mais il croit que c'est moi qui ne m'accommoderais pas de la solitude, comme si moi ne me rangerais pas facilement à tout. »

Ne m'écrivez plus à partir du 20 de ce mois, car je serai toujours en course... »

La reine Hortense n'alla point en course. En Suisse — ou ailleurs — elle fut malade et, sur ses accidents de santé, la complaisance de Mme de Souza s'étend dans une lettre à Mme d'Albany, en date du 7 novembre 1811, avec un luxe de détails qui fait honneur à son imagination de romancière.

« Votre *penchant*, écrit-elle, vient d'être bien malade, mais j'espère que ce sera un mal pour un bien, et il paraît que l'humeur s'est déplacée de la poitrine pour se jeter dans un lumbago qui lui a fait jeter les hauts cris ; mais on ne meurt pas d'un lumbago, et depuis qu'il la tient, elle ne tousse plus. Cependant elle est toujours d'une maigreur affreuse. Dieu veuille la conserver, car c'est un ange[1]. »

De cette maladie qui « fit jeter les hauts cris » à la reine Hortense et la rendit d'une « maigreur affreuse », il convient de chercher une autre cause dans la déclaration faite à la mairie du deuxième arrondissement, le 21 octobre 1811, par Claude-Martin Gardien, médecin accoucheur, demeurant à Paris, rue Montmartre, n° 137 :

L'officier de l'état civil voulut bien enregistrer docilement sous sa dictée, en présence de deux témoins — l'un cordonnier et l'autre tailleur d'habit — la naissance de Charles-Auguste-Louis-Joseph, né chez lui de Louise-Émilie-Coralie Fleury, épouse du sieur Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny, propriétaire à Saint-Domingue.

Les questions se posent ici, multiples, auxquelles, par une discrétion qui fait honneur à la compassion et

1. Tous ces détails sont empruntés au volume de Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. VII, p. 156 et suiv.

au respect inspirés par la reine Hortense à ses entours, les complices du mystère ne répondirent jamais que par la conjuration du silence.

Était-il bien né la veille, cet enfant au nom obscur que, suivant les uns, son auguste mère mit au monde dans une maison de la rue d'Anjou en présence des témoins les plus qualifiés[1]?

On ne saurait l'affirmer, car le *Journal de Paris* du 10 octobre annonce « que Sa Majesté la reine de Hollande vient d'arriver dans cette capitale ». Ce retour officiellement annoncé, a dit Frédéric Masson, pourrait faire penser que l'événement était déjà accompli à cette date, qu'il s'était produit en Suisse où dans quelque village de France et que la déclaration de l'enfant n'eut lieu que plusieurs jours après sa naissance.

Et quels étaient-ils ces parents d'emprunt dont l'enfant devait un jour rendre le nom illustre ? On a prétendu que Coralie Fleury faisait partie du service de la reine Hortense. Le fait est improbable. On a prétendu que le sieur Demorny avait reçu plus tard, dans une colonie qu'il habitait, une pension annuelle de 6.000 francs pour prix de sa complaisance. On a prétendu même, par un moyen de simplification facile, qu'il n'avait jamais existé. C'était trop lui demander, et « Auguste-Jean Hyacinthe Demorny, officier au service de Prusse, né à Saint-Domingue[2], prouva qu'il avait vécu, en trépassant à l'hospice de Versailles, le 5 avril 1814, à sept heures du matin.

1. Suivant une tradition conservée dans sa famille, le comte d'Arjuzon aurait été l'un de ces témoins. (Communication de Mme la comtesse C. d'Arjuzon.)

2. Nauroy (*le Curieux*, t. II, p. 273), en publiant l'acte de naissance de Morny, reproduit depuis lors dans différents ouvrages, prétend que Demorny était un vieil ami de la reine Hortense.

La mort à l'hospice du père putatif du duc de Morny, c'est tout ce que l'on sait de sa vie...

Quant aux principaux acteurs de ce drame intime, ils reprirent, selon le train accoutumé des choses, leur existence normale. La reine Hortense rentra sur la scène du monde en novembre 1811, ornement nécessaire des cérémonies et des fêtes impériales et comblée des bontés de l'Empereur. Charles de Flahaut revenu de Bourbonne, en septembre, « avec une jambe qui n'est déjà plus enveloppée de flanelle » — se montra « plus vif et comme toujours, au dire de sa mère, le meilleur fils qui existât ». Mme de Souza écrivit le 7 novembre 1811 à Mme d'Albany : « Bertrand voit arriver l'hiver avec peine, G(allois) est juste comme vous l'avez laissé... M. de S(ouza) dans la plus profonde mélancolie, Charles riant de tout et le seul qui le fasse rire. Voilà ma vie. » Elle n'ajouta point qu'elle avait reçu chez elle, et c'était justice puisqu'elle était sa grand'mère, le nouveau-né dont les prénoms s'entremêlant de Charles[1] et de Louis rappelaient délicatement, sinon ceux de Talleyrand et de Flahaut, du moins celui de « l'époux non consulté[2] », tandis que celui plus impérial d'Auguste faisait rejaillir sur lui le lustre refusé au nom obscur et familial des Demorny.

1. On sait que le prince de Bénévent s'appelait Charles-Maurice.
2. Louis Bonaparte (F. Masson, *op. cit.*, p. 158).

XIII

Eugénie et Mathilde. — Mme d'Albany. — Fabre. — Mme de Souza amateur de peintures. — Les campagnes de Charles de Flahaut. — L'orgueil et les angoisses d'une mère. — Sismondi. — Flahaut et l'Empire. — La chute de l'Empire. — Mme de Souza persécutée. — Les Cent Jours. — Seconde Restauration.

(1811-1815)

La naissance d'Auguste de Morny qui, grâce à Charles de Flahaut, créait entre Mme de Souza et la dynastie impériale des liens plus indirects et plus occultes que ceux noués jadis par sa mère, Mme Filleul, avec la maison royale de Bourbon, ne troubla point la sérénité de ses vieux ans. Et tandis qu'elle absolvait aisément le roman coupable et réel de Charles et d'Hortense, elle publiait, dans cette même année 1811, par un système de compensation louable, le roman irréel et moral d'*Eugénie et Mathilde.*

Nous avons dit quelques mots déjà de cette œuvre, dont certaines pages saisissantes évoquent les souvenirs d'un exil que Mme de Souza nous fait connaître mieux encore que le roman de *l'Émigré* de Sénac de Meilhan. Il y a dans ce récit une saisissante figure : c'est celle d'Eugénie de Revel, une religieuse brutalement chassée avec ses compagnes de son monastère par une de ces lois iniques dont les époques de Révolution ont le secret. Attachée par les liens d'une ancienne gratitude aux couvents du temps passé, Mme de Souza a su, dans son émotion, s'élever au-dessus d'elle-même

pour nous exprimer avec la force de l'indignation l'angoisse des « couventines », la douleur intense planant sur ce groupe de victimes innocentes jetées, inexpertes, sur la voie douloureuse de la vie extérieure. Elle nous a conté les inquiétudes, les troubles de conscience, les terreurs d'Eugénie de Revel, cette *isolée* sans défense qui apparaît dans le monde, pâle revenante, dont la robe de crêpe, rehaussée seulement de la croix d'or de son ordre, jette une note lugubre dans l'atmosphère des salons, et qui, ne voulant point être relevée de ses vœux et n'ayant pu commander à son cœur, se consume et meurt lentement d'amour en exil.

Mais ce qui a rendu célèbre en son temps *Eugénie et Mathilde*, c'est le cri du cœur que Mme de Souza, par un retour sur elle-même, n'a pu s'empêcher d'exhaler, résumant, en une page admirée par Sainte-Beuve, toutes les angoisses de toutes les étapes de sa vie de mère :

« Pour la première fois depuis la naissance de Mathilde, s'écrie-t-elle, Mme de Revel regrettait de n'avoir pas eu un fils... Insensée! Comme alors ses chagrins eussent été plus graves, ses inquiétudes plus vives.

« Pauvres mères ! Vos fils dans l'enfance absorbent toutes vos pensées, embrassent tout votre avenir : et lorsque vous croyez obtenir la récompense de tant d'années en les voyant heureux, ils vous échappent. Leur active jeunesse, leurs folles passions les emportent et les égarent. Vous êtes ressaisies tout à coup par vos angoisses, inconnues jusqu'alors.

« Pauvres mères ! Il n'est pas un des mouvements de leur cœur qui ne fasse battre le vôtre. Hier enfant, ce fils est devenu un homme : il veut être libre, se croit

son maître, prétend aller seul dans le monde... jusqu'à ce qu'il ait achevé son expérience vos yeux ne retrouveront plus le sommeil que vous ne l'ayez entendu revenir... Vous serez éveillées bien avant lui ; et ces tendres soins d'une affection infatigable, ne les montrez jamais. Par combien de détours, de charmes, il faudra cacher votre surveillance à sa tête jeune et indépendante !

« Dorénavant tout vous agitera. Cherchez sur la figure de l'homme en place si votre fils n'a pas compromis son avancement ou sa fortune; regardez sur le visage de ces femmes légères qui vont lui sourire, regardez si un amour trompeur ou malheureux ne l'entraîne pas.

« Pauvres mères! Vous n'êtes plus à vous-mêmes. Toujours préoccupées, répondant d'un air distrait, votre oreille attentive reçoit quelques mots échappés à votre fils dans la chambre voisine.... sa voix s'élève... la conservation s'échauffe... peut-être s'est-il fait un ennemi implacable, un ami dangereux, une querelle mortelle, son bonheur et sa vie peuvent dépendre de chaque minute, de chaque pas.

« Pauvres mères! Pauvres mères! N'avancez qu'en tremblant.

« Il part pour l'armée !... douleurs inexprimables ; inquiétudes sans repos, sans relâche! inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire[1] ! Cependant si, après sa première campagne, il revient du tumulte des camps, avide de gloire et pourtant satisfait, dans votre humble demeure; s'il est encore doux et facile pour ses anciens domestiques, soigneux et gai avec ses vieux

1. Napoléon, dit Sainte-Beuve, lut ce passage d'*Eugénie et Mathilde* et en fut mécontent.

amis ; si son regard serein, son rire encore enfant, sa tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se plaît auprès de vous... Oh ! heureuse, heureuse mère ! »

Ne sent-on point passer dans cette admirable page comme un souffle puissant d'affection passionnée et jalouse et, dans l'ardeur de cet amour, ne faut-il pas chercher la cause — nous ne dirons point le pardon, car elles ne s'excusent point — de certaines faiblesses maternelles ?

Ce que Mme de Souza craignait avant tout, c'était de voir lui échapper son fils dont elle appréhendait le mariage prématuré. Favoriser chez lui des inclinations passagères, c'était se le conserver encore un peu, et les moyens d'y parvenir n'importaient guère sans doute à cette mère plus aimable que sérieuse, à laquelle personne n'avait jamais enseigné les principes de la morale et de la foi.

Heureuse mère, elle le fut bientôt, car son fils, pendant les années les plus glorieuses de l'Empire comme aussi pendant les plus mélancoliques, allait se distinguer chaque jour davantage. Et si l'on veut connaître l'écho de ses victoires retentissant dans le cœur de sa mère, si l'on veut avoir aussi comme le reflet de la vie de Mme de Souza depuis 1811, il est pour cela nécessaire de recourir à sa correspondance avec Mme d'Albany[1].

Il semble bien qu'avec cette Révolution qui, en détruisant tout un monde, avait rompu les fils légers de tant de destinées particulières, les rapports aient été

1. Cf. *Lettres inédites de J.-C.-L. de Sismondi... et de Mme de Souza*, publiées, avec une introduction, par M. Saint-René Taillandier (Paris, 1863) ; et surtout le *Portefeuille de Mme d'Albany*, publié, avec une critique très sûre et une excellente documentation, par M. L.-G. Pélissier (Paris, 1902).

sinon rompus, du moins très espacés entre les deux amies de jadis. Tandis que l'auteur d'*Adèle de Senange*, au cours de sa vie errante, échappait par la fiction aux chagrins de la réalité, la veuve de Charles-Édouard, réfugiée à Florence avec l'ombrageux Alfieri, « s'appliquait, comme une sœur infirmière, à panser les plaies de cette âme ulcérée ». Mais, en 1809, Mme d'Albany ayant été mandée à Paris par l'Empereur, le fil s'était renoué sans efforts entre les deux femmes, comme s'il n'y avait pas eu un intervalle de dix-sept années entre les adieux et le retour. Pendant le séjour que Mme d'Albany fit à Paris, vivant dans l'intimité du peintre Fabre, elle avait été assidue à l'hôtel de Souza que, fidèle aux habitudes florentines, elle avait appelée la *casa*.

« Au coup de midi, nous dit Saint-René Taillandier, elle arrivait et passait la matinée entière à causer dans le salon ou parmi les rosiers du jardin. Mme de Souza était si fière de ses roses!... Elle avait lu le manuscrit d'*Eugénie et Mathilde*, et si bien lu qu'elle l'appelait le *chef-d'œuvre*. Le *chef-d'œuvre!* ce mot était consacré dans le petit cercle intime...

Le 19 décembre 1810, quelques mois après le départ de Mme d'Albany qui, en compagnie de Fabre, avait quitté la France pour devenir la « reine de Florence » où elle allait s'essayer à faire revivre les spirituels salons du XVIIIe siècle, Mme de Souza lui écrivait : « Je ne suis pas encore décidée à qui je donnerai le chef-d'œuvre ni quand je le ferai imprimer. Je veux laisser passer Châteaubriand...[1] »

Ainsi, Mme d'Albany avait donc vu grandir *Eugénie*

1. Chateaubriand donna, en 1810, une seconde édition des *Martyrs*.

et Mathilde au milieu des roses du petit jardin. Causeries, souvenirs, confidences, lectures secrètes du chef-d'œuvre remplissaient les matinées à l'hôtel Souza. « C'étaient ensuite de petits dîners très simples, mais exquis. Avec le cercle peu nombreux des tout à fait intimes, des habitués de la *casa*, la comtesse et M. Fabre étaient les seuls invités. »

En échange des plaisirs de l'esprit, Mme d'Albany initiée aux choses de l'art, sous la direction de M. Fabre bien plus connu sous l'Empire comme expert que comme peintre, avait inculqué à son amie la passion des tableaux. C'est donc sous un jour nouveau, celui « d'amateur de peinture », que Mme de Souza se revèle, en 1811, dans sa correspondance. Un jour, à propos d'un Titien que lui a envoyé de fort loin Eugène de Beauharnais et qui lui est arrivé avec de tels dommages qu'elle ne sait comment y remédier : « Ah ! écrit-elle gaiement, je suis fort empêchée, ma chère amie, avec cette passion de tableau que vous m'avez inoculée ! »

— « Nous achetons à qui mieux mieux », ajoute Charles de Flahaut.

Et souvent Mme de Souza est toute fière de ses acquisitions :

« Vous saurez, Monsieur Fabre, que je possède à *moi* trente-huit tableaux et plusieurs de valeur considérable. Je brûle de vous montrer mes trésors, sans compter le plaisir que j'aurai à vous revoir. Le connaisseur Talleyrand est toujours enchanté de mon Carlo Dolci. »

Le connaisseur Talleyrand continuait donc, non seulement de recevoir Mme de Souza chez lui, comme Mme Potocka veut bien nous l'apprendre, mais encore d'honorer de ses visites l'ancien ministre du Portugal qu'il avait naguère traité sans indulgence. De plus

haut encore venaient les faveurs. Le prince Eugène avait envoyé d'Italie plusieurs tableaux à Mme de Souza. L'impératrice Joséphine elle-même ne dédaignait point d'enrichir sa collection. « Savez-vous, Monsieur Fabre, écrit un jour Mme de Souza, que j'ai un Titien donné par la dame de Malmaison, cinq pieds un pouce de large, quatre pieds de haut, un Garofalo, un Teniers, un Ostade, un Terburg, sans compter ceux que mon fils m'a envoyés? en tout dans mon appartement vingt et un tableaux de grands maîtres, et chez mon fils qui, depuis sa dignité, a pris l'appartement du premier, onze tableaux aussi de grands maîtres. Que dites-vous de cela, Monsieur? »

On sent à la lecture de sa correspondance avec Mme d'Albany que l'amour de la peinture est passé à l'état de passion chez Mme de Souza, passion éphémère, car un jour viendra où elle en parlera à peine à ses amis jusqu'au moment où ses lettres n'en feront plus aucune mention.

C'était d'ailleurs pour elle un délassement à la suite de la rédaction définitive de ses romans, que suivait toujours un découragement et une lassitude dont on retrouve la trace dans sa correspondance. « Je dis comme les femmes en travail, s'écriait-elle, je ne ferai plus d'enfants! » Et bien vite, elle oubliait les « points, les virgules, tout ce qui dessèche l'esprit » pour se livrer à la chasse aux œuvres d'art sur laquelle la taquinait parfois Talleyrand.

— Est-ce piété ou volupté qu'on doit lire sur le regard de cette femme peinte par Dolcino, lui demandait-il un jour.

Et Mme de Souza de répondre :

— Je crois qu'il y a une grande volupté dans tous les sentiments purs.

Parfois même Mme de Souza cherchait des distractions d'ordre moins élevé.

« Pour moi, ma très chère, écrit-elle le 22 juillet 1811 à Mme d'Albany, je ne lis ni n'écris quoi que ce soit ; je vivote dans la plus insigne paresse. J'ai mal aux yeux et je raccommode le plus gros linge de ma maison, car même les élégants ouvrages de femme ne me conviennent plus. Si vous me voyiez ourler ou marquer des serviettes qui ressemblent assez à des torchons, vous en ririez, mais cela m'occupe et repose ma vue. »

Et quelques jours plus tard elle ajoute, au sujet d'une femme qu'elle continuait à ne point aimer :

« Que dites-vous des douceurs que se disent Mme de Genlis et les journaux ? Ne vaudrait-il pas mieux ourler mes torchons que cela ? »

Mais ces occupations d'ordre divers ne faisaient point oublier à Mme de Souza l'éloignement de son amie, Mme d'Albany, ce type de bonté, de douceur, d'indulgence sereine, gravé dans tous les cœurs.

Un jour, Mme de Souza, parlant de ses invités, ajoute aussitôt : « Tout cela ne me parle de vous qu'en me disant : *Cette bonne Mme d'Albany*. Jamais on ne dit votre nom simplement. Cette bonne est comme un titre qu'on ne peut omettre. » Et pendant treize années, espérant toujours en l'accomplissement d'une promesse que Mme d'Albany ne réalisera jamais : celui de revenir à Paris, Mme de Souza ne se lassant pas, lui écrit avec une impatiente tendresse : *Partez-vous ? êtes-vous partie ? Venez, arrivez, je ne sais dire autre chose !*

C'était là une de ses amitiés comme on les savait concevoir jadis et qui se décelaient en des mots charmant, tels que ce suprême appel de Mme de Souza reçu par la comtesse d'Albany, le 22 décembre 1823,

un mois avant sa mort. « J'aimerais mieux voir arriver dans ma chambre cette figure si sereine, ces yeux qui rient, que tous les tableaux de Raphaël. »

Aussi bien, dès 1811, Mme de Souza, ne pouvant plus compter au nombre des habitués de la *casa* sa chère Mme d'Albany, voulait-elle au moins en posséder l'image parmi les tableaux de son musée.

« Il me faut d'autre chose, lui écrit-elle, et je vous demande votre portrait par M. Fabre. Je vous en prie, je vous le demande comme ce qui me fera le plus plaisir. Ne me dites pas non. M. Fabre, je vous en supplie, forcez-là à se tenir, et donnez-moi cette bonne et cette franche expression du plus excellent cœur qui fut jamais. Vous me ferez le plus grand plaisir. Je vous en supplie. Votre talent et son portrait, je serai mille fois contente. C'est à vous, monsieur Fabre, que je fais cette prière. Ne lui laissez point dire de ces phrases : *A mon âge, quelle folie!* etc. Je l'aime, je la veux comme elle est, et mon amitié n'a pas besoin des parures de sa jeunesse. Je la veux bonne comme elle était quand elle venait me voir; enfin je vous prie tous deux, ne me refusez pas. Je le désire tant. Je vous en supplie si bien de tout mon cœur que j'y compte pour mes étrennes. »

Il était difficile — l'histoire de sa vie en est la meilleure preuve — de refuser quelque chose aux sollicitations de Mme de Souza, dont l'art de séduction était tel que ses créanciers se croyaient encore ses débiteurs. Mme d'Albany promit le portrait.

« Que je vous remercie, ma chère amie, lui répond Mme de Souza, le 26 décembre 1811, des belles étrennes que vous me promettez ! Votre portrait ne me quittera jamais. Il sera dans ma chambre avec celui de mon fils. Je vous remercie aussi, monsieur Fabre, et je m'en rap-

porte bien à votre attachement, à votre connaissance de cette âme divine pour me la donner telle que je l'aime depuis tant d'années. Votre talent suffit pour faire un bel ouvrage que tous les amateurs se disputeraient; mais votre attachement y ajoutera tout ce qui doit contenter l'amitié.

« ... Je suis tout entière dans les lettres de Mme du Deffand[1]. Quelle méchante personne ! Chacun y trouve son paquet. Ma pauvre Mme d'Angiviller y est bien maltraitée. Les beaux fruits dont elle l'accablait auraient dû l'adoucir.

« Une seule fois elle dit qu'elle est bonne et, dans vingt endroits, elle la couvre de ridicule. Voilà ce qui s'appelle de la méchanceté ; c'est lorsque le mauvais œil est plus preste que le bon ; lorsque, par une pente naturelle, on ne voit jamais que les défauts et qu'aucun principe ne vous fait garder le silence sur ces belles découvertes. Pour me refaire je lis Nicole : *Sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*, et j'espère que, d'un côté la tristesse que me laisse cette disposition de Mme du Deffand (tout en admirant ses lettres) et, de l'autre, cette pensée que l'indulgence, la bienveillance sont un meilleur esprit de conduite, ces deux antidotes ou antipodes de Mme du Deffand et de Nicole me rendront, j'espère, plus aveugle que jamais sur les fautes des autres. Eh ! mon Dieu, qui n'a ou n'a eu les siennes ? et qui ne croit avoir eu sa bonne raison pour tout ce qu'il a fait ?

« Ma bonne, bien bonne amie, revenez-moi, car il n'y a que vous de parfaitement bonne... La *casa* vous présente ses hommages. Le jour de l'an, nous dinerons

1. Il s'agit de la *Correspondance inédite*, publiée à Paris en 1809.

ensemble, et la première santé bue sera la vôtre... »

Et cette lettre se termine par deux post-scriptum qui évoquent l'image d'une réunion familiale, touchante dans sa douce gaieté, autour de la « table verte », sur laquelle Mme de Souza avait accoutumé d'écrire.

Mme de Souza passe la plume à son mari pour lui permettre de faire agréer ses vœux de bonne année à Mme d'Albany :

« J'ai l'honneur, écrit celui-ci, de présenter mon respect, mon hommage et mes vœux, aux pieds de Madame la comtesse, désirant ardemment son prompt retour dans le pays et à la casa. — Le Papa.

Et avec sa verve frondeuse Charles de Flahaut — *Néné* — comme l'appelle sa mère, plaisante le talent de Mme de Souza en ajoutant :

« L'ordre est interverti, Madame la comtesse, car moi l'enfant, je devrais être entre le Père et le *Saint-Esprit*. Mais, enfin quel que soit le rang que nous prenions, nous nous réunissons toujours pour souhaiter à la meilleure des amies tout le bonheur qu'elle mérite. J'ai commencé par vous, Madame la comtesse, mes lettres de respect et d'attachement et, avec ces sentiments, vous me permettrez de la signer. — Néné.

L'indolente reine de Florence ne revint point, et son affection fidèle ne fut point là pour calmer les angoisses maternelles de Mme de Souza à la veille de la campagne de Russie.

Et, le 21 avril 1812, la voilà bien la « pauvre mère du roman d'*Eugénie et Mathilde*, « dont l'inquiétude s'attache au cœur et le déchire ».

« Je suis bien triste, écrit-elle, j'aurais bien besoin de vos consolations, car on parle sans cesse de départ, et depuis six semaines c'est toujours d'une semaine à

l'autre que je crains d'avoir à me séparer de mon fils. Combien j'aurais besoin de vous, ma très bonne amie, dans un moment où tant de dangers, un si grand éloignement rendent l'absence plus cruelle! Enfin je suis bien, bien triste, et je sens encore dans mon cœur des mouvements de joie en pensant à votre retour. Jugez si je vous aime!

« On a beaucoup crié famine, et je puis vous assurer que Paris est approvisionné pour un an. Dans les campagnes, chacun fait des efforts pour arriver à la moisson, et l'on y parviendra. Venez, venez, et je vous ferai *casser une croûte* avec les anciens amis de la *casa*... »

La « cruauté de l'absence » et le sacrifice de Mme de Souza en voyant s'éloigner son fils devaient avoir leur récompense.

Charles de Flahaut se distingua particulièrement pendant la campagne de Russie. Le 2 août 1812, le roi de Naples, dans son rapport à l'Empereur, le signala comme s'étant fait remarquer à la bataille d'Oshowno et au combat de Mohilow. Dans la retraite, il fut de ceux dont le courage ne s'ébranla point, et le culte de l'amitié se rendit maître chez lui de l'instinct de conservation personnelle. A la Bérézina, après avoir passé deux fois la rivière à cheval, pour remplir des missions du prince de Neufchâtel, il la traversa une troisième fois pour tâcher de reconnaître le corps de son ami Alfred de Noailles. Il le retrouva, nu, dépouillé et défiguré...

Et la « pauvre mère », que n'égayait point par ailleurs la mélancolie de M. de Souza « qui tournait à la vraie gravure à la manière noire », écrivait toujours[1] :

1. 25 septembre 1812.

« Ma chère amie, la tête me tourne. Depuis huit jours on annonçait une grande bataille et je ne vivais pas. Cela ne m'a pas empêchée de penser à vous... Charles est sain et sauf de cette bataille[1] et j'en remercie Dieu de tout mon cœur, car elle a duré dix heures. Mais je crains qu'il n'en faille une autre avant Moscou. L'Empereur a été, comme toujours, victorieux sur tous les points; aussi n'est-ce que pour les individus que l'on tremble. »

Et dans un de ces cris d'angoisse révélant aux heures douloureuses de la vie le sentiment religieux inculqué aux heures heureuses de l'enfance, Mme de Souza, chez laquelle il somnole plus souvent qu'il ne s'éveille, adresse à Mme d'Albany cette supplication poignante :

« Ma bonne, ma chère amie, priez pour moi, car je suis bien malheureuse, et aimez-moi, car je vous aime de toutes les affections de mon âme, je n'ai pas la force d'écrire davantage. »

Les semaines passent. L'inquiétude demeure.

« J'ai été bien malheureuse depuis les lettres du 12, c'est-à-dire depuis un mois, ma très excellente amie, écrit-elle le 14 décembre 1812. Je n'ai plus eu un mot de mon fils. Enfin, hier, il est arrivé à ma voisine[2] une lettre du 27 qui dit : « Charles se porte bien ». J'ai un peu respiré et aussitôt je vous écris. Que je souffre en pensant au froid qu'il doit éprouver! Nous avons un hiver qui commence d'une manière terrible. La rivière est prise, le froid est accompagné de vent, et tout cela est du printemps

1. La bataille de la Moskowa, gagnée par l'Empereur, le 7 septembre 1812.
2. Mme de Rémusat.

en comparaison de cette indigne Russie, pays abandonné de Dieu et du soleil. Je n'ai pas encore de lettre de mon fils, mais enfin il se portait bien le 27. Que de grâces à rendre à Dieu ! Car enfin ses rhumatismes pouvaient le prendre, et que serait-il devenu dans le mouvement latéral où il ne s'agit d'espérer feu ni lieu? Qu'il souffre, ma bonne amie, et que je souffre pour lui !

« ... Croiriez-vous que je n'ai pas encore été au Salon ? Je ne sors pas de mon fauteuil, j'y rêve, je gémis, je vois un désert de neige, je calcule tous les maux qui me peuvent arriver et je me couche sans avoir pu respirer. Si vous étiez ici, j'aurais quelques moments de consolation, mais vous êtes si loin que je ne puis même pas espérer vous revoir si je succombais à tant de peines...

« Ma chère, ma très chère, où est-il à l'heure où je vous parle et où je vous écris, grelottant auprès de mon feu? Il faut tout le génie et toute la puissance de l'Empereur pour les ramener à bon port. »

Et le 21 décembre 1812 :

« Enfin, ma chère amie, après un mois d'attente et d'angoisse, j'ai reçu une lettre de mon fils, du 6 décembre. L'empereur avait bien voulu le nommer général, le 5, et Charles se portait bien. Mais comme ils ont dû souffrir par ce froid ! Le 9, le thermomètre était à 22 degrés, et il ne s'arrêta pas là. Le prince de Neufchâtel est resté à l'armée, par conséquent Charles aussi, mais enfin ils vont trouver des quartiers d'hiver. Il souffre de son rhumatisme, mais cependant il va toujours.

« Pour moi je ne suis pas encore remise des inquiétudes affreuses que j'ai eues pendant ce mois entier où j'ai été sans nouvelles et personne ne nommait

Charles ; enfin j'ai cruellement souffert et combien j'aurais eu besoin de me sentir près de vous ? Actuellement qu'il n'y a plus de Cosaques entre lui et moi, j'espère avoir des nouvelles plus souvent. »

Après la campagne, pendant laquelle il avait fait preuve d'un courage et d'un sang-froid peu communs, Charles de Flahaut revint en France et, le 28 janvier 1813, c'est de nouveau la « mère heureuse » qui écrit à Mme d'Albany :

« Ma bonne et chère amie, vous apprendrez avec plaisir que mon fils est nommé aide de camp de Sa Majesté l'Empereur. Je l'attends à toute minute et vous jugez de ma joie. Oh ! mon Dieu, que je serais heureuse que le premier repas qu'il prendra chez moi fût avec vous et à l'un des petits dîners que vous aimez ! Voilà une bien belle place et qui excitera bien des jalousies ; notre enfant aura à se faire pardonner son succès par les envieux et à le mériter vis-à-vis de l'Empereur.

« Du reste, tout le monde dit du bien de lui et vraiment il s'est fait estimer et aimer dans cette campagne. Il est tout mon bonheur.

« Mais quand donc nous reviendrez-vous ? On parle (c'est-à-dire à Paris) du départ de l'Empereur au mois de mars ; vous ne serez sûrement pas ici, mais au moins, y prendrez-vous pour que je vous donne mes premières roses ? »

La satisfaction de Mme de Souza eut été complète si Mme d'Albany eut cueilli elle-même ces premières roses qui s'épanouirent cette fois dans une atmosphère de paix et de bonheur. Le printemps de 1813 vit Mme de Souza doublement joyeuse, puisque son fils avait acquis de la gloire et puisque ce fils, qui n'était plus en incessant péril de mort, était revenu si « gros et si

gras » que M. de Talleyrand assurait qu'il venait de quitter le pays de Cocagne. Aussi bien reprit-elle goût à la vie mondaine. Nous la rencontrons fréquemment à cette époque chez Joséphine Bonaparte et chez sa fille Hortense. Elle fait partie du groupe de femmes qui sont demeurées fidèles à l'ancienne Impératrice, et la visitent à la Malmaison après avoir reçu son hospitalité à Navarre. Mme de Rémusat et Mme de Nansouty sont du nombre, ainsi que Mme Ney[1] et Mme d'Arberg, sœur de Mme d'Albany, dame d'honneur de Joséphine, qui, dans la cour plutôt légère et quelque peu désordonnée de la Malmaison, paraît avoir apporté la dignité un peu morose d'une chanoinesse et avoir pris son rôle fort au sérieux. Mme d'Arberg et ses deux filles, mariées, l'une au maréchal Mouton comte de Lobau et l'autre au général Klein, sont très liées avec Mme de Souza et facilitent ses rapports avec Joséphine dont le nom apparaît souvent dans sa correspondance avec Mme d'Albany, avec le qualificatif de : « Notre excellente amie » ou de « la dame de Malmaison ».

Mme de Souza voit aussi fréquemment à cette époque un petit-neveu et pupille de son premier mari, Jean-Louis Achille marquis de La Valette, ancien attaché à l'état-major du prince de Ponte Corvo, dont le père et la mère sont morts, comme on l'a vu, à Saint-Domingue, en 1789. Son mariage avec la fille du marquis de Montiers, parent lui-même des Flahaut, l'a fixé dans les environs de Senlis. Mme de La Valette est, au dire de Mlle Cochelet, « une femme bonne, aimable, spirituelle et portant la vertu jusqu'à l'exaltation ». Suivant des

1. La maréchale Ney fut accusée de nourrir pour Charles de Flahaut les sentiments les plus tendres. Mme de Souza, dans sa correspondance avec Mme d'Albany, dément formellement cette rumeur, affirmant que seule « une bonne amitié » a toujours régné entre eux.

traditions de famille, M. de La Valette est, au contraire, original, fantasque et jaloux de l'extrême beauté de sa femme dont Charles de Flahaut est très épris[1].

La sœur de Mme de La Valette a épousé un ancien camarade et rival de Napoléon à l'école spéciale de Brienne, le baron Mallet de Trumilly, connu par les améliorations qu'il apporta depuis dans le service de l'artillerie et qui fréquente beaucoup chez Mme de Souza en compagnie de ses deux filles devenues, par la suite, la marquise de Vareilles-Sommière et Mme G. d'Aldin. Très suivis sont également à cette époque les rapports de Mme de Souza et de Charles de Flahaut avec un jeune lettré qui manie l'épée comme la plume, le comte de Poret, que nous retrouverons plus tard brigadier dans les chevau-légers du Roi, sous la Restauration.

On conçoit que, grâce à ces agréables entours, les petits dîners étaient alors fréquents dans la *casa*.

Mme de Rémusat, Mme de Rumford, La Bédoyère, Gallois, Bertrand, Le Roi s'y montraient toujours assidus, bien accueillis par M. de Souza qui se délassait en causeries de ses occupations littéraires. Au contact de sa femme, son esprit s'était encore affiné, et c'est vers cette époque qu'il s'absorbait de plus en plus dans l'étude de son poète favori, Camoëns, ne se lassant point de lire et de relire sans cesse *les Luisiades*. Dès ses très

1. « La marquise de La Valette était d'une merveilleuse beauté, ce qui dût, à tort ou à raison, exciter la jalousie du mari. Elle fut la marraine d'une de ses nièces Trumilly. Tout d'abord, elle dût être marraine avec le comte de Flahaut qui fut le *Beau Dunois* de *Partons pour la Syrie*. Il envoya de très beaux cadeaux à la belle Éléonore (de La Valette), mais ils furent retournés par les Trumilly qui s'aperçurent que le Beau Dunois avait une vive flamme pour sa très jolie commère et, ne voulant pas l'aviver par ce baptême, occasion de rapprochement, choisirent Alexandre Drouyn de Lhuys qui fut parrain à la place du séduisant comte de Flahaut. » (Note communiquée par la famille de la marquise de La Valette.)

jeunes années, l'*Homère portugais* lui avait inspiré le plus vif enthousiasme et les sentiments généreux de son âme enfantine s'étaient exaltés à la lecture de l'histoire héroïque de sa patrie. Déplorant les imperfections nombreuses de toutes les éditions de Camoëns, il songeait déjà, en 1813, à lui élever sous la forme d'une édition nouvelle et superbe, un monument qu'il regardait comme une dette nationale.

De ce projet il s'entretenait alors avec un nouvel et temporaire habitué de la *casa*, l'historien genévois, Charles de Sismondi. Le diplomate épris des gloires du Portugal et le peintre savant et habile des mœurs de l'Italie du moyen âge s'entendaient à merveille.

Sismondi était arrivé à Paris au commencement du mois de janvier 1813. Grâce à l'amitié que lui portait Mme de Staël, grâce aux recommandations de Mme d'Albany, son amie, il avait été admis à la fois dans la haute société libérale issue de 1789 et dans l'aristocratie plus que décimée qui conservait encore ses vieilles traditions. Sa première impression avait été une sorte de désappointement, car il avait estimé tout d'abord « que la simplicité était aussi rare à Paris que dans les petites villes », mais, subissant bientôt le charme de ce monde d'élite, il avait oublié ses imperfections pour vanter ses qualités. Et la société des Souza comptait au nombre de celles qui avaient eu raison de ses répugnances premières[1].

« J'ai vu beaucoup davantage à la fin de mon séjour, écrivait-il le 8 juillet 1813, à Mme d'Albany, Mme de Souza,

1. Sismondi fut admis chez Mme de Souza à un double titre sans doute, celui d'ami de Mme d'Albany et de Gallois qu'il rencontrait chez Mme de Staël.

et je le dois à sa bonté ; elle m'a prévenu, elle m'a ramené, car, il faut que je l'avoue, je l'avais négligée... Mais elle a été pour moi d'une bonté, d'une amabilité qui devait d'autant plus exciter ma reconnaissance que je sentais l'avoir moins méritée. J'ai eu bien à me louer aussi de M. de Souza, à qui je me suis singulièrement attaché, et qui, je m'en flatte, a aussi de l'affection pour moi. Nous nous rencontrions souvent, et j'allais toujours chercher en lui de nouvelles connaissances dont il a une mine inépuisable. C'est presque dans la maison encore que je trouvais un homme que j'aime en ami et que je connaissais dès longtemps, M. Gallois. Je me flatte de le séduire à faire cet automne avec moi le voyage d'Italie. Nous irions ensemble jusqu'à Florence ; ce serait, j'en suis sûr, vous annoncer, Madame, une bonne nouvelle. Vous connaissez M. Gallois, vous aimez son esprit, et, malgré votre philosophie, malgré votre goût de retraite, vous êtes trop faite pour la société, vous en sentez et vous en augmentez trop le charme pour ne pas vous faire fête de voir dans votre solitude celui qui, même à Paris, paraissait si distingué. »

Et quelques jours plus tard, Sismondi vantait encore à Mme d'Albany, le 17 juillet 1813, « le caractère et la profonde instruction de M. de Souza ».

Les sentiments louables que Sismondi nourrissait à l'égard de M. et de Mme de Souza étaient d'ailleurs payés de retour. Vers la même époque Mme d'Albany recevait de Mme de Souza la lettre suivante :

« J'aime beaucoup votre M. Sismondi, il est si naturel, si simple au milieu de tant de connaissances et d'ouvrages qui ont demandé tant de travail et de lectures ! C'est une personne à qui je puis parler de mes roses et qui, sans s'en douter, m'a fait une réponse,

l'autre jour, qui m'a été au cœur. Il se promenait, regardait mes roses, et je lui disais : « C'est incroyable ce que je perds de temps dans ce petit jardin. — Oh ! je connais bien cela, me répondit-il, car je vois ma mère passer bien du temps dans le sien. — Ainsi, ma chère amie, ce que fait sa mère est bien fait. J'ai laissé passer cela sans rien dire mais je l'en ai mieux aimé.

« Tout son dernier ouvrage[1] est bien, est bon, instructif, mais il y a des pages qui vous feront bien plaisir; celles sur la fin de cette littérature arabe laissent une impression mélancolique que je préfère à toutes les pages de Chateaubriand. »

Les roses et les joies de Mme de Souza durèrent ce que durent les roses, l'espace... d'une saison, et pendant toute l'année suivante elle vécut dans des alternatives d'anxiétés et d'espoirs, jusqu'au moment où elle pensa voir sombrer avec l'Empire les destinées de son fils.

Au mois de mai 1813, l'Empereur avait envoyé Flahaut sur les frontières de Bohême pour recevoir le roi de Saxe et l'escorter jusqu'à Dresde. Il avait choisi pour cette mission l'homme le plus qualifié, le survivant de l'ancien régime qui, comme les Narbonne et les Ségur, comprenait la politique, avait l'usage du monde et « dont l'esprit ouvert ne craignait pas plus un protocole qu'un boulet[2] ». Flahaut s'était ensuite distingué à la bataille de Dresde.

« Je suis bien triste, bien inquiète, écrivait sa mère à Mme d'Albany, le 7 août 1813. Oh ! c'est dans ce moment que j'aurais besoin de vous voir et d'être consolée, tranquillisée par vous ! Si l'on voyait son fils cou-

1. *De la littérature du Midi de l'Europe* (1813).
2. Frédéric Masson, *op. cit.*

rir sur le bord d'un précipice, les passants, les amis ne s'étonneraient pas des cris et de l'effroi d'une mère ; à la guerre, il est toujours sur le bord d'un affreux précipice ; il est toujours dans un immense danger, et cependant on dit à cette pauvre mère : Ne pleurez pas, ne criez pas, ce n'est rien. Ah ! ma chère, le succès de l'Empereur n'est pas douteux ; sa gloire, son génie répondent de la victoire ; mais ces pauvres petits gringalets d'aides de camp, oh ! qu'il sont exposés ! »

Cependant les batailles sans trêve, sans merci succèdent aux combats, combats héroïques et sanglantes batailles qui, avant de s'inscrire en lettres immortelles dans les pages les plus belles de nos annales — celles de notre histoire militaire — font tressaillir les cœurs des mères. Mme de Souza nous crie mieux que toute autre leurs allégresses ou leurs angoisses. Penché sans cesse sur le précipice où l'incline sa bravoure, Charles de Flahaut, plus heureux que beaucoup d'autres, ne périt point. Son sang n'est pas versé, mais celui de l'ennemi l'éclabousse, et si, dans cette suprême agonie de l'Empire, quelque chose rejaillit mieux encore sur lui, marquant le front du jeune aide de camp d'un héroïque stigmate, c'est un peu de la gloire de son maître.

Général de division après Leipzig où il s'est exposé sans mesure, il fait à la victoire d'Hanau des prodiges de valeur.

1814 arrive ! Flahaut est aux côtés de l'Empereur pendant toute la campagne de France, cependant que, frissonnante, sa mère demeure à Paris. Le 11 avril, l'abdication est consommée. Le 16, Flahaut envoie sa soumission au Gouvernement provisoire, mais il se tient à l'écart, et il est mis en non-activité le 1er septembre 1814.

On imagine assez quels sentiments étranges durent assaillir Mme de Souza lorsque la Destinée fit tomber la couronne de celui auquel son fils devait tout pour la replacer sur la tête d'un prince de la Maison de Bourbon à laquelle sa famille devait tant. Quelles furent ses pensées intimes, lorsqu'elle vit planer de nouveau sur la France le reflet de l'ancien régime, dont les « Revenants du Passé » ramenaient avec eux comme un écho affaibli et lointain?

Bien qu'elle se rattachât par sa personnalité tout entière à cet ancien régime, dont elle avait été une des fleurs délicates et charmantes, Mme de Souza était trop mère pour ne pas regretter l'Empire, et les liens étaient brisés qui unissaient jadis les Flahaut à la famille royale de France.

Elle eut à cette époque beaucoup à souffrir, car, malgré son habituelle sagesse, elle n'était point encore suffisamment armée contre l'ingratitude humaine.

Son salon fut déserté sans ménagements par ceux-là mêmes qui le fréquentaient davantage, lorsqu'elle était la mère de l'aide de camp de l'Empereur. Si son expérience était habituée aux vilénies de la comédie humaine, son cœur toujours aimant supporta mal cet abandon. Bertrand, le fidèle Bertrand, sitôt que les alliés furent aux portes de Paris, cessa de fréquenter chez elle, craignant de se compromettre. Les lettres de Mme de Souza à Mme d'Albany exhalent à cet égard les sentiments d'une âme profondément blessée, bien qu'indulgente pour le coupable. Elle pardonne moins aisément la défection de Talleyrand, qui continue de protéger Charles de Flahaut, mais abandonne sa mère, et la rupture entre eux semble cette fois définitive.

A Mme d'Albany qui se plaint de son silence elle écrit,

le 8 août 1814 : «... J'ai eu deux guerres qui m'ont tuée[1], car je ne vivais pas. Je savais tout ce qu'il y avait à craindre en tous genres et, sans exagérer, j'étais dans mon grand fauteuil, ne respirant ni ne parlant. Jugez si j'aurais pu écrire. Enfin, mon mari m'a avoué que, dans ces dernières semaines, surtout quand il entrait chez moi, les cheveux lui dressaient à la tête. Voilà son expression, ma très chère. Jugez donc quelle figure j'avais et quel sentiment j'éprouvais.

« La conduite de Bertrand est inexcusable; je crois bien qu'à présent il entre beaucoup d'embarras, de peur d'être mal reçu, et en cela il a tort. Il est vrai de dire aussi[2] qu'il loge chez M. de Talleyrand[3], et l'égoïsme, surtout l'oubli des autres se respirent dans l'air de cette maison. Enfin, je me tais, je ne veux pas être misanthrope. Hélas, je ne le suis point et j'aime tous les gens que je ne connais pas. Malgré votre haine contre l'ex... (Empereur), si vous étiez ici, avec le cœur que je vous connais, vous seriez révoltée des ingratitudes qui se montrent sans nulle honte. Quand on a contracté des obligations, on peut haïr, mais le silence me paraît de devoir. Voilà ma pensée et j'ose me flatter que telle sera toujours ma conduite. Néné est philosophe, si de se soumettre à sa pauvreté actuelle sans même regretter sa

1. La campagne de Russie et la seconde campagne d'Allemagne.
2. Bertrand passa les dernières années de sa vie chez Talleyrand.
3. Le 7 septembre 1814, Mme de Souza écrit à Mme d'Albany qu'elle reverrait Bertrand avec plaisir : « L'amitié, dit-elle, se compose d'indulgence. Je sais que le moment qu'il a choisi pour m'abandonner laisse peu d'excuse ; mais cette habitude de vingt-huit ans a laissé de grandes racines dans mon cœur. Je voudrais bien lui dicter la lettre qu'il devrait m'écrire. » Et dans un passage du plus grand intérêt, car il paraît bien concerner Talleyrand, elle ajoute : « Pour *l'Ancien*, je n'en ai pas entendu parler, mais cette plaie est guérie depuis si longtemps que cela ne m'a ni étonnée, ni fâchée. Il reviendra ou continuera à m'oublier sans me faire ni plaisir ni peine... »

fortune passée est de la philosophie. Il va beaucoup à la campagne, joue à la paume, car, après ces extrêmes fatigues, un violent exercice lui est nécessaire, il chasse, il fait sa cour une fois par mois, c'est-à-dire qu'il se met comme les autres généraux sur le passage du Roi, car personne n'est admis, que ses anciens serviteurs, à l'honneur de lui parler aux petites heures, c'est-à-dire aux jours ordinaires... »

A la fin de 1814, Mme de Souza écrit encore :

« ... Que vous dire? Le Roi est juste et bon, mais ses entours sont implacables. Tout ce qui avait un peu d'éclat depuis dix ans est relégué dans sa tanière. On ne s'embarrasse ni du mérite qui vous avait fait choisir, ni de la conduite noble et courageuse que vous avez tenue; tout est oublié. Je puis dire devant Dieu n'avoir jamais manqué l'occasion d'obliger; eh bien! il est des gens dont la reconnaissance enthousiasmée me semblait trop forte tant que j'ai été en position de les servir, et qui, du moment que le Roi a dû revenir, n'ont pas plus pensé à moi que si je n'avais jamais existé. Le chapitre des ingratitudes fait mal au cœur. Qu'ai-je fait cependant, moi, étrangère, moi qui n'avais jamais été à la Cour de l'Empereur depuis neuf ans qu'il avait contribué à faire perdre la place de mon mari? Mais mon fils a été son aide de camp; quel crime! Comme si la ligne militaire n'était pas de devoir, comme si cette place, qu'on ne demandait jamais, n'était pas toujours le prix de la bravoure, tandis que les places de cour... Vous savez si j'ai jamais eu d'opinions, moi qui ne vis que par mes sentiments! Je suis dégoûtée de la vie et du monde. Quand vous arriverez, je vous dirai : Aimez-moi si vous pouvez, mais vous aurez affaire à une âme malade, à un esprit om-

brageux. Voilà mon état. Vous voyez, ma chère amie, que j'aurais aussi bien fait de m'en tenir à ma première page sans *entr'ouvrir* mon âme, car, si je me laissais aller sur ce chapitre, j'en écrirais de belles. »

Pendant la première année de la Restauration, Mme de Souza, désireuse malgré sa tristesse de distraire l'inaction de son fils, reçut chez elle, outre les habitués de la *casa* demeurés fidèles, plusieurs notabilités de la colonie étrangère, Portugais, Espagnols et Anglais[1]. Elle fut accueillante aussi pour les amis de son fils. Sans compter La Bédoyère dont nous avons déjà parlé, Charles de Flahaut était en commerce d'intime amitié avec le général Exelmans et le maréchal Pérignon. Les généraux Marchand et Belliard comptaient au nombre de ses amis. De bons rapports l'unissaient avec Oudinot et Ney, et il manifestait hautement son attachement pour Murat. On conçoit que, dans ces conditions, il ait nourri, bien qu'il s'y soit rallié, des sentiments sans bienveillance pour le nouveau régime.

Quels étaient alors ses rapports avec la reine Hortense ? Encore que l'histoire du cœur humain soit difficile à déchiffrer et qu'en pareille matière les documents n'abondent point, on a affirmé que, depuis 1814, la mère du duc de Morny avait auprès de lui deux rivales : la vicomtesse de Noailles, veuve de Charles de Noailles dont il avait retrouvé les dépouilles au passage de la Bérésina, et la captivante Mlle Mars.

A l'une il aurait offert l'hommage d'une affection

1. « Flahaut habite avec M. et Mme de Souza une maison dont ils sont propriétaires, grande rue Verte, 6, faubourg Saint-Honoré, fréquentée par beaucoup de monde, particulièrement par des étrangers tant Anglais qu'Espagnols et Portugais. Le général Flahaut voit la plupart des généraux qui marquaient par leur dévouement à Napoléon. Il est l'ami intime du général Exelmans, etc. » (Rapport de la Sûreté du 8 septembre 1814; Arch. nation., F7 6890.)

nuancée de tendresse dont il était payé de retour ; il aurait donné à l'autre les preuves d'un attachement plus réel et moins idéal, en sorte que la reine Hortense n'aurait eu pour partage qu'une amitié fraternelle. Mais il fallut que de cette amitié les liens fussent bien solides pour que, de 1814 à 1815, Flahaut quittât à peine la Reine, lui témoignant des hommages auxquels on n'accoutume point ses sœurs. Soit à Paris, soit à Saint-Leu, il fréquente incessamment chez elle, y passant un grand nombre de ses soirées avec la joyeuse et brillante pléïade des Lavalette, des La Bédoyère, des Colbert et des Ségur. Il est connu dans la petite cour sous le nom de *Beau Flahaut*. Il est au nombre des privilégiés de la Reine, dont Garnerey peint les portraits.

Enfin c'est chez elle qu'il arrive un jour en compagnie de La Bédoyère, après avoir arraché tous deux de leurs poitrines la croix de la Légion d'honneur dont on vient de décorer Cadoudal [1]. Hortense blâme ces manifestations qu'elle qualifie d'excessives. Elle interdit à Mme de Souza, qui vient souvent la voir, d'aborder avec elle le sujet troublant de la politique. Les rapports de police — il convient, il est vrai, de les consulter avec prudence, — affirment qu'elle lui dit un jour au sujet du général Exelmans dont Mme de Souza déplorait la mise en non-activité :

« Il est temps que toutes ces têtes exaltées se modèrent et restent tranquilles. »

En face de ces bouleversements de l'État et de ces volte-face de l'opinion qui troublent la sérénité de ses vieux ans, M. de Souza conçoit un grand projet. Il

1. *Mémoires* de Mlle Cochelet.

s'avise tout à coup qu'il possède en Portugal, dans son majorat de Matheus, un des plus beaux châteaux de la contrée. Ce château il ne l'a point habité depuis son enfance, et la nostalgie tardive se fait sentir chez lui de la terre natale dont il célèbre, de loin, les gloires. Aussitôt que les événements le permettront, il emmènera sa femme et son beau-fils dans ses terres. C'est là quelque chose de certain [1]...

Mais, hostiles à ces projets, les événements ne permirent point de les réaliser et M. de Souza, attaché à Paris par les irrésistibles liens de l'accoutumance, ne revit point ses terres immenses et n'habita jamais plus son château silencieux et solitaire, perdu au fond du Portugal.

C'est tout d'abord la maladie qui retient son beau-fils en France. En août 1814, de fâcheux rhumatismes incommodent de nouveau Charles de Flahaut et le contraignent à se soigner à Plombières. Et comme la reine Hortense éprouve précisément le besoin identique d'essayer la vertu des mêmes eaux, tous deux se retrouvent au pied des Vosges.

La police suit attentivement les faits et gestes de l'infortunée *comtesse de Saint-Leu*. On n'ignore rien de sa vie. Elle se lève tard, la visite des gens d'affaires, l'entretenant du procès intenté contre son mari, absorbe ses matinées, et, dans l'après-midi, les fidèles qui se retrouvent chez elle sont Charles de Flahaut, le maréchal Ney, le général Bertrand, le baron de Vaux, le duc et la duchesse de Bassano [2].

Cependant que Flahaut se soigne et que Mme de Souza voit ajourner, assurément sans déplaisir, le départ pour

1. Arch. nat., F^7^, 6890.
2. Arch. nat., *loc. cit.*

le Portugal, des événements graves se préparent dans l'ombre, qui la retiendront définitivement à Paris. Alors que, dans le jardin de la rue Verte, fleurissent les premières roses du printemps de 1815, renaissent avec elles de nouvelles et glorieuses espérances pour la mère du général de l'Empire. Au mois de mars de ladite année, « l'Aigle vole de clocher en clocher ». Napoléon revient !

Aussitôt Charles de Flahaut reprend son poste d'aide de camp auprès de l'Empereur, qui l'envoie à Vienne négocier avec Talleyrand — l'histoire est prodigue de rapprochements curieux — le retour de Marie-Louise et la paix avec l'Europe. Par suite de la mauvaise volonté du roi de Wurtemberg, la négociation échoue, et Napoléon le charge de la délicate mission de veiller au choix de son personnel militaire[1]. Le 2 juin, il est nommé à la Chambre des Pairs. Il combat ensuite à Waterloo et, sur cette bataille, bien qu'il n'aimât point écrire — il préférait se battre — il nous a laissé un lumineux et saisissant récit.

Pendant la retraite, nous dit-il, l'Empereur, « loin d'avoir l'esprit troublé d'aucune crainte personnelle et bien que la situation ne fût pas de nature à lui inspirer une grande quiétude, était tellement accablé par la fatigue et le travail des jours précédents qu'il ne put s'empêcher plusieurs fois de céder au sommeil qui s'emparait de lui, et il serait tombé de cheval plusieurs fois, si je ne l'avais soutenu. »

Dans sa simplicité, ce tableau n'est-il pas grand?

1. Nous n'insisterons point sur le rôle de Charles de Flahaut pendant les Cent Jours. Il suffit, pour le connaître, dégagé de tous les travestissements indignes dont plusieurs historiens l'avaient déguisé, de se reporter à l'étude citée plus haut : *le Général comte de Flahaut*, par M. Frédéric Masson.

Et Mme de Souza, dans ces jours pour elle si douloureux, où l'heure était passée de cueillir les délicates pétales de ses fleurs qui ne portaient plus que des épines, n'eut-elle pas au moins une consolation suprême? celle de sentir quelle avait créé quelque chose de mieux qu'un héros de roman tel qu'*Eugène de Rothelin*, puisqu'elle était la mère de son fils?

Il ressemblait bien, par ses qualités d'attachement et de courage, au jeune homme idéal dont elle avait tracé l'image avec complaisance, ce fils tant aimé, et il devait encore, par un de ces mots qui sont des actes, prouver à Mme de Souza que l'original, en certains points, surpassait encore le portrait.

Après avoir, dans une séance de la Chambre des Pairs, du 22 juin, contredit le maréchal Ney et fait connaître les opérations de Grouchy à Waterloo, après avoir demandé avec chaleur qu'on proclamât Napoléon II, il écouta, frémissant, ces paroles prononcées par Davout après l'abdication :

— Général, rendez-vous auprès de l'Empereur et dites-lui qu'il parte, que sa présence nous gêne... que le salut du pays exige son départ. Sans quoi, nous serons obligés de le faire arrêter. Je l'arrêterai moi-même.

Alors Flahaut lui répondit par ces paroles qu'on doit admirer sans réserve, à quelque parti politique qu'on appartienne, puisqu'elles sont mâles :

— Monsieur le maréchal, il n'y a que celui qui donne un pareil message qui soit capable de le porter. Quant à moi, je ne m'en charge pas, et si, pour vous désobéir, il faut donner sa démission, je vous donne la mienne.

Son Empereur, il voulut le suivre en exil, mais le

Gouvernement provisoire l'ayant appelé, le 1er juillet, au commandement de la 9e division de cavalerie, il ne put refuser, et il suivit l'armée qui battait en retraite sur la Loire.

Au retour de Louis XVIII, Flahaut, soupçonné d'avoir favorisé les Cent Jours, fut inscrit l'un des premiers sur la liste de ceux qu'on devait exiler de France sans jugement préalable et par mesure de sûreté. Mais le prince de Talleyrand ne l'oublia point! Il obtint que son nom ne figurât point dans la fameuse ordonnance du 24 juillet, et il l'engagea d'une manière toute paternelle à s'éloigner. Flahaut quitta Riom, où il était avec La Bédoyère, pour demeurer dans la retraite.

Mme de Souza, pendant toute cette période, vivait tristement au fond de son hôtel. Sans doute elle estimait douloureux les enseignements de la politique et quelque chose était bien près d'ébranler la sérénité de sa philosophie : sa tendresse maternelle et son amour pour les siens.

L'horloge qui marquait pour elle les heures de joie s'était arrêtée brusquement; et par une des vicissitudes de l'histoire, la révolution, qui ramenait en France la monarchie nouvelle, troublait son foyer comme l'avait troublée la Révolution, dans laquelle avait sombré jadis la monarchie trépassée.

XIV

Le procès de Charles de La Bédoyère. — Mme de Souza et Mme de La Valette tentent de le faire évader. — Refus de La Bédoyère. — M. de Poret. — Charles de Flahaut à Aix, à Lyon, en Angleterre.

(1815)

Les premiers temps du règne de Louis XVIII furent signalés par un drame auquel Mme de Souza fut intimement mêlée.

On n'ignore point que Charles de La Bédoyère, dont on connaît assez la conduite pendant les Cent Jours pour qu'il soit besoin de la rappeler ici, avait, en 1815, suivi l'armée au delà de la Loire jusqu'à Riom, en compagnie de Charles de Flahaut. Ne voyant plus de sûreté pour lui en France, il se disposait, le 3 juillet de la même année, à quitter cette ville pour gagner l'Amérique. Mais il ne put tenir à l'idée de fuir loin de son pays et des siens, sans les avoir revus, sans leur avoir fait ses adieux. Voulant surtout embrasser sa femme[1] et son fils qui n'avait que quelques mois, il se flattait d'entrer dans Paris et d'y passer plusieurs heures, sans être reconnu, avec ce qu'il avait de plus cher au monde. La Bédoyère quitta donc Riom dans la voiture de M. de Flahaut. Mais voilà qu'en route cette voiture verse et se brise en plusieurs morceaux. Flahaut supplie son cousin d'attendre qu'elle soit

1. Mme de La Bédoyère était née Chastellux, nièce de l'académicien du même nom, ami de Mme de Souza et dont le fils Alfred fut, en 1815, aide de camp de Charles de Flahaut.

réparée... Peine perdue! Dans son impatience, La Bédoyère prend place dans la diligence de Paris qui, par une inconcevable fatalité, passait en ce moment sur la route [1]... Or, dans la voiture publique se trouvaient deux agents, dont l'un paraît avoir été un inspecteur de police, nommé Dabasse [2], élevé jadis et comblé de faveurs par la famille de La Bédoyère, dont la bienfaisance égalait la richesse. Cet inspecteur reconnaît le général, et sachant la forte gratification qu'il touchera en cas de dénonciation, il s'entend avec son collègue, en arrivant à Paris, pour aller trouver Decazes. Enchanté de cette aubaine, celui-ci donne immédiatement les ordres les plus rigoureux... Quelques heures plus tard, La Bédoyère était caché chez une amie, Mme de Fontry, qui faisait prévenir en hâte Mme de La Bédoyère de venir voir sur-le-champ son mari... Tremblante d'émotion et de joie, Mme de La Bédoyère arrive... Il est déjà trop tard! La Bédoyère vient d'être arrêté et transféré à la Conciergerie qu'il quitte quelques jours plus tard pour l'Abbaye après avoir été traduit devant le Conseil de guerre.

Plusieurs de ses compagnons d'armes cherchent alors le moyen de le sauver, et mettent dans leur

1. Archives de la famille de La Bédoyère; — Renseignements communiqués par M. le comte de La Bédoyere, petit-fils du général. Rapports de Froment, chef de la brigade politique sous la Restauration, de Canler, chef de la sûreté; — *Histoire des deux Restaurations*, de Vaulabelle, etc.

2. M. Eugène Grécourt (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. LIV, p. 909). « Ce triste individu fut promu au grade d'officier de paix, mais il ne bénéficia pas longtemps du prix de sa trahison, car ses collègues indignés le mirent en quarantaine et, en 1821, le préfet de police crut devoir se débarrasser de ce serviteur dont les antécédents ne lui inspiraient qu'une médiocre confiance. Dabasse se rendit d'abord en Russie, puis revint à Paris. Quelques années après, on trouva dans une chambre d'hôtel un cadavre suspendu à l'extrémité d'une corde. Le commissaire de police chargé du constat reconnut Dabasse. Le Judas de la famille de La Bédoyère s'était fait justice. »

confidence Mme de La Valette, cousine des La Bédoyère et des Flahaut. Son mari, dont nous avons déjà parlé, a perdu la place d'inspecteur des bois de la reine Hortense : Il est maintenant receveur des finances des Basses-Alpes. Le ménage est sans fortune, chargé de cinq enfants. Tout cela importe peu. Mme de La Valette n'écoute que son bon cœur. Elle vend ses bijoux, elle vend une de ses terres, elle réunit une somme assez importante[1] pour corrompre le geôlier de l'Abbaye, et elle met, à son tour, Mme de Souza dans la confidence du complot. Celle-ci engage alors le comte de Poret, lié avec La Bédoyère, à aller voir son ami dans sa prison, facilité que lui donne son grade dans l'état-major de l'armée royale, où il occupe, depuis quelques semaines, le grade de capitaine. Poret y va, revient et rend compte à Mme de Souza de sa visite. Très en confiance, Mme de Souza s'ouvre alors à lui du projet formé par Mme de La Valette. Elle l'avertit que le geôlier accepte l'argent promis et lui dit qu'elle compte sur lui pour faciliter l'évasion, en lui remettant un passeport pour La Bédoyère, signé par Fouché[2]. M. de Poret, dont le dévouement ne connaissait aucun obstacle, confie le projet à un favori de Louis XVIII, le duc Charles de Damas,

1. 30.000 francs, suivant les *Mémoires* de Mlle Cochelet ; 50.000 (dont une grande partie fut donnée par la reine Hortense), suivant une note inédite en date du 25 janvier 1843, rédigée par le comte de Chastellux, neveu de Mme Charles de La Bédoyère et à laquelle nous empruntons la plus grande partie de ce récit.

2. « M. de Talleyrand (écrit M. de Chastellux dans la note précitée), qui l'avait procuré, l'avait durement refusé à mon père beau-frère de La Bédoyère), méconnaissant les liens du sang. Peut-être voulut-il épargner les apparences et se réserver de travailler en sous-main. Au moins ne lui en a-t-on su jamais gré. » M. de Chastellux ne nous dit point — au cas où cette version du passeport donnée par Talleyrand serait exacte — s'il fut remis par lui à Mme de La Valette ou à Mme de Souza. Le dernier fait est peu probable, car on a vu que depuis 1814 les rapports entre Talleyrand et Mme de Souza étaient des plus froids.

allié des La Bédoyère par les Chastellux, qui l'encourage dans son projet et lui promet son appui, s'il résulte de cette affaire quelque chose de désagréable pour lui. Alors Poret se rend sans hésiter à l'Abbaye, tandis que, dans une voiture de poste, Mme de La Valette attend anxieusement à quelques pas de la prison le résultat de l'entretien des deux amis, et la réponse de La Bédoyère dont dépend la vie ou la mort du prisonnier.

Elle est formelle. La Bédoyère refuse opiniâtrement de s'évader, demandant seulement à M. de Poret d'assister à son exécution, afin « de n'avoir pas à ce moment des ennemis et des indifférents seuls pour témoins[1] ».

On connaît les conséquences de ce refus. Le 19 août 1815, M. de Poret n'avait plus que la triste consolation d'accompagner La Bédoyère dans la plaine de Grenelle...

Quant au geôlier qui avait entendu la suprême conversation des deux amis, il voulut, dans sa fureur de voir lui échapper l'argent promis, se venger par ses dénonciations. Mme de La Valette fut arrêtée dans la rue, portant une somme de dix mille francs, première somme destinée au dit geôlier, et elle fut incarcérée immédiatement. Protégés, l'un par le duc de Damas et l'autre sans doute par quelqu'un de ces influents personnages, dont elle savait cultiver l'amitié dans tous les partis, M. de Poret et Mme de Souza ne furent point inquiétés[2].

1. Note communiquée par M. le comte René de Poret, petit-fils de M. de Poret, et qui confirme en tous points le récit de M. de Chastellux.

2. Mme de Souza était pourtant surveillée depuis le retour de Louis XVIII. On lit dans une lettre de la marquise de Chastellux, en date du 21 juillet 1815 : « Plusieurs personnes ont reçu des passeports et l'invitation de voyager. Mme de Souza est de ce nombre, ainsi que son mari, et l'on prétend que cela s'étend à tout ce qui leur appartient ». Communication de M. le marquis de Chastellux.

Le 28 août 1815, la jeune veuve de M. de La Bédoyère, qui avait elle-même essayé de fléchir le Roi, écrivait à cette dernière, pour lui exprimer son chagrin poignant[1] :

«... Quelle affreuse barbarie. Je l'ai vu encore à cinq heures cet ami si cher. On a dû m'arracher de ses bras... Quel calme avait sa physionomie! Pas une plainte contre ses assassins! Ah! du moins, que l'on rende hommage à sa mémoire, qu'on la disculpe des accusations fausses que l'on a portées contre lui! Ne serait-il pas possible, Madame, et n'auriez-vous pas les moyens de faire rédiger un article en sa faveur à mettre dans les journaux?... C'est un assassinat épouvantable. On devrait mettre de l'intérêt à ne pas laisser passer sous silence un semblable jugement et à prouver qu'il n'était pas coupable des fautes qu'on lui imputait, puisque la déclaration du Roi, datée de Cambrai, le mettait hors de la liste. Si un parti trop acharné ou des ennemis particuliers n'avaient de l'intérêt à cette exécution et ne l'avaient pressée d'une manière qui devait le disculper aux yeux de tous, il aurait dû être mis en liberté après sa défense au Conseil de Guerre. Vous qui le connaissez, Madame, ne serait-il pas possible de diriger la rédaction de quelques phrases bien simples, bien impartiales sur tout le cours de cette procédure, de montrer les défectuosités et l'injustice du traitement qu'on lui a fait jusqu'au dernier moment (puisque, contre toutes les règles, il a été toujours au secret) et de parler de ses derniers moments si admirables, si héroïques. Il avait bien le calme de sa conscience. Il m'a chargée de remettre à M. votre fils l'anneau qui tient les breloques de sa montre, comme gage de son

1. *Mémoires* de Mme Cochelet, t. III, p. 336.

amitié. Je le garderai jusqu'à ce que je puisse le lui remettre à lui-même, ou le fasse parvenir sûrement. Il regrettera cet ami de son enfance qui, jusqu'à son dernier soupir, n'a cessé de penser à lui, car il a voulu garder ce qu'il avait de lui jusqu'après le coup fatal. Il nous a écrit à toutes des lettres admirables, c'est-à-dire à sa mère, à la mienne et à moi, et son testament.

Ah ! Madame ! quel ami j'ai perdu ! que de bonheur m'est enlevé ! Ma vie est un véritable martyre. Je vous remercie mille fois de votre petit billet. Je n'ai pas eu le courage d'y répondre... Tout est douleur pour moi... Je vous prie de témoigner toute ma reconnaissance à Mme de La Valette. Les deux personnes marquantes en qui nous avions confiance, vous et moi, Madame, ont été, je crois, les plus cruelles[1]. »

A cette lettre, Mme de Souza, malade d'émotion et alitée depuis plusieurs jours, répondit, comme il suit, le 30 août 1816 :

« Je ne puis vous exprimer combien votre lettre m'a touchée et les larmes que j'ai versées sur vous, ma très chère Madame, et sur le sort de celui que je n'oublierai de ma vie, de celui dont les brillantes qualités et *la jeunesse* devaient vous promettre un avenir si satisfaisant.

1. Le nom et le rôle de ces deux personnes mystérieuses, auxquelles Mme de Souza fait également allusion dans sa réponse, sont demeurés jusqu'à présent inconnus, malgré les recherches faites, depuis, à cet égard par la famille de La Bédoyère. Il semble bien que ce soit à elles que Mlle Gabrielle de Chastellux ait fait allusion dans une relation inédite demeurée dans les archives de la famille de Chastellux, intitulée : *Récit du mois le plus douloureux de notre vie*. Cette émouvante relation, dans laquelle aucun nom propre n'est cité dans son entier, concerne, semble-t-il de l'avis même de la famille de La Bédoyère, une autre tentative d'évasion tentée à *la Conciergerie* et, par conséquent, antérieure à celle de *l'Abbaye*. Mme de Souza y fut peut-être mêlée, mais il n'a pas encore été possible de démêler l'imbroglio de cette intrigue demeurée fort obscure.

« Le courage de celui que nous pleurons pouvait promettre une glorieuse carrière.

« Mais moi qui, depuis vingt-cinq ans, connaît *tout ce que* l'esprit de parti *a de cruel*, je n'ai pas espéré un instant pour lui dès qu'il a été arrêté.

« Vous le savez, *je n'ai jamais espéré.*

« Je suis charmée qu'il ait écrit à sa mère, qu'elle doit souffrir; je n'ai pas trouvé le courage de lui écrire, et cependant j'ai été bien occupée d'elle.

« Mme de L. V. est toujours arrêtée[1]; on ne veut pas lui rendre les 10.000 francs en or, qu'elle portait sur elle le jour où, si celui que nous pleurons avait voulu y consentir, il vivrait encore.

« On a ôté à son mari sa place, mais elle ne regrette pas ce qu'elle a fait.

« Avec quelle joie et quel orgueil (m'a-t-elle écrit) je l'aurais rendu à sa femme et à sa famille.

« Si dans quelque temps Monsieur votre frère[2] aîné veut parler pour qu'on rende à son mari sa place ou une équivalente, je pense que ce ne sera que justice et d'ailleurs une bien bonne action, car ils ont cinq enfants et aucune fortune!

1. Mme de La Valette. Après être demeurée longtemps en prison, elle fut transportée dans une maison de santé, d'où elle fut élargie après acquittement. Son mari, compromis dans un complot impérialiste à Lyon, fut incarcéré à son tour, puis condamné à dix ans de bannissement et dix ans de surveillance (cf. *Journal des Débats*, 4 septembre 1816, Vaulabelle, *op. cit.* IV, p. 94 etc.). Sans ressources, les La Valette s'expatrièrent et partirent pour l'Amérique. Après de tragiques aventures, M. et Mme de La Valette y moururent bientôt de la fièvre jaune ainsi que plusieurs de leurs enfants. Un de leurs fils qui survécut fut le marquis de La Valette, né à Senlis en 1806, ambassadeur à Londres puis ministre des Affaires étrangères sous le second Empire, qui épousa Mlle de Flahaut, sa cousine, fille de Charles de Flahaut.

2. Le comte de Chastellux, marié à la comtesse de Vogüé née Damas. On sait que la famille de Chastellux était tout entière dévouée à la monarchie.

« Je n'ai point encore reçu de lettre de mon fils. Qu'il sera malheureux !

« C'est *seul* qu'il apprendra cette perte affreuse dont son cœur saignera toute sa vie.

« Ce qui peut vous donner une espèce de consolation (s'il en peut être), c'est l'intérêt général que votre mari a inspiré. Excepté deux personnes, *deux femmes*, tout le monde en a dit du bien, tout le monde a pleuré sur lui et sur vous; mais celles-là sont folles.

« Dans le moment où chacun devrait rallier tous les esprits, tous les intérêts autour du Roi, on ne s'occupe qu'à récriminer, à aigrir et ce sont les personnes qui se disent les plus attachées à sa cause qui, en professant des haines irréconciliables, éloignent tous ceux qui voudraient de bonne foi servir le Roi et n'être que Français.

« Adieu encore ! Que je vous plains ! Que je sens toutes les peines qui doivent briser votre pauvre cœur. Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, de celles de ce pauvre petit enfant qu'il aimait tant. Permettez-moi de vous embrasser et de vous assurer que personne au monde n'a plus partagé tous vos sentiments que moi. Avec quelle profonde douleur je l'ai pleuré ! Ah ! que je souffre et que j'ai souffert de cet horrible malheur[1] ! »

Tandis qu'on exécutait son camarade, son parent et son ami La Bédoyère, dont il dira plus tard dans une belle lettre à Villemain : « C'était une de ces natures rares chez lesquelles le courage grandit en proportion du danger. Elles sont peu comprises. » Charles de Flahaut, suivant les conseils de Talleyrand, se tenait éloigné de Paris. Il vivait près des frontières sous une surveil-

1. Archives de la famille de La Bédoyère.

lance d'autant plus étroite qu'on l'accusait à tort, dans le public, d'être fort mal disposé contre le gouvernement.

Au mois d'août 1815, nous le rencontrons avec la reine Hortense à Aix, où il s'est rendu avec un passeport de Talleyrand. On sait que les eaux d'Aix possèdent à peu de choses près les mêmes qualités que celles de Plombières. La bienveillance exige donc qu'on cherche là la nouvelle cause de la présence simultanée des deux malades. Les autorités cependant s'en inquiètent. On estime que cette rencontre est aussi nuisible à la décence des mœurs qu'à la sûreté de l'État. « Je n'ai pas été sans inquiétude, Monseigneur, écrit, le 15 août, le baron Finot, préfet du Mont-Blanc, à Fouché, duc d'Otrante, ministre de la Police, sur l'effet que cette réunion pouvait produire au moins sur l'opinion et les discours publics. En conséquence je me suis rendu à Aix. J'ai fait parler à Mme de Saint-Leu de la convenance qu'il y aurait pour ses propres intérêts à ce que M. de Flahaut prit de lui-même le parti de s'éloigner d'Aix pendant le temps qu'elle y résiderait. Cette observation a été sentie. M. le comte de Flahaut a dû quitter Aix ce matin[1]. « S'il n'est point encore parti, il faut qu'il s'en aille », répond Fouché par retour du courrier, le 19 août.

La duchesse de Saint-Leu lui ayant « témoigné la crainte que sa présence n'attirât sur elle une surveillance plus inquiète[2] », Flahaut, docile, se retire donc en Suisse, d'où il reçoit immédiatement l'ordre de partir. Il se réfugie alors dans le pays de Gex ; mais là en-

1. Arch. nat., F7 6890.
2. Lettre du préfet du Rhône au Ministre de la Police, en date du 6 septembre 1815. Arch. nat., *loc. cit.*

core la fortune lui est contraire. Le commandant autrichien lui interdit d'y résider.

Sera-t-il plus heureux à Besançon, où il se retire momentanément? Point. Le préfet du Rhône est invité à le surveiller secrètement. Nous savons par un rapport du lieutenant de police de la ville qu'il loge, en septembre, à l'hôtel de Provence, avec neuf chevaux, partageant son temps entre et la promenade, la musique, pour laquelle il a un talent remarquable, déclarant hautement qu'il ne veut avoir ni correspondance ni liaisons suspectes, fréquentant chez le comte de Bubna et le général de Frémont. « Parlant très librement de l'homme qu'il a servi, il se considère comme placé dans une position toute particulière qui lui fait une loi de s'effacer absolument sous le Gouvernement actuel[1]. » Il convient cependant qu'il ne demeure pas plus longtemps dans la ville et qu'on lui permette de réaliser son désir de se fixer à l'étranger.

Le duc de Feltre, ministre de la Guerre, écrit alors à Fouché, pour lui dire que, « conformément à l'invitation qu'il a reçue de lui, il permet au général de Flahaut de continuer son voyage vers l'Allemagne ».

Flahaut quitte donc Lyon, et s'arrête à Besançon, en novembre 1815, avant de gagner la frontière. Le baron Capelle, préfet du Doubs, qui jadis marquait les plus grands empressements à la reine Hortense quand elle était puissante, voit là un péril public. Dans son zèle, il considère Flahaut comme un conspirateur dangereux, et il écrit de Besançon, au Ministre de la Police, le 5 novembre 1815, pour demander s'il doit lui laisser continuer son voyage.

1. Rapport du 22 septembre 1815. Arch. nat., *loc. cit.*

« De ce que cet homme, dit-il, a été l'objet d'une grande indulgence, il ne s'ensuit pas qu'il soit assez recommandable pour qu'on ne puisse le faire attendre, pendant quelques jours, dans une auberge... Ses intrigues, avant et pendant l'interrègne, celles de sa mère, l'intimité de ses relations avec l'ex-reine Hortense, qui a eu une si grande part dans les événements qui ont rappelé Buonaparte, tout a concouru à aggraver les circonstances... »

Et Flahaut demeure à demi captif dans son auberge, « surveillé par un gendarme attaché à sa personne », jusqu'à ce que des ordres magnanimes lui permettent de gagner l'Allemagne. Il n'y séjourna point et, dès 1816, nous le retrouvons en Angleterre.

Enfant, il y était venu. Vingt années, depuis lors, se sont écoulées, donnant chaque jour une notoriété plus grande à son nom, et couvrant sa carrière d'une gloire croissante. Mais ces années qu'il laisse derrière lui, Charles de Flahaut les peut considérer, maintenant, comme un songe dont l'éveille une des leçons dures de la vie, puisqu'aussi bien, à l'âge de la maturité, comme à l'âge de l'enfance, il regagne l'Angleterre, en fugitif et en proscrit.

XV

Accident de l'abbé Morellet. — Mariage de Charles de Flahaut. — M. de Souza, éditeur des œuvres de Camoëns. — Sa mauvaise santé. — Les derniers amis de Mme de Souza. — M. Le Roi. — Les Delessert. — Le général Carbonel. — L'enfance d'Auguste de Morny. — *La Comtesse de Fargy.*

(1815-1822)

La seconde Restauration marque, pour Mme de Souza, ce que, par une heureuse métaphore, on appelle un tournant de l'existence. Accusée, dans la société parisienne, d'avoir comploté avec son fils pour ramener l'Empereur, elle est blessée dans son orgueil maternel et dans son amour-propre. Les tristesses de 1814 recommencent, pour elle, plus vives encore. Aussi bien devient-elle inquiète, ombrageuse, susceptible. Mme d'Albany, hostile à Napoléon, l'accuse comme les autres de s'être montrée trop favorable à l'Empire. Il en résulte, entre les deux femmes, un refroidissement de plusieurs années[1], dont l'affection de Mme de Souza aura raison un jour. Mais, à la fin de l'année 1815, c'est vainement que Mme de Souza cherche à se disculper auprès de son amie :

« Pendant le séjour de l'Emp[ereur] ici, ni mon mari, ni moi, écrit-elle, *n'avons pas mis le pied une fois à sa Cour*. J'ai continué à vivre comme j'avais toujours fait, parlant peu, parce que j'aime mieux

1. Ce refroidissement n'empêche point Mme de Souza et Mme d'Albany de s'écrire ; mais le ton de leur lettre est sensiblement plus froid jusqu'en 1820 (Cf. Pélissier, *op. cit.*).

écouter, ne me mêlant de rien et prévoyant des malheurs dont la France ne se relèverait jamais.

« Cependant on nous a persécutés et l'on nous tourmente encore, mais ce sont des haines personnelles, des haines d'amis. Ce sont les superfines. Je suis dans mon lit depuis près d'un mois. J'ai beaucoup souffert d'une inflammation au foie, et à présent ce malheureux foie est devenu si volumineux que j'ai assez l'air d'une femme grosse de neuf mois. Je vous assure que si ce genre de maladie ne faisait pas souffrir des années avant de mourir, je ne serais point fâchée de voir arriver la fin de tant de maux. »

Toutefois Mme de Souza se résigne. Connaissant l'inanité des efforts pour maintenir un bonheur laborieusement acquis et dont les Révolutions se font un jouet, atteignant le seuil d'une vieillesse qui n'est point propice aux succès du monde, elle n'appelle plus les joies du dehors et, de plus en plus, elle s'éloigne, et pour toujours, de ce que le langage romantique du temps appelle le vain tumulte des salons.

Elle a connu l'art de vivre. En compagnie d'un mari qui la comprend et qui l'aide, elle en sait maintenant pratiquer un autre plus difficile encore : celui de vieillir. Plongée dans ses souvenirs, hochets délicieux du déclin de la vie qui ne se brisent point et qui se parent des couleurs délicates qu'on leur prête, cette femme, bientôt sexagénaire, va vivre dans une demi-solitude. Mais à cette demi-solitude les lettres ne perdront point. Dans l'intimité du chez soi, au milieu des objets familiers qui tous ont leur histoire et sont les muets évocateurs du passé, Mme de Souza ne sera point seule. Elle aura une compagne qui ne la quittera jamais. Celle qui lui dictera ses derniers romans... Celle qu'on nomme irrévérencieu-

sement la Folle du Logis. Et la Folle du Logis ne sera point seule non plus avec Mme de Souza, car, chaque jour, obéissant aux douces accoutumances un peu monotones de nos pères, fidèles à cette habitude morte qu'on appelait « la causerie du coin du feu », les habitués de la *casa* viendront cueillir sur ses lèvres quelques-uns de ces spirituels récits dont elle a conservé le secret. Avec une rapidité dont elle coutumière, la société l'oubliera. Eux lui demeureront fidèles et continueront de l'aimer. Ils l'aimeront parce qu'elle sait les intéresser en s'intéressant à eux, « parce qu'elle est pour eux généreuse et pleine de cœur, parce qu'elle a conservé, dans l'art de dire, la correction, l'élégance et la mesure ».

De politique elle ne s'occupe plus. « Le roi est bon », répète-t-elle en 1815 et, dans la bouche de la mère du général de Flahaut, cet éloge de Louis XVIII prend une singulière valeur. Mais la sérénité de son esprit qui goûte peu les temps d'agitation et les disputes violentes, voudrait autour de lui la paix idéale des êtres et des choses. Une de ses amies, qui l'interrogeait alors sur l'état de la France, reçut d'elle cette réponse charmante : « L'état du pays ressemble à un livre ouvert par le milieu, les ultras y lisent de droite à gauche, au rebours, pour tâcher de remonter au commencement, les libéraux courent de gauche à droite se hâtant vers la fin, mais personne ne lit à la page où l'on est[1]. »

Mais ce qui intéresse plus encore Mme de Souza que l'état de cette France, dont elle espérait jadis remanier les assises avec Talleyrand, c'est le sort de ses amis, car la sagesse lui a appris avec les années à restreindre le

1. Sainte-Beuve, *op. cit.*

cercle de ses préoccupations comme celui de ses désirs. C'est encore à Mme d'Albany qu'elle donne, le 10 décembre 1816, des nouvelles de l'abbé Morellet, fidèle, malgré ses quatre-vingt-huit ans, aux petits dîners intimes de l'hôtel de Souza :

« ... Ce qui nous occupe à Paris, dit-elle, c'est l'accident de ce pauvre abbé Morellet. C'est bien la peine d'arriver à quatre-vingt-huit ans pour être emporté par des chevaux de fiacre ! Ce malheureux abbé venait de monter dans la voiture. Ses nièces s'apprêtaient à le suivre, lorsque les chevaux prirent le mors aux dents et passèrent par-dessus une borne. Sa voiture fut renversée; mais, comme la portière était restée ouverte, l'abbé tomba en dehors et eut la voiture sur lui. On le releva de là le fémur cassé, ce dont il ne se doute pas. Il ne croit avoir que des contusions. Dubois dit qu'il lui est impossible de lui remettre la cuisse ; ainsi le voilà dans son lit pour au moins trois mois et, s'il en relève jamais, ne pouvant plus marcher qu'avec des béquilles [1].

« Du reste, il a conservé toute sa tête pendant et depuis l'événement. Vous voyez qu'il aurait peut-être été à cent ans, ayant autant de forces. Je l'ai vu. Il est aussi tranquille que si on l'avait mis dans ce lit pour dormir paisiblement. La *casa* vous offre mille hommages. »

L'année 1817 devait être pour Mme de Souza plus féconde en événements. Aimer et se faire aimer c'était là un secret qu'elle avait légué en avancement d'hoirie à Charles de Flahaut son fils. Après un rapide séjour

1. L'abbé Morellet survécut à ses blessures, mais ne revint plus à l'hôtel Souza. Condamné à la réclusion depuis sa chute, il ne mourut que le 12 janvier 1819.

à Londres, celui-ci était en Écosse depuis quelques mois à peine lorsqu'il y connut une jeune personne des plus agréables. Née en 1788, miss Mercy Elphinstone, baronne Keith of Banheast, était fille unique de Georges Elphinstone lord Keith, fameux amiral anglais dont la carrière avait été brillante. En 1795, il avait aidé le général Clarke à s'emparer, sur la République batave, du cap de Bonne-Espérance. Depuis lors il avait forcé par la famine Masséna à évacuer Gênes ; et le Gouvernement britannique l'avait envoyé, en 1804, tenter avec une flotte formidable d'enlever l'Égypte aux Français.

Héritière d'une pairie qu'elle devait transmettre un jour à son fils, au cas où elle en aurait un, miss Mercy Elphinstone était fort riche et très recherchée. « C'était, écrit Mme de Souza à Mme d'Albany, le 7 juillet 1817, une « demoiselle » joignant au plus noble caractère l'esprit le plus sage et le plus éclairé. » Elle n'ajoute point qu'elle était assurément sentimentale et que la réputation consacrée de séducteur de Charles de Flahaut produisit incontinent sur son cœur les impressions les plus vives. A cette passion, l'ancien ami de la reine Hortense répondit par une affection convenable et mesurée et demanda sa main. Lord Keith s'opposa de tout son pouvoir à ce projet d'union disproportionné quant à la fortune, et que les deux Gouvernements anglais et français voyaient d'ailleurs d'un mauvais œil. Notre ambassadeur à Londres se perdit en d'inutiles démarches pour empêcher une alliance qui apporterait une situation considérable au général proscrit, et toute la famille de lord Keith marqua son indignation à miss Mercy Elphinstone. Cependant, dans la lutte, les armes étaient inégales puisque l'irrésistible Flahaut était en cause. Lord Keith le comprit assez pour se

montrer père docile. Malgré son mécontentement il donna son consentement à sa fille. Le Cabinet des Tuileries ayant refusé de sanctionner cette union, Charles de Flahaut démissionna de l'armée française le 28 mai 1817.

Le 30 juin de la même année, il put donc, pour annoncer son mariage à Mme d'Albany, lui écrire de Drummond Castle, résidence de lord Keith, une lettre flatteuse dans laquelle il rappelait l'attachement des ancêtres de sa fiancée à la malheureuse dynastie des Stuart.

« Quoique par sa naissance, disait-il, miss Mercy Elphinstone pût prétendre aux plus grands partis de l'Angleterre, elle leur a préféré un étranger malheureux. Sa famille n'a pas vu notre mariage d'un œil favorable, ce qui, vu le parti (politique) que j'ai pris et les préjugés anglais contre les étrangers, ne nous étonnera pas. Mais je mettrai tous mes soins à détruire les impressions fâcheuses qu'elle a contre moi et à leur prouver que mon pays, quoi qu'il ne soit pas connu pour cela, peut aussi produire de bons maris... »

Le mariage fut célébré à Drummond Castle le 13 juillet 1817, et Mme de Souza, qui avait beaucoup souffert des « calomnies atroces » exprimées à lord Keith sur son fils, et répétées par le père en courroux à sa fille insoumise, s'estima définitivement heureuse. Ce mariage, il est vrai, fixait son fils dans le Royaume-Uni, mais, disait-elle, je l'aime pour lui plus que pour moi, et actuellement je mourrai sans inquiétude ni pour sa fortune ni pour son bonheur.

Elle ne se trompait point, car, un mois après son mariage, Charles de Flahaut lui écrivait : « J'ai dans ma

1. Lettre de Mme d'Albany, 7 juillet 1817.

femme une bien aimable et bien excellente amie. » Et cette phrase raisonnable, ne marquant point une de ces excessives passions dont la jeunesse de Charles de Flahaut avait été prodigue, exprimait à merveille cette estime réciproque et décente qui garantit dans le mariage la durée d'une félicité correcte.

Lord Keith continuait cependant à ne point envisager ainsi l'avenir de sa fille, et Mme de Souza en éprouvait quelques regrets.

Le 6 août 1817, elle écrivait à Mme d'Albany :

« ... J'ai éprouvé de grandes ingratitudes. Mon âme a été blessée, mais je ne suis pas devenue misanthrope, car j'aime encore les gens que je ne connais pas[1] et le malheur me retrouverait avec le même zèle pour le servir. Cependant je me suis retirée du monde. Je vis avec d'anciens amis qui ont vu par eux-mêmes ma conduite, et, si vous aviez été ici, je suis bien convaincue que je vous aurais vue et verrais tous les jours. Quand les Écossais viendront voir leur reine légitime[2], je m'en rapporte à votre bonté pour faire à Néné autant d'amis que vous aurez de connaissances. On a fort irrité son beau-père. Moi qui tâche avant tout d'être juste, je trouve très simple qu'il ait regretté que sa fille n'épousât point un Anglais. Mais une fois le mariage fait, je désirerais qu'il rendît justice à mon Charles et qu'il lui accordât son estime, si même il prive sa fille de sa fortune[3], *ceci entre vous et*

1. Comme le fait judicieusement remarquer l'éditeur distingué du *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, M. Pélissier, ces expressions dénotent une amertume bien rare chez l'indulgente Mme de Souza, amertume dont on rencontre déjà la trace dans une lettre de 1815 citée plus haut.

2. On sait que la comtesse d'Albany était la veuve du dernier des Stuart.

3. Dans la même lettre à Mme d'Albany, Mme de Souza affirme que

moi, car je m'interdis absolument de prononcer même le nom de lord Keith. Charles a eu une vie toute honorable ; son âme est noble et pure ; il rendra sa femme très heureuse, et j'aurais voulu que lord Keith entendît mon mari, disant : « Mon beau-fils n'a jamais été pour moi un quart d'heure autrement que je n'aurais désiré qu'il fût. » Enfin je désire vivement cette réunion, mais je m'interdis toutes démarches là-dessus, car il n'y a que des impartiaux et des indifférents qui puissent influer sur un vieillard[1] entêté et passionné, rempli d'ailleurs de préjugés contre un mari français.

Tandis que Charles de Flahaut assurait son bonheur en se fixant loin de sa mère et devenait très populaire en Écosse où il faisait valoir les terres de sa femme, Mme de Souza jouissait à Paris de la notoriété littéraire qui commençait à s'attacher au nom de son mari, après avoir illustré le sien.

A la suite de plusieurs années d'un assidu travail, M. de Souza avait fait éditer, en 1817, sa superbe édition des *Luisiades* de Camöens. Rien n'avait été épargné pour la mise au point de ce chef-d'œuvre où sont déployées toutes les richesses des arts de l'imprimerie, du dessin et de la gravure. Ses liaisons personnelles avec des artistes tels que Gérard, Visconti, Van Praet lui avaient donné l'idée de faire exécuter à Paris même l'ouvrage auquel ces hommes distingués se firent gloire de concourir. On ne recula ni devant les peines, ni devant les dépenses, et le livre fut imprimé chez Didot avec des caractères fondus exprès, d'après une édition princeps du poème portugais appartenant à Lord Holland.

c'est Flahaut lui-même qui avait refusé par désintéressement tout avantage pécuniaire offert par lord Keith à sa fille pour son mariage.

1. Lord Keith était né en 1745.

« Que de fois, il est resté cinq, six et sept heures chez M. Didot, disait Mme de Souza, en parlant de son mari. Car ni l'imprimeur ni le prote ne connaissaient la langue, et l'on imprimait l'ouvrage comme un tableau de mosaïque. Enfin j'ai cru souvent que la santé de M. de Souza y succomberait. Nous ne nous vantons point de ce qu'il a coûté [1]. Ce serait une *folie sérieuse* aux yeux des hommes froids qui ne sentent point l'extrême satisfaction qu'une âme noble et généreuse trouve à élever un monument à celui qui a chanté et illustré les temps de gloire de son pays. Pour moi, je n'ai eu d'autre mérite que de promettre à mon mari de diminuer toutes les dépenses de la maison le plus possible, afin que son fils ne trouvât point cette somme de moins dans sa fortune et qu'elle fût prise tout entière dans nos économies, si nous vivons quelques années.

L'édition tirée à deux cents exemplaires ne fut point livrée au public, et M. de Souza en offrit des exemplaires aux principales bibliothèques de l'Europe, à plusieurs souverains et à un petit nombre d'amis. Ne boudant point la dynastie régnante, il en fit remettre un volume à Louis XVIII, cet homme de goût, qui, pendant trois jours, le montra à son entourage, en disant que rien d'aussi beau n'était sorti des presses françaises. « Voilà, j'espère un succès, écrivait Mme de Souza, et d'autant plus flatteur que MM. les courtisans ne s'y attendaient pas. » On admira beaucoup la dédicace au roi de Portugal, l'avertissement rempli de recherches bibliographiques fort curieuses sur les éditions diverses des *Luisiades* et une notice sur Camoëns qui renferme en même temps un jugement critique de

1. 60.000 francs écrivait-elle ailleurs.

l'épopée et des autres ouvrages du grand poète dont il réveilla le souvenir. Dans cette notice, Souza, entraîné par son enthousiasme, élève Camoëns au-dessus de tous les poètes modernes et il laisse même entrevoir qu'il ne le croit inférieur ni à Homère ni à Virgile. Son édition fut l'objet des rapports les plus flatteurs des littérateurs et des savants.

Après avoir terminé cette édition des *Luisiades*, qu'il augmenta plus tard d'un second avertissement en portugais, M. de Souza commença une histoire du Portugal mais sa santé chancelante ne lui permit point de la terminer.

Épuisé par cet effort de cinq années, c'était déjà un vieillard débile. Toujours aimable et doux, de commerce agréable, parce qu'il était d'une politesse extrême, il n'était point fait cependant pour égayer son intérieur car les sourires étaient rares qui éclairaient son pâle visage.

Parfois il recevait chez lui son fils qui venait souvent en France [1]. Dans l'ordinaire de la vie, il se mêlait volontiers au cercle des intimes de sa femme, visitait quelques compatriotes de marque, l'avocat Berger, son intime ami, ou un Brésilien, le comte de Tagoaky, qui partageait son temps entre Paris et Londres. Il entretenait des relations suivies avec Népomucène Lemercier [2],

1. Dom José-Luis de Souza, comte de Villareal, devint, après une carrière diplomatique brillante, un homme d'Etat universellement estimé. Il fut ministre des Affaires étrangères et de la Marine de 1835 à 1836 et de 1840 à 1842, et ministre de la Guerre sous la reine D. Maria II. Il mourut du choléra ministre du Portugal, à Saint-Pétersbourg, le 26 septembre 1855. De son mariage, contracté le 27 août 1811 avec Frédérica-Christine de Souza-Holstein, dame d'honneur de la reine, il a laissé une postérité nombreuse dont les membres tiennent une place importante à la cour de Portugal, dans l'armée, la diplomatie ou la politique.

2. Communication de M. Souriau, professeur à la Faculté des lettres de Caen, qui possède plusieurs lettres de M. de Souza adressées à Népomucène Lemercier.

Raynouard et Visconti. Ses habitudes étaient réglées. Il avait coutume de se rendre ponctuellement à son cercle, cheminant lentement, en artiste et en rêveur, à petits pas chancelants, par les rues du faubourg Saint-Honoré, et l'on considérait, dans son quartier, l'ancien ministre du Portugal comme une horloge vivante.

Il advint un jour que M. de Souza, sortant de son hôtel, fut le témoin d'une triste scène :

Une mère, sous ses yeux, infligeait à son jeune fils une correction un peu rude en lui reprochant d'être en retard pour l'heure de l'école :

— Ce n'est point ma faute, gémissait l'enfant, ce n'est point ma faute. L'heure du départ ne peut pas être sonnée, je n'ai pas vu passer M. de Souza !...

Dans l'instant même que ces paroles étaient prononcées avec indignation, un pas fit résonner légèrement les pavés de la rue Verte et M. de Souza, qui venait, fit entendre ces mots conciliants :

— Vous avez tous deux raison, mes amis. Puis, tirant un chronomètre de son gousset, il ajouta avec un léger effroi :

— Pour la première fois de mon existence, je suis en retard[1] !

Tandis que M. de Souza vieillissait trop vite, sa femme, en proie à de vives douleurs du foie, vivait de plus en plus recluse, passant des mois entiers d'hiver sans sortir. Elle ne s'en plaignait point et sur le déclin de sa vie cette incomparable observatrice des habitudes du monde commençait à se lasser du spectacle de la comédie humaine. Écrivant maintenant pour elle-même, elle s'intéressait peu à l'accueil fait par le pu-

1. Anecdote contée par Mme la vicomtesse d'Asseca, petite-fille de M. de Souza.

blic à ses ouvrages. Elle publiait, en 1820, *Mademoiselle de Tournon*, roman dans le goût du XVIIe siècle, sorte de pastiche des œuvres de Mme de Lafayette. Peintre de mœurs contemporaines, Mme de Souza sortait de son domaine en entrant dans l'histoire et son œuvre ne fut point magistrale. Le travail cependant devenait sa meilleure distraction.

« Ici, écrivait-elle à Mme d'Albany, c'est à qui ne se saluera pas. Il n'y a plus ni parents, ni amis, ni cousins, ni prochain. Tout est divisé. Si je n'avais pas en tête un nouveau roman, je m'ennuierais fort, mais je lis beaucoup, je travaille, j'écris, je fais de la tapisserie et, avec ces occupations, mes journées se passent dans une tranquillité d'esprit, une satisfaction intérieure, dont ces habiles gens, qui se croient des opinions et se rendent juges de celles des autres, seraient bien étonnés. Je dirais volontiers, comme le valet dans Sidney de Gresset : — C'est donc moi qui suis heureux. Je ne m'en doutais pas. — Je me trompe, ce sont eux qui ne s'en doutaient, et, après toutes les tracasseries et persécutions même que j'ai éprouvées, me trouver ce repos, est bien la preuve que la solitude et le travail sont les vrais biens de la vie. Il n'y a qu'un vrai malheur qui pourrait m'atteindre, ce serait de perdre mes yeux, et depuis quelque temps j'y ai mal. Aussi n'ai-je point balancé, et je suis entrée courageusement dans les lunettes, comme si j'étais encore plus vieille que je ne le suis. »

Ainsi s'écoulaient paisibles les journées un peu moroses de Mme de Souza. A cinq heures et demie, elle dînait en tête-à-tête avec son mari, goûtant à peine

1. *Correspondance* avec M. Le Roi.

aux légers repas[1] qui convenaient à leurs vieux ans et qui ne rappelaient guère la chair succulente des grands dîners auxquels jadis était convié Talleyrand. Le soir, quelques amis venaient « faire la partie » des maîtres de céans. Leur nombre chaque année diminuait, car aux divisions politiques susceptibles de les éloigner de la *casa* s'ajoutaient deux éléments de dispersion, décimant impitoyablement tous ces fidèles, terrassés sous le poids des ans : les infirmités ou la mort.

Mme de Ménars qui n'allait plus que rarement à Falaise, vivait médiocrement rue des Batailles, dans la bourgade de Chaillot. C'était une vieille dame « calme et douce[1] », qui venait parfois visiter Mme de Souza.

Mme d'Albany, Mme de Rumford, M. de Barbé-Marbois, le comte Siméon, Exelmans, la duchesse de Plaisance et d'autres encore prenaient parfois, lorsque sonnaient les heures du soir propices aux causeries intimes, le chemin de la rue Verte ; mais les assidus de chaque jour n'étaient plus qu'au nombre de deux. Tandis que l'abbé Morellet ne quittait plus sa chambre et que la face pâle de Bertrand se colorait d'une fugitive rougeur, lorsqu'il apercevait Mme de Souza dans la rue, Gallois et Le Roi demeuraient les derniers fidèles. Le premier, après s'être rallié avec aisance au régime monarchique, avait témoigné beaucoup d'intérêt à Mme de Souza, au moment de la défection de Talleyrand et de Bertrand. L'ancien tribun était devenu conseiller maître à la Cour des Comptes, sous le règne de Louis XVIII, et c'est dans la retraite et l'obscurité du chez soi que s'écoulait sa vieillesse. Mme Devaines et Mme de Souza étaient à peu près les seules amies du vieux temps

1. *Correspondance* avec M. Le Roi.

auxquelles il venait conter les nouvelles politiques du jour. Quant à M. Le Roi, il passait tous ses étés, près de Montfort, au superbe château des Mesnuls, chez sa belle-sœur Mme Le Roi de Camilly, écrivant des vers et s'occupant de physique. Ou bien encore, s'éloignant de la petite ville de Montfort-l'Amaury, dont son propre arrière-grand-oncle était curé *sous Louis XIII*, il faisait le tour de la France, malgré ses quatre-vingt-huit ans.

Chaque hiver le ramenait à Paris, où il occupait un petit appartement, cul-de-sac Saint-Dominique-d'Enfer, proche le Luxembourg. Dans la compagnie de Mme de Souza, il évoquait avec une verve étincelante les souvenirs du passé. Cet homme qui parlait de Fontenoy, de Rawfeld, qui évoquait le souvenir de Fontenelle par lequel maintes fois il avait entendu conter des anecdotes sur Corneille son oncle, sur Pascal, Boileau, La Fontaine ou Mme de Sévigné, cet homme « qui avait réfléchi dans ses regards des yeux ayant reçu l'image des hommes du temps de Louis XIV, se plaisait à faire revivre cette étonnante galerie d'illustres du grand siècle, en face d'un enfant rencontré chaque soir chez Mme de Souza[1] ». Et tandis que M. Le Roi était, dans l'hôtel de la rue Verte, l'image vivante du passé, cet enfant, destiné à devenir à son tour un des illustres du second Empire, représentait l'avenir : c'était Auguste de Morny.

Depuis le jour de l'hiver 1811, où Mme de Souza avait reçu chez elle son petit-fils, aux origines encore mystérieuses pour tous, jusqu'en l'année 1820, on sait peu de choses des premières années du futur duc de Morny[2].

1. *Notice inédite* de M. Guibourg, déjà citée.
2. Les principaux documents qui nous renseignent sur cette période

Sans doute, suivant la coutume du temps, l'enfant avait-il été mis en nourrice, puis il avait été ensuite recueilli de nouveau par sa grand'mère. Bien que soucieux d'une impeccable respectabilité, M. de Souza, pour plaire à sa femme et à son beau-fils, avait consenti à ce qu'il fût élevé chez lui, et il lui avait donné ses premières leçons de latin. Les Portugais qui fréquentaient à l'hôtel Souza pendant les premières années de la Restauration, le traitaient de « bambin charmant ». Il appelait Mme de Souza « Bonne Mère », et jamais aucune allusion n'était faite par les Souza ou les Flahaut à son illégitime naissance[1]. A l'âge de dix ans environ, Charles de Flahaut demanda à sa mère de mettre Auguste au collège. Elle le plaça dans la pension Muron, d'où il suivit les cours du collège Bourbon. Casimir Bonjour lui enseigna le grec et l'anglais, qu'il parla bientôt avec facilité. Mme de Souza, reconnaissante, ad-

de la vie intime de Mme de Souza sont ses lettres à Mme d'Albany, mais il est curieux de constater qu'aucune d'elles ne fait mention d'Auguste de Morny. Il n'en faut point conclure que l'enfant était loin d'elle, puisque, dans ses dernières lettres écrites à Mme d'Albany, entre 1820 et 1824 elle n'en parle pas davantage, alors qu'elle en entretient sans cesse son vieil ami Le Roi. Sans doute, un sentiment de discrétion ou de pudeur l'animait-il lorsqu'elle gardait le silence vis-à-vis de Mme d'Albany, amie de la reine Hortense, dont elle craignait sans doute d'éveiller les soupçons.

1. Ces renseignements nous ont été communiqués par Mme la vicomtesse d'Asseca, petite-fille de M. de Souza, et par sa nièce, Mme la marquise de Rio-Maior.

Mme d'Asseca, qui se souvient encore de Mme de Souza et qui conserva toujours d'excellents rapports avec sa famille, remarqua par la suite, dans le cabinet de travail du duc de Morny, en son hôtel des Champs-Elysées, deux portraits en vis-à-vis : celui de la reine Hortense et celui de M. de Flahaut.

Dans l'entourage de Mme de Souza, une grande réserve était observée pour tout ce qui concernait Auguste de Morny. Assurément M. Le Roi, son meilleur ami, devait connaître ses origines, mais il les tenait si secrètes que la tradition se répandit plus tard dans la postérité de Mme Le Roi de Camilly que le duc de Morny était — malgré la disproportion des âges — un fils naturel de Mme de Souza. De la reine Hortense il n'était point question.

mit alors Bonjour dans son salon et le reçut fréquemment. On prétend que le jeune Auguste alla plusieurs fois à Versailles voir son père putatif M. Demorny[1]. Il est certain par ailleurs, que, dès son bas âge, M. de Flahaut, lorsqu'il venait à Paris, le conduisait chez le prince de Talleyrand, qui prenait plaisir à le faire causer. Un jour, affirme le Dr Véron, M. de Talleyrand dit à M. Martin, gouverneur des enfants de M. de Dino :

— N'avez-vous pas remarqué dans l'escalier un pepetit bonhomme que M. de Flahaut tenait par la main ?

— Oui, Prince.

— Eh bien, souvenez-vous de ce que je vais vous dire. Cet enfant-là sera un jour ministre[2].

Plus rares étaient ses relations avec la reine Hortense dont il parlera plus tard avec tant d'affection[3] : mais il n'est point douteux qu'il ait dès l'enfance entretenu des rapports avec elle :

Parmi les habitués de la *casa* dont nous n'avons pas encore parlé, on voit apparaître plus particulièrement, à partir de 1815, deux membres de la famille Delessert qui témoignent beaucoup d'intérêt au jeune Morny. Mme de Souza, rompant avec ses habitudes de retraite, dine parfois chez l'un d'eux, le philanthrope Benjamin Delessert, député, membre libre de l'Académie des sciences et régent de la Banque de France[4]. L'autre, Gabriel Delessert, banquier et plus tard préfet de police,

1. *Dictionnaire de la conversation*, article *Morny*. — Cependant cette supposition paraît bien hasardeuse puisque M. Demorny mourut lorsque le fils de la reine Hortense n'avait pas encore trois ans.

2. Véron, *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 172.

3. Cf. Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, 3e série, p. 332; — *Mémoires* de Cassagnac ; — Véron, *Journal d'un bourgeois de Paris*, etc.

4. *Correspondance* avec M. Le Roi.

est un fidèle ami de la reine Hortense, qui a mis beaucoup de dévouement à lui faciliter son départ pour la Suisse en 1815. C'est lui qui donne à la duchesse de Saint-Leu des nouvelles de l'enfant dont il est tuteur[1]. Enfin, chez Mme de Souza, nous rencontrons aussi très fréquemment, sous la Restauration, un certain Carbonel, plus tard général de la garde nationale, qui paraît s'occuper de l'éducation militaire de Morny. Lorsqu'on songe que ce Carbonel était frère d'un maître de harpe de la reine Hortense, on peut se demander, sans toutefois répondre affirmativement à la question, s'il n'était point pour elle un agent d'informations susceptible de lui donner de fréquentes nouvelles d'un enfant qui lui fut toujours cher. Tout ce passé demeure obscur pour les historiens, mais combien fut plus obscur pour Morny lui-même le roman de sa naissance!

Quelles étranges lumières se firent lentement dans son cerveau lorsqu'il apprit peu à peu les liens qui l'unissaient à M. de Flahaut, à la reine Hortense, à Mme de Souza, sa « bonne mère », au prince de Talleyrand lui-même[3], à tous ces personnages plus ou moins familiers de son enfance et dont un seul, celui qui lui avait donné son nom, n'était point son parent.

Quand il sut juger ceux qu'il avait aveuglément aimés, on conçoit quel put être son désenchantement en matière de morale, quel dut être son scepticisme précoce sur les vertus domestiques. On comprend ce

1. « J'ai sous les yeux une lettre de M. Delessert à la reine, de 1824, où il dit qu'il est désolé de penser que depuis deux ans la reine n'a pas eu de lettres de lui. Il est vrai qu'il ajoute que le cabinet noir a dû en arrêter ». (Communication de M. Germain Bapst.)

2. Communications de M. Frédéric Masson, de Mme la vicomtesse d'Asseca; — *Correspondance* Le Roi.

3. Le duc de Morny, lorsqu'il fut arrivé au pouvoir, révéla à plusieurs de ses amis les relations qui existaient entre Talleyrand et lui.

que fut cet homme. Et ce que fut cet homme, avec ses qualités rares et ses défauts notoires, on le comprend mieux encore, si on attache quelque importance aux phénomènes de l'hérédité, lorsque l'on songe au génie des affaires qui caractérisait les Bouret, aux qualités d'homme d'État de M. de Talleyrand, à la grâce de M. de Flahaut, à la séduction de la reine Hortense, aux mœurs et à l'esprit de Mme de Souza...

A la mémoire de cette dernière, le duc de Morny conserva toujours une affection d'autant plus méritée que Mme de Souza lui donna la dernière et peut-être la meilleure de ses tendresses.

Auguste de Morny! C'est le principal intérêt des dernières années de Mme de Souza et, dans sa correspondance avec M. Le Roi qui nous les fait connaître, le nom « de ce petit qu'elle aime comme un fils » apparaît à chaque page.

Le 18 août 1820, elle lui écrit au sujet de cet enfant de neuf ans :

« Il fait le plus beau temps de la nature, cher Petit Père[1], et comme je serais contente de vous avoir ici pour aller promener ensemble, mais puisque vous restez dans vos bois, je vais m'éloigner encore plus de vous et partir pour le Havre, les bains de mer étant or-

1. Dans leur aimable badinage de vieux amis, Mme de Souza et ses intimes se donnent de fréquents surnoms, suivant par là les traditions les plus pures du XVIIIe siècle. M. Le Roi est un épicurien qui goûte finement toutes les joies de la vie et ne se plaint nullement de sa vieillesse, qu'il désire prolonger le plus possible. Mme de Souza l'a donc surnommé le Petit Père Eternel et plus familièrement le Petit Père. La majeure partie de ses lettres, dont nous ne donnons ici que quelques extraits, sont touchantes par les expressions d'intérêt qu'elles renferment pour la santé du Petit Père, par les exemples de longévité qu'elle lui cite afin de lui donner bon espoir dans l'avenir. Avec ce vieillard plus âgé qu'elle de vingt-deux ans, elle est vraiment filiale et, sous une forme plaisante, on y sent percer la bonté d'une femme qui a le don de savoir s'intéresser aux autres plus qu'à elle-même.

donnés à Mons. Auguste. Il maigrit, il est triste. On dit que cela lui fera du bien, et comme je le sais très nageur et fort aventureux, je mourrais d'inquiétude ici, si je le savais sans moi s'exposant à ce perfide élément. Une vague m'emporterait peut-être cette légère personne au lieu que, moi là, je suis bien sûre qu'il ne mettra pas le pied dans l'eau sans avoir avec lui quelque vieux matelot pour l'attraper par une patte s'il voulait aller trop loin. Peut-être aussi prendrai-je les bains pour me lester contre l'âge et le froid de l'hiver. Nous n'avons eu ni prix ni accessit, mais lui n'a gagné qu'un affreux mal de tête en allant au concours assister au triomphe des autres... »

Mme de Souza cependant ne se lesta point contre l'âge — c'était là quelque chose d'un peu téméraire pour une femme qui allait atteindre sa soixantième année — en prenant les bains de mer. En 1820, éclatait à Porto une révolution qui avait pour but de donner au Portugal un Gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI, qui était jusque-là resté au Brésil, s'empressa de revenir à Lisbonne, et accepta la *constitution des Cortès*, mais pour la violer bientôt après.

Les débuts de cette longue guerre civile dérangèrent les finances de M. et Mme de Souza. « Les oranges du Portugal » deviennent rares, disait celle-ci en parlant *de ses douros*[1]. Les inquiétudes de M. de Souza pour l'avenir de son pays et celui de sa famille affaiblirent encore sa santé et, pendant 1821 et 1822, le ménage demeura à Paris, réciproquement occupé de nouveaux travaux littéraires.

Mme de Souza avait par ailleurs des soucis d'autre

1. *Correspondance* avec Mme d'Albany.

sorte. Sa sœur, « la Belle Julie », hydropique et recluse, lui inspirait de l'inquiétude. Une lettre de 1822 à M. Le Roi reflète cet état d'esprit.

« Que vous êtes bon, mon Petit Père Éternel, je me disais que vous ne saviez pas un mot de nos tribulations, et j'étais sûre que vous enverriez savoir de nos nouvelles. Voyez si mon cœur et le vôtre ne s'entendent pas, malgré cette rue d'Enfer que je hais[1]. On a retiré à ma pauvre sœur 60 pintes d'eau; elle a été fort agitée cette nuit, mais a dormi sur le matin. M. de Souza est mieux; cependant ses vilains catharres lui reprennent souvent. Il fait comme vous et ne mange rien, ce qui paraît au vulgaire bien affaiblissant. M. de Souza est mieux aujourd'hui. Ainsi j'espère que samedi il descendra au coin de son feu. Si vous y veniez vers le soir vous seriez bien aimable.

« Votre *sociabilité* est charmante et bien vraie, mais vous seule la possédez à cet éminent degré. Je m'en doute aussi un peu mais pas aussi bien que vous... Mon bon petit père, mon aimable et ancien ami, il n'y a que vous comme vous. Ménagez-vous bien. Il fait un vent sec et nord auquel je vous supplie de ne pas vous exposer. Attendez la pluie pour sortir. Ce soleil est un trompeur et plus mortel que la neige. Voilà ce que Moreau dit[2]. »

Mme de Ménars souffrit encore pendant quelque temps jusqu'au jour où elle mourut à Chaillot, le 30 mai 1822, à six heures du matin, âgée de soixante et onze ans[3]. Aucune feuille publique ne signala la mort

1. On a vu que Le Roi habitait le cul-de-sac de Saint-Dominique-d'Enfer.

2. Moreau était le médecin de Mme de Souza et de Morellet.

3. Jal *Dictionnaire critique* donne son acte de décès, qui est conservé aux Archives nationales (T. 1083).

de la *Belle Julie* qui, remplissant jadis Paris du bruit de ses coquetteries, avait excité l'admiration de la cour du roi Louis XV. C'était, elle aussi, « une de ces oubliées », une de ces survivantes de l'ancien régime rejetées à jamais dans l'ombre par la Révolution. Et personne dans le public ne fut là pour s'étonner de ce que la femme qui venait de mourir, belle-sœur de Mme de Pompadour et fille, dit-on, du roi Louis XV, pût appeler mon petit-neveu le fils de la reine Hortense...

Seule une lettre de Mme de Souza nous donne quelques détails sur les derniers moments de sa sœur :

« Mon bon et cher Père Éternel qui, j'espère, sauf mon respect pour l'éternité, vivra cent ans, écrivait-elle le 5 juillet 1822, je ne vous ai pas répondu tout de suite parce que votre lettre m'est arrivée lorsque j'avais bien du chagrin. J'ai perdu ma pauvre sœur après une longue et cruelle maladie. Je suis restée près d'elle jusqu'à son dernier soupir, et il m'en est resté une douleur profonde qui me suivra jusqu'au tombeau. Si j'ai de la peine je pense qu'elle l'aurait partagée, si quelque chose me plaît, je regrette qu'elle n'en jouisse plus. Enfin son souvenir m'est toujours présent. Il aggrave les maux et affaiblit le peu de biens qu'il y a dans la vie. Pauvre bonne sœur! Elle était douce, faible, résignée à l'infortune et résignée aussi à la douleur. Elle ne se plaignait jamais et, dans cette horrible agonie, je tenais sa main et lui ai dit : « Souffres-tu, ma bonne? » Elle m'a répondu : « *Pas trop.* » Cependant elle étouffait, car l'eau la gagnait; mais son affection ou son courage l'ont toujours empêchée de dire un mot qui pût m'affliger. Ah ! je la regrette de toute mon âme, mais je ne veux pas vous affliger, mon excellent ami. Ce serait mal répondre à

votre lettre à laquelle j'ai été bien sensible et *où que je sois*, et dans quelques dispositions où je me trouve, votre amitié me fera toujours du bien.

« J'ai écrit le mot *Fin* au nouveau roman[1] ; mais à présent il y a le chapitre des corrections, des points, des virgules ; enfin le vrai ennui après avoir composé. Vous aurez un des premiers exemplaires dès qu'il paraîtra. Il y a un aimable vieil ami d'une jeune personne et je vous ai mis sur mon chevalet pour qu'il pût être orné par tous les âges. Dites à Mme votre nièce qu'elle vous embrasse, car c'est vous que j'ai voulu peindre. Je ne suis point la jeune personne, mais cependant je dirais volontiers comme Mme de Fourqueux : « Sans ma « mémoire et mon miroir, je croirais encore avoir vingt « ans. »

« Je ne consens pas que vous alliez dans la préfecture de M. de Nugent sans du moins passer par Paris, j'ai besoin de vous revoir, mon pauvre ami, de parler avec vous de mes chagrins, car votre cœur est jeune aussi et il y prendra part. Depuis le premier jour où je vous ai connu j'ai senti tout ce que vous aviez de bon, d'aimable ; cette manière si simple de n'exister que pour les autres, cet esprit si gai qui anime tout et cette égalité d'humeur que je n'ai vue qu'à vous... et peut-être à moi, si j'ose le dire, cependant pas si parfaite que la vôtre. Écrivez-moi quelquefois si vous vous réveillez avec le désir de faire un vrai plaisir à la personne qui vous a le mieux apprécié, et moi, je vous prie, quand vous mettrez de l'ordre dans vos amitiés, de me placer au premier rang. Croyez que la mienne peut hautement l'attendre de vous. Nous

1. *La comtesse de Fargy.*

n'avons ici aucunes nouvelles. Les places à l'Académie se donnent sans faire plaisir à ceux qui les reçoivent. Les malheurs de la Grèce ne touchent que le temps de lire les gazettes. Tout s'éteint avant de briller quant à l'Académie et, pour les Grecs, on trouve que ce sont des impertinents de vouloir être libres, avoir une patrie et défendre leurs pères, mères et enfants. Le grand système est de rester comme l'on est sans prétendre être mieux. Peut-être a-t-on raison pour si peu qu'il y a à vivre. Mais voilà que je retombe dans mes tristesses. Ainsi je vous quitte, mon excellent ami... »

Le roman dont Mme de Souza parle dans cette lettre parut, quelques mois plus tard, sous le titre de *La comtesse de Fargy*. On ne saurait dire que ce fut là son œuvre maîtresse, puisqu'aussi bien elle révèle un talent à son déclin. L'auteur y peint des passions trop fortes qui ne sont point dans la mesure de son talent; mais ce roman contient des pages charmantes. Ce sont celles qui, saisissant la vie réelle dans sa plus fine vérité, nous content l'amitié vieille de cinquante ans, d'une douairière, Mme de Nançay, pour un célibataire d'âge, M. d'Entragues, qui devient le confident et le professeur d'expérience de la petite-fille de Mme de Nançay. Piquants, spirituels, d'une malice fine et railleuse sont les dialogues entre les deux vieux amis, qui nous donnent un aperçu très pittoresque de ce qu'étaient jadis ces amitiés anciennes et ce tour d'esprit du XVIIIe siècle dont nous n'avons plus la notion et que Mme de Souza a pris sur le vif puisque... Mme de Nançay c'est elle-même, puisque M. d'Entragues, c'est le vieil ami Le Roi...

XVI

Charles de Flahaut en France. — La jeunesse d'Auguste de Morny. — Mort de Mme d'Albany. — Publication des *Lettres portugaises*. — Maladie et mort de M. de Souza. — Voyage au Havre. — Morny poète. — Mort de M. Gallois. — Déménagement de Mme de Souza.

(1822-1829)

Au moment où Mme de Souza publiait *la Comtesse de Fargy* elle avait le plaisir de revoir le héros d'un autre roman, *Eugène de Rothelin*, son fils Charles, qui, depuis 1820, obtenait du Gouvernement l'autorisation de faire quelques séjours en France. Il amenait à Paris sa femme et plusieurs filles en bas âge. C'était là quelque chose d'agréable pour Mme de Souza mais son plaisir n'était point sans mélange. Elle avait aimé trop exclusivement son fils pour placer sa belle-fille en tiers dans cette affection jalouse et, de 1820 jusqu'à sa mort, ses lettres à M. Le Roi ou à Mme d'Albany respirent à l'égard de Mme de Flahaut une suffisante estime qui ne se nuance point de tendresse. Elle est trop bonne pour se plaindre d'elle, mais il est aisé de deviner entre les lignes de ces lettres que la présence de sa belle-fille à Paris ne lui cause aucune allégresse. « Vous ne savez pas combien on désire plaire à sa belle-fille tant qu'il reste l'espoir de s'en faire aimer. L'état de belle-mère n'est ni facile ni agréable, écrit-elle à M. Le Roi. »

Mieux encore, ce fils lui-même, qu'elle a tant aimé, lui tient encore vivement au cœur, mais les nouveaux liens qu'il a formés et son éloignement habituel ont

brisé quelque chose de leur mutuelle affection et de leur intimité d'antan. Mme de Souza est à l'âge où certaines femmes, désireuses d'exercer sur un être jeune une protection enveloppante et câline, sont plus grand'-mères que mères... Auguste de Morny a hérité de la tendresse passionnée qu'elle a eue jadis pour Charles de Flahaut. C'est lui, maintenant, qui, par la grâce de ses manières, devient l'*Eugène de Rothelin* de sa vieillesse, tandis que son propre fils n'est plus qu'un ami dont elle raille doucement les travers.

C'est au cours peut-être de son séjour à Paris, en 1823, que Charles de Flahaut conçut une ardente affection pour une femme dont le nom ne nous est point parvenu. Vainement, un jour, il cherchait de quel présent il pourrait la gratifier pour lui marquer la vivacité de ses sentiments. Mme de Souza, qui ne craignait point semblables confidences, fut consultée sur le choix du présent.

— Je voudrais, ma mère, disait Charles de Flahaut, donner à Mme X... quelque chose de très précieux et de très rare.

— De très rare, dites-vous, mon fils? interroge Mme de Souza.

— Oui, ma mère, quelque chose de très rare!

Un instant Mme de Souza réfléchit...

— Je crois avoir trouvé, dit-elle enfin. Et après une pause pendant laquelle son fils attentif attend l'oracle, elle ajoute d'un air grave :

— Donnez-lui donc un de vos cheveux.

Bien qu'il n'eût pas quarante ans, Charles de Flahaut était déjà entièrement chauve[1].

1. *Mémoires* du duc de La Rochefoucauld-Doudeauville.

Ces traits de malice étaient familiers à Mme de Souza, révélateurs d'une disposition chronique à la gaieté, gaieté bien nécessaire pour distraire la mélancolie de ses vieux jours :

Le fils de M. de Souza, mêlé par sa haute situation à la révolution de Portugal, s'était uni au comte d'Amarante, chef du parti absolutiste, pour soulever le Traz-os-Montes contre la constitution de 1820, dont personne ne se souciait. L'autodissolution des Cortès, en leur donnant la victoire, les dispensa de recourir à la guerre civile : « Vous devez juger les angoisses que nous avons eues, écrivait Mme de Souza, le 10 juin 1823, à Mme d'Albany. Mon mari ne vivait pas, et il s'affaiblissait à vue d'œil. Enfin le voilà hors de peine. » Et, malade elle-même, elle écrivait encore, le 22 juillet suivant, à M. Le Roi :

« Je suis toujours où vous m'avez laissée, c'est-à-dire dans mon fauteuil. Mes promenades finissent dans mon jardin avec mes roses. Nous n'aurons pas encore eu d'été. On dit qu'il est allé voyager en Russie où il fait, dit-on, une chaleur affreuse. Il y a longtemps que je prédis que cette puissance envahira tous nos biens, mais je croyais que notre climat ne serait pas de ce nombre et nous resterait pour nous consoler de tous les autres. Enfin je me soumets. La résignation et la modération sont des vertus précieuses qui viennent avec l'âge et l'expérience. Heureux ceux qui les possèdent et peut-être plus heureuse est la jeunesse ardente qui marche ne se doutant de rien et croyant qu'elle n'atteindra jamais le mauvais côté de la question.

« Mon fils a déjà perdu ses cheveux. Il dit : c'est la guerre ! Quelques dents : il crie que c'est l'humidité. Il ne lui est pas encore entré dans l'esprit que ce sont des

petits pas insensibles que l'on fait vers cette vieillesse qu'il regarde du haut de sa grandeur. Je me garderai bien de lui apprendre ce secret, et lorsque nous aurons cent ans, vous et moi, nous nous moquerons de lui, car je doute qu'il s'en tire aussi gaiement.

« Auguste est dans les tribulations du latin. De là il passera au grec, à l'algèbre, et puis, Dieu sait ! Jusqu'à ce que l'étude soit devenue pour lui le plus grand des plaisirs, il a en perspective bien des chagrins, bien des pensums. Quand je pense que j'ai fait des livres *imprimés*, moi qui sais à peine combien il y a de lettres dans l'alphabet, je lui envoie des gâteaux lorsque son maître lui impose des pénitences. Cependant je crois bien que si j'avais eu une éducation plus forte, mon esprit en vaudrait beaucoup plus. Enfin le pauvre enfant travaille, gémit, et je le console; mais au fait on en est content.

« M. de Souza a eu une attaque de rhumatisme très forte. Il est mieux et fort tranquille depuis que son fils n'est plus exposé qu'aux mécomptes ordinaires de la vie. Il va ministre en Angleterre, et j'en suis charmée. Il est toujours heureux pour le moment et surtout pour l'avenir de rester étranger à toutes les réactions, car réactions et révolutions sont synonymes. Notre ami Gallois est toujours bon, sage et jugeant mieux que personne les folies humaines. Pour moi, mon cher ami, je vis en paix avec les défauts des autres, de même un peu avec les miens. C'est mal, je le sens. Il vaudrait mieux se corriger, mais la vie est si courte ! Je tâche seulement qu'ils n'aient rien d'offensif. Je commence mes journées sans projets, je les passe, laissant tout ce qui m'entoure en repos, et je les finis sans avoir rien fait du tout, prenant le premier livre qui me tombe sous la main et m'y amusant

comme si le temps était à mes ordres et m'avait promis de ralentir sa marche pour moi! — Adieu, cher ami... votre retour me consolera de voir revenir l'hiver. »

Avant que l'hiver fût venu, Charles de Flahaut repartit pour l'Écosse, d'où il ne revint plus que tous les deux ans, et Le Roi reçut le 18 septembre la lettre qui suit :

« ... Mon fils reste dans son Écosse où sa femme est grosse. Puissent-ils avoir eu l'esprit de faire un garçon[1], sans quoi la voilà condamnée à faire un enfant tous les ans comme cette dame anglaise (?). Remarquez bien ça. Le pays est célèbre pour ce genre d'industrie. Cette dame est accouchée de sa quinzième fille, sans intermédiaire d'un seul garçon. Voyez-vous d'où vous êtes l'entrée de cette mère dans un bal avec ses quinze demoiselles la suivant? Mais comme l'héritage de lord Keith plane sur la tête de ce fils qui n'existe point, il faut bien, veut Dieu, veut le diable, qu'il arrive. En parlant d'enfants, il faut que je vous raconte un mot qui m'a été au cœur, d'autant que celui qui me l'a dit ne s'en est pas douté !

« Le général Exelmans a perdu, le printemps dernier, deux enfants en huit jours du croup. Leur mère en a été au désespoir. Il lui en reste quatre. Avant-hier, il me disait de l'aîné : « Charles étudie très bien, il a eu un prix au grand concours, mais il n'a pas l'ombre d'ordre. Il dépense tout ce qu'il a, le donne ou le perd.

1. Mme Charles de Flahaut n'eut que des filles. — Le 29 août 1825, Mme de Souza écrivait à M. Le Roi, au sujet de la naissance de la dernière : Sarah-Sophie-Louise de Flahaut : « Cher Petit Père, j'ai reçu ce matin l'agréable nouvelle que Mme de Flahaut est accouchée d'une cinquième fille. Il n'y aurait eu de mieux que d'avoir eu deux ou trois jumelles. Ce sera peut-être pour l'an prochain que nous ne nommerons point l'an de grâce. »

Cela lui est égal. Mon second, Maurice, est un diable incarné. Il bat ses sœurs, ses bonnes. Personne n'en peut venir à bout.

— Et, repris-je, que dit à tout cela Mme Exelmans?

— Ah! pour elle, répondit-il en soupirant, elle ne leur demande que de se bien porter.

« Ne trouvez-vous pas que toute la douleur de cette mère est là? Mais adieu, mon bon Petit Père. Mettez en vers cette historiette. Votre cœur qui devine tout saura faire parler cette pauvre mère... »

Vint l'hiver de 1823 à 1824 amenant à Paris le « Petit Père Éternel ».

On essuya le tric-trac. On descendit au salon une ample provision de confitures portugaises — c'est Mme de Souza qui parle — et les causeries intimes se prolongèrent presque chaque soir avec Gallois et Le Roi, roulant souvent sur la douleur qu'ont les « vieux » à voir disparaître une à une les affections de leur jeunesse.

En février 1824, Mme de Souza reçut en effet avec une tristesse profonde la nouvelle de la mort de Mme d'Albany. Sa lettre à M. Fabre, en date du 9 février 1824, respire une douleur profonde.

« Je la regretterai toute ma vie et je l'aimais de tout mon cœur, écrit-elle... parlez-moi d'elle, mon cœur en a besoin. Parlez-moi aussi de vous! Quelle longue et douce habitude rompue, sans que rien puisse en faire retrouver le fil; il me semble que tous les jours, toutes les heures, la vie enfin soit comme arrêtée! »

Sur ces entrefaites, M. de Souza publia dans sa langue maternelle une traduction des fameuses *Lettres portugaises* avec le français en regard. Cette traduction, faite depuis vingt-cinq ans, fut mise au jour par lui pour avoir l'occasion de faire paraître une notice bibliogra-

phique destinée à prouver, contre l'opinion générale, qu'il n'avait jamais existé que cinq lettres authentiques et que les six autres qui ont été ajoutées à la première édition de 1669 ne sont qu'une spéculation et une fabrication de libraire.

« Ce dernier effort littéraire épuisa le malade. Il devenait inconsciemment irritable et hypocondrique, ne lassant point pour cela la patience de sa femme qui ne se démentit jamais. « Il a été pour moi si bon, si excellent, que c'est avec une sorte de religion que je le respecte et que je l'aime », écrivait-elle à Mme d'Albany.

Un matin, Mme de Souza, montant chez lui pour avoir de ses nouvelles, lui demanda, anxieuse, comment il se trouvait :

— Mais comme une lampe qui s'éteint, répondit M. de Souza d'une voix faible.

Je n'ai de consolations et de distractions que par le petit Auguste qui vient très bien, mandait Mme de Souza à M. Le Roi, le 16 avril 1824. Il a beaucoup d'esprit naturel. En tout la nature l'a bien doué, mais je ne lui vois pas de dispositions pour entrer dans la Compagnie de Jésus, et c'est cependant la seule route ouverte aujourd'hui. Les avocats sont encombrés et quel est le Français qui ne croit pas devoir parler? L'avancement dans l'armée est si lent que j'en connais un des meilleurs officiers, qui, depuis dix ans, est officier sans espoir d'avancement. Cependant toutes les notes de ses chefs sont pleines d'éloges de sa bonne conduite et de sa capacité, mais il faut un nom plus brillant que le sien pour parvenir actuellement. Je ferai comme en Suisse, je crois qu'il sera bon de le livrer à un cours d'agriculture rurale, et si je puis transformer sa petite rente en une bonne petite

ferme, je lui dirai de chercher quelque *dindonnière* et de vivre ses pauvres jours sans les compter et du moins sans avoir à en rendre compte à personne... J'attends à tous moments la nouvelle de l'accouchement bienheureux, je me flatte, de ma belle-fille. Je lui désire un garçon, quoique mon fils m'ait écrit qu'il recevrait une quatrième fille de fort bonne grâce. Je doute un peu de cette philosophie, et je crois entendre un enfant chanter quand il a peur... »

En 1824, M. de Souza, sentant une légère amélioration dans son état, témoigna le désir de quitter son hôtel de la rue Verte pour aller habiter un autre immeuble plus spacieux qu'il possédait entre cour et jardin, 22, rue de la Ville-l'Évêque. Mme de Souza se prêta de suite à cette fantaisie, bien qu'attachée à son *home* par les mille liens qui nous unissent aux choses, elle regretta la maison où elle avait rêvé, pensé, causé et souffert.

On emmena rue de la Ville-l'Évêque la femme de chambre de Mme de Souza, la vieille *Polly*, à laquelle trente années d'attachement dans l'exil comme dans la prospérité donnaient des privautés de servante maîtresse, le vieux portier André, à son service depuis vingt-cinq ans, le valet de chambre de M. de Souza, un despote depuis longtemps en charge, une cuisinière, une fille de cuisine et un cocher chargé du soin d'entretenir deux chevaux hors d'âge qui, faute de services, mouraient de gras fondu dans l'écurie.

L'emménagement eut lieu au mois de juillet, et Mme de Souza en éprouva mille déconvenues : « Il me faudra bien du temps pour m'y habituer à cette maison nouvelle ! écrivait-elle à M. Le Roi. D'abord la tête de mon lit est à gauche, et l'on ne peut faire autrement..

Cela me gêne pour mon déjeuner, pour verser mon thé. Enfin, j'aurais une cinquantaine de petits malheurs semblables à vous raconter, mais auxquels je me dis :

— Et ceux qui n'ont même pas de thé ! Ne m'envieraient-ils pas de verser le mien de la main gauche ? »

Morny passa là ses vacances :

« Auguste en est à sa troisième leçon de vers latins, écrit toujours Mme de Souza à son fidèle correspondant, le 20 août 1824. Je vous les envoie[1]. Il les a faits devant moi sans dictionnaire, car vous savez que, pendant les vacances, il reste chez moi, mais il va tous les jours chercher des devoirs à la pension, et il revient ensuite travailler sur ma table ronde. Je vois avec plaisir qu'il se donne de la peine et, lorsqu'il a réussi, il a une joie, une effervescence qui sont de bonne augure pour ses succès à venir.

« Il court une brochure de M. de Chateaubriand sur la censure qui est, à mon avis, ce qu'il a écrit de mieux parce que, comme il l'a faite très vite et *ab irato*, il n'a pas eu le temps de la contourner et de s'évertuer à changer l'expression naturelle, pour des figures ou, comme dit le baron de Crac on reste en équilibre sur les décombres de l'Univers... Adieu, bon Petit Père, je vous aime de la plus véritable amitié et comme toutes vos aimables qualités de cœur et d'esprit le méritent. Gallois se porte très bien. Il me dit mille choses toutes charmantes et, hier, il m'assurait que depuis quarante-cinq ans qu'il vous connaît, vous n'aviez pas gagné un jour et que vous étiez alors comme aujourd'hui le plus aimable de tous... »

1. Ce distique est élégamment tourné et prouve une connaissance du latin assez remarquable pour un enfant de douze ans. L'écriture est déjà bien formée et la signature du futur homme d'Etat « Auguste Demorny », se termine par une énergique et superbe paraphe.

L'automne de 1824 s'écoula pour Mme de Souza sans grands événements. Elle souffrait déjà beaucoup à cette époque d'un catharre qui lui donnait « une petite toux convulsive ». Peu soucieuse de sa personne, elle ne se soignait point, sortant pour aller au salon admirer les toiles de son peintre favori, Gérard. « Je verrai, disait-elle à M. Le Roi, à guérir tout cela avant la chute des feuilles. » Mais seul le *Père Éternel* était dans la confidence de ses maux car Mme de Souza s'était fait une règle de ne jamais attrister son entourage de ses souffrances ou de ses tristesses. C'est là peut-être le secret des longues amitiés qu'elle sut faire naître et vivre autour d'elle, car cette femme, si prompte à deviner les tressaillements du cœur humain, savait bien que les malheureux n'ont guère d'amis. Elle était plus compatissante aux maux d'autrui qu'aux siens propres.

Le 11 septembre 1824, quelques jours avant la mort de Louis XVIII, elle écrit au Petit Père Éternel : « Le Roi est, dit-on, fort mal. Son état fait compassion. Il n'a plus de sommeil, et les récits qu'on en fait excitent ma pitié réelle et une véritable admiration pour le courage avec lequel il supporte tant de maux. Ce qui m'a étonné c'est qu'aujourd'hui, dans une boutique, j'ai vu beaucoup de femmes acheter du noir comme si déjà il n'existait plus. Le deuil sera tout près je vous assure. »

Mme de Souza ne se doutait point, alors qu'elle allait bientôt porter elle-même le deuil le plus cruel de sa vie. En décembre 1824 M. de Souza tomba de nouveau malade et s'alita pour ne plus se relever. Pendant six mois sa femme le soigna avec le dévouement qu'on pouvait attendre d'une nature telle que la sienne, mais M. de Souza ne s'était point trompé. « La lampe s'éteignait faute d'huile. »

« Viens donc, mon cher enfant, imposer ton autorité à ton père, écrivait Mme de Souza à son beau-fils, ambassadeur à Londres, le 7 avril 1825, la mienne est à bout, et les médecins disent qu'il n'y a plus méchant malade. Ceci entre nous deux. »

Le 1er juin 1825, à trois heures du matin, M. de Souza mourut d'un catharre suffocant.

Mme de Souza, dont la jeunesse avait été brillante et entourée, allait désormais vieillir dans la solitude. La visite prolongée de son beau-fils, le comte de Villa-Réal, l'installation à Paris d'une jeune et charmante cousine de son mari, la comtesse de Penafiel, adoucirent un moment sa peine, puisque tous deux pouvaient lui parler de celui qui venait de disparaître, mais son chagrin demeurait intime et profond. Le 20 juin, elle écrivait d'une main tremblante à la comtesse de Tagoaky, qu'elle ne connaissait point, mais qui venait de perdre elle-même à Londres son mari, « aimé par M. de Souza comme un frère » :

« Mes regrets dureront autant que ma vie. Mon mari avait veillé sur moi avec une affection si tendre, si éclairée, que je le regardais comme ma Providence sur la terre. Il a assuré mon avenir d'une manière honorable pour son nom et confortable pour mon repos ; mais je me réserve de vous rendre compte de tout ce que sa bonté, sa prévoyance ont fait pour moi dans quelques jours, car j'ai été si saisie en le voyant m'échapper pour toujours qu'il m'en est resté un tremblement dans la main dont je le soutenais, et il m'est bien difficile d'écrire. Oh ! Madame, je n'ai jamais senti d'une manière aussi cruelle combien ce mot *jamais* est déchirant, et aujourd'hui où je ne cesse de penser à lui, il semble qu'une voix secrète me

répète toujours : Jamais! jamais! tu ne le reverras! »

Et dans une lettre écrite à la même date à M. Le Roi :

« Six mois passés près de lui sans, pour ainsi dire, le perdre de vue une minute, tant de soins, d'inquiétudes avaient attaché ma vie à la sienne... et ma vieillesse sera isolée, solitaire, livrée peut-être à des domestiques!... »

Puis brusquement, dans ces deux lettres, Mme de Souza arrêtait ses plaintes, s'inquiétant des nouvelles de ses correspondants, et fidèle à ses habitudes, elle ajoutait : « Je ne veux point vous attrister de mes peines, car vous avez les vôtres. »

Auguste de Morny, dont la sensibilité était très vive, fut affecté jusqu'à en être souffrant par la mort de M. de Souza, qui lui laissa par testament « un souvenir dont le présent était accompagné de paroles affectueuses ».

Mme de Souza, pour laquelle il était maintenant tout dans la vie, ne craignit point de rompre avec ses habitudes pour soigner la santé débilitée de l'enfant, tandis qu'elle-même, « lorsqu'elle était malade, n'écoutait les médecins que pour avoir le plaisir de la désobéissance ». Sur les conseils du Dr Moreau, elle l'emmena au Havre prendre les bains de mer au mois de septembre 1825. Ce fut un événement. « On ne conçoit point chose semblable, s'écriait Gallois. Depuis quinze ans, mon amie n'a pas quitté Paris, et la voilà qui part! »... Le célibataire Gallois oubliait que Mme de Souza était grand'mère...

Elle s'installa sans joie à l'hôtel de Hollande, éveillée dès cinq heures du matin « par un tonnelier qui cogne et recogne toute la journée et la rend ivre ». Ce-

pendant le voisinage de la mer... qu'elle n'avait pas vue depuis Kiel... lui donne « un appétit de pensionnaire qui ne va pas trop à l'air de son visage ».

« Ici, dit-elle, les hommes et les femmes se baignent ensemble ; le ciel, la terre, le soleil même, quand il daigne se montrer, n'y trouvent rien à dire. Les uns nagent, les unes crient et avancent en tremblant sur les galets. Tous n'y pensent qu'à eux-mêmes, et c'est de penser aux autres qu'est le péché... » Quant à Auguste de Morny, « il est en extase devant les flots d'une mer terrible et se baigne malgré une tourmente qui déracine un arbre de 60 pieds ». C'est un émoi pour Mme de Souza qui écrit à M. Le Roi, le 20 septembre :

« Le jour de la tempête, il a été pris dans une vague qui avait plus de 20 pieds de haut. Elle l'a fait tourbillonner et l'a campé à fond en s'aplatissant sur sa tête ; mais, comme c'était près du rivage, il a pu nager assez vite pour en éviter une seconde, qui accourait contre cette frêle petite personne, qui, ce jour-là, a eu assez des beautés de cet élément et n'a voulu s'y fier encore que le lendemain. Depuis, nous n'avons vu qu'une tranquille et majestueuse mer que je voudrais bien voir de ma fenêtre, à Paris. Ces vagues portent à une rêverie qui n'est pas sans douceur. »

Lorsque le jeune Morny se fut baigné vingt fois — on allait alors à la mer, comme on prend maintenant, les eaux — Mme de Souza rentra à Paris, d'où elle écrivait, le 13 octobre 1825.

« Auguste, mon bon Petit Père Le Roi, est retourné sous le joug de fer. Il a, de son chef, écrit à M. de Lessert pour le complimenter sur la naissance d'une petite fille, qu'il félicite surtout, parce qu'elle n'apprendra ni le grec ni le latin. M. de Lessert me mande que sa

petite lettre est charmante et si naturelle, qu'il l'a lue à toute sa famille. Moi, je ne l'ai pas lue. Ce qu'a cet enfant, c'est le naturel que laisse de n'avoir jamais éprouvé de crainte chez moi. Il est *lui*, tel que Dieu l'a fait, sans honte comme sans vanité. S'il fait bien, cela lui paraît un coup du ciel. Il en a de la joie et point d'orgueil. S'il a tort, il croirait volontiers que c'est un maléfice, et il avoue sa faute avec une sincérité presque mathématique. Il dirait bien, j'ai eu tort jusque-là. Ensuite, j'ai eu raison. Après, le diable s'en est mêlé et je suis retombé. Mais n'est-ce pas là comme nous sommes tous ? Il est dans un moment d'effervescence, de gaîté, d'envie de rire, de jouer, qui ne va pas trop avec le grec et le latin ; mais cette bonne disposition passera, et le froid de la vie se fera sentir plus tôt qu'il ne pense. Pauvre enfant ! Que ne m'est-il permis de le laisser évaporer son enfance, cette folie de jeunesse, qui passe si vite et pour ne plus revenir ! Mais il faut le laisser pâlir et piocher sur les dictionnaires. J'en demanderais volontiers pardon à Dieu ! »

Des « petites lettres charmantes » d'Auguste de Morny, nous avons un exemple. Au mois d'avril 1826, Mme de Souza est prise de la rougeole. Carbonel, qui fréquente beaucoup la maison, la fait énergiquement soigner, malgré ses récriminations, et c'est Auguste qui se charge de donner des nouvelles. Il écrit, le 10 mai 1826 :

« Nous venons d'être bien inquiets, mon bon monsieur Leroi, notre ami. Bonne mère a eu la rougeole. Actuellement cette maladie est finie, mais elle a été prise cette nuit de ses grandes douleurs de foie. Cependant elle est mieux ce matin, mais elle dit que si vous ne venez pas la voir, elle ne se rétablira point, qu'elle

est une pauvre patraque, qu'enfin elle est fort triste, et que, quoi qu'elle ait eu une maladie de jeune personne, elle a toutes les infirmités et les morosités de la vieillesse. Pour vous, vous connaîtrez ces malheurs dans cent ans, car vous n'êtes pas encore majeur et vous êtes même plus jeune que moi, ce qui nous fait à tous bien plaisir. Plus de vers, plus de rire, plus de chansons, et le 14 de mai se passera bien tristement, si vous ne voulez pas raviver un peu notre maisonnette. Je suis, pour toujours, votre ami,

« AUGUSTE. »

Morny écrit agréablement en prose, mais il a, d'autre part, la réputation de bien « tourner les vers ». Son professeur, Casimir Bonjour, lui demanda donc, au mois de décembre de la même année, d'en adresser quelques-uns au proviseur du Collège Bourbon, à l'occasion de sa fête, et lui donne une heure pour ce travail. Ce n'est plus la « Mère heureuse » d'*Eugène de Rothelin;* c'est cette fois l'heureuse grand'mère, qui les copie bien vite et les envoie à M. Le Roi, « un connaisseur[1] ».

1. Tels étaient les vers de Morny :

Vers pour la fête du proviseur du collège Bourbon (Chaussée-d'Antin)

Dans le quartier où règne l'opulence,
Au centre des plaisirs de la magnificence,
Etranger à ce faste, entre mille palais,
Un modeste collège, asyle de la paix,
S'élève ; et chaque jour une ardente jeunesse
Aux sources du devoir se réunit, se presse.
Là, des muses chéries, favori d'Apollon
Un savant révéré vit heureux et tranquille !
Voulant en vain cacher et sa gloire et son nom.
C'est le repos du sage, aussi noble qu'utile
Roi, sur un trône obscur, sa bonté, sa douceur,
De ses jeunes sujets fait palpiter le cœur.
Un mot approbateur, un regard, un sourire
Suffit pour assurer l'ordre dans son empire.

« Voilà, mon bon Petit Père, des vers d'Auguste que son professeur lui avait demandés pour le proviseur, et puis, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'après les avoir faits, il n'a pas voulu les donner, pour, m'a-t-il dit, ne point passer pour *capon*. Je vous prie, cher ami, de me dire ce que vous pensez de ces vers, quoique je ne lui dirai jamais que je vous les ai envoyés. Moi, j'en ai été enchantée, et j'ai eu bien de la peine à contenir ma joie. N'est-ce pas que ce sera un talent ? N'est-ce pas qu'il est né poète ? Car il faut avoir le feu sacré, si l'on aspire à briller ! »

En février 1827, c'est un autre succès. Auguste de Morny, deux fois premier dans sa classe, est invité au banquet de la Saint-Charlemagne, que l'Université offre aux élèves distingués des Collèges de Paris. « Il sera plus fier, écrit sa grand'mère, qu'un maréchal de France ! » Les succès du petit Morny sont, au reste, les plus grands intérêts de sa monotone existence. Loin du monde, elle sourit, avec un indulgent scepticisme, aux revirements de la politique dont, jadis, elle subis-

Sur la justice seule, il fonde tous ses droits,
Fait chérir ses arrêts, fait respecter ses lois.
De sa nouvelle Sparte, il bannit la licence,
Et c'est dans Sybaris qu'il prépare en silence,
Le fruit de mille efforts, le succès des talents
C'est un père zélé pour ses nombreux enfants.
Payons-le de ses soins en célébrant sa fête
Qu'à l'embellir de fleurs chacun de nous s'apprête.
Mais quoi ! J'entends des voix... D'un ton mâle il s'écrie :
« Elève de Bourbon, honore ta patrie...
Ma fête est le concours... cueille-moi des lauriers,
Va rabaisser l'orgueil de tes rivaux altiers,
Aux drapeaux du collège, enchaîne la victoire.
Des Réon, des Dupont fait revivre la gloire (*a*) :
Il dit. Ce mot de gloire exalte les esprits.
Chacun s'écrie alors : « Pour qui seront les prix ?
A l'envi, on s'excite, à l'envi on s'enflamme.
Noble émulation, vertu d'une grande âme,
Tu pénètres leur cœur, si jeunes qu'ils sont tous
Ils sont ambitieux... mais ne sont point jaloux.

(*a*) Élèves qui avaient obtenu le prix d'honneur.

sait si rudement les contre-coups : « Je ne vous parlerai point des affaires publiques, mande-t-elle à Le Roi, dans la même lettre qui mentionne les honneurs rendus à son « Auguste », car je suis sûre, que, de votre grand château et de ma petite chambre, nous pensons les mêmes choses... Les événements et les hommes sont les mêmes dans tous les temps. Au commencement de la Révolution, M. Mathieu de Montmorency fit la motion que tous les nobles reprissent leurs noms patronymiques, et il est mort dans les hauteurs de l'ultracisme et l'amour des distinctions nobiliaires. M. de Metternich donnait à l'Empereur la fille de son maître, serrait la main de tous les maréchaux malgré leurs titres autrichiens, et voilà qu'il veut les en dépouiller. Chacun revient à ses moutons. C'est drôle, pour qui regarde du coin de son feu... »

Si les événements politiques n'importaient plus guère à Mme de Souza, elle ressentait vivement tout ce qui concernait ses anciens amis, encore qu'elle les eût depuis longtemps perdus de vue. Le 27 février 1827, elle écrit au *Petit Père Éternel*, à l'occasion du décès de M. de Caulaincourt :

« Voilà ce pauvre duc de Vicence mort, et mort de chagrin. Accoutumé à occuper de grandes places, à jouir de la considération qu'elles donnent toujours, il n'a pu se résigner à l'isolement et à la retraite, qu'une noble fierté lui prescrivait, lorsqu'il s'est vu en butte à la plus affreuse calomnie, non qu'il n'aimât la campagne et la solitude, mais il y a grande différence entre s'éloigner du monde ou qu'il s'éloigne de vous. Il était aussi innocent de la mort du D. D.[1] que vous et moi, et il

1. Duc d'Enghien.

voyait dans tous les yeux cette accusation. Il en rugissait intérieurement, mais concentrait, étouffait toutes ses peines, et il a fini par un squire cancéreux à l'estomac, après six années de souffrances horribles, tant de l'âme que du corps. Je l'ai beaucoup connu. Il avait le plus noble caractère. Jamais il n'a flatté son ancien maître. Il le rudoyait même souvent. Enfin, tous deux sont morts de chagrin et de la même maladie. Aujourd'hui on lui rend justice. Plusieurs de ceux qui l'ont le plus accusé se sont fait écrire chez sa veuve. Il est bien temps! Et quinze années de douleur seront oubliées en deux minutes par ceux mêmes qui les ont causées. Du reste tout ce qui l'a connu particulièrement l'aimait, et sa famille, jusqu'aux plus petits, est au désespoir de l'avoir perdu... Auguste vous assure de son respect. Il trouve le carnaval bien court. Je lui fais entendre, comme je le puis, que les bons jours sont peu nombreux dans cette vie. Il trouve cela contre nature. M. Gallois est assez souffrant depuis quelques jours, mais ce n'est qu'un gros rhume. Stanislas Girardin était, hier, à l'agonie. »

Cette lettre est bientôt suivie d'une autre adressée encore à M. Le Roi :

« Quand donc viendrez-vous avec moi passer l'été de la Saint-Martin? Ce sont les beaux jours de mon âge, soit dit entre nous, et quand on me félicite sur mon bon visage, je suis toujours prête à dire : « L'été de la Saint-Martin, voilà notre printemps! » Il y a toujours un peu de feuilles mortes sur mon bonnet, mais laissons ces tristes pensées. J'ai lu votre éloge de Fontenelle. J'en suis très satisfaite, mon vrai ami, et vous aviez grand tort de me le cacher. Vous m'avez peut-être fait ce savant plus grand que je ne le croyais,

mais j'aime le voir aussi sage et aussi bon. Vous savez que c'est surtout cette dernière qualité qui me va au cœur. Votre parallèle de Voltaire et de lui est très bien. Cependant je ne vous permets pas de comparer ces deux grands hommes, sérieusement parlant; mais pour un discours à l'Académie, ce jeu d'esprit est très séant. Votre éloge est parfaitement écrit, comme on n'écrit plus, rempli de pensées fines, ingénieuses. Enfin j'en suis bien, bien contente, et je le garderai toujours. J'aime même votre nom imprimé en gros caractères dans ce volume... Je lis en ce moment l'édition de Voltaire, par Beaudoin. Il y a là un morceau contre Fréron rempli de grosses injures qui m'a fait de la peine. Par exemple, votre Fontenelle ne se serait pas abaissé à ce point, et comment Voltaire ne se disait-il pas que Fréron serait bien oublié, lorsque sa gloire augmenterait chaque jour? Il y a plus d'humilité qu'on ne croit à répondre à certaines gens. Je voudrais que Voltaire ait su que la génération actuelle ignorerait le nom de Fréron, s'il ne se trouvait pas dans ses ouvrages. C'est lui qui rend ce nom, pas immortel, mais éternel. J'ai été assez heureuse pour avoir su bien jeune qu'il fallait se renfermer en soi-même, laisser les autres dire, penser tout ce qu'ils voulaient, n'ambitionner aucune grandeur, vivre pour un petit nombre d'amis et aussi un peu pour soi; enfin bien savoir qu'on a toujours la première place au coin de son feu. Il est cependant bien rare qu'on ait le bons sens d'y rester. Mais voilà ce que je tâcherai d'inculquer à M. Auguste, puisqu'il aura assez d'esprit pour aimer la lecture; je lui apprendrai aussi à faire des *patiences*, car ma philosophie pratique sait que le temps qu'on passe sans s'en apercevoir est le plus doucement passé. »

Que dire de Mme de Souza entre 1827 et la Révolution de 1830 ? Comme l'enfance, la vieillesse n'a plus d'histoire, et les événements sont rares qui rompent l'uniformité de sa vie journalière. Un nouveau deuil marque pour elle l'année 1827. Depuis quelque temps, elle a loué une partie de son hôtel à cette jeune comtesse de Penafiel, parente de son mari, que nous avons vu apparaître à Paris, au moment de la mort de M. de Souza. Mère de jeunes enfants, et par conséquent, jeune elle-même, Mme de Penafiel meurt d'une attaque d'apoplexie, le 6 mars 1827.

« Elle était si parfaitement bonne, s'écrie Mme de Souza, que, dans ma longue vie, je n'ai jamais trouvé un cœur si plein d'amour. C'était un ange, et mon âme est remplie d'une douleur que je ne puis exprimer. »

Quelques jours plus tard, Morny remporte quelques succès d'écolier, et, en venant les annoncer à sa « Bonne Mère », il l'embrasse en lui disant tout bas : « Je te console comme je peux. »

Un séjour, en France, de Charles de Flahaut et de sa femme fait heureusement diversion à cette douleur[1]. « Ils arrivent tous, mon fils, ma bru, leurs filles, leur gouvernante, leurs gens ! C'est une vraie tribu — je dirai même une vraie tribulation ! » Lorsque le jeune ménage est à Paris, Mme de Souza dîne fréquemment chez son fils et elle demande, un jour, à M. Le Roi, de lui céder un chevreuil de son parc, pour offrir de la venaison à « la dame » ; c'est ainsi qu'elle appelle sa belle-fille. Charles de Flahaut s'occupe beaucoup de l'éducation d'Auguste de Morny, estimant peut-être qu'elle

1. Chaque fois que Flahaut venait en France, sous la Restauration, il était signalé à la police par le sous-préfet de Dieppe ou de Calais et surveillé avec soin (Archiv. nation., F7, 6890).

a été jusqu'à présent confiée à une main un peu faible.

Morny, comme de juste, préfère à la sévérité de son père l'indulgence de son aïeule, et le 3 décembre 1829, M. Le Roi reçoit de Mme de Souza une lettre contenant des vers de lui qui décèlent déjà une liberté d'allures singulière et frondeuse :

« Voici des vers qu'Auguste a faits en deux heures et demie de temps, à la montre. Ainsi, cher ami, vous jugez qu'ils ne peuvent être bien soignés. Cependant j'en ai trouvés d'assez jolis et je vous les envoie, mais n'en parlez pas à Auguste, car lui, qui en est mécontent, m'a défendu de les montrer. C'est pour mon fils, qui le gronde tout le jour, tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, et l'appelle sans cesse flaneur, lambin, etc. Vous les brûlerez, ainsi que ma lettre, après les avoir lus :

Oui, plus j'avance dans la vie
Plus je rencontre de censeurs.
Les hommes réglant tout d'après leur fantaisie
Voient les défauts d'autrui sans connaître les leurs,
Et chacun ici-bas, aveugle sur soi-même
N'a des yeux que pour voir le mal chez son voisin.
Si je ris je suis fou, si je suis pâle, blême.
Si je tarde un instant votre joie est extrême,
Vous pouvez m'appeler et flâneur et lambin !
Et bien souvent, après dix heures du matin,
Vous me tancez sur ma paresse
Les yeux à peine ouverts et vos rideaux fermés.
Encore est-ce un effort, hélas, quand vous parlez !
Votre bouche s'oppose au désir qui vous presse.
Mais bientôt ce dernier devient victorieux.
Sur vos sens engourdis l'habitude l'emporte,
Le plaisir de gronder ! Ah ! l'amorce est trop forte !
De grâce, avouez-le, je suis bien malheureux.
Mais vous qui contrôlez mes actions sans cesse
Dites-moi, dans votre jeunesse
Fûtes-vous toujours un Caton ?
L'écho dit : Non.

C'est aujourd'hui votre fête.
C'est aujourd'hui la saint Charles, je crois.
On dit qu'on peut blâmer et louer à la fois.
J'ai voulu commencer par vous laver la tête,
Et, ma foi, j'ai trouvé cela fort amusant.
Le passe-temps est doux, certes, il doit vous plaire ;
Je vous excuse alors et, pour vous satisfaire,
Je vous livre ample carrière.
Oh, vous aurez de quoi vous amuser souvent,
C'est plaisanter assez. Retournons la médaille.
A présent donc, prenons le bon côté.
Jusqu'ici je n'ai rien fait qui vaille
Et je vais dire enfin la vérité :
A vos amis toujours fidèle,
Fidèle à votre opinion
Vous devancez l'honneur quand il appelle.
La gloire est votre passion,
Mais écoutez l'écho du monde.
Sur lui, confiant, je me fonde.
Or, écoutez ce qu'il dit aujourd'hui :
L'écho dit : Oui.

« Voilà, cher ami, ce qu'il a tiré de son cerveau sans peine, sans travail, presque sans y penser. Cela ne vous promet-il pas un poète ?... Malgré ce que dit le sévère G(allois) sur les éducations publiques, la chose qui prouve que les fréquentes visites dans la maison, je dirais volontiers maternelle (car j'aime cet enfant comme s'il était le mien), valent mieux que la poussière des classes, c'est que dans tout ce qu'a fait Auguste il n'y a pas une faute de goût. Ces sages ne sentent pas combien cela est remarquable. »

« Vieillir, c'est voir mourir », a écrit quelque part Mme de Souza. L'année 1828 lui devait donner une preuve nouvelle de l'exactitude de son aphorisme. Cette année fut pour elle particulièrement triste. Malade sans cesse, elle fut privée de la société quotidienne de son ami Gallois, qui s'éteignait lentement d'une

maladie d'estomac. Il mourut, en juin 1828, sans souffrances et croyant sa guérison prochaine. Mme de Souza pleura « cet ami de cinquante ans qui lui apportait, le dernier, les bruits du dehors » ; son chagrin fut si grand que, six ans plus tard, « elle verra encore approcher avec mélancolie le mois de mai et le mois de juin, parce que l'un lui avait enlevé son mari et l'autre son ami ». Des anciens habitués de la casa, disparus tour à tour, un seul restait donc, « le Petit Père Le Roi » car Exelmans était un jeune, et Carbonel un hôte de secondaire importance. Autour d'elle la mort faisait son œuvre. Elle restait presque seule, « hors, disait-elle, des intérêts de la vie ».

Dès lors, Le Roi passait le meilleur de son temps au château des Mesnuls. Ce n'était point là l'unique souci de Mme de Souza. En juin 1829, son beau-fils, le comte de Villa-Real, reprit l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque où elle demeurait, pour y loger sa famille pendant ses séjours à Paris. Suivant la loi de Portugal, M. de Souza n'avait pu laisser à sa femme qu'un douaire représentant le dixième de son revenu, que les révolutions avaient diminué de moitié, ce qui ne laissait à Mme de Souza que 2 à 3.000 livres de rente auxquelles s'ajoutait le prix de location d'une partie de son hôtel qu'elle n'habitait pas en entier. M. de Villa-Real lui proposa donc une rente viagère de 15.000 livres pour remplacer son douaire et l'usufruit de l'hôtel qu'il reprenait.

« Je ne sais où aller ! disait Mme de Souza après avoir accepté ces conditions. Sans Auguste je me retirerais à la campagne ; je dis adieu à cette maison où j'ai éprouvé tant de chagrin, mais... plus de roses ! plus de petit jardin ! » La mort de Mme Devaines, arrivée sur ces entrefaites, le 25 juin 1829, la décida à aller occuper

au numéro 7 de la rue Saint-Florentin, le logis de la défunte, un hôtel construit par l'architecte Gabriel[1], bien qu'elle estimât peu séduisant d'occuper une alcôve où la mort venait de s'arrêter !

« Non, mon vrai ami, disait-elle à M. Le Roi, je ne suis ni si courageuse ni si philosophe que vous le croyez. Je souffre, mais en silence, et *personne au monde*, excepté vous, ne m'entendra former une plainte ! Ah ! la fin de la vie est bien difficile à arracher, mais je cache avec soin toutes ces impressions ! »

Elle souffrit seule d'ailleurs, car Morny n'était plus près d'elle. On avait décidé en haut lieu qu'il ne serait point poète, mais qu'il deviendrait mathématicien. Le 29 juin 1829, elle écrivait à M. Le Roi : « Auguste est parti pour Aix-la-Chapelle[2], il y a aujourd'hui huit jours et, le 20 juillet, il en partira avec mon fils pour l'Écosse. C'est un beau voyage, qui étendra son esprit ; à son retour il entrera chez le professeur Guérard pour étudier les mathématiques et n'en jamais sortir. Je doute qu'il puisse se faire à cette vie studieuse et retirée après avoir goûté des plaisirs du monde. On a mis toutes choses à l'envers pour ce pauvre enfant. Ce n'a pas été ma faute. J'en souffre d'avance pour lui. D'Alembert disait : « Qu'on me donne un bœuf, j'en ferai un mathématicien, mais encore faut-il être un animal ruminant, et pauvre Auguste n'est rien moins que cela. »

Pendant l'hiver de 1829 à 1830, Mme de Souza reçut fréquemment, rue Saint-Florentin, son ami Le Roi qui revenait à Paris. A quarante-cinq ans de distance, ils se retrouvaient tous deux, nonagénaire et grand'mère à

1. Lefeuve, *les Anciennes Maisons de Paris*, t. III. p. 97.
2. Ce voyage cachait-il un rapprochement avec la reine Hortense ?

cheveux blancs, « chauffant, disait-elle, leurs rhumatismes au pâle soleil du jardin des Tuileries », de ce même jardin des Tuileries qui avait vu leur belle jeunesse aux temps de la monarchie passée. Tous deux, ils distinguaient, de leurs yeux affaiblis par l'âge, le palais du Louvre où ils avaient vécu des heures heureuses ou cruelles. Paisiblement ils suivaient à petits pas le court trajet qui, jadis, avait été la voie douloureuse de M. de Flahaut, lorsqu'il cheminait du Louvre à la rue Saint-Florentin, pendant la journée tragique du 10 août. Et lorsque Mme de Souza rentrait chez elle, son vieux cœur, peut-être, tressaillait-il encore devant l'hôtel splendide où fréquentaient son fils et son petit-fils, mais dont elle ne dépassait plus le seuil, car cet hôtel, c'était celui où l'ingrat Bertrand s'était réfugié chez plus ingrat que lui-même : M. le prince de Talleyrand !

XVII

Retour de Charles de Flahaut en France. — *La duchesse de Guise.* — Nouveaux projets de romans de Mme de Souza. — Correspondance avec M. Le Roi. — Morny à Fontainebleau. — Son caractère. — Les romantiques. — La statue de Louis XVI. — Opinion de Mme de Souza sur Voltaire et sur Dumas. — Vieillesse. — Maladies. — Chagrins. — Morny en Afrique. — Mort de Mlle de Flahaut. — Mort de Mme de Souza.

(1830-1836)

Bien que Mme de Souza, fidèle au précepte du sage, eût pour habitude de ne s'étonner de rien et de voir, de son balcon, défiler avec sérénité les événements et les hommes, on peut cependant tenir pour probable qu'elle n'assista point sans quelque surprise à la Révolution de 1830.

En 1825, elle écrivait à son ami Le Roi qu'elle croyait « la race des Bourbons paisiblement affermie sur le trône, » et voilà qu'un coup de fortune les jetant à bas élevait au rang suprême de roi des Français le fugitif sans sou ni maille avec lequel elle cheminait trente-cinq ans plus tôt par les routes de l'Allemagne. Elle n'eut point d'ailleurs à se plaindre pour les siens de ce revirement du sort, car Louis-Philippe rappela définitivement d'Angleterre son fils Charles, qu'il promut à la dignité de lieutenant général de ses armées, en même temps qu'il le replaçait à la Chambre des Pairs. Flahaut revint donc s'établir à Paris avec sa femme et ses cinq filles[1], et il fréquenta

1. 1° Emilie-Jeanne de Flahaut, mariée le 1er novembre 1843 à Henry comte de Shelbourne, marquis de Lansdowne, père du ministre actuel des Affaires étrangères du Royaume-Uni, morte à Londres en juin 1895;

assidument aux Tuileries. Au contraire de Louis XII, le Roi des Français, n'oubliant point qu'il avait été duc d'Orléans, obéissait-il à un sentiment d'ancienne reconnaissance en accordant ses bonnes grâces à Charles de Flahaut? C'est là quelque chose de possible, mais, s'il y eut manifestation de gratitude, Mme de Souza n'en tira point de bénéfice personnel. « Après la Révolution de 1830, écrit Sainte-Beuve[1], qui la venait parfois visiter, Mme de Souza, quand on parlait des Tuileries où son fils était en si bon pied, avait soin de marquer, d'un air d'allusion fine, qu'elle-même n'y allait pas. »

La conversation peut-être eût été singulièrement gênée entre les deux anciens émigrés d'Hambourg, qu'une commune détresse avait jadis égalisés par le rang d'une manière fugitive et factice. Et, par ailleurs, ayant chacun bifurqué dans la vie pour suivre depuis quarante-cinq ans des destinées si diverses, ils auraient eu sans doute quelque peine à se reconnaître et à parler la même langue sous le réciproque assaut des années.

Les événements révolutionnaires ont creusé un sillon si profond entre le XVIIIe et le XIXe siècle que la mesure du temps paraît avoir été spéciale pour la fin de l'ancien régime et pour le début du nouveau. Il semble qu'alors les années aient compté double. L'on s'étonne

— 2° Clémentine-Marie-Hortense de Flahaut, décédée le 5 janvier 1836 ; — 3° Georgette-Gabrielle de Flahaut, née en 1827, mariée à Charles-Jean Félix marquis de La Valette, ancien ambassadeur à Londres et ministre des Affaires étrangères, fils de Mme de La Valette, dont nous avons plusieurs fois parlé ; — 4° Adélaïde-Joséphine-Elisabeth de Flahaut morte jeune. — 5° Sarah-Sophie-Louise de Flahaut, morte le 8 juillet 1853 ; — Mme la marquise de La Valette, qui réside maintenant en Angleterre, est la seule survivante des petites-filles de Mme de Souza du côté Flahaut. De son mariage avec Miss Elphinstone Keith, le général de Flahaut n'eut point ce fils tant désiré « sur lequel planait l'héritage de lord Keith ».

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, *loc. cit.*

souvent de bonne foi en songeant que, sous le règne de Louis-Philippe, nombreux étaient encore les gens d'âge nés sous le règne de Louis XV. Et lorsqu'on évoque l'image vieillie de Mme de Souza, on est tout près de ne point vouloir l'identifier avec cette lointaine Mme de Flahaut, dont les coquetteries défrayaient jadis les conversations de la Cour du roi Louis XVI.

Le temps au reste a fait son œuvre. L'âge des passions n'est plus, et Mme de Souza, oublieuse des erreurs de Mme de Flahaut, en a conservé les seules qualités de l'esprit et n'est plus qu'une exquise douairière dont la silhouette ne peut être évoquée sans complaisance. Aux entours de l'année 1830, elle a abandonné son hôtel de la rue Saint-Florentin pour se plus modestement loger dans un immeuble sis au numéro 50 de la rue Saint-Honoré. C'est là qu'elle fut plusieurs fois visitée avant sa mort par une enfant, devenue douairière aimable à son tour et qui, chaînon vivant entre le présent et le passé, conserve encore de nos jours son ineffaçable souvenir[1].

Mme de Souza, nous faisait-elle récemment connaître, avait coutume, lorsqu'elle eut atteint la vieillesse, de recevoir les siens dans sa chambre à coucher, laquelle était meublée sans apparat. Une grande table ronde au tapis vert encombrée de multiples volumes en formait le principal ornement. Sur cette table s'accoudait la maîtresse de céans, toujours assise dans un fauteuil de vaste dimension. L'air de son visage faisait assez connaître qu'elle avait été jadis fort agréable. Ses grands yeux reflétaient l'intelligence et la bonté, que révélait encore la douceur de sa voix. Sous les cheveux blancs

1. Mme la vicomtesse douairière d'Asseca, née Souza de Villa-Réal, petite-fille de M. de Souza, dont nous avons déjà parlé.

et le bonnet immaculé, la fraîcheur de son teint était demeurée remarquable. Elle était mise avec simplicité[1], travaillait beaucoup, demeurait souvent seule, et on ne rencontrait guère chez elle que le général Exelmans et le général Carbonel.

Prosaïques, mais poignants, des soucis assaillaient alors ses vieux ans, car ses affaires pécuniaires étaient, en ce temps, singulièrement dérangées. Après avoir aimé d'autres jeux, son imagination toujours ardente se complaisait à ceux du hasard, et une tradition conservée dans la famille de Rémusat veut qu'un amour immodéré de la loterie ait contribué à diminuer le chiffre de ses revenus, déjà sensiblement amoindris par la révolution de Portugal :

« J'ai de grandes obligations à Dom Miguel, écrivait-elle en 1831 à M. Le Roi, car, faute de l'argent qu'il m'a pris, je n'ai plus de voiture, et la nécessité m'a fait retrouver des jambes. J'ai été avant-hier à pied rue Grange-Batelière[2] et suis revenue de même, seule comme un vrai housard. Est-ce beau cela? Au reste, je ne m'en plains pas, car nous autres, grands médecins, nous méprisons la douleur. »

Diverses satisfactions aidaient par ailleurs Mme de Souza à supporter les soucis dont elle entretenait son confident. Auguste de Morny en entrant en 1831 à l'école d'état-major, avait fixé cet avenir dont jadis se préoc-

1. Il paraît que Mme de Souza n'était point mise avec la même simplicité quand elle faisait encore quelques rares apparitions dans le monde, soit chez le comte Siméon, qu'elle aimait beaucoup, soit chez la marquise des Roys, fille du général Hoche. Suivant une tradition conservée par les descendants du comte Siméon, l'excentricité de ses toilettes de « l'ancien temps » frappait alors l'imagination des enfants qui la rencontraient chez l'un ou chez l'autre (Communication de Mme la duchesse de la Rocheguyon, née Nivière).

2. Chez M. Gabriel Delessert.

cupait son aïeule. Par sa présence à Paris, en 1831[1], Charles de Flahaut, revenu d'une mission d'ambassadeur à Berlin, où il ne demeura que cinq mois, réjouissait le cœur de sa mère. La joie qu'éprouvait celle-ci à voir sous ses yeux grandir ses petites-filles, compensait aisément les sentiments sans allégresse dont l'installation définitive de sa belle-fille en France était le sujet pour elle. Au reste, ce que fut pour Mme de Souza le déclin de sa carrière, sa correspondance avec M. Le Roi nous l'apprend et nous ne saurions rencontrer meilleur guide qu'elle-même pour connaître les intimes et dernières impressions de sa vie sous la Monarchie de Juillet.

Au sujet de ces deux cent vingt-deux lettres, nous serions tenté d'emprunter la comparaison faite par Mme de Sévigné parlant des fables de La Fontaine : « D'un plein panier de cerises vous ne voulez prendre d'abord que les meilleures, mais elles finissent par y passer toutes », et de les transcrire ici dans leur totalité. Il convient cependant de se restreindre et de ne citer que celles dont l'intérêt est marquant ou celles qui, par leur tournure, caractérisent la « manière » de Mme de Souza. Ce sont celles tout d'abord dans lesquelles son *classisisme*, fortement nourri des auteurs du XVIIe siècle, s'insurge contre le romantisme moderne. Elle écrit à M. Le Roi, le 8 octobre 1831 : « Je vous envoie des petits vers qui charmeront votre mansué-

1. Doué de qualités diplomatiques héréditaires, Charles de Flahaut était resté, sous la Monarchie de Juillet, intimement lié avec Talleyrand. Seule, une désunion passagère ralentit leurs relations vers 1832. Talleyrand reprochait alors à Charles de Flahaut d'être aussi attaché à l'Angleterre qu'à la France [Cf. *Lettres de Talleyrand à Mme Adélaïde* (*Nouvelle Revue rétrospective*, t. XV, *passim*)]. Quant à Mme de Souza, les mentions très laconiques et très sèches qu'elle fait de Talleyrand dans ses lettres à M. Le Roi marquent assez qu'elle le considère comme un étranger duquel elle s'est désintéressée définitivement.

tude. Dites-nous cela un peu vite, cher ami, et vous avalerez de travers comme est l'esprit des romantiques

> Où, o Hugo, jucheras-tu ton nom?
> Qu'à ton talent justice ne rend-on ?
> Quand donc qu'au corps qu'académique on nomme
> Grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

« Un romantique me disait obligeamment, l'autre jour, que, pour saisir les beautés de ce système, il fallait être jeune et qu'on reconnaîtrait ses partisans à la dent, comme les chevaux. — Oui, ai-je répondu. Il y a de la bête là-dedans. — Voici des beaux jours que je regarde en soupirant, puisque vous n'en profitez pour venir me voir. Mon bon ami, venez me donner trois jours. Je le mérite par mon amitié pour vous. Je ne veux point entendre de refus. Je veux trois jours, et j'attends avec impatience que vous me les annonciez... Venez, si vous savez ce que veut dire le mot amitié. »

Désirant réagir contre le romantisme autrement que par des sarcasmes, Mme de Souza écrivit alors *la Duchesse de Guise*, tragédie en trois actes d'une allure très classique. Ce fut son œuvre dernière. Peut-être eût-il été préférable pour sa réputation qu'elle ait abandonné plus tôt la plume. Elle n'avait rien de ce qui caractérise le charpentier théâtral, et sans doute il était téméraire pour une femme de soixante-dix ans de lutter contre le goût moderne par le moyen d'une œuvre qu'on ne saurait qualifier de géniale. Les auteurs comme les femmes doivent savoir qu'une heure sonne pour eux — douloureuse — celle de la retraite où l'on ne doit point chercher à se survivre à soi-même. Mme de Souza ne le comprit point, et elle en fut péniblement châtiée, car *la Duchesse de Guise* n'eut qu'un succès d'estime.

Le 30 octobre 1831, elle écrivait à M. Le Roi :

« Les opinions ne me font rien. Je les respecte, lorsqu'elles sont sincères et je les aime quand elles s'appuient sur une reconnaissance que mon cœur sait apprécier. J'ai été hier voir une pièce de M. Dumas. Elle fait assez d'effet au théâtre. C'est d'ailleurs un bon homme. On m'a raconté qu'il se trouvait dans une société de romantiques. Ces messieurs tombaient sur Racine, et Dumas leur dit : « Il ne faut pas être si sévère. De son temps nous aurions fait comme lui. Après cela, je ne puis plus vous offrir rien de comparable. »

Je ne sais point quand on finira pour la Chambre des Pairs. Les ministres ont l'habitude de laisser les hommes et les choses, comme des chandeliers sur une table, longtemps livrés à l'examen et au bavardage de commères. Sur ce point, je dirais volontiers comme La Fontaine : « Je sais bon nombre d'hommes qui sont femmes. » Adieu cher et bon ami, j'irai vous voir, soyez en bien sûr, car je vous aime bien sincèrement. »

En 1832, Mme de Souza occupée à écrire un nouveau roman historique, *Louis XII*, qui ne fut jamais terminé, demeure à Paris sans crainte du choléra dont elle plaisante, comme on plaisantait de tout avant la Révolution, avec une nuance d'égoïsme, ce défaut qui jusqu'alors lui était inconnu mais qui se révélera — le fait n'est pas exceptionnel chez certains vieillards — dans ses toutes dernières lettres à son ami.

« Cette horrible maladie, écrit-elle le 25 août 1832, me laisse entourée de morts et de mourants. *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*, et, sans même avoir le choléra, il règne à Paris des douleurs d'estomac qui causent un grand abattement. J'en éprouve la langueur, la tristesse. Auguste aussi. En

outre j'ai chez moi une femme de chambre qui se meurt de la poitrine. Heureusement que ce n'est pas ma vieille Polly, mais enfin c'est du noir tout autour de moi. Mme de Vaux que je voyais beaucoup est morte en huit heures de ce choléra. Il faut dire cependant qu'il n'est mort personne que pour avoir négligé les premiers symptômes.

Je veux faire de *Louis XII* un roman dialogué en trois parties... mais il faut pour tailler ma plume que j'ai fini de ces langueurs d'estomac. Du reste, cherchez et trouvez-moi des anecdotes qui mettent en action tout cela. Ah! que je voudrais causer avec vous! Pensons donc que le choléra est un terrible bouquet de nos 40 années de révolutions. Que je hais les révolutions! Et que je vous aime mon vrai ami! »

A peine remis de ses douleurs d'estomac, Auguste de Morny, dont la santé était délicate, quitta Paris, pendant cette année 1832, pour entrer comme sous-lieutenant, au titre singulier de vainqueur de juillet, dans le premier régiment de lanciers tenant garnison à Fontainebleau. Le caractère tout entier de son aïeule se décèle dans cette phrase, bien curieuse et révélatrice de l'avenir, qu'elle écrivait alors à son ami Le Roi : « Auguste me paraît fort occupé des femmes. Cela sied mieux à son âge que la politique ; mais les mathématiques s'en ressentiront un peu. »

Si le girondin Gallois n'avait pas été sans quelque influence sur son éducation politique, si Le Roi lui avait inculqué cet amour des lettres et des arts auquel il demeura toujours fidèle, Mme de Souza avait, non sans quelque faiblesse dont les suites furent fâcheuses, formé le cœur de Morny. Elle s'était attaché avant tout à lui inculquer des *sentiments*, des ma-

nières et des dehors. La morale, dans tout ceci, paraît n'avoir été que de secondaire importance. Il est même à croire qu'au sujet des femmes Mme de Souza avait fait confidence à son petit-fils lorsqu'il était entré dans la vie, de quelques vérités pratiques contrastant peut-être avec le monde idéal et vertueux dépeint dans ses romans[1].

Aussi bien « le sous-lieutenant Demorny » était-il, dès lors, le disciple de son aïeule, possédant, comme son père, ces qualités exquises de l'homme du monde du XVIIIe siècle qui contribuèrent à le rendre toujours si séduisant. Il composait des romances, paroles et musique, que, dans l'intimité, il chantait d'une voix de ténor timbrée et légère. Enfin, il montrait ces mêmes penchants d'esprit auxquels s'abandonnait jadis Mme de Flahaut dans la retraite idéale d'un des coins de son salon du vieux Louvre. Mais ce jeune homme, d'une courtoisie charmante, habile aux causeries galantes comme aux jeux de paume, cité pour ses succès de salon et ses succès de boudoir, comprit en entrant dans l'ère positive du XIXe siècle, que son éducation superficielle devenait insuffisante.

« Le monde ancien, disait-il, plus tard, au Dr Véron, sacrifiait tout à la forme. Pour lui, le fond était peu de chose. On eût alors préféré un coquin avec de bonnes manières à un honnête homme mal élevé. On m'a trop inoculé ces idées, ajoutait-il. On m'a rendu les oreilles trop sensibles. Pour vivre avec les autres, pour redresser mon jugement, il m'a fallu refaire mon éducation. » Mme de Souza s'étonnait naïvement de cet état de choses. Montrant un jour le portrait de

1. Cf. Véron, *Journal d'un bourgeois de Paris*, t. V, p. 169.

Morny, qui fréquentait la bibliothèque de Fontainebleau, à M. Sainte-Beuve :

« Vous voyez bien, disait-elle, ce jeune homme dont l'avenir me préoccupe et m'intéresse. Quels livres croyez-vous qu'il choisisse pour ses lectures? Vous pensez qu'il lit des romans, des poésies légères, des mémoires agréables, des *Contes* de Voltaire. A tout cela il préfère des livres de métaphysique, de théologie. Et savez-vous la raison qu'il m'en donne? J'étudie d'abord les livres de religion, dit-il, parce que je veux tout de suite couler à fond cette question-là. »

Cependant, Mme de Souza, séparée de son petit-fils, devenait mélancolique et son esprit modéré se chagrinait de l'esprit du jour. « Je prends en horreur, écrivait-elle, en 1832, à M. Le Roi, ces conseillers froids, si à la mode de notre temps, qui n'ont pour sabres que leurs plumes, pour sang que leur encre, et qui vous disent d'une voix miellée : « Il faut que le « Gouvernement montre de la vigueur, que l'on juge mi- « litairement, qu'on fasse des exécutions militaires », enfin mille fleurs de rhétorique qui porteraient la désolation dans le cœur des pauvres mères. La douceur après la victoire me semble plus sûre et bien préférable. J'ai vu douze révolutions, c'est-à-dire des changements complets de Gouvernement, et j'ai toujours vu qu'on se repentait des mesures rigoureuses. Telle est ma profession de foi, et je plains les ministres qui sont exposés aux piqûres et aux bourdonnements de ces mouches cantharides. Dieu veuille qu'elles ne les entraînent point dans des situations irréparables.

L'amie de notre jeunesse, cette pauvre Mme de Fezensac est morte. Elle a suivi de près Mme de Vintimille et son beau-frère l'abbé. Quand je vois ainsi disparaître

tout ce que j'ai connu, je soupire et demande quand mon tour viendra. C'était une bonne et douce personne, qui l'aurait encore été davantage, sans cet abbé, qu'elle craignait si fort. J'ai vu aussi passer l'enterrement de M. Périer. Songeant que j'avais été aussi voir celui de Mirabeau, j'ai fait bien des réflexions ; mais il faudrait que vous fussiez au coin de mon feu pour vous les dire. Parlez de moi à tous les vôtres. Dites-leur bien qu'à mon âge on n'aime que les personnes, sans considérer les différences d'opinions. Ces expériences prouvent, d'ailleurs, que les bons médecins changent leurs remèdes, d'après le cours des maladies, et puis, mon vrai ami, c'est que la vie finit comme elle commence. On ne connaît plus, à mon âge, que les noms propres. Le vôtre est dans mon cœur depuis un siècle. »

Pendant cette même année, Mme de Souza fut privée de son fils qui accompagna les troupes françaises à la prise d'Anvers, et qui cueillit là quelques lauriers un peu chétifs, en comparaison de ceux récoltés par lui au cours des guerres de l'Empire.

Le 28 décembre 1832, elle écrivait donc : « Mme de Vaudemont vient de mourir à soixante-quinze ans, ayant tellement craint la mort qu'elle n'a jamais voulu faire un testament pour ne pas y arrêter sa pensée. Ni vous, ni moi, n'aurons cette faiblesse, mais j'avoue que je n'aime pas trop à y ruminer. Elle viendra cette mort, quand elle voudra. Je la recevrai sans hâte, comme j'ai reçu cette bonne et mauvaise fortune, faisant de la philosophie, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Nous voilà revenus d'Anvers. Les Belges ne la défendront pas si bien que nous l'avons attaquée, si les

Hollandais y reviennent quand nous serons partis. Il faudra y retourner, et cette guerre pourrait s'appeler des *va qui vient*. En attendant, mon fils se porte très bien de cette campagne, qu'il a faite comme un jeune homme. Cela ne m'étonne point, car nous autres, pauvres mères, nos enfants ont beau avoir des cheveux blancs, ce sont toujours nos *petits*. J'ai lu dans Mme de Sévigné, 31 janvier 1689 (d'abord il faudra vous souvenir qu'à la Cour de Louis XIV on continuait à nommer Jacques II *le roi d'Angleterre* et Guillaume le *Prince d'Orange*) : « Le prince d'Orange est assez mal content à Londres. Il y a trois partis. Celui du Roi et des évêques fort petit, celui du prince d'Orange fort grand, puis celui des républicains et non-conformistes ». Mettez à cela les noms du jour, sans le dire à votre grand Charles[1], et portez-vous bien. Ne croyez-vous pas que les hommes tournent comme le monde, chacun sur leurs pivots. Adieu, mon vrai ami, écrivez-moi. Ne me parlez plus de votre âge. Vous êtes plus jeune, plus aimable, que toute cette jeune France qui se rengorge, sans savoir pourquoi. Croyez que vous n'avez pas de meilleure amie que moi et qui vous apprécie mieux.

Les premiers mots de cette lettre ont été écrits le 28. Depuis, cette mort de Mme de Vaudemont, que j'ai beaucoup connue autrefois, m'a attristée. Je la finis donc ce 4 janvier, mais je vous aime cette année-ci comme les autres. »

En 1833, l'incarcération de la duchesse de Berry et la déclaration faite par elle au sujet de sa grossesse, renversant toutes les idées de Mme de Souza sur la galan-

1. Charles de Nugent, petit-neveu de M. Le Roi, qui, attaché à la branche aînée des Bourbons, n'aurait pas goûté cette allusion transparente à Charles X, à Louis-Philippe et aux libéraux qui préparaient 1848.

terie et sur les droits de la femme, et lui suggèrent de subtiles réflexions :

« Comment, écrit-elle, Mme la duchesse de Berry a-t-elle pu se fier à un renégat? C'est impardonnable et ne s'explique qu'en se rappelant que les femmes considèrent l'attachement qu'elles inspirent comme une religion. Pourvu qu'on soit fidèle à celle-là, elles laissent la scholastique, entre Dieu et l'autre vie. Je sens l'indignation où l'on doit être chez vous de tous les bruits qui courent. Ce qui est sûr, c'est que je n'aurais pas fait comme la dame. Du moins, je l'espère, mais, certes, je ne l'aurais pas déclaré. Lorsque Struensé avoua au tribunal qu'il avait été l'amant de la reine Mathilde, M. de Chauvelin, qui était alors ambassadeur de France à Copenhague, se redressa fièrement en s'écriant : « Un Français l'aurait peut-être dit à tout le monde, mais ne l'aurait avoué à personne. Je crois qu'une Française aurait toujours nié, et l'enfant dans son lit aurait soutenu que c'était le monstre de général qui l'y avait apporté ... Auguste est à son régiment, c'est important pour lui. C'est une carrière! Mais quelle oisiveté dans la paix, que de dangers à la guerre! J'ai passé ma vie dans ces anxiétés. Ninon disait : « On croit que j'ai été heureuse. Eh bien; si l'on m'avait montré ma vie tout d'une vue, je n'aurais pas voulu naître. » Je crois bien que tout le monde en serait là.

Voilà le divorce encore rejeté par les pairs. On le reproduira l'an prochain. Il me semble qu'on pose mal cette question. Il ne s'agit point de l'obligation de divorcer, mais seulement de la possibilité. Savez-vous qu'on dit Victor Hugo fou à lier? Il y avait bien un peu de cela dans ses ouvrages. Mon bon ami, que j'ai besoin de causer avec vous, même de ce qui ne m'intéresse

pas. Jugez du reste! Vite de vos nouvelles, mon Petit Père. Voilà ce qui m'intéresse le plus en ce vilain monde; j'ai une chienne de plume avec laquelle je ne puis vous dire un mot de plus. De vos nouvelles, mon bon ami! »

Le 28 juillet 1833, elle écrit encore : « Enfin, voilà une lettre de mon vrai ami, mais j'avais su de ses nouvelles chez M. de Marbois par un jeune M. le Prieur, référendaire à la cour des comptes, qui demeure près des Mesnuls. Il m'avait dit que Mme de Nugent[1] était un peu moins mal et, en vérité, j'ai espéré comme si j'étais de la famille, tant je suis occupée de vous, mon bon ami. Votre lettre détruit cette lueur d'espérance, et je suis tristement atteinte par la sombre tristesse de tout ce qui vous entoure. A votre âge, mon bon ami, et au mien, les idées noires ne s'effacent plus, et l'on se dit douloureusement que vivre c'est voir mourir. Enfin ne me laissez point sans nouvelles de la pauvre malade. M. Le Prieur m'a dit que Mme Charles[2] était grosse. Parlez sans cesse à Mme de Nugent de cet enfant. *C'est lui donner une idée d'avenir.* Peut-être espérait-elle quelques jours de plus à vivre et, de proche en proche, des pensées consolantes pénétreront son âme et adouciront ses derniers instants. Mais je ne veux point ajouter à vos peines en appuyant sur ce qu'elles me causent de tristesse.

Je veux vous raconter une anecdote curieuse que vous ne savez peut-être pas, car on l'a beaucoup cachée dans le temps. J'ai été à la fonderie voir la statue de l'Empereur avant qu'elle en fût sortie[3] et j'ai vu dans

1. Mme de Nugent, née Le Roi de Camilly, nièce de M. Le Roi, était à ses derniers moments. Elle mourut en 1836.
2. Mme Charles de Nugent, née Bourqueney, belle-fille de la malade.
3. La statue de Napoléon de la colonne Vendôme.

l'atelier une statue colossale de Louis XVI, très belle, très ressemblante et je m'étonnais qu'en quinze ans de temps on eût négligé de la couler en bronze. On m'a appris que cette statue étant sur des dimensions plus grandes qu'aucune qui eût été faite, le fondeur fit tous ses calculs pour ce qu'il fallait de métal et se croyait d'autant plus sûr de son fait que *jamais*, *jamais* il ne s'était trompé. Il coule donc sa statue, et vous savez que l'on commence par les pieds. Lorsqu'elle est froide, Mme la Dauphine veut assister au dépouillement. Jugez de l'horreur ! La tête manquait ! Il n'y avait pas eu assez de bronze. Elle fit un cri affreux et s'enfuit disant que cela lui faisait trop de mal. Depuis, on n'a plus songé à cette statue qui est encore là, non celle en bronze, mais le plâtre. J'avoue que cela m'a fait transir. Si vous saviez cette circonstance de toutes les douleurs de cette pauvre princesse, pardonnez-moi de vous les avoir redites, mais je ne puis penser à autre chose... »

Depuis 1833, la santé de Mme de Souza décline de plus en plus, et les lettres qu'elle écrit à son ami pendant les trois dernières années de sa vie l'entretiennent des douloureuses infirmités de sa vieillesse. Il est inopportun de s'appesantir ici sur l'historique de ses catharres, dont l'image apparaît, offusquante et pénible, lorsqu'on songe que, suivant la loi commune, la belle Mme de Souza d'antan n'était plus qu'une valétudinaire. D'une main tremblante et débile elle esquisse de vagues projets de roman social, tendant à démontrer le danger de la centralisation à outrance causée par la Révolution, sujet toujours actuel que ne renierait point l'auteur de *la Terre qui meurt*.

Son héros, un paysan élevé aux grandeurs par la Révolution et grisé par la vie de Paris, revient dans sa

ferme après la Terreur, sentant comme bien d'autres qu'il n'était pas nécessaire de naître et s'écriant tristement : « Par mes premières habitudes, je n'étais pas propre à la ville, et par mon élévation je n'étais plus bon pour les champs ! » Elle a songé à nommer son personnage Jérôme ; « mais à ce prénom, écrit-elle, je substituerai celui d'André, parce que j'ai connu dans sa jeunesse Jérôme Bonaparte, qu'il est très susceptible et qu'étant dans le malheur je veux avoir encore plus d'égards que s'il était dans la prospérité ». Au reste, les forces lui manquent pour terminer son travail, et c'est un spectacle pénible que celui de cet esprit toujours jeune qui lutte contre un corps usé déjà marqué des stigmates précurseurs de la mort. A huit heures du soir, Mme de Souza se couche, brisée de fatigue. Elle lit dans son lit jusqu'à onze heures et elle se lève le lendemain à huit heures « en ayant bien assez de rester debout douze heures ».

Une de ses lettres, adressée en 1833 à son vieil ami, nous fait assez connaître ce pénible état de choses :

« Votre correspondance est toujours aimable, cher et bon Petit Père Le Roi, sans compter cette écriture si belle et si ferme qui me promet que vous vivrez cent ans au moins. La dernière ligne est aussi moulée que la première. Enfin je vous le dis comme je le sens, vous êtes plus jeune que moi qui ai été très souffrante. Un rhumatisme sur les reins, un échauffement de poitrine, enfin toutes les misères de notre âge et de cet horrible temps sec qui fait mal à tout le monde. Mon cher ami, je n'aime rien de sec. Et vous ? Ce qui me fait le plus souffrir, c'est une obstruction du foie qui date de mon enfance et que n'ont point

guérie tous les chagrins que j'ai éprouvés. Treize révolutions que j'ai vues en France et quatre en Portugal n'améliorent point les obstructions. Oui, j'ai vu treize changements de gouvernements en France ! D'abord : Louis XV ; 2° Louis XVI ; 3° les États généraux ; 4° la Mort du Roi ; 5° la Convention ; 6° le Directoire ; 7° le Consulat ; 8° l'Empire ; 9° la Restauration ; 10° les Cent Jours ; 11° le retour de Louis XVIII ; 12° Charles X ; 13° Louis-Philippe !

« Je ne vous parle pas du Consulat à vie. C'est la menue monnaie de détail ; comme sous Louis XV, le renvoi des Parlements. J'étais trop jeune pour en disserter savamment ; mais, si je n'écrivais point à un philosophe, je dirais que leur rappel a été le premier abandon du pouvoir royal. Et, cependant, la Cour l'a bien applaudi ainsi que les philosophes d'alors. C'est comme Mme de Maintenon écrivant à Mme de Saint-Géran sur la révocation de l'édit de Nantes : « Le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu et devant les hommes. » Tout ce qui a l'air *beau* est bien dangereux et est jugé presque toujours différemment par la postérité.

« Vous voulez que je bavarde ? Eh bien, je vous dirai que, dans mes cinq petites filles, il y en a une qui est un vrai garçon manqué. Elle a de l'esprit naturel et y ajoute de dire tout ce qui lui passe par la tête. Elle a dix ans[1]. Je ne sais quelle impertinence elle disait l'autre jour à Auguste, car elle s'enivre de son rire, de ses joies et de ses paroles quand sa mère n'y est pas et, dans ce moment, il n'y avait dans ma chambre

1. Georgette-Gabrielle de Flahaut marquise de La Valette. Elle n'avait en réalité que huit ans.

que mon fils Auguste et moi. Auguste lui répond en riant : « Point tant de familiarités, Mademoiselle, je suis plus âgé que vous et vous devez me craindre.

« — Moi, te craindre ?... Moi ! Je te crains comme... comme (elle cherche sans pouvoir trouver et ajoute enfin) : Tiens, je te crains autant que Grand'Maman !

« Voilà une belle histoire et c'est bien la peine d'envoyer cela si loin... Adieu, mon vrai ami. On vient de nommer un ambassadeur de France près de Dom Pedro. Il emporte nos réclamations, et savez-vous que le Portugal me doit 75.000 francs ? Jugez ce que j'ai souffert ! Si vous voulez faire une bonne spéculation, je vous offre de les acheter pour moitié. Je vous donnerai quittance.

« P. S. — Je viens de relire ma lettre, très bonne habitude qu'on m'a fait prendre au couvent. Pour rien, je ne l'enverrais pas, aussi vais-je expliquer que je blâme Louis le Bien-Aimé d'avoir renvoyé son Parlement et Louis XVI de l'avoir rappelé. Il aurait dû profiter de l'absolutisme de son aïeul. Je parle là comme si j'étais sur le trône. Mais, pauvre petite particulière, j'aime assez qu'on n'exile plus, de coucher dans mon lit quand cela me convient.

Adieu encore, cher ami. Si on lisait une lettre de M. de Polignac datée de la veille des Ordonnances, on y trouverait aussi : « Cette entreprise couvrira le Roi de gloire devant Dieu et devant les hommes. » Mais le succès fait tout. Adieu, adieu. Brûlez ce radotage, sans quoi je me contenancerai pour vous écrire. Si vous me satisfaites sur ce point, je ferai comme ma petite-fille et vous dirai tout ce qui me passera par la tête. »

Le 4 janvier 1834, Mme de Souza écrit encore : « Nous voici à l'année qui vient, cher ami. Je vous la

souhaite de tout mon cœur, bonne, heureuse, dans votre santé et vos affections. Je ne vous ai pas écrit le premier jour de l'an, et je me le suis reproché, mais j'ai eu le dîner de famille, puis M. Auguste qui est revenu de sa garnison pour me souhaiter la bonne année ; ensuite le bruit des étrennes, la joie de mes petites-filles. Pour moi, j'ai eu d'Auguste le présent qui pouvait me faire le plus de plaisir. Il m'a donné son portrait, ce qui m'a causé un vrai battement de cœur, d'autant qu'il me l'avait annoncé comme m'ayant préparé des étrennes qui m'étonneraient et, pour me dérouter, il me disait : « C'est quelque chose qui va sur l'eau. J'imaginais un bateau en chocolat ou quelque bêtise comme on en fait et c'est tout simplement parce qu'il passait les ponts pour aller chez le peintre et les a passés encore pour me l'apporter. Les Anglaises (qui ne sont pas des Anglaises pour rien) ne comprennent rien à nos jours de gaîté, j'ai beau leur dire : Il y a tant de jours tristes dans l'année. Laissez-nous-en du moins deux où l'affection semble plus vive parce que vous en renouvelez les assurances. Elles n'y entendent rien !

« ... Je prétends que vous me donniez de vos nouvelles et que vous m'envoyiez tout ce que vous écrivez sur notre langue française. J'aimerais à tâcher de comprendre ce que vous aurez fait, car, pour moi, en grammaire, je chante juste, mais je ne sais pas la musique. Je me suis mise à relire le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Je n'aime point ses articles contre la religion parce que, tout en détestant comme lui les fanatiques et les intolérants, j'ai sous les yeux une pauvre parente ruinée, malade, que la religion console et a rendue excellente. Ce topique-là est fort à considérer.

Elle me soigne beaucoup, d'abord parce qu'elle m'aime, mais aussi parce qu'elle me couve des yeux et mitonne ma conversion. Aussi, quand elle me demande de mes nouvelles, je lui dis toujours que je me porte à merveille[1]. Mais revenons à ce mécréant de Voltaire. Que tous les autres articles sont instructifs, sans pédanterie! Relisez celui sur l'art dramatique. Ces messieurs les romantiques devraient lire les vers qu'il citait alors. Que dirait-il aujourd'hui?

J'écris en insensé. Mais j'écris pour les fous.
Le public est mon maître, il faut bien le servir
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime!
J'écris pour lui, non pour moi-même;
Il cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

« Adieu, cher et bon ami, cet hiver humide m'attriste parce que le ciel est gris, mais j'aime mieux la pluie que la gelée. Bonne année, beaucoup d'années encore et aimez-moi tant que je vivrai. Mon fils m'a menée hier à l'Opéra. Mon cher, j'ai été frappée du raccourci des jupons. Mais ces demoiselles montrent leurs jambes jusqu'à l'épaule! et on applaudit! Il y a bien des années que je n'avais vu tout cela. La jeunesse actuelle me fait croire que j'ai un ou deux siècles et, sans doute, elle le croit encore plus que moi. »

« Que d'oisiveté dans la paix, que de périls dans la guerre », disait Mme de Souza dans une de ses précédentes lettres en faisant allusion à la carrière militaire

1. Cette lettre à M. Le Roi est la première dans laquelle Mme de Souza parle de la parente en question. Nous avons lieu de croire qu'il s'agit là d'une cousine de M. de Flahaut appartenant au lignage des Montiers. Cette pieuse parente arriva-t-elle à ses fins? C'est un point qu'il nous a été impossible d'éclaircir, et aucune lettre n'a pu nous faire connaître si Mme de Souza persista, à l'heure suprême, dans les erreurs de son vague déisme ou si elle mourut en ouvrier de la dernière heure.

de Morny. En s'exprimant ainsi, son expérience prévoyait bien qu'elle aurait un jour à s'inquiéter pour son petit-fils, comme elle s'était inquiétée pour son fils et que l'aïeule allait revivre les heures d'angoisse dont avait jadis souffert la mère.

En 1834, Auguste de Morny sollicita et obtint la faveur de partir pour l'armée d'Afrique[1]. Il prit part à l'expédition de Mascara, pendant laquelle le lieutenant général duc de Mortemart le remarqua pour son zèle et son intelligence, tandis qu'il remplissait les fonctions d'officier d'ordonnance du général Oudinot.

Cependant le climat d'Afrique altéra sa santé, et Mme de Souza, malade elle-même et dont la résignation sombrait sous le poids de la vieillesse, écrivait le 3 septembre 1834 à M. Le Roi :

« Je n'ai point passé un seul jour sans penser à vous, mais, bon ami, je suis devant ma table et je ne respire pas, tant je m'inquiète. J'aime cet enfant comme le dernier bien que j'ai pu faire, comme la dernière feuille sur laquelle j'appuyais mes frêles espérances. Mais, à mon âge, l'espérance n'est jamais sans crainte, et heureux ceux que les souvenirs ne viennent pas encore affliger! Auguste est mieux, mais il a toujours de la fièvre quoiqu'elle diminue. Sa cholérine et son ancienne gastrite vont toujours leur train. C'est bien de la faiblesse à ajouter à de terribles saignées pour le sauver de la fluxion de poitrine. Je vous aime bien sincèrement. Dites-vous-le, mon vrai ami, quand vous n'avez pas de mes nouvelles, mais je suis en convalescence, quoique mes forces ne reviennent pas. On dit que c'est tant

1. « A propos des femmes éplorées, dit le duc d'Orléans dans une de ses lettres au duc de Nemours, Morny part pour l'Afrique. » (Véron, *op. cit.*, p. 173.)

mieux. J'y consens, pourvu qu'Auguste me revienne. Voilà tout ce que je demande à Dieu et à la médecine. Pardonnez-moi mon long silence, mon bon ami, et voyez-moi devant ma table, ne respirant pas et ne pouvant m'occuper à rien, disant toujours : A demain, j'aurai eu des nouvelles.

Ne pensez-vous pas que nous sommes en enfer sans nous en douter? Je le crois aux chagrins qui ont agité ma vie. Encore, si nous nous rappelions pourquoi on nous punit; ce serait quelque chose! Parlez de moi à M. et à Mme de Nugent. »

Morny revint en France tenir garnison à Nevers où il mena joyeuse vie; mais l'année 1835 ménagea encore à Mme de Souza d'autres inquiétudes. Au lendemain de l'attentat de Fieschi où Charles de Flahaut, lieutenant général des armées du roi, manqua de perdre la vie, elle trace d'une écriture désordonnée et tremblante ces mots éplorés : « Ah, cher ami, quelle journée j'ai passée le jour de cet affreux événement. Je savais que mon fils avait été convoqué comme lieutenant général pour accompagner le roi à la revue. A une heure, un voisin qui l'ignorait vient me dire qu'on a tiré sur le Roi, que le maréchal Mortier est mort et qu'il y a quinze généraux très grièvement blessés près de lui, et je passe toute seule depuis une heure jusqu'à cinq heures sans savoir le sort de mon fils. Mon ami, ces quatre heures ont été affreuses et m'ont tellement porté sur les nerfs qu'à présent le moindre bruit, un mot un peu plus vif, me feraient pleurer. Tout me fait mal. Je ne vous ai pas écrit de suite parce que je n'aurais pu former une lettre. Du reste, mon fils n'a rien eu, mais son cheval a reçu deux balles dont une a traversé l'oreille de part en part, ce qui est assez près du maître, comme vous jugerez.

L'autre est dans le cou. Ah! mon vrai ami, quelle vie j'ai menée depuis cinquante ans!

Auguste est à sa garnison de Nevers, bien inquiet de nous tous, et vous le trouverez naturel. On me promet toujours de me payer ce qui m'est dû en Portugal. Cependant rien n'arrive. Toutefois ils sont mieux qu'en Espagne. J'ai trouvé dans les *Mémoires* du temps, en 1701, ces vers de l'abbé Régnier, j'ai envie de les envoyer à ceux qui veulent l'intervention :

Le destin de l'Espagne est toujours de nous
Nuire
Et le siècle à venir aura peine à juger,
S'il nous a plus coûté de la vouloir
Détruire
Que de la vouloir protéger.

« Sur ce, je vous aime bien de tout mon cœur, cher et bon ami. Donnez-moi de vos nouvelles. Le repos et les loisirs de la campagne rendent votre silence impardonnable, Monsieur. »

Morny ne demeura pas longtemps à Nevers. Il obtint à nouveau, en 1835, de partir pour l'Algérie. Officier d'ordonnance du général Trézel, il reçut au siège de Constantine quatre balles arabes, l'une dans son képi, une dans sa capote, une dans sa botte. Une quatrième vint s'amortir sur un des pistolets placés sur sa poitrine. Puis il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour avoir, au même siège, sauvé la vie de son général.

Cette fois encore, il tomba gravement malade, et il obtint son rapatriement en France au mois de décembre. « J'ai souffert comme une malheureuse, écrit son aïeule, le 29 décembre 1835, à M. Le Roi, et je vous assure que mal passé n'est pas un songe, mais voilà assez parlé

de moi ; je suis dans la joie de mon cœur parce que j'attends Auguste après-demain. Ce pauvre enfant a cruellement souffert, dans cette triste et courte campagne, d'une dysenterie affreuse. Ce n'est pas commode quand on bivouaque dans la boue. Enfin je le verrai et votre cœur comprendra toute ma félicité. Si je savais un mot plus fort qui exprimerait mieux les délices du troisième ciel, je m'en servirais. »

La joie de Mme de Souza fut courte. A peine avait-elle revu... pour la dernière fois... ce petit-fils illégitime, dont elle ne connut jamais les destinées illustres et les défaillances morales auxquelles ne la rendent point étrangère ses qualités et ses faiblesses d'éducatrice, qu'un deuil inattendu et brutal vint empoisonner ses vieux jours.

« Ah ! mon vrai ami, écrit-elle à M. Le Roi, le 18 janvier 1836, quelle douleur nous éprouvons ! Ma seconde petite-fille [1], âgée de quinze ans, nous a été enlevée après huit jours de maladie, belle, forte, et un ange pour le caractère et la bonté. Mon fils [2] est au désespoir, et moi

1. Clémentine-Marie-Hortense de Flahaut, décédée à Paris, le 5 janvier 1836. Ce prénom d'Hortense, rappel discret d'un passé à jamais disparu, prouve que Mme Charles de Flahaut n'avait point la jalousie rétrospective.

2. Un dernier mot sur la carrière et la vie de Charles de Flahaut, qui n'apparaîtra plus au cours de ce récit. En 1837, au moment de son mariage, le duc d'Orléans, qui l'avait particulièrement remarqué au siège d'Anvers, le choisit comme premier écuyer lorsqu'il formait sa maison. Flahaut ne conserva pas longtemps ce poste. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, le salon de sa femme eut une certaine importance politique. M. de Flahaut paraissait rarement à la tribune de la Chambre des Pairs. Il était du petit nombre des membres de cette assemblée qui votaient constamment contre les lois restrictives des libertés publiques. C'était un *libéral anglais* dans toute l'acception du terme (Cf. Piel de Troismonts, *Diplomates et Hommes d'Etat de la France moderne*, 1856). En 1841, il fut nommé ambassadeur à Vienne, poste qu'il conserva jusqu'à la Révolution de février. Le Gouvernement provisoire le mit à la retraite par un décret du 17 avril 1848 et, lorsque l'Assemblée législative eut annulé cette mesure par un décret du

je regrette cette petite de tout mon cœur. Avant-hier, ma vieille Polly est tombée et s'est cassé le bras. A tout cela, une de mes nièces, fort dévote[1], dit en soupirant : « C'est tout simple. L'année commence par un vendredi. » Je ne crois pas à cette fatalité, mais je crains le froid pour votre catharre. Donnez-m'en de vos nouvelles, cher ami, et croyez bien que personne, je dis personne, ne vous est plus attachée que votre vieille amie. Vous le voyez : j'ai eu besoin de vous dire que j'avais de la peine. »

La forme un peu sèche sous laquelle Mme de Souza annonce la mort de sa petite-fille ne décèle point une émotion très apparente. Il est incontestable qu'elle affectionnait moins cette enfant légitime, derrière laquelle se dressait la silhouette de Mercy Elphinstone Keith, que « son Auguste » dont l'invisible mère ne formait point obstacle entre elle et l'objet de ses affections

11 août 1849, il ne demanda pas à rentrer dans les cadres. Au 2 décembre 1851, il se mit à la disposition du Président de la République et fit partie de la commission consultative nommée alors. Créé sénateur en 1853, il fut appelé en 1854 à faire partie de la commission instituée pour recueillir la correspondance de Napoléon Ier, puis nommé ambassadeur à Londres en novembre 1860. Il perdit sa femme le 12 novembre 1867, et il mourut lui-même, grand-chancelier de la Légion d'honneur, le 1er septembre 1870. Plusieurs membres encore existants de la haute société parisienne qui ont fréquenté sous l'Empire à la Grande-Chancellerie se souviennent encore des manières exquises et tout à fait dans le goût du XVIIIe siècle que le fils de Mme de Souza conserva jusqu'à sa mort. Mme de Flahaut demeure généralement en leurs mémoires sous un aspect plus austère. Il est inutile de rappeler ici la carrière suffisamment connue d'Auguste de Morny qui, attaché dans sa jeunesse à la dynastie d'Orléans, imita Charles de Flahaut dans sa nouvelle et naturelle évolution vers le Gouvernement impérial. M. de Flahaut survécut à Morny et assista ses derniers soupirs. Si, comme on le prétend aussi, il avait été témoin des derniers moments de M. de Talleyrand, on peut dire, en songeant aux heures poignantes vécues par cet homme en face de deux moribonds auxquels nuls liens ne l'attachaient aux yeux du monde et dont la douleur devait se manifester discrètement, que l'histoire surpasse parfois la tragédie.

1. Probablement Mme de Capellis.

jalouses. Ce trépas fut cependant pour elle un choc dont elle ne se releva point, car Mme de Souza, atteinte plus qu'elle ne le disait par la douleur de son fils, n'était point susceptible de se résigner à voir souffrir. Et cette femme qui, pendant toute sa vie, avait vécu pour l'amour sous ses formes diverses, devait bientôt mourir de cette suprême souffrance du cœur... Sur la lettre que nous venons de transcrire, le propriétaire de cette correspondance entre deux amis de cinquante ans a tracé d'une main précise le mot « FIN », et ces trois lettres sont éloquentes dans leur sécheresse, car elles ont le caractère mélancolique d'un adieu, d'un éternel adieu, que nous devons adresser à la figure pitoyable et douce de Mme de Souza. Elle n'écrivit plus.

Quelques jours après le trépas de sa petite-fille, elle s'alita pour ne jamais se relever, mortellement atteinte d'une de ces grandes crises de l'estomac et du foie dont si souvent elle a parlé dans sa correspondance. C'est dans son lit qu'elle apprit, le 10 février 1836, la mort d'une de ses contemporaines, Mme de Rumford, la dernière amie sans doute entre celles qui fréquentaient jadis au Vieux-Louvre, amies dont les noms, évoqués tant de fois par Mme de Souza avec de douloureux regards vers le passé, ne formaient plus à ses yeux qu'une longue liste mortuaire.

Deux fois encore, le général Carbonel lui servit de secrétaire pour donner de ses nouvelles à M. Le Roi, sous une forme un peu solennelle qui n'a point ce charme d'abandon dont elle avait le secret.

« Mme de Souza, dit-il dans une lettre du 22 mars 1836, affaiblie par deux mois de diète, n'aurait pas la force d'écrire elle-même à M. Leroy. Les vomissements ont cessé. Elle n'a plus de fièvre depuis quatre jours, et elle

espère pouvoir bientôt reprendre un peu de nourriture. Aussitôt qu'elle le pourra, elle donnera de ses nouvelles à M. Leroy, heureuse qu'elle sera de reprendre elle-même une correspondance à laquelle elle attache le plus grand prix. »

Et le 11 avril 1836, ce sont encore des paroles d'espoir :

« Mme de Souza a espéré jusqu'à ce moment pouvoir remercier son excellent ami M. Leroy de l'intérêt qu'il veut bien prendre à sa santé, mais, quoique moins souffrante, elle se trouve encore forcée d'avoir recours à un tiers pour faire parvenir de ses nouvelles aux Menils (*sic*).

« Elle a bien souffert de ses maux de cœur avec vomissements depuis sa dernière lettre, et force a été de faire deux nouvelles applications de sangsues avec accompagnement de vésicatoires ; etc., etc. Mais voilà l'irritation qui cède enfin et les maux de cœur à peu près cessés. Il ne reste plus qu'une grande faiblesse qui passera avec le temps, si de nouveaux accidents ne viennent pas prolonger cette diète absolue qui dure depuis deux mois. Mme de Souza espère que le mauvais temps n'aura eu aucune influence fâcheuse sur la santé de M. Leroy, et elle attend de ses nouvelles avec impatience, car son premier besoin, en cessant de souffrir, est de s'occuper d'un aussi parfait et respectable ami [1]. »

1. Après la mort de Mme de Souza, Le Roi revint rarement à Paris et vécut au château des Mesnuls où il demeurait, entouré d'une nombreuse famille, chez son petit-neveu, le comte Charles de Nugent. Ne donnant aucun signe de caducité, lisant sans lunettes, il ne quitta plus guère sa bibliothèque où s'écoulaient ses journées consacrées au travail. Il n'en sortait qu'à regret, déclarant « la promenade le premier des plaisirs insipides ». Chaque matin ses proches venaient le saluer, et il les recevait avec une étincelante gaieté. Parfois il s'excusait du léger as-

A son tour, le général Carbonel n'écrivit plus. C'est donc sur une dernière pensée donnée au prochain, c'est sur un dernier témoignage de sa constance dans l'amitié que se clôt ici le roman de la vie de Mme de Souza. Quelques jours après cette lettre, son état s'aggrava subitement, la faiblesse devint extrême et les médecins déclarèrent la fin prochaine.

Le 19, au matin, mourut Mme de Souza.

On n'a point de détails sur ses derniers instants. Lorsque l'heure fut sonnée pour elle d'aller rendre les comptes d'une vie orageuse et longue, au cours de laquelle elle avait été faible souvent, mais bonne toujours, la femme du monde consommée qu'elle était reçut sans doute « avec une politesse suprême la visite de celle qui ne s'annonce point ».

Ses obsèques furent célébrées le 21 avril, et plusieurs journalistes parlèrent avec une admiration convenable de ses romans déjà vieillis. Puis le silence se fit autour du nom et de la tombe de Mme de Souza.

Dans un coin perdu du cimetière du Père-Lachaise, à côté d'autres mausolées élevés à la mémoire de Portugais notables, nous l'avons vue cette tombe [1].

soupissement auquel il s'abandonnait après le repas et — ne voulant point avouer qu'il avait prosaïquement dormi, il disait en souriant : « J'ai plongé mon esprit détendu dans la molle quiétude de ce recueillement contemplatif qui nous fait arriver, avec la folle du logis, jusqu'aux vagues espaces de la somnolence ». En 1838, on célébra son centenaire et, comme on l'engageait plaisamment à rompre ce célibat auquel il attribuait sa tranquille longévité, pour unir ses destinées à celles d'une arrière-petite-nièce âgée de cinq ans : « Point, dit-il, je ne veux pas de cette sorte de placement à 5 0/0. » A cent deux ans, il projetait de revenir à Paris pour comparer le jeu de Mlle Rachel à celui de la Clairon, lorsqu'on lui fit objecter — c'était en hiver — qu'il serait préférable d'attendre la belle saison pour se déplacer. Il s'y résigna malaisément, et il ne revit point Paris, car il mourut aux Mesnuls en 1846, à l'âge de cent six ans.

1. Le caveau funéraire de la famille de Souza est situé dans le cimetière du Père-Lachaise, section 30, ligne 8.

Une poésie intense se dégage de ses entours négligés et solitaires. Entre les troncs des cyprès et des saules aux feuillages lourds et romantiques, on aperçoit à l'horizon les toits embrumés de la grande ville dont l'auteur d'*Adèle de Senange* nous a conté jadis les tressaillements intimes. Et le contraste est d'une étrange mélancolie entre la gloire passée et l'oubli présent, lorsque — songeant à celle qui fut, en son temps, aimée, charmante et célèbre — on voit l'abandon de sa dalle funéraire, envahie peu à peu par la végétation gourmande et vigoureuse des lierres terrestres, des pervenches et des lichens qui — effaçant jusqu'à l'épitaphe de Mme de Souza — nous attestent une fois de plus la vengeance lente et sûre de la vie sur la mort.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I

Le manoir et la famille de Longpré. — Mariage d'Irène de Longpré avec le sieur Filleul. — Le Parc aux Cerfs. — La Société de M. et Mme Filleul à Paris. — Marmontel. — Papillon de La Ferté. — Le financier Bouret. — Mme de Séran et Louis XV. — Mariage de Julie Filleul avec le marquis de Marigny. — Adélaïde Filleul — Mort de Mme Filleul (1747-1767)..... 1

II

Jeunesse d'Adélaïde Filleul. — Le couvent. — Le Mesnil-Bernard. — M. et Mme de Marigny. — La société de M. de Marigny. — Querelles de ménage. — Séparation. — L'Abbaye-au-Bois (1767-1779)..... 21

III

Mariage d'Adélaïde Filleul. — M. de Flahaut. — Sa famille. — Installation du ménage au Louvre. — Portrait de Mme de Flahaut (1779-1780)..... 39

IV

Liaison de Mme de Flahaut et de Talleyrand. — Naissance de Charles de Flahaut. — Un salon en 1785. — Les amis de Mme de Flahaut. — Les Nadaillac. — Les La Bédoyère. — Les Chastellux. — Narbonne. — Montesquiou. — Gallois. — Le Roi. — Mme d'Albany (1780-1788)..... 61

V

Une amie et belle-sœur de Mme de Flahaut. — Elisabeth de Laborde, baronne de Marchais, puis comtesse d'Angiviller. — L'abbé de Clermont. — Mme de Pompadour. — Le théâtre des Petits Appartements. — M. d'Angiviller. — Un salon d'économistes, de beaux esprits et de courtisans (1725-1788)..... 83

Pages.

VI

M. de Flahaut intendant du Jardin du Roi. — Une discussion au lit de mort de Buffon. — Isolement croissant de Mme de Flahaut. — Un ami : Gouverneur-Morris (1788-1789)..... 109

VII

Mme de Flahaut, pendant la Révolution. — Son rôle. — Intrigues politiques et amoureuses. — Lord Wycombe. — Talleyrand et Gouverneur-Morris. — Une soirée galante au soir de la prise de la Bastille. — Rivalité avec Mme de Staël. — La ruine. — Le péril de mort. — Un dîner, le 10 août 1792. — Une scène dramatique chez Méhée de La Touche. — Les massacres de septembre (1789-1792)..... 118

VIII

L'émigration à Londres. — La misère. — Encore Talleyrand. — Une colonie d'émigrés constitutionnels. — Bertrand de Molleville. — Un envoi de faux assignats. — Condamnation. — Arrestation et mort héroïque de M. de Flahaut. — Une aventure galante. — *Adèle de Senange*. — Mme de Flahaut auteur (1792-1794)..... 153

IX

Séjour à Bremgarten. — Montesquiou. — Le duc d'Orléans. — Kiel. — Hambourg. — Altona. — Les Ducrest. — Mme de Vaudemont. — M. d'Angiviller. — Talleyrand. — Gouverneur-Morris. — Wycombe. — Misères et douleurs de l'exil (1794-1798) 177

X

Rentrée de Mme de Flahaut à Paris. — Démarches pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés. — Une France nouvelle. — Mme Tallien et Mme Fanny de Beauharnais. — Nouveaux romans. — Mariage de Mme de Flahaut avec M. de Souza (1799-1802)..... 210

XI

Mme de Souza et ses amis. — Mme d'Angiviller et Mme de Ménars. — Les La Briche. — Les Vergennes, les Rémusat, Morellet. — Mme Junot. — Démission de M. de Souza. — Voyage à Berlin (1802-1805)..... 228

XII

Charles de Flahaut. — Sa carrière militaire. — Ses succès mondains. — La comtesse Potocka. — *Eugène de Rothelin*. — Mort de Mme d'Angiviller. — La reine Hortense. — Rôle singulier de Mme de Souza. — Naissance d'Auguste de Morny (1799-1811)... 253

Pages

XIII

Eugénie et Mathilde. — Mme d'Albany. — Fabre. — Mme de Souza, amateur de peinture. — Les campagnes de Charles de Flahaut. — L'orgueil et les angoisses d'une mère. — Sismondi. — Flahaut et la reine Hortense. — La chute de l'Empire. — Mme de Souza persécutée. — Les Cent Jours. — Seconde Restauration (1811-1815) 279

XIV

Le procès de Charles de La Bédoyère. — Mme de Souza et Mme de La Valette tentent de le faire évader. — Refus de La Bédoyère. — M. de Poret. — Charles de Flahaut à Aix, à Lyon, en Angleterre (1815) 308

XV

Accident de l'abbé Morellet. — Mariage de Charles de Flahaut. — M. de Souza, éditeur des œuvres de Camoëns. — Sa mauvaise santé. — Les derniers amis de Mme de Souza. — M. Le Roi. — Les Delessert. — Le général Carbonel. — L'enfance d'Auguste de Morny. — *La comtesse de Fargy* (1815-1822) 329

XVI

Charles de Flahaut en France. — La jeunesse d'Auguste de Morny. — Mort de Mme d'Albany. — Publication des *Lettres portugaises.* — Maladie et mort de M. de Souza. — Voyage au Havre. — Morny poète. — Mort de M. Gallois. — Déménagement de Mme de Souza (1822-1829) 343

XVII

Retour de Flahaut en France. — *La Duchesse de Guise.* — Nouveaux projets de romans de Mme de Souza. — Correspondance avec M. Le Roi. — Morny à Fontainebleau. — Son caractère. — Les romantiques. — La statue de Louis XVI. — Opinions de Mme de Souza sur Voltaire et sur Dumas. — Vieillesse. — Maladies. — Chagrins. — Morny en Afrique. — Mort de Mlle de Flahaut. — Mort de Mme de Souza (1830-1836) 368

Tours, Imprimerie Deslis Frères, 6, rue Gambetta.

1
673-4

BINDING SECT. MAR 31 1966

PQ
2429
S6Z75

Maricourt, André, baron de
Madame de Souza et sa
famille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY